

CORRESPONDANCE

S E C R E T E,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

CORRESPONDANCE

S E C R E T E,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME DIXIEME.

LONDRES

JOHN BARNARD

2249

CONTEMPORARY

THE NEW YORK

LIBRARY

TO THE NEW YORK

C

PO

Pow
So
Fr

CHEZ

4

Gal 4 B Ba
CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

M É M O I R E S

*Pour servir à l'Histoire des Cours, des
Sociétés & de la Littérature en
France, depuis la mort de Louis XV.*

T O M E D I X I E M E.

* * *

* *

*

A L O N D R E S ,

C H E Z J O H N A D A M S O N .

1787.

CORRESPONDANCE

SECRÈTE

POLITIQUE & LITTÉRAIRE

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'histoire des Gens, des
Sociétés & de la Littérature en
France, depuis le règne de Louis XV.

TOME DIXIÈME

*

A LONDRES

JOHN ADAMS

CO

POL

MÉMO

Cou

rat

Lou

LES

finitif

plus. C

leur do

la véri

à Paris

perbe

forme

d'Artoi

d'édific

si prom

marie

ceffe d

amateu

nefques

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des
Cours , des Sociétés & de la Litté-
rature en France , depuis la mort de
Louis XV.

De Versailles, le 15 Juin 1780.

LES conjectures sur un démembrement définitif de la Pologne s'accréditent de plus en plus. On y joint diverses circonstances qui leur donnent l'apparence la plus séduisante de la vérité. On assigne déjà la retraite du Roi à Paris; on y désigne sa demeure dans une superbe maison qu'on bâtit actuellement sur une forme antique & curieuse, au bout de la rue d'Artois, dans un nouveau quartier composé d'édifices somptueux & élégans, qui se sont si promptement élevés. On va plus loin & on marie le Roi abdiquant à la charmante Princesse de Bourbon. Voilà de quoi régaler les amateurs des choses extraordinaires & romanesques.

Notre directeur général des finances a éprouvé quelques violentes secousses ; il travaille à se raffermir. La Philosophe son épouse cherche à asseoir son empire sur l'Académie Française. Elle s'occupe de la rédaction d'un code de littérature & a formé le plan d'une espece de cadastre littéraire, qui sera quelque chose de délicieux. On formera un tableau des richesses intellectuelles de la nation, en recueillant avec exactitude les phrases & expressions nouvelles, les mots heureux, les saillies piquantes des gens de lettres (de nos amis s'entend) & surtout de la Quarantaine qui continue d'avoir de l'esprit comme quatre.

Tant que chaque nouveau Ministre sera le maître d'innover ou de changer dans son département ce que son prédécesseur avoit établi, tout continuera d'aller mal pour nous. Voilà que le Prince de Montbarrey vivement sollicité par les intéressés voudroit faire revivre les inspecteurs généraux militaires que M. de St. Germain a supprimés. Comme le Ministre actuel n'oseroit proposer au Roi la révocation de ces inspecteurs supprimés, on croit qu'il tâchera de les faire revivre sous un titre nouveau tel que celui de visiteurs ou de directeurs généraux.

De Paris ; le 17 Juin 1780.

ON ne peut que s'applaudir de vivre sous un gouvernement dont la maxime équitable, est de compenser, dans sa sévérité, la punition & la faute : M. Aucane doit s'en féliciter plus que qui que ce soit. Ce jeune Américain, exilé par lettre de cachet, pour avoir inconséquemment permis à ses connoissances & amis, de se réunir dans sa maison pour y perdre leur argent, est de retour en cette capitale. Il faut croire que cette légère correction le rendra plus circonspect à l'avenir.

Ce vieux proverbe, *la corde ne perd jamais ses droits*, devrait être sans cesse devant les yeux de tout homme, tenté de commettre un mauvais coup : car, en effet, il en est peu dont l'authenticité soit établie par des témoignages aussi frappans & plus multipliés. Un particulier de la rue St. André-des-arts, vient d'en donner un nouvel & triste exemple. Il avoit fait, il y a quelques années, un vol, de concert avec un camarade. Depuis ce temps il s'étoit marié, & avoit formé l'établissement d'un petit commerce. Il se croyoit tranquille, & se livroit à l'espérance de se soustraire au supplice attaché à sa faute : mais la fatalité le tenoit à son fil, & bientôt il devoit en être la victime. Son complice, ayant fait un retour sur lui-même, trouvoit dans sa conscience un reproche perpétuel. Il eut recours aux avis d'un prêtre, auquel il se confessa : son conseil fut le seul qu'il put donner, celui de la *resti-*

tution ; mais il n'étoit point assez riche pour s'en acquitter seul ; il fallut donc engager son camarade à y contribuer au prorata de sa portion, ce qu'il refusa. D'après une seconde tentative, il lui déclara qu'il ne pourroit s'empêcher de le faire connoître s'il persistoit à conserver son vol. Cette menace produisit un terrible effet dans l'esprit de son ancien camarade, ce fut la résolution d'assassiner un homme qui pouvoit le perdre ; la veille de la Pentecôte, il se rendit chez lui, & l'assomma à coups de hache. Le malheureux survécut à ses blessures ; & fut transporté à l'Hôtel-Dieu. L'autre s'engagea dans les dragons, & fut aussi-tôt rejoindre son régiment à Valenciennes. On ignoroit le lieu de sa retraite, mais l'imprudence de sa femme le décela bientôt, en laissant appercevoir à des mouchards qui l'entouroient sans cesse, le timbre d'une lettre qu'elle avoit reçue de son mari. Son procès étant d'avance instruit, il n'est resté que quarante-huit heures en prison, d'où il est sorti pour être rompu vif. L'autre étoit mort la veille du supplice.

Si l'on jugeoit toujours du mérite d'un nouvel opéra par l'affluence, ou la désertion du public, on ne pourroit qu'être défavorablement prévenu contre celui d'*Andromaque* ; il n'y avoit pas à la troisième représentation deux cents personnes au parterre, & le surplus de la salle n'étoit que très-clair-semé de spectateurs. Cependant il est de la justice de convenir qu'il y a des beautés dans la musique : il y a des traits bien exprimés, il y en

a c
pe
ma
ra
tiq
ses
ap
dra
son
fou
rou
ress
seu
gré
mal
favo
plus
exté
sens
pres
son
voix
ente
expr
m'a
toute
d'An
Je tro
M.
tere
port
d'un

a de foibles , mais en général il annonce un peintre qui connoît la nature , qui l'écoute , mais auquel elle a refusé cette énergie de caractère si nécessaire pour atteindre le pathétique sublime dont le Chevalier Gluck embrasse ses ouvrages. Néanmoins M. Gretry peut être , après lui , rangé parmi les meilleurs musiciens dramatiques. La scène d'*Andromaque* baignant son enfant de ses larmes , & cherchant à le soustraire à la fureur des Grecs , est infiniment touchante , & remue très-vivement tous les ressorts de la sensibilité : cette scène est la seule que Mlle. le Vasseur ait rendue à mon gré. M. le Gros mérite tout plein d'éloges ; malheureusement cet acteur n'est pas tourné favorablement , & le public vulgaire ne voit plus rien dès qu'il n'est pas séduit par un bel extérieur ; cependant , pour le peu qu'on soit sensible , on sent de la délicatesse & de l'expression dans tous les endroits intéressans de son rôle ; on les reconnoît sur-tout dans sa voix qu'il fait maîtriser au point de ne laisser entendre que des inflexions étouffées d'une expression très-pénétrante. Ce vers, entr'autres , m'a déchiré : dans l'instant où Pyrrhus livré à toute l'indignation que lui dictent les refus d'*Andromaque* , il dit :

Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

M. Larrivée est si familiarisé avec le caractère violent d'Oreste qu'il relève le peu d'importance de son rôle. Sa voix & son jeu sont d'un grand effet dans le *trio* où Pirrhus vient

assurer Hermione de son retour ; son *a part* qu'il chante d'un ton contraint & affligé peint bien l'état de son cœur. On ne peut tenir à l'accent cruel , avec lequel il exprime ce dernier vers , quand dans sa fureur il s'adresse aux *furies* qui semblent le poursuivre , & qu'il voit au milieu d'elles Hermione. « *Laissez faire* » *Hermione* , s'écrie-t-il. »

L'ingrate mieux que vous saura le déchirer !

Quant au poëme , il est méconnoissable ; malgré le respect de l'auteur pour y conserver toutes les beautés de Racine : aussi M. Guillaume Pitra avoue-t-il que c'est une espece d'audace & de sacrilege de sa part , d'avoir osé morceler ce bel ouvrage. Il est vrai que le sujet est bien convenable à l'opéra. On ne peut réunir plus d'objets de spectacle & d'intérêt : l'audience de Pirrhus aux députés de la Grece , la présentation d'*Hermione* au peuple , la scene maternelle d'*Andromaque* , son invocation sur le tombeau d'Hector son époux , la cérémonie de son couronnement , le combat qui le suit , tous tableaux dont l'ensemble forme de cette piece , l'une des plus variées de ce théâtre.

Le Jansénisme est encore en France un feu caché sous la cendre ; soufflez-le , il s'enflammera aussi-tôt. Ceci doit suffire pour faciliter vos conjectures sur les causes premières d'un écrit sanglant , intitulé : *Requête des fideles à nos Seigneurs les Archevêques , Evêques , &c. composant l'assemblée du Clergé* , qui n'est autre chose

que la faryre la plus vive & la plus amère de la conduite de ces Prélats , dont quelques-uns sont désignés à ne pouvoir s'y méprendre , & dont l'un d'entr'eux est même cité en toutes lettres. On y décrit & décrie les mœurs dépravées de la plupart de ces Messieurs ; on les représente pleins d'impudence & dévorés d'ambition ; on déclame contre l'impertinence de leur luxe & contre le scandale qu'ils portent à la religion par leur vie déréglée , & la soif de l'or. Cette brochure , pleine de vigueur , est bien écrite ; elle est l'ouvrage d'un Avocat de beaucoup d'esprit , dont la plume de fer est vouée au *parti janséniste*. Ses portraits sont sans doute un peu chargés , mais , lorsqu'il s'agit de *censure* & de *réforme* , peut-on rendre la vérité trop frappante ? dans le moment présent , cette brochure est des plus rares , il n'y en a guere d'exemplaires dans le public que ceux que les personnages , en question , ont reçus , les uns dans leur voiture , les autres chez leurs maîtresses & d'autres à l'assemblée : il est de convention qu'elle ne sera distribuée dans le public qu'après la séparation des membres du clergé , dont on ne veut point écouter les plaintes à cet égard , & c'est le moyen de se refuser en effet à toute espece de satisfaction. On m'a assuré que ce n'étoit pas tout , & qu'il alloit paroître un second *écrit* de la même source dont l'objet sera de donner les plus grands éclaircissemens sur les biens excessifs du clergé , sur l'abus révoltant qu'ils en font , sur l'indécence , tant reprochée , de leur séjour continuel à Paris , &

sur la nécessité d'une juste alternative d'*abdi-quer*, où de *réfider*, où leurs fonctions & leurs devoirs les appellent.

Les siècles ont beau s'accumuler ; il étoit réservé au nôtre des singularités neuves dans tous les genres. Il s'instruit au Châtelet un procès d'une espèce assez plaisante. L'Abbé Sabathier de Castres demande une réparation proportionnée au dommage que lui a causé l'Abbé Baudouin, principal du collège du Cardinal-Moine, en publiant qu'il n'est pas l'auteur du *Dictionnaire des trois siècles de littérature*, & en offrant d'administrer la preuve du plagiat commis par l'Abbé Sabathier. L'Abbé Baudouin fait plus : il soutient que l'Abbé S... a volé l'ouvrage en manuscrit à son véritable auteur, leur ami commun, auquel il a eu l'adresse de l'escamoter au moment de sa mort. Cette discussion a de quoi surprendre tous ceux qui connoissent ce dictionnaire ; car on ne devoit effectivement pas s'attendre qu'une production aussi médiocre & d'une partialité aussi choquante contre plusieurs écrivains honnêtes, put jamais être réclamée par qui que ce soit : & c'est avec grande raison, qu'on compare les deux *contestans* à deux mauvais chiens qui se disputent un *mauvais os*. M. de la Malle, auteur prétendu, de la *Diatribes* contre Suger est le défenseur du principal Baudouin & M. Tronsson du Coudray, jeune élève de la faction *Elie de Beaumont*, est celui de l'Abbé Sabathier ; tous deux sont jeunes & dignes concurrens l'un de l'autre dans l'arène du barreau.

On m'écrivit de Nantes que Paul-Jones a passé huit jours dans cette ville , où l'accueil si flatteur de notre capitale envers lui s'est renouvelé dès qu'il y a paru. Le public toujours engoué du romanesque se portoit en foule sur ses pas , & l'affluence a été si grande , lorsqu'il s'est montré au spectacle , que la moitié des curieux fut contraint de rester à la porte , tant la salle étoit remplie. Il n'a pas été moins fêté à la loge des maçons , qui à son occasion a donné le banquet le plus magnifique , précédé d'un discours , où l'orateur l'a assez ingénieusement comparé à une coquette qui donne des fers à tous ceux qui osent l'attaquer , tandis qu'elle fait se garantir elle-même de la captivité. Les Dames de la ville lui ont également témoigné combien sa valeur guerrière méritoit auprès d'elles. Mlle. de Ménon , fille du Comte de ce nom , lieutenant de Roi , lui ayant demandé s'il n'avoit jamais été blessé , il répondit ; « *Jamais sur mer , Mais demoiselle ,* mais j'ai été atteint sur terre » de flèches qui n'étoient point décochées par » des Anglois. » Cette réponse galante , enchantait tellement cette jeune personne , qu'elle lui valut une cocarde de sa part. Le commodore l'accepta , en lui promettant foi de Chevalier qu'il s'en pareroit tous les jours de combat.

Depuis la mort de Dorat , M. la Harpe tenoit ses levres ferrées , il n'avoit rien d't encore ; mais il commence à se soulager de cette longue contrainte ; on reconnoît déjà son malin sourire dans ces petits vers

tout innocens qu'il vient d'insérer dans le
mercure.

EPITAPHE DE M. DORAT.

De nos papillons enchanteurs,

Emule trop fidele,

Il carressa toutes les fleurs,

Excepté l'immortelle.

Nous avons à la comédie italienne une jeune
actrice que bien des gens trouvent jolie &
sur-tout le Duc de F..... qui lui a sacrifié
Mlle. Adeline, cousine de la fameuse Duthé.
Celle-ci a été obligée de céder à la fois à sa
rivale, le lit, le foi-disant cœur & la bourse
de son amant, & un rôle dans lequel elle étoit
aimée du public. Carline, c'est le nom de la
nouvelle maîtresse du Duc, fut horriblement
huée la premiere fois qu'elle remplaça Adeline
dans le rôle en question. La chanson suivante
courut toute la salle, & le Duc de F..... sou-
pant avec sa femme chez le Maréchal de R.....
son pere, en fut régale au dessert.

Belle Carline,

Dans Nicaise on vous a sifflé.

On vous auroit plu davanrage,

Si dans Nicaise on eut claqué

Belle Carline.

Belle Carline,

Consolez-vous, votre F....

Ne claquera plus Adeline;

Il ne vuidera plus son sac

Que pour Carline.

Gente Carline,

On n'a pas toujours ici-bas

De l'esprit, & jolie mine.

Il vaut bien mieux avoir en bas....

Gente Carline.

Belle Carline,

Thalie vous a délaissé.

Pourvu que F... vous protège

Le public ira vous claquer,

Dans la cuisine.

Les obscénités sont rarement dangereuses en poésie ; elles dégoûtent l'homme honnête, & n'étonnent point le libertin dépravé : mais il n'en est pas ainsi de la volupté, dont les détails fournissent une infinité d'images plus capables les unes que les autres d'enflammer l'imagination, & d'irriter les passions les plus assoupies. Quels ravages ne doivent-ils donc pas produire parmi la jeunesse, dont les desirs bouillans & incertains saisissent avec ardeur tout ce qui peut ajouter au trouble passionné de leurs sens ? loin donc d'applaudir à la liberté des tableaux & des expressions, à laquelle s'abandonne sans ménagement le Chevalier B..., dans une brochure, intitulée : *Ses Amours, Élégies en trois livres*, vous seriez comme moi révolté de l'abus qu'il fait de sa dangereuse facilité, & je crois sagement faire de ne vous la faire connoître que par le titre. Si quelque chose pouvoit excuser la pu-

blication d'un pareil ouvrage, ce seroit la corruption actuelle de nos mœurs. L'impudence affectée par nos femmes du jour doit très-aisément s'arranger d'un agréable mélange de licence & de lubricité.

De Paris, le 20 Avril 1780.

LES amis de feu M. Dorat, épris de la plus louable émulation, l'ont loué chacun à sa manière, soit en vers soit en prose, & nos journaux ont retenti de leurs chants. La malignité envénime tout; elle vient d'enfanter à son tour les deux mauvais & les deux méchans petits vers que voici.

Enfin Dorat est mort, il faut donc que tout meure:
Aux fastes des neuf sœurs on voit son nom inscrit,

La Harpe en rit, Fanier le pleure,

Et Beauharnois en perd l'esprit.

Ces deux derniers vers sont d'une allusion piquante. Les derniers momens de cet aimable poète donnent une idée bien avantageuse de son désintéressement à tout ce qui s'appelle entre ces Messieurs, rivalité, jalousie. Il fut qu'on donnoit la première représentation de la *Veuve du Malabar*, & son attachement à l'auteur lui dictèrent ces paroles, qui furent les dernières qu'il prononça. « Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il se pourra le succès » de la *Veuve du Malabar*, cela me fera passer » une bonne nuit. » Aussi M. le Miere s'est-il fait un devoir de dédier sa pièce aux Mânes

de cet ami , & de rappeler , dans son épi-
tre dédicatoire , ce trait qui les honore tous
deux.

» O mon ami !
» Ta dernière pensée a donc été pour moi .
» Et ton dernier vœu pour ma gloire !

Le succès théâtral de cette pièce est con-
firmé par plus de vingt représentations con-
sécutives , mais la lecture diminue l'enchan-
tement : la poésie en est lourde & prosaïque ,
& j'y vois peu de traits saillans à vous citer :
on distingue pourtant des tirades bien frap-
pées. Dans la seconde scène du premier acte ,
le grand Bramine voulant étouffer la pitié du
jeune Bramine , qui s'attendrit sur le sort de
la *veuve* , lui représente d'une manière rapide
& énergique , les différens supplices , auxquels
se vouent volontairement la plupart des peu-
ples de l'Inde.

» Tu la plains de mourir ;
Hé ! vois nos solitaires ,
Des Fakirs , des Joghis les tourmens volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu ,
L'un , le corps renversé , dans les airs suspendu ,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame ,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux ,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ,
Sous un soleil brûlant , plusieurs vivre immobiles ;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux ,

Qui calcinent son front en l'honneur de ses dieux,
 Vois sur le haut des monts le Bramine en prières,
 Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières;
 Quelques-uns se jeter au passage des chars,
 Ecrasés sous la roue; & sur la terre épars:
 Tous abrégér la vie & souffrir sans murmure;
 Tous braver la douleur & dompter la nature.

Le jeune Bramine déplore ces usages barbares; il accuse, ailleurs, l'homme d'avoir imposé cette nécessité cruelle à sa compagne.

« Notre sexe opprima par le droit du plus fort,
 « Celle pourtant qu'on voit à nos destins unie,
 « Nous aider à porter les peines de la vie,
 « Et dont le charme inné, toujours victorieux,
 « Par-tout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

Il y a de belles choses entre le général François & le grand Bramine. Dans un moment qu'il lui reproche son fanatisme, & où il lui rappelle avec force les droits de l'humanité: le Bramine lui demande:

« Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

« *Je parle en homme* » répond le Général. Le mot de François ne s'entend jamais sans émotion sur notre scène, & vous devez juger du plaisir, de l'enthousiasme que produit ce moment intéressant, où la veuve, prête à monter au bucher fatal, apprend que le Général assiégeant, a tout tenté pour l'en arra-

cher. « Hé, pourquoi, dit-elle, m'offroit-il son secours ? »

« Quel est-il ce héros si généreux, si tendre »

« Qui ne me connoit pas & qui m'ose défendre ? »

« Que mes malheurs touchent si puissamment ? »

« Les François ont-ils tous le cœur de mon amant ? »

De Versailles, le 24 Juin 1780.

LE Roi a paru fort affecté de l'émeute de Londres. Les bons amis de nos Ministres n'avoient pas manqué d'en jeter l'odieux sur leurs manœuvres. Ils avoient réussi à indigner contre eux le cœur pur & vertueux de notre jeune Monarque ? Au dernier conseil S. M. paroissoit extrêmement irritée, & a demandé en maître à savoir la vérité. Il n'est pas ordinaire qu'un grand Prince ait le temps de s'occuper d'une pareille question, il est plus rare encore qu'on ne cherche point à éluder la réponse. Cependant cette fois, les personnages soupçonnés ont répondu, & on ne doute même pas qu'ils n'aient pas parlé vrai, en assurant qu'il étoit absurde d'imputer ces horreurs à notre gouvernement. Mais ce qui n'est que trop vrai, quoique défiguré dans les papiers anglois, c'est l'espece de banqueroute du Congrès. Nos armateurs ont sollicité sur le champ avec beaucoup de vivacité le remboursement de leur papier brun : on leur a offert vingt-deux pour cent. Grand tumulte & des criaileries à n'en pas finir. Nous sommes les parrains de ce malheureux bâtard. Il a bien

fallu venir à son secours. Le congrès a du temps & la France payera aux particuliers les intérêts du retard. Voilà un enfant qui nous coûte bien de l'argent à élever, & qui à ce que je prévois ne nous fera jamais d'honneur.

Le Clergé a délibéré que dans les actes de son assemblée, il soit inséré un compliment apologétique des talens & des opérations de M. Necker, lequel pendant ce temps délibérait, je vous assure, dans le silence de son cabinet, sur le moyen de trouver un secours prompt & abondant au fond de la bourse de l'église. On caresse un chat pour lui faire retirer ses griffes, mais le chat n'en guette pas moins le moment de faire son coup. Deux seules sources s'offrent à M. Necker pour faire face au vuide & aux engagements énormes de son administration : le Clergé & les Domaines. Des deux côtés il y a bien des gens puissans à combattre. Il faut pourtant que les grands, les prêtres ou le directeur général soient abattus. On a voulu voir dans l'histoire du regne d'Elisabeth celle du regne actuel. Si nous ne sommes pas plus heureux dans les autres points, où nous cherchons à imiter ce modele, que dans l'affaire des Américains, il y a à parier que l'on verra longtemps le pauvre agriculteur dépouillé à la porte des riches fainéans, & le rentier demandant vainement l'aumône à ceux-ci une quittance de parchemin à la main. M. Necker qui fait grand cas des petites ressources, vient de soutirer trois millions à la ferme générale,

en créant une quarantieme place qui sera répartie entre quatre des anciens. Ce bail aura aussi trois mois de plus que les six ans accoutumés, en indemnité de cette petite saignée & de quelques autres plus importantes, faites à la compagnie financière.

Il court une lettre manuscrite adressée au Comte d'Hector, chef d'escadre, directeur général des travaux du port & commandant de la Marine à Brest. Cette lettre est comme toutes celles qu'on fait parvenir à leur adresse par la voie du public, une méchanceté très-amère. Le corps de la Marine y est fort mal-traité, & l'on y révèle diverses anecdotes de la guerre actuelle qui font très-peu d'honneur à ce corps, si elles sont vraies.

On fait grand bruit d'une brochure intitulée : *Supplique des fideles au Clergé de France*. Elle a été envoyée mystérieusement à chaque Evêque & à tous les Grands. Ces Monseigneurs ne sont guere ménagés; il y en a qui sont désignés si clairement qu'on ne peut les méconnoître. Au reste, ici nous nous amusons de cela plutôt que de nous occuper de réprimer tant de désordres & d'abus.

Deux de nos jeunes Marquises qui recellent beaucoup de tendresse entre la tête & les pieds, mais ce n'est pas dans le cœur, ont eu dernièrement à la comédie italienne une prise de cheveux & de paroles fort plaisante. Il s'agissoit de *Michu*, assez joli acteur de ce spectacle, dont chacune de ces Dames fait, à ce qu'on assure un usage assez fréquent. Les deux rivales se sont trouvées dans la même

loge , & entre les deux pieces se sont fort agréablement pour leurs voisins dévoilées mutuellement les secrets , encore un coup , non pas de leur cœur. La Marquise de J*** , reprocha à la Marquise d'E*** , d'avoir été la veille chez *Michu* , & , deux jours avant , de n'avoir pu prendre sur elle d'attendre le soir , pour éviter le désagrément d'être surprise dans sa loge en répétant des scenes de lubricité. L'autre taxa sa rivale d'un appétit désordonné , que n'avoient pu satisfaire un Chevalier de J*** , un abbé de la Chapelle du Roi , un agent de Change & Bourbonnois son grand laquais , qui s'étoient succédés dans les vingt-quatre heures. Il n'en faut pas davantage pour donner à ces femmes la plus grande célébrité , & elles vont en ce moment dans nos conversations de pair avec les Rodney , les Gordons & les Linguet.

De Paris , le 26 Juin 1780.

ON a donné des béquilles au pauvre opéra d'*Andromaque*. Pour le soutenir , on y a joint les *Caprices de Galatée* , ballet de Noverre. Il y a cette différence entre Gluck , Piccini & Gretry , que les deux premiers font oublier par la richesse de leur facture , la mutilation des poèmes que les M... les R... se sont permis d'estropier ; & que Gretry , si habile & si agréable à la comédie italienne , n'a pu avoir cet avantage à l'opéra. Les jolis *duos* , les morceaux de sentiment , les airs de ballet bien dansans & les beaux chœurs élèvent cet

opéra
la cou

O
D
Se
Si
N
Ca

Nos

pers
l'abus
Cham
Pitra
cesse ,
ses ex
ras-tu

Les
dernie
lée d'
par M
rang
que r
cueilli

La
franço
de cro
Ste G
Cela f
les ou
avec
névie
point

opéra bien au-dessus de la médiocrité, mais la coupe vicieuse des scènes gâte tout :

On jouoit un drame héroïque,
Dont le poëme lérhargique
Se soutenoit sur de grands airs.
Sifflez donc, me dit un critique;
Non, Monsieur, je laisse les vers
Cabaler contre la musique.

Nos auteurs font toujours force petits soupers où ils échangent l'énergie que détruit l'abus des plaisirs, contre ce *bel-esprit* que, le Champagne excite. Dans une de ces parties, Pitra le découpeur d'*Andromaque*, parloit sans cesse, car c'est un grand parleur, & vantoit ses exploits amoureux. Gretry lui dit : *te tairas-tu, O... rateur éternel.*

Les comédiens italiens ont donné, ces jours derniers, *Florine*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Cette pièce mise en musique par M. Defaugiers, donne à ce musicien un rang parmi les compositeurs agréables quoique médiocres. Les paroles ont été mal accueillies.

La salle de spectacle destinée à la comédie françoise, se construit avec célérité. Il y a lieu de croire qu'elle sera finie avant l'église de Ste Gènevieve, commencée il y a vingt ans. Cela fait faire beaucoup de plaisanteries, mais les ouvriers du théâtre françois, sont payés avec exactitude, & ceux de l'église de Ste Gènevieve sont en souffrance : Or point d'argent, point d'architecte.

Les représentations de la *Veuve de Malabar*, se continuent avec succès. Il est dû à l'enthousiasme des Parisiens qui croient voir dans le rôle du grand Bramine, une peinture naïve de leur pontife. Tous les traits qui portent sur Brama ou sur ses Ministres, sont lancés, si l'on en croit nos esprits forts, sur notre culte & sur les abus de la superstition. C'en est assez de ce faux air de philosophie pour porter la *Veuve de Malabar* aux nues : en sera-ce assez pour placer M. Lemiere dans le fau-
 reuil académique ? Tout le monde en doute, excepté M. Lemiere, à qui une jolie femme demandoit un jour, pourquoi ses cheveux étoient si mal en ordre, & qui répondit : — *Madame, c'est le toupet du génie.* Ce trait m'en rappelle un autre qui peint la présomption de nos poètes. M. du Rozoi, auteur d'un mauvais drame intitulé : *Henri IV*, joué il y a quelques années aux Italiens, entre chez une femme à la mode : — *Ma foi, Madame, dit-il, je suis étonné de vous trouver. — Pourquoi cela ? — C'est, Madame, qu'on joue aujourd'hui mon Henri IV, & que tout Paris est à ses pieds.* Si l'envie de faire ce que dans le beau monde, on appelle *de l'esprit*, pouvoit me faire oublier que M. Lemiere n'est pas sans talent, je dirois à propos de ces deux anecdotes rapprochées, qu'entre M. Lemiere & M. du Rozoi, il n'y a pas de la tête aux pieds, une différence bien considérable.

Il existe depuis long-temps une vieille querelle entre les auteurs dramatiques & les comédiens françois. Les auteurs avoient obtenu

du

du Conseil, un arrêt qui les favorise ; mais les comédiens en avoient retardé l'exécution, par le crédit des puissantes protections qu'ils avoient fait mouvoir, jusqu'à ce qu'ils eussent administré des preuves justificatives. Enfin la lice vient de s'ouvrir aux combattans : le célèbre Gerbier est le défenseur des comédiens, & M. de Beaumarchais, qu'ils attaquent directement, celui des auteurs. Comme il y a tout à parier que les traits de la plaisanterie, du sarcasme, & de la satire seront à *outrance*, les amateurs attendent avec impatience les *Mémoires pour & contre*, par lesquels ces Messieurs vont nous distraire de ce grain pestilenciel de politique, dont nos plus agréables cercles sont attaqués.

L'empressement avec lequel on recueille les moindres productions de la plume élégante du Chevalier de Boufflers, m'engage à vous communiquer la chanson suivante, qu'il vient d'adresser à Madame la Marquise de Sabran qui faisoit son portrait.

Air : Je vis Cloris, bientôt j'aimai.

D'un procédé sûr & nouveau
Vous vous servez, ma jeune Appelle;
Pour animer votre tableau,
Vous enflammez votre modele.

Vous prenez cent tons différens,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre.
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre ?
Tome X. B

De mon secret, votre talent
 Vous instruira bientôt lui-même;
 Quand mon portrait sera parlant,
 Il vous dira que je vous aime.

Toutes les religions ont leurs pèlerinages; la philosophie a aussi les siens. La foi véritable, les préjugés & la superstition conduisent aux uns, la vénération la plus douce conduit à ceux-ci : c'est ce sentiment d'estime & de respect pour la mémoire de Jean-Jacques, qui attire tant d'hommages au tombeau qui renferme les cendres de cet homme de bien. Déjà la moitié de la France s'est transportée à Ermenonville pour y visiter la petite île qui lui est consacrée, les amis de ses mœurs & de sa doctrine, renouvellent même chaque année ce petit voyage philosophique : mais tout cela n'étoit point assez pour la gloire de ce peintre enchanteur de l'Amour & de la Sagesse; la Reine, & tous les Princes & Princesses de la Cour, s'y sont eux-mêmes transportés la semaine dernière. On m'a assuré que cette illustre famille étoit restée plus d'une heure à l'ombre des peupliers qui environnent le tombeau de Jean-Jacques. La beauté du lieu, qui, sans contredit, est sans égale, tant par l'entente ingénieuse de sa distribution & des plantations, que par l'heureuse position des différens sites & des eaux qui les arrosent, fut l'objet de leur admiration & de leurs éloges. Peu de jours auparavant, une société très-estimable où se trouvoit M. l'Ab. L.... parcouroit ce beau parc. La conversation s'étoit

animée sur le compte de Jean-Jacques , & l'on se rapproche de son élysée. C'étoit vers le soir, le temps étoit calme , l'air étoit frais, la nature foiblement éclairée par les derniers rayons du soleil , n'en étoit que plus intéressante , & l'aspect du monument plus touchant. Chacun rêvoit pénétré d'une douce émotion , lorsque l'Ab.. L.... crayonna sur le tombeau, ces deux vers si convenables à sa position , & d'une application si juste au sage auquel il est consacré.

*» Sous un simple feuillage , au milieu d'une eau pure ,
» Ici , repose en paix l'ami de la nature.*

Rien n'est moins recherché ; rien n'est plus naturel ; & pourtant on ne l'avoit pas dit. Le Marquis de Gérardin en a félicité l'Ab.. L.... en lui protestant que c'étoit , de toutes les épitaphes qu'on lui avoit adressées pour Jean-Jacques Rousseau , celle qu'il auroit préférée , s'il n'avoit crû devoir fixer le souvenir de cet homme immortel dans le style qui fut le sien.

(» Ici repose l'ami de la nature & de la vérité,)

Le Rouge est devenu un objet de commerce si considérable depuis que les femmes de tous états en font usage , qu'il se présente au gouvernement une compagnie , avec l'offre de cinq millions comptant , pour avoir le privilège exclusif d'en débiter d'une composition nouvelle , qui surpasse en beauté & en bonté toutes les especes de rouge , connues

jusqu'à présent. On dit que la Reine en fait usage , & qu'elle en est très-satisfaite ; & l'on ajoute qu'une partie de ces fonds sera destinée à la fondation d'un Chapitre noble & séculier de Chanoinesses à l'abbaye royale du Val-de-Grace de Paris. Quoiqu'on assure que l'intention de la Reine soit effectivement de fonder un chapitre noble dans la capitale , c'est penser bien peu noblement de la munificence de cette jeune Princesse que de lui supposer de pareils calculs. Au surplus , ils pourroient lui être suggérés sous le spécieux motif que le casuel du luxe ne peut être employé à un juste usage , qu'à quelque fondation religieuse. Nos hôpitaux ne jouissent-ils pas d'une partie des gains des comédiens françois , italiens & forains ? mais à coup sûr , la postérité ne supposeroit gueres à cet établissement une telle origine ; cependant en est-il qui ne soit remarquable par quelque singularité ? ce seroit l'histoire la plus plaisante , que celle de l'origine de toutes les fondations.

Dans un village près d'Amsterdam , on voit un temple moderne , qu'on appelle l'*Eglise de Taureau* , & dont l'origine est représentée sur un tableau placé au fond du chœur. Un taureau furieux saisit une femme grosse , la jette en l'air ; & dans ce même instant elle accoucha , & retomba avec son enfant , qui vécut un mois ; la mere mourut au bout de trente-six heures : & le temple fut élevé en mémoire de cet accident.

Ce qu'on raconte de la fondation du *Prieuré des deux Amans* , aux environs de la capitale

de la Normandie, est vraiment romanesque & fort touchant : un jeune homme passionnément amoureux, ne put fléchir l'humeur bizarre des parens de sa maîtresse, & l'obtenir en mariage que sous la condition extravagante, qu'il la porteroit sur ses épaules au haut d'une montagne roide & escarpée. Le jeune homme remplit cette tâche avec courage, mais elle étoit au-dessus de ses forces, puisque l'histoire rapporte qu'il en mourut de fatigue, après être parvenu au but. Le voyant rendre le dernier soupir, sa sensible amante expira de douleur. Les parens désespérés d'avoir occasionné ce tragique événement, fonderent un prieuré sur le sommet de la montagne sous l'invocation des deux amans.

Le 20 Juin, vers les dix heures du soir, une jeune personne vêtue d'une robe blanche à la *Polonoise*, après avoir fait quelques tours sur le Pont-royal, aborde l'une des sentinelles qui sont à chaque bout, & lui demande la permission de se tenir auprès d'elle, jusqu'à ce que la personne qu'elle attendoit fût venue. D'abord la jeune personne demanda quelle heure il étoit : — Dix heures, Mademoiselle. — En êtes-vous bien sûr, Monsieur. — Oui Mademoiselle. — De grace, tirez votre montre, je n'ai pas la mienne. — Il étoit dix heures un quart. La demi-heure sonne : même demande, même prière : même complaisance de la part de la sentinelle : onze heures sonnent; l'impatiente Demoiselle demande encore quelle heure il est : la sentinelle lui montre qu'il est onze heures : — Onze heures, ré-

pete-t-elle plusieurs fois (avec ce toſt que le deſeſpoir , la crainte ou tout autre ſentiment violent & convulſif peuvent occaſionner) onze heures ! elle fait encore quelques tours & dit qu'elle va ſe promener un peu ſeule : quelque temps après , la ſentinelle entend tomber avec fracas dans l'eau quelque choſe qui ne lui paroît pas ordinaire. Son premier mouvement fut de donner le coup de ſifflet. On trouve la jeune perſonne morte dans l'eau & la tête fracassée. Dans l'inſtant arrive une chaiſe de poſte , précédée par un domeſtique à cheval. Un inconnu en ſort & étonné ſans doute de ne trouver perſonne , il demande à la ſentinelle , s'il n'a point vu une Demoiſelle vêtue de telle & telle ſorte ; la ſentinelle lui raconte ce qui venoit de ſe paſſer. A ce récit l'inconnu pouſſe un cri de douleur qui lui ôte tout ſentiment. Le domeſtique & le poſtillon eurent toutes les peines du monde à le remettre dans la voiture qui retourna ſur ſes pas & diſparut tout auſſi-tôt.

Il paroît encore depuis quelques jours , un nouveau libelle contre M. Necker , intitulé : *Le Citoyen François* : mais au moins l'auteur ne s'attache point à ſon perſonnel , ce qui eſt la plus lâche & la plus mal-adroite des platitudes. Il censure ſeulement le nouveau bail de la ferme générale , l'établiſſement des régies , & la ſuppreſſion des receveurs généraux des finances. Il y dit , qu'en ſe permettant de critiquer les opérations de M. Necker , il ne fait que ſuivre ſon exemple , à lui qui pendant l'adminiſtration de M. Turgot publia ſon fa-

meux traité sur le commerce des grains , auquel il doit son élévation. Cette brochure , est bien écrite , & , suivant des gens du métier , tout aussi bien raisonnée.

Les *Annales poétiques* vont leur train. Si l'on s'arrache tous les ouvrages légers & agréables où l'on achete cependant un petit nombre de traits d'esprit , par l'ennui de beaucoup de platitudes ; à plus forte raison , doit-on rechercher l'élite des plus jolies choses qu'un millier de volumes offre au goût général de la nation. Le quinzième volume des *Annales poétiques* devoit plaire plus que les autres ; il renferme des poésies plus rapprochées de nos jours & de l'état actuel de notre langue. On y voit encore combien les auteurs obscurs ont été utiles à ceux dont la réputation mieux établie , a pu ensuite donner un cadre plus brillant à leurs pensées.

Je ne vous citerai de ce volume , qu'une épigramme de Macette.

A UN HOMME DÉBAUCHÉ.

Tes beaux jours , l'argent & ta femme
T'ont fait ensemble un mauvais tour :
Car tu pensois au premier jour
Que Clarinde dût rendre l'ame ,
Et qu'étant jeune & avenant ,
Tu tromperois incontinent ;
Pour son argent , une autre femme.
Mais il en va bien autrement :
Car ta jeunesse s'est passée ,
Ton argent s'en va doucement ,
Et ta vieille n'est trépassée.

Vous vous rappelez les disputes bénignes qui se sont élevées , il y a quelques années , entre plusieurs membres de notre auguste Académie. Les gentilleffes qu'ils se sont réciproquement adressées , n'ont pas peu contribué à relever l'honneur de ce corps. En mettant le public dans leurs secrets respectifs , ils nous ont mis à portée d'apprécier leur mérite. Comme les philosophes ont de la rancune , cela n'est pas fini ; & parfaitement d'accord contre les profanes , ils guettent toujours l'occasion de se déchirer entr'eux. Marmontel ayant appris que l'abbé Arnaud sollicitoit une abbaye , s'est souvenu qu'il étoit vis-à-vis de lui , en reste d'une chanson , & voici celle dont il l'a régalé :

Air : L'avez-vous vu , mon bien-aimé ?

L'Abbé Fatras
De Carpentras ,
Demande un bénéfice.
Il en aura ,
Car l'Opéra
Lui tient lieu de l'office.
Monsieur d'Autun ,
Qu'il en ait un !
C'est un devoir
De le pourvoir :
On veut le voir
Venir le soir ,
Précédé de sa croffe ,
Et le matin ,
Chez sa Catin ,
Arriver en carosse.

Pour Armide il a tant troté, (*)

Pour Alceste il s'est tant croté,

Que c'est pitié,

De voir à pied,

Ce grand apôtre de coulisse

Tout comme un sergent de milice.

De Paris, le premier Juillet 1780.

Le procès des trois Rois, plaidé au Tribunal des Puissances Européennes. Par appendix, Appel au Pape : Traduit de l'Anglois. Tel est le titre d'une nouveauté qu'on m'annonce du bon endroit. En voici le Prospectus :

» Cet ouvrage pittoretque — grotesque —
 » burlesque — barbaresque, est sorti du cer-
 » veau fécond d'un très-caucasse Breton. —
 » Il est charmant — amusant — plaisant —
 » pétillant — méchant — sanglant — pi-
 » quant — mordant — vrai disant. On
 » rit, on pleure en le lisant — il raconte
 » maintes vérités — maints quolibets. — Il
 » dit tout de bon ce qu'il pense sans façon. —
 » Il fait un tableau nouveau — des plus ori-
 » ginaux. — C'est une caricature — & du
 » procès de *trois Rois* une vraie bigarure. »

» Il découvre au clair la sagesse des *Rois*
 » divers, de tous les *potentats* de l'univers. —
 » Ce n'est pas le jugement de *Solomon*, mais
 » d'un crâne Breton. — Vous le verrez par
 » l'échantillon, lecteur amateur. »

(*) On l'appelle *Le Galopin de Gluck*.

» On dira que l'auteur *Anglois* a vitres
 » cassé : — Puissances insulté — *Rois, Princes*
 » Joué : — George III, dénigré : — Qu'il doit
 » par la fenêtre être jetté : — Dans la Ta-
 » mise noyé : — Aux petites maisons placé : —
 » A Westminster au carcan cloué : — A Ty-
 » burn au gibet accroché : — Que c'est un
 » reprouvé — un possédé — qu'il doit être
 » damné — en enfer précipité — par tous les
 » diables à jamais tourmenté. »

» A Londres cet *ouvrage* sera recherché —
 » à Paris bien cher payé — à Vienne cen-
 » suré — à Pétersbourg excommunié — à
 » Rome fustigé — à Naples écorché — à Var-
 » sovie grillé — à Madrid brûlé — à Lisbonne
 » étranglé, & dans l'*inquisition* fourré — à
 » Coppenhague étouffé — à Berlin dans *Span-*
 » *dau* peut-être enfermé — à Venise haché —
 » en Hollande fiffé — en Suisse bafoué —
 » & dans tout autre état de l'Europe, aux
 » galeres pour cent ans au moins envoyé. »

Je crois vous avoir prévenu que la *Requête*
des fideles aux Evêques & Archevêques, ne
 tarderoit pas à être suivie d'un nouvel écrit ;
 je vous annonce aujourd'hui qu'il vient de pa-
 roître, sous le titre de *Nouveau plan de réforme*
 concernant les ordres religieux. L'Auteur de
 cette brochure, démontre avec beaucoup de
 précision & de clarté, que le Souverain a le
 droit de rendre les biens-fonds des moines à
 la circulation : Il dit, qu'en faisant abstraction
 des ordonnances particulieres données en leur
 faveur, on pourroit conclure, d'après le sys-
 tème général de nos loix, que les possessions

des moines sont devenues un patrimoine de l'Etat, que ces mêmes biens représentent autant de *legs caducs*, dont les religieux ne sont que les dépositaires par la jouissance que leur ont laissé nos Souverains, sans avoir jamais renoncé, (au moins pour leurs successeurs,) au droit de les révéndiquer. Les loix, continue-t-il, n'ont-elles pas mis en France, un terme aux substitutions? Elles indiquent assez par-là que dans un Etat où il est avantageux d'augmenter la population, sur-tout celle des campagnes, & de rétablir la circulation, il ne convient pas d'abandonner tant de biens-fonds à des gens de *main-morte*. Tout doit céder à l'intérêt général.

Au sujet du luxe monastique, voici comme il s'explique. « Est-il important pour l'éducation publique, que l'abbaye de Clairvaux ait 300,000 liv. de rente; que cinquante moines, roturiers de naissance, occupent avec leurs domestiques, un palais qui pourroit loger un Souverain avec tout son cortège? Ah! si les mânes de leurs bienfaiteurs pouvoient sortir de leurs tombes, & qu'ils les vissent tels qu'ils sont à nos yeux? Quoi! diroient-ils, sont-ce là les effets de nos donations? Pourquoi ces colonnades, ces portiques, ces lambris? Que faites-vous ici? Pensez-vous représenter les religieux que nous dotâmes? nous ne les reconnoissons plus en vous; vos mœurs, votre religion ne sont plus les mêmes, jusqu'à vos habits, tout a changé de forme. Nous avons donné à des hommes existans d'une autre

» maniere, & vous n'avez nul droit à nos
» bienfaits. . . »

Le Roi vient de supprimer par un arrêt du Conseil , une *Consultation répandue par les Curés du Dauphiné, sur l'insuffisance de la portion congrue*. Cette brochure acquérant par la défense, quelque degré d'intérêt , & étant excessivement rare , je dois vous en dire un mot.

Les Curés dans leur mémoire , s'attachent à prouver qu'on n'a eu en vûe dans tout ce qu'on a fait jusqu'à présent , que l'intérêt des décimateurs , qui les laissent languir dans la plus affreuse nécessité. Il y a des Curés qui n'ont pas 300 liv. , & le Curé de Quinciver, par une procédure constatée , ne jouit que de 255 liv. : ne croyez pas , que le casuel réparera le surplus. Dans quelques paroisses il est absolument nul. Il faut retrancher de ce modique revenu, ce que le défaut de santé force un Curé de donner à un desservant , les circonstances fâcheuses où se trouvent quelquefois des paroissiens , & sur-tout la crainte de devenir odieux à des personnes qui connoissant la destination de la dîme , trouvent bien dur de payer en détail , un service qu'ils paient en gros à chaque récolte. L'homme sensible gémît de ces maux. Son cœur se révolte en voyant des bénéficiers moins utiles à la religion & à l'état , jouir à loisir & avec honneur , des revenus attachés à des bénéfices usurpés sur les premiers Pasteurs , tandis que ceux-ci chargés de toute la peine du service , sont exposés à la honte , & au mépris.

On souffre en voyant un Curé à portion

congrue de 500 liv. être taxé à 39 liv., & il y en a dont la taxe est beaucoup plus haute, quoi qu'avec la même portion congrue. Cela n'est pas tout; ce Curé a d'autres dépenses à faire, pour le luminaire & autres objets, pour lesquels on lui donne la modique somme de 15 livres.

Le conseil des Curés se reporte au siècle de Charlemagne, & ne voit dans les dîmes, qu'un impôt établi de l'autorité du Prince, pour contribuer à toutes les dépenses qu'exigent le ministère & le culte de la religion; mais lorsque sur la fin de la seconde race de nos Rois, la puissance civile étoit sans force, la cupidité s'empressa d'envahir au nom de Dieu, les revenus parochiaux; bientôt il passerent en coutume au profit des puissans. Il y eut pourtant toujours une guerre entre les Pasteurs & les possesseurs des dîmes, mais l'avantage resta aux grandes richesses capables de couvrir le vice d'une acquisition. Les Evêques devenus titulaires, se sont bien donné garde de les leur restituer; ils ont fermé les yeux sur les droits des Pasteurs, & ne manquent jamais de les défendre contre ceux qui oseroient les leur disputer dans leurs bénéfices. S'il y a des établissemens à détruire pour pourvoir à la subsistance des Pasteurs, on appuie sur ces bénéfices simples, qui sous plusieurs noms alimentent une foule de ritulaires oisifs & dont la fonction se réduit à donner des quittances à un fermier; & par un renversement étrange des idées qui doivent déterminer le plus ou le moins de con-

fidération dans la société, un revenu qui n'est le prix que du crédit, pour ne pas dire le prix des intrigues & de la bassesse, concilie à celui qui le possède, plus d'estime, que n'en attire l'affiduité à des fonctions pénibles, mais mal récompensées. Ce sont les propres paroles des consultants.

Le conseil répond à toutes les questions des Curés : augmentation de portion congrue d'après ce qui avoit été adjugé en 1686, c'est-à-dire, à la quantité d'environ trente-cinq setiers de bled froment, qui peuvent au prix actuel rendre en argent une somme de 900 à 1000 livres. Les baux des dîmes ont augmenté; par conséquent on doit augmenter les revenus des Curés : unions de bénéfices ordonnées de tout temps pour donner l'aïssance de la vie aux Pasteurs, négligées pour eux, mais multipliées pour des évêchés, des séminaires, des cathédrales, des abbayes même; & quels sont les motifs de ces établissemens, de ces unions? leurs besoins? qu'on les rapproche de ceux des Curés; qu'on les leur compare : & ces réunions ne seront-elles pas plus légitimes? Suppression du casuel & des autres prétendus droits, suite nécessaire de l'augmentation & évaluation des menues dépenses au rapport des temps & des lieux; & règlement pour tous les objets de fourniture à la charge des décimateurs; règlement pour qu'il y ait toujours un Curé député dans chaque diocèse aux assemblées du clergé, &c....

On vient de transporter à Lucienne, la fameuse statue en pied de Madame du Barry,

en *Diane* au moment d'entrer dans le bain. Elle sert de pendant à une *Vénus* : cette statue a été payée sous le dernier regne, 10,000 liv. Madame Dubary y a ajouté 5000 liv. & une pension viagère de 500 liv. Elle est de la plus parfaite ressemblance & du plus beau marbre.

Qui n'auroit été révolté de l'impertinent usage qu'avoient nos courtisannes, d'affimiler leurs valetailles à nos militaires, en décorant leurs livrées, d'épaulettes d'or & d'argent ? Cet abus qui choquoit la décence, fut réformé, & tout le monde applaudit. Mais il n'en peut être ainsi de la nouvelle défense qui vient d'être faite à ces abeilles de *Cithère*. Deux inspecteurs de police ont été occupés pendant deux jours, à visiter les élégantes, pour leur défendre de la part du Magistrat, de faire porter dorénavant des habits galonnés à leurs laquais. En conséquence de cet ordre, elles parurent toutes, dimanche dernier, aux Boulevards, dans un costume très-moderne. Il n'y eut que la d'Azincourt & sa compagne qui s'y présentèrent dans le plus riche attirail ; mais cette petite mutinerie fut bientôt déconcertée : aussi-tôt que les exempts de service les apperçurent, ils firent arrêter leurs voitures, & les renvoyerent honteusement chez elles. Voilà les marchands de galons dans la désolation, car depuis que les honnêtes gens ont adopté l'*uni* dans leur parure, il n'y avoit guère que les domestiques de ces Nymphes qui portassent des habits galonnés ; & dès-lors que va devenir la consommation ?

Pendant que nous sommes sur le chapitre

des filles, parcourons les anecdotes scandaleuses de la semaine : Adeline Colombe, actrice italienne, après avoir été abandonnée pour Carline ; par le Duc de F**, tomba entre les mains d'un maître des Requêtes..... que les aventures de tripot ont déjà rendu célèbre. J....., (c'est son nom) veut avoir deux maîtresses & Adeline deux amis ; (c'est le terme d'art.) Dimanche dernier, J..... dans un accès de jalousie, cassa toutes les glaces de Colombe ; Colombe alla froidement chez J..... & lui brisa les fiennes : en s'en allant, elle écrivit sur une carte :

Ce beau crystal que j'ai rompu,
T'a montré souvent un cocu.

Le lendemain J..... lui fit présent d'un contrat de 2000 écus.

C'est une créature très-plaisante qu'une danseuse de l'opéra, nommée *Théodore*. Elle vivoit avec d'Auberval dans une intimité romanesque. Le Chevalier de Narbonne a paru ; voilà le ménage brouillé. Ce goût-là n'a duré que six semaines ; on aimoit d'Auberval ; il falloit revenir. *Théodore* est adroite ; elle s'est avisée d'écrire à d'Auberval.

» C'est moi ; c'est votre infidèle , si je le
» suis. Tu n'as donc pas remarqué que le
» Chevalier a tous tes traits ; mêmes yeux ,
» même front , même sourire ; il n'a pas ton
» cœur , & je l'ai cru ; car c'étoit toi que
» j'adorois dans lui ; je l'aimois pour t'aimer
» deux fois : reste seul & tu me suffiras. Veux-

» tu me revoir ? ai-je une rivale ? point de
 » réponse ; je t'attends à souper ou je te hais
 » pour la vie. Tu fais que je tiens parole »

Théodore.

D'Auberval a soupé chez elle.

L'aventure de Mlle. Deville est un peu plus sérieuse. C'est encore une vierge de l'opéra. Un jeune Magistrat qui en raffolle, mais qui n'a pas, au jugement de la belle, le mérite d'un certain Nivelon, danseur fort couru, s'avise de trouver mauvais qu'on lui soit infidèle. Il la rencontra dernièrement au bois de Boulogne, répétant un pas de deux avec le cabrioleur : il l'aborda, querella l'amoureux & finit par le battre. Ce petit scandale a fait examiner de près les mœurs du Robin ; on a découvert quelque chose de plus que de l'inconduite : il lui a été enjoint de vendre sa charge & de se tenir dans un lieu d'exil où il n'y a ni filles d'opéra à morigener, ni usuriers à duper.

Nous devons ranger à peu près dans la même classe, une Madame Gil de Cour. que son mari rencontra avant-hier, dans une promenade nocturne au Palais Royal, faisant ce que de bons bourgeois devroient faire à cette heure-là, chez eux. La pauvre femme qui avoit joué ce jeu là mille fois, sans pareille malencontre, fut toute stupéfaite, demanda grace, & consentit d'aller au couvent, pourvu qu'on lui permit de garder ses cheveux. Le mari est procureur ; ces gens-là ont l'âme dure : « Non, » Madame, lui dit-il, vous serez condamnée » à la peine de l'*authentique*, dussent les cornes

» me pousser jusqu'au dessus de ces arbres :
 » quant à toi , dit-il au complice , nous avi-
 » serons ce que faire il conviendra. » Cepen-
 dant l'affaire paroît prendre une tournure plus
 pacifique. Le procureur Gil. aura réfléchi plus
 mûrement , sur le bien qu'une procureuse jo-
 lie & complaisante fait à une étude.

*Épître à M. Dorat , sur ses pieces de Pierre-le-
 Grand & de Roséide.*

Par M. le Chevalier de Cubieres.

O toi , dont le double talent
 Enrichit l'une & l'autre scene ;
 Toi dont la muse se promene
 Dans son vol rapide & brillant ,
 Tantôt sous les portiques sombres ,
 Où , loin des profanes regards ,
 Melpomene , les yeux hagards ,
 Le bras nu , les cheveux épars ,
 Des héros évoque les ombres ,
 Et forge ses sanglans poignards ;
 Tantôt dans ces cercles d'élite
 Où pirouettent nos Marquis ,
 Où Thalie , en riant , médite
 Le plus ingénieux croquis ,
 Et semblable à l'active Abeille ,
 Compose son miel tour-à-tour ,
 Et de la nouvelle du jour
 Et de l'histoire de la veille ;
 Aimable élève d'Apollon ,
 Rival au célèbre Vallon ,
 Et de Térence & d'Euripide ,

Viens , que je te dise deux mots ,
 Et de PIERRE & de ROSEIDE.
 Oui , malgré certains beaux-esprits ,
 De qui la méthode nouvelle
 Est de n'aimer que leurs écrits ,
 J'aime fort ton œuvre jumelle ;
 Mais à toi je le dis tout bas
 Pour ne point donner de scandale ;
 De leur colere magistrale
 Je crains d'effuyer les éclats ;
 Épicure veut que le monde
 Soit né d'atômes sans pouvoir ,
 Que du hasard la main féconde
 Dans le vuide ayoit fait mouvoir ;
 Ainsi , pour créer tes ouvrages ,
 Ta main plongea dans un cornet ,
 Ces hiéroglyphes volages
 Du discours mobiles images ,
 Qui d'un livre animant les pages ,
 Font parler le papier muet ;
 Et tes contes , tes chansonnettes ,
 Tes Poèmes & tes Romans ,
 Tes épitres à nos coquettes ,
 Tes vers aux grands hommes du temps
 Ton œuvre comique , tragique ,
 Tout enfin du cornet magique ,
 Un beau jour sortit arrangé ,
 Sans que l'auteur même eut songé
 A ce miracle poétique.
 Tels sont les systèmes divers ,
 Que peut-être l'on imagine ,
 Pour nous expliquer l'origine ,
 Et de ta prose & de tes vers.
 Ta Muse a ri de ces travers ,

Quelquefois j'en ai ri de même.
 Du hasard la force suprême
 Est suspectée en plus d'un lieu,
 Et quant à moi, je n'y crois guere
 L'Iliade m'annonce Homere,
 Et l'univers me prouve un dieu.
 Mais loin du sujet qu'elle traite,
 S'égare ma Muse distraite,
 Revenons : lorsque ton héros,
 Las de voir de coupables têtes
 Tomber sous le fer des bourreaux,
 Et calme au milieu des tempêtes,
 D'Amlka brave les complots,
 Cette tranquillité sublime,
 En présence d'un ennemi,
 Ne captive point à demi,
 Et mon suffrage & mon estime;
 C'est par un mépris magnanime
 Qu'un lâche doit être puni;
 Tels Marius & Coligni,
 Héros si digne qu'on les vante,
 Courbent leur front sans se troubler
 Sous le glaive qu'on leur présente,
 Et font reculer d'épouvante
 La main prête à les immoler.
 A l'auteur de *Cinna*, (*) ton maître,
 Tu fis bien de le dédier,
 Ce drame qui pourra peut-être
 A sa gloire s'associer,
 Dans l'heureux séjour qu'on renomme,
 Avec quel plaisir ce grand homme

(*) La Tragédie de *Pierre-le-Grand* est dédiée aux Mânes de Corneille.

Aura reçu tes complimens !
 Quand ton ombre aimable & folâtre
 L'ira joindre en ces lieux charmans,
 Ce vieux Monarque du théâtre,
 Et le législateur guerrier
 Qui te doit son apothéose,
 S'empresseront de marier
 Quelques branches de leur laurier
 A tes cent couronnes de rose.

Zoïle jadis critiqua
 Le vieil Aveugle sans patrie ;
 Ne crois pas que je t'injurie
 En l'honneur du *vis comica*,
 On aime à disputer en France ;
 Et peut-être, me dira-t-on,
 Dolsé, Nelmour & Volsimon (*)
 N'ont que très-peu de ressemblance,
 Avec Jourdain, Chrysale, Orgon. (**)
 Je le fais, & réponds d'avance
 Que tout genre qui plaît, est bon :
 Il faut un peu de tolérance
 Quand on est Prêtre d'Apollon.
 N'est-il qu'une seule carrière
 Ouverte aux esprits créateurs ?
 Pour rendre l'art utile aux mœurs
 Faut-il n'imiter que Moliere ?
 La Chaussée aux cœurs corrompus
 Commande d'heureux sacrifices ;
 Moliere fait haïr les vices,
 L'autre fait aimer les vertus.

(*) Personnages de la Comédie de Roseïde.

(**) Personnages de Moliere.

Que pour Moliere on se décide !
 De Tartuffe & de Mélanide
 Je suis également épris.
 On peut intéresser, je pense,
 Et par les pleurs & par les ris :
 De Plaute admirons les écrits,
 Sans proscrire ceux de TERENCE.

Poursuis donc , brigue les faveurs
 De Melpomene & de Thalie ,
 Que ta muse toujours allie
 L'amour des palmes & des fleurs ,
 Et la sagesse & la folie.
 Cesse de te plaindre pourtant
 D'un public léger , inconstant ,
 Qui , semblable à l'onde infidelle ,
 Du bel-esprit ambitieux ,
 Balotant la foible nacelle ,
 Tour à tour l'entraîne avec elle
 Dans les enfers & dans les cieux.
 Du parterre , Hidre à mille têtes ,
 Brave les hurlemens divers ,
 Sois le Czar au sein des revers ,
 Ainsi qu'au milieu des conquêtes :
 Quand on s'expose sur les mers ,
 On doit s'attendre à des tempêtes.

Eh ! qui donc n'a pas essuyé
 De ce public le vain caprice ?
 Ne paroit-il pas ennuyé
 De la touchante Bérénice ?
 Ne voit-il pas le Fagotier (*)

(*) Le Médecin malgré lui.

Plus souvent que le Misantrope ?

Pour Taconet le Savetier,

N'a-t-il pas oublié Mérope ?

Suis ce public aux Boulevards,

Vois-y la nation entiere,

A la honte des plus beaux-arts,

Préférer Scaron (*) à Moliere,

A ses jugemens incertains

Toi-même tu devois t'attendre ;

Ce Zulika (**) pouvoit s'apprendre

Quels seroient un jour tes destins :

Lorsque tu l'offris au parterre,

Tu n'en as point fait un mystere

Ce public, toujours inégal,

Claqua le jeune Mousquetaire

Et siffla son vieux Général.

De Versailles , le 4 Juillet 1780.

L'ASSEMBLÉE du Clergé a résolu qu'il seroit présenté une requête au Roi pour demander des ordres à l'effet d'interdire l'habit ecclésiastique à une infinité de gens pour qui

(*) Les Battus paient l'amende, *Proverbe dans le genre des Comédies de Scaron, a eu plus de trois cent représentations sur le théâtre de Jeannot.*

(**) Zulika, *Tragédie que M. Dorat fit jouer en 1760, étant alors aux Mousquetaires. C'est à peu près le même fond que celui de Pierre-le-Grand. M. Dorat dit dans la Préface de cette dernière Tragédie, que le vieux Crébillon s'étoit chargé de refaire le cinquieme acte de Zulika, que les quatre premiers actes furent reçus avec transport, mais que le cinquieme, sur lequel il comptoit le plus, échoua.*

ce vêtement est le voile du libertinage. Cette requête a particulièrement pour objet un certain homme qu'on appelle l'abbé *Lapin*, chanteur de toilette qu'on ne voit que dans les rendez-vous de plaisir & de galanterie. Plût-à-Dieu que ce ne fût que par l'habit seul qu'on pût confondre ceux qui le portent par état ou par convenance.

Voici bien une autre histoire propre à placer un coup vigoureux de pinceau dans le tableau des mœurs du dix-huitième siècle. La Marquise de S***. l'une des femmes qui peuvent y fournir le plus de traits, rencontra chez la Comtesse de Polignac un Peintre nommé *Moreau*, qui y faisoit un portrait. On parla des beautés d'une femme. On avoit ses raisons. Les complimens d'un artiste qui a quelque renommée sont bons à citer dans l'occasion. *Moreau* s'avisa de dire que jamais il n'avoit vu gorge plus belle que celle de la Marquise d'Ebbé. Le lendemain la Marquise de S***. qui jusques là n'avoit pas craint de rivales, pour ce genre de beauté, se rend chez le Peintre : en *Aspasie* moderne elle ferme les verroux de son cabinet. Monsieur, en avez-vous vu une plus belle ? En même-temps elle met le bon *Moreau* à portée de juger. Les pièces du procès bien examinées, il eut le courage de persévérer dans son assertion. Au moins, reprend Madame de S***. très-piquée, il est d'autres rondeurs, par lesquelles on l'emporte sur votre d'Ebbé... Parlez... l'a-t-elle plus beau, plus pommé ? (c'est le terme d'art). Ce nouvel examen tourna à la gloire de la belle Marquise, mais on dit que

qué Moreau n'en put acquérir aucune , telles friandes que fussent les épices de ce procès. Cette histoire n'est pas encore connue de plus que de quarante femmes de la Cour.

Avant de quitter un si beau sujet , je vous transcrirai ces deux couplets , adressés à Mademoiselle Mars , une de nos courtisannes.

LE MYSTERE DE LA TRINITE.

Air : Philis me demande son portrait.

Quoi que m'en disent St. Mathieu ,
Les enfans & les bonnes ,
Je ne vois pas comment un Dieu
Fait lui seul trois personnes.
Mais je vois clair comme le jour
Que , malgré la Sorbonne ,
Trois dieux , Mars , Vénus & l'Amour
Ne sont qu'une personne.

De trois Dieux aimable unité ,
Je t'admire & t'adore ;
En toi plus je vois de clarté ,
Plus j'en veux voir encore ;
Sans voile offre moi la beauté
De Vénus toute entière ,
Et qu'enfin de la Trinité
Je sonde le Mystere ?

De Paris , le 8 Juillet 1780.

L'ÉPÎTRE à M. Dorat, que j'ai transcrite dans ma lettre du premier de ce mois, lui avoit été adressée peu de jours avant sa mort. Vous vous rappelez cet usurier qui prêt à rendre le dernier soupir, ne voyoit dans un crucifix placé entre ses mains, qu'un gage à apprécier, & ne recouvroit la faculté de s'énoncer que pour dire combien il vouloit prêter dessus. Le mathématicien Deslandes avoit perdu depuis quelques heures l'usage des organes de la voix; il touchoit à son dernier moment : un Académicien son confrere assure qu'il parviendra encore à le faire parler. Il s'approche & lui demande, quel est le quarré de 12? 144, répond le moribond en réunissant le peu de forces qui lui restent, pour satisfaire à une question si analogue à l'ancien pli qu'avoient pris les fibres de son cerveau. C'est ainsi que M. Dorat, véritablement métromane, & sensible aux éloges, le seul prix qu'aient obtenu ses talens, a crayonné la réponse suivante à l'épître du Chevalier de Cubieres. Ces vers, le dernier ouvrage d'une muse facile, & tracés dans de telles circonstances, ne peuvent être lus sans le plus vif intérêt; mais si, comme on l'a dit, ils font l'éloge du cœur & des talens de M. Dorat, ils me semblent annoncer qu'on peut allier une philosophie douce & sensible à la frivolité qu'on nous reproche & qui paroissoit l'attribut de cet écrivain comme poète & comme homme social : ils prouvent que cette

légèreté, ces graces qu'une brillante fanté & l'effervescence de la jeunesse portent dans la carrière des plaisirs, se peuvent changer en délicatesse de sentiment & en cette même philosophie, quand le sang est calmé par l'âge ou par le dépérissement du physique.

*Réponse de feu M. Dorat à M. le Chevalier
de Cubieres.*

Je touche à mes derniers instans ;
L'ardente feve de la vie
Ne circule plus dans mes sens ;
Juge de mes malheurs , juge de mes tourmens,
Hélas ! sans douce rêverie ,
Je vois renaître le printemps ;
La terre, vainement plus riante & plus belle ;
Etale à mes regards sa parure nouvelle ,
Tout recommence à vivre , & tout est mort pour moi.
Du Nocher infernal la sombre voix m'appelle ,
Le chant même de Philomele
Ne m'inspire que de l'effroi.
Mais les sons de ta voix suspendent mon martyre ,
De Tibulle tendre rival .
Je n'ai pas tout perdu , tout ne va point si mal ,
Un ami me console au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru son cercle limité ,
Ciel ? avec quel éclat à son heure dernière
Se présente la vérité !
C'est du fond du tombeau que cette déité
Fait jaillir toute sa lumière.
Sur ce globe , entre nous , quels soins m'ont occupé ?
Long-temps j'eus le malheur de croire
Et je fus comme un autre à ce piège attrapé)

Qu'on n'étoit ici bas heureux que par la gloire.

D'abord je fis des madrigaux

A peu près pour toutes les belles ;

Armé de ces fripons , je courus les ruelles ,

J'y trouvai de certains rivaux ,

Moins profonds dans ces bagatelles ,

Qui jouirent souvent du fruit de mes travaux ,

Bientôt on me vit sur la scène ,

Tantôt couronnant de Cyprès

Le front sanglant de Melpomene ,

Tantôt de la folie humaine

Ebauchant de légers portraits.

Dans sa gaité plus que folâtre ,

Avec quelque rigueur le public m'a traité.

Je l'avois peut-être irrité

Par mon ardeur opiniâtre ,

Par mon goût scandaleux pour l'immortalité ;

Mais je le remercie avec sincérité ,

En quittant un plus grand théâtre.

Qu'avois-je à faire de courir

Cette carrière affreuse , où la haine & l'envie

Flétrissent le laurier qu'on s'apprête à cueillir ?

.

Ami , garde-toi bien de suivre mon exemple :

Tes pinceaux tendres & brillans ,

Au sommet d'Hélicon , doivent t'ouvrir le temple

Où l'immortalité couronne les talens.

Du Ciel tu reçus en partage

Cette facilité , don funeste & charmant ,

Qui trop souvent hélas ! d'un poète volage ;

Fait le plaisir & le tourment ;

Crains cette perfide Sirene ,

Vers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne ;

Les pleurs & les regrets sont alors superflus.

Polis tes vers long-temps : des vers faits avec peine ,

Avec plaisir sont toujours lus.

Adieu. Qu'il est cruel ce mot que je prononce !

Ma fin s'approche , tout l'annonce :

Hélas ! & cet adieu peut-être est le dernier ;

Peut-être , quand tes yeux liront ces caractères ,

Les miens seront fermés à la clarté du jour ,

Et ton ami , peut-être au ténébreux séjour ,

Aura joint l'ombre de ses peres.

Toutes nos vieilles opinions se discréditent plus que jamais , & je commence à croire qu'il n'étoit réservé qu'au quinzieme lustre de notre siecle charmant , de fixer enfin , tant en morale qu'en politique , des idées nettes & précises , & d'attribuer à chaque état de la société , le degré de considération qui lui est dû. Jusqu'à présent , nous avons bonnement cru que les espions & l'espionnage étoient dignes de la plus grande exécration : ce bon Montesquieu nous avoit dit lui-même , dans un livre qu'on effleure à vingt ans , mais qu'on médite à quarante , que *l'infamie de la personne pouvoit faire juger de la chose*. Pures petiteesses , Monsieur , que ces préjugés trop aveuglément adoptés par le vulgaire ; & ne vous en déplaise , cette profession , loin d'être si avilissante , semblable à celle du Caducée , exige en plus d'un cas aujourd'hui , la preuve des seize quartiers. Voyez les Ministres , les Ambassadeurs , ils ne font d'autre métier que celui d'espionner. Où avez-vous pris tant de belles choses , m'allez-vous dire ? — Dans un livre. — Et ce livre quel est-il ? — *L'Espion françois à*

Londres. — Je l'ai lu , il y a long-temps & oublié. — Cela peut être , Monsieur , & je crois même vous en avoir déjà entretenu ; mais ce livre a été tellement accueilli , trouvé si bon , si sublime , ce qui fait honneur au goût des lecteurs , qu'on l'a rhabillé & remis au monde déjà plusieurs fois. Cette petite tricherie de Libraire passe à la faveur de quelques anecdotes nouvelles. C'est un pérou pour un Imprimeur , qu'un livre facilement oublié : On le représente mille fois & il paroît toujours neuf. Enfin l'*Espion françois* est en ce moment la brochure à la mode. On y décline en toutes lettres , le nom de l'auteur : *Le Chevalier de Goudar , Espion périodique à la Cour de S. James.*

» Pour qu'on ne me confonde pas , dit-il , avec
 » ses espions ignorans , & pour convaincre le
 » public , que je connois à fond le frontispice
 » de mon livre , je vais lui donner sur l'espionnage , un morceau de littérature , que
 » je ne sache pas qu'aucun auteur ait approfondi avant moi.... Comme la guerre , outre la ruine des nations , a encore le droit
 » de corrompre les hommes , c'est ce brigandage qui est la source de l'espionnage. Les
 » Généraux s'en servirent pour surprendre
 » & tromper l'ennemi : on vit quelquefois
 » 20,000 hommes égorgés dans un jour par
 » l'avis d'un Professeur..... il parut bientôt
 » après , une race bien plus dangereuse ; je
 » veux dire , les Espions de police..... Venise , dont la législation est si juste & si
 » équitable , que ses Inquisiteurs d'Etat n'ont
 » besoin que de 2000 espions seulement , fut

» la première qui donna naissance à cette en-
 » geance. Paris l'imita bientôt après ; mais
 » comme les François vont toujours plus loin
 » dans les arts que leurs fondateurs.... on
 » vit créer au milieu d'eux, des espions de
 » ville, des espions d'hôtel, des espions de ta-
 » ble, des espions de lit, des espions de
 » rues, des espions de jeu, des espions d'hom-
 » mes, de filles, de spectacles, &c. &c. &c.
 » lorsqu'un homme fut perdu dans la débau-
 » che, noyé dans le crime, se fut déshonoré
 » dans les sociétés ; pour se réhabiliter dans
 » le monde, il se fit espion de police.... Paris
 » fut rempli de *Mouches*, c'est ainsi qu'on les
 » appelle du nom de *Mouchard* leur fondateur...
 » Les uns étoient en plumes, les autres en
 » collet, ceux-là en froc, ceux-ci en rabat,
 » plusieurs portoient la croix, & la plupart
 » s'appelloient *M. le Baron*, *M. le Comte*, *M. le*
 » *Marquis*.... Il y avoit aussi des *Mouches*
 » femelles, qui sous le titre de Dames de
 » qualité, exerçoient cet honorable emploi.
 » Enfin l'espionnage se jeta aussi du côté de
 » la littérature.... Le premier qui parut dans
 » ce genre, fut l'*Espion Turc*, le second est
 » l'*Espion Persan*, ensuite l'*Espion Juif*, l'*Ef-*
 » *pion Chinois*, &c. „ On voit par cette tirade
 historique, que M. de Goudar connoît la gé-
 néalogie de sa race, mais il ne borne pas là
 son ample érudition. En voici un exemple pris
 dans le nombre des anecdotes & historiottes
 galantes dont il a assaisonné son ouvrage, *ad*
usum particulariter Francorum. Il est question d'un
 animal merveilleux dont la vertu dangereuse

est d'espionner la fidélité des femmes; c'est un petit chien qui s'appelle *Fleur-Hymen*, lequel avoit pour maître un certain Marquis qui s'en servoit pour *odorer* la vertu de sa femme. Lorsque celle-ci passoit une partie de la journée dehors, & qu'elle revenoit pâle & défigurée comme une morte, l'époux n'avoit qu'à dire à *Fleur-Hymen*: *Fleure-la bien!* alors il s'approchoit d'elle; & lui flairoit les jupons: si le chien aboyoit seulement, elle n'avoit fait que badiner avec son amant; mais s'il la pinçoit à la cheville du pied ou s'il la mordoit au-dessus, elle avoit fait autre chose de mieux. C'est le pere de ce chien qui mordit à la jambe, la femme d'un Ambassadeur d'une certaine république, qui pour se venger du chien, la répudia le lendemain. “ Comme *Fleur-Hymen* ” pourroit vous faire honneur en *Angleterre*, ” continue celui auquel il appartient, car on ” dit qu'il y a des jupons de Dames, qui ” n'ont pas trop bonne odeur, je vous l'enverrai à condition que vous lui ferez faire ” race. Les *Fleur-Hymen* sont plus utiles à *Londres* qu'à *Paris*; les femmes qui ne sont pas ” cruelles, y affectant la fidélité conjugale. ” Mon chien a un autre talent qui doit être ” prisé dans un ménage anglois: lorsqu'il soupçonne sa maîtresse d'une intrigue amoureuse avec un amant étranger, & que le rendez-vous nocturne est donné, il se cache ” sous le lit, & lorsque le galant est entré dans la nuit, il s'en va sur le champ avertir ” le mari, pour qu'il surprenne la femme. Or ” quel trésor dans un pays du Nord, où l'in-

» fidélité des épouses se vend au poids de l'or,
 » & où un mari qui peut prouver qu'il est dés-
 » honoré, se sert de la loi pour se faire in-
 » demniser. »

Si l'on ne peut disconvenir des avantages que cette capitale retire de l'établissement d'un Mont de Piété, il faut avouer aussi qu'il procure aux fripons, une ressource bien commode. Les uns y trouvent les moyens les plus sûrs de *manquer les mains pleines*, il offre aux autres un réceptacle ouvert à tous les venans. Jadis nos *rafias* & nos *cartouches* n'avoient fait que la moitié de la besogne en dévalisant les passans, il falloit transmuter le butin en especes : c'étoit là le point le plus essentiel & le plus difficile. Aujourd'hui cela est plus commode. On vole ma montre, elle est portée au Mont de Piété, le fripon reçoit quelques louis & reste tranquille. Mais enfin il faut une victime, & la fatalité choisit toujours la moins coupable. Tel est l'exemple que nous venons d'avoir. Une cuisiniere eut besoin, dit-on, d'argent; elle hasarda la ressource si facile du Mont de Piété : elle y porta quelques couverts d'argent de son maître, qui s'apercevant aussi-tôt du mécompte, rendit plainte chez un Commissaire. On court au Lombard, on y rencontre encore cette malheureuse cuisiniere. Prise sur le fait, on l'arrête, on l'emprisonne, & convaincue d'avoir distrait les meubles de son maître, elle fut pendue vendredi dernier. Or, on assure que cette pauvre fille ne s'étoit prêtée à cette démarche que pour complaire à sa maîtresse qui avoit besoin d'argent, & que malgré la

déclaration de celle-ci , la malheureuse servante n'en a pas moins été sacrifiée à l'exemple. La maîtresse en a été tellement faisie qu'elle est très-malade , & l'on désespere de la rappeler à la vie.

Un plaisant de la cour s'est amusé beaucoup à la dernière procession des Cordons bleus , aux dépens d'un Provincial qu'il faut supposer bien crédule. Il aperçut cet homme dans la foule & le reconnut à son admiration stupide , pour une victime du ridicule. Il s'en approcha. « Monsieur ne connoît pas Ver- » failles , à ce qu'il paroît ? » — Le Provincial : non Monsieur. — Le Plaisant : & par conséquent , la Cour ? — Le Provincial : pas davantage. Ayez la bonté , Monsieur , de me dire quel est ce vieux Seigneur qui marche encore si droit ? (c'étoit le vieux Richelieu.) — Le Plaisant : C'est le Vicomte de Turenne. — Le Provincial : Je le croyois mort. — Le Plaisant : on le croit en Province. — Le Provincial & ce vieux Cardinal ? — Le Plaisant : Mazarin , qu'on a dit mort aussi , pour des raisons que je vous raconterai. — Le Provincial : & cette Dame si cassée (c'étoit la vieille Bassompierre.) — Le Plaisant : Celle-là , c'est la feue Reine. On a conté cette scene au Roi qui s'en est singulièrement amusé.

Un menuisier alla dernièrement trouver M. le Rei de Chaumont , hôte glorieux du Ministre des Américains. « Monsieur , je suis du sang de Franklin ; je veux être reconnu , tâchez qu'il soit mon parent. — Avez-vous des titres ? lui dit M. de Chaumont : — Oui , Monsieur ,

voilà mes papiers. » Le financier y jette un coup-d'œil & voit que le nom du menuisier s'écrivoit Franquelin. « Monsieur, lui dit-il, quand avec votre Q, vous pourrez faire un K, vos papiers vous serviront. »

Nos courtisannes viennent de perdre un de leurs adorateurs & bienfaiteurs, en M. le Comte de Marcouville, qui vient de mourir des suites de l'opération de la pierre. Soixante mille livres de rente, dont il jouissoit, & qu'il éparpilloit parmi ces Nymphes, lui ont valu quelques larmes de leur part. Il a légué par testament, 900 louis d'or à Mlle. Massieu, dont il avoit apparemment moins à se plaindre que des autres. Ses héritiers se disposent, à ce qu'on dit, à faire annuler ce legs. Il avoit envoyé quelques jours avant qu'il subît cette opération, un testament olographe à Mlle. de Villes de Charmes, par lequel il laissoit à cette jolie Laïs, deux cens mille livres à condition qu'elle reprendroit dans son hôtel, l'appartement qu'elle y avoit déjà occupé; mais cette Demoiselle plus amoureuse du jeune Vestris que jalouse de faire sa fortune, & n'espérant pas sans doute d'être débarrassée sitôt de son bienfaiteur, a refusé son offre, & lui a renvoyé son testament. Il lui reste maintenant beaucoup de repentir, le blâme de ses amies & le persiflage de Messieurs les amateurs.

Madame Theluffon veuve du riche banquier qui se nommoit ainsi, distribue des mémoires contre son architecte. Ce procès prouve encore une fois qu'il ne faut opérer avec ces

Messieurs, que par de bons devis & d'après des écrits bien clairs. Elle proposa, il y a deux ans à cet artiste, de lui construire une maison magnifique qui terminât la nouvelle rue d'Artois, par une arche en forme de péristille, à travers laquelle on apperçut la campagne de Montmartre. Elle espéroit, dit-on, qu'une révolution qu'on a cru prochaine, rappelleroit des enfans de la patrie, que des arrangemens du regne de Louis XIV, en ont éloignés, & elle destinoit cet édifice à un usage public. Enfin l'architecte demanda d'abord 200,000 liv. l'ouvrage commencé, l'arche faite, défaite & relevée, il en demanda 400; puis 500, & il prétend aujourd'hui qu'il ne peut achever ces ouvrages à moins d'un million.

L'Académie des sciences vient aussi de trouver un bienfaiteur. Celui-ci n'a été excité ni par l'ostentation, ni par l'esprit de parti. Il garde l'anonyme & a fait remettre au secrétaire de cette compagnie, cinq cens louis, en déclarant que Messieurs étoient les maîtres d'en disposer de la maniere qu'ils jugeroient la plus convenable au progrès des connoissances utiles.

Une lettre particuliere de Nancy nous annonce un événement qui a peu d'exemples: c'est la mort singuliere d'un grenadier du régiment de Hesse-Darmstadt. Etant en faction à la porte du Baron de Pirch, colonel commandant de ce régiment, il s'est tiré son coup de fusil au milieu de la poitrine & est mort sur la place. C'est ainsi que se termine la lettre qui donne cette nouvelle. « Il y a bien des

» choses à dire sur le motif d'un pareil dé-
» sespoir, mais la circonspection arrête toutes
» conjectures. On fait qu'autant le Baron de
» Pirch est doux dans la société, autant il est
» sévère & rigide sous les armes. »

*Epitaphe de S. A. R. le Prince Charles-Alexan-
dre de Lorraine, Grand-Maître de l'ordre Teu-
tonique, Gouverneur Général des Pays-Bas
Autrichiens.*

D'un guerrier, Prince & Citoyen,
Dont l'âme au vrai devoir fidele,
Aima, connu & fit le bien,
Dans ce tombeau gît le modele.

Par M. DE LA PLACE.

*Vers présentés à Madame la Comtesse de Bouffoit,
à Mons, dans un bal masqué, par Mlle. J. Th.
déguisée en Bohemienne.*

J'ai lu dans l'avenir, tu dois en Souveraine
Des hommes & des dieux regner sur les autels :
Ta beauté dès long-temps enchaîne les mortels,
Et de nos cœurs ici, la conquête est certaine ;
Mais veux-tu voir enfin, ton destin bien rempli ?

Veux-tu charmer les Dieux ?

Montre-toi dans les cieux,

Ton horoscope alors sera tout accompli.

Par M. R. D. P.

De Versailles, le 9 Juillet 1780.

PLUSIEURS de nos Ministres éprouvent en ce moment les angoisses attachées à l'état de courtisan. Le Garde des sceaux & le Ministre de la Marine sont ceux qui ont le plus d'insomnies. Le Roi leur a témoigné un mécontentement marqué : il a pour cause, à l'égard de M. de Sartine, les dépêches de M. de Guichen, arrivées la nuit dernière. Cependant elles n'annoncent tout au plus qu'un plan mal combiné dans lequel le général mérite, plus que le Ministre, peut-être, des reproches.

Quant au Garde des sceaux, voici le nuage qui s'est élevé contre lui. M. de Giac devenu l'époux de la Duchesse de Chaulnes après avoir été son rapporteur, fut accusé par les bons amis de Cour, d'avoir acheté les charmes flétris par un long usage de *Tabouret* & sur-tout les beaux yeux de la cassette de la Duchesse, par un rapport infidèle de son procès. En conséquence, dans ce pays où il n'y a que d'honnêtes gens, on suspendit ce maître de requête de ses fonctions, on le força de vendre sa charge de Surintendant de la maison de la Reine, &c... Il vient d'écrire au Roi la lettre la plus énergique & a réussi à la faire lire par S. M. C'est ainsi qu'il y peint le Garde des sceaux & M. de Fleury ses antagonistes.

» Sous le Roi le plus juste, le plus en garde
 » contre les intrigues, qu'un Ministre sans
 » caractère, qu'un Conseiller d'Etat sangui-

» naire, que deux hommes qui n'aiment que
 » l'argent parviennent à enchaîner sa juste
 » animadversion, voilà ce qui m'étonne! mon
 » respect pour V. M. m'a fait attendre en silence
 » depuis trois ans, une justice éclatante telle
 » que j'eusse pu l'obtenir des tribunaux, s'il
 » m'étoit permis d'y traduire ces personnages.
 » Si votre clémence peut les affranchir de
 » l'ignominie, peut-elle y laisser le sujet le
 » plus innocent & le plus fidele?... Les *Con-*
 » *cini* de votre cœur, Sire, feroient-ils plus
 » invulnérables que ceux de la Cour du grand
 » Henri? — Vous n'êtes, Sire, ni moins juste
 » que le bon Henri, ni moins obsédé que lui,
 » permettez donc qu'un sujet qui vous adore
 » confonde deux méchans, &c. » Enfin il est
 maintenant question de faire M. de Giac,
 Conseiller d'Etat.

M. Necker a trouvé dans sa poche & on
 a semé dans le château des exemplaires d'un
 nouveau libelle contre lui, moins hérissé de
 personnalités, mais plus fort en choses que
 le premier. On lui reproche entr'autres la fa-
 veur qu'il donne à des commis au préjudice
 des gens en place, apparemment parce que ces
 commis sont plus analogues à sa personne &
 à son premier état, dont il ne seroit jamais
 sorti, s'il n'eût donné trois cent mille livres
 au Marquis de Pezai, qui lui a procuré la
 direction des finances, par le crédit que lui
 donnoient ses bouffonneries sur l'esprit de
 Maurepas, &c....

Au reste le Roi a signifié hier à M. Nec-
 ker, qu'il ne se décideroit à la dernière ré-

forme sur sa maison qu'en Janvier prochain. Les courtisans en concluent qu'il n'en sera plus question, vu que le directeur sera congédié avant ce temps-là.

La nomination de Madame de B*** à la place de Dame d'Atour de *Madame*, fait beaucoup de bruit ici. Je vous ai raconté une aventure de cette Dame & la détention de son mari accusé de folie. On lui a depuis donné la liberté de voyager hors de France & il est en ce moment en Hollande.

Jamais libelle plus audacieux peut-être n'a paru à la Cour, qu'un cahier de l'*Espion François à Londres* qu'on s'y arrache en ce moment & qu'on n'ose portant trop y montrer. Les têtes qui ont paru jusqu'ici être l'arche sacrée pour les écrivains, n'y sont pas plus épargnées que les autres. Voici ce que l'*Espion* dit de quelques gens en place. « Il ne manque à la » France qu'une bonne tête.... La race des » Sullys & des Colberts est éteinte, nous » avons pourtant bien des femmes fécondes » qui accouchent tous les neuf mois; il y a » même des Demoiselles, qui pour se dépê- » cher font des enfans avant de se marier, » ce ne sont pas les enfans qui manquent, » ce sont les hommes. — M. de Choiseul, » étoit-il un enfant? Il n'avoit que du bril- » lant. Voyez si Sully mettoit tant d'esprit dans » les affaires d'Etat, ses opérations étoient » simples, remontoient aux causes, &c. & » M. Turgot étoit-il un sot? Tout juste: ce » n'est pas qu'il manquât d'esprit, & de gé- » nie, mais cet esprit & ce génie n'étoient

» pas faits pour la place qu'il occupoit. Il
 » voulut faire de grands changemens, & frap-
 » per des coups inouis. Il dissolvoit la Mo-
 » narchie par ses chimériques remboursemens.
 » M. de Maurepas est-il dans le même cas ?
 » Non, celui-ci a des idées solides, mais elles
 » sont un peu surannées. Il se regarde comme
 » un mort ressuscité à Versailles. — Que
 » dites-vous du Comte de St. Germain, lors-
 » qu'il vivoit, le preniez-vous pour un In-
 » dien ? Non ; il étoit très-Européen, & pou-
 » voit même passer pour Parisien, tant il
 » aimoit à tracasser, retourner & changer ;
 » je ne sais pourquoi on n'a pas mis cet
 » homme-là à la tête du clergé régulier ;
 » non-seulement il eût réformé les Bénédic-
 » tins, les Jacobins, les Franciscains, &c.
 » mais même les Capucins & leurs galopins.
 » Quelle opinion avez-vous de M. Necker ?
 » aucune, je veux le voir encore manœu-
 » avant que de le juger, il a été bien témé-
 » raire de se charger d'une pareille affaire. Il
 » faut avoir été élevé dans l'horlogerie de
 » Geneve pour vouloir apprendre à la Fran-
 » ce, l'heure qu'il est dans son bureau des
 » finances. »

A propos de libelle, je crois vous avoir
 parlé d'une prétendue lettre à M. d'H***,
 commandant la Marine à Brest, elle renferme
 quelques traits piquans. Après le détail des
 services que ce poste le met à même de ren-
 dre : « J'espère, lui dit-on, que rien ne vous
 » arrêtera & que connoissant votre inutilité
 » passée, vous tâcherez de sauver la fin de

» votre carrière du déshonneur qui la menace,
 » vous trouverez des obstacles pour y parve-
 » nir, qui vous sont personnels. Descendez-
 » vous du héros de Troyes ou du valet de
 » Carreau? C'est un problème que l'*Observateur*
 » Anglois vouloit résoudre, mais vous pou-
 » vez seul nous en donner la solution, afin
 » de passer pour brave. Conduisez-vous com-
 » me si vous l'aviez toujours été; & pour
 » qu'on ne soupçonne pas que vous auriez
 » imité ce poltron de Berganien, empêchez
 » qu'on ne lui donne du commandement. »

De Paris, le 15 Juillet 1780.

J'AI trouvé la lettre suivante sur le bureau
 d'un brave homme des pays lointains, qui fait
 son tour de France, & qui a la bonté de fa-
 voriser par l'importation de quelques roubles,
 notre florissant commerce d'exportation en ba-
 livernes.

» En vérité, Monsieur le Comte, je crois
 que nos écrivains passent »

La nuit à bien dormir & le jour à rien faire.

» Pas la moindre brochure piquante, pas le
 moindre ouvrage qui mérite votre attention.
 Quelques pamphlets écrits en dépit du bon
 sens, mais en revanche oubliés aussi-tôt après
 leur naissance : mettez de ce nombre, le *Testa-*
tament politique de l'Angleterre, qui est un peu
 trop violent dans ses accès : on n'a jamais si
 mal raisonné. M. le Testateur, vous irez mou-

rir à l'hôpital , si vous continuez à écrire de la sorte. Il l'a fait sortir des papiers de feu Littleton , bien meilleur politique en santé qu'en maladie. Ce testament remonte à l'origine des Bretons errans & sauvages ; c'est s'y prendre de loin. Joignez à celui-là , le *Café politique de Londres* , qui est bien différent du *Café politique d'Amsterdam*. L'Auteur peut être assuré que ce barbouillage ne le conduira point à la Bastille. Liez au même paquet , une *Nouvelle république des Lettres & des Arts en France* , qu'on ne sauroit comparer à celle de Baile , sans être coupable du plus grand crime de *leze-littérature* : une espece de brochure sous le titre d'*Observations sur la littérature en France , sur le Barreau , les Journaux , &c. ou Lettres d'un Parisien à son ami en Province*. Quel observateur ? que je plains la littérature Françoisse d'être si mal observée ! que je vous plains , pauvres habitans de la Province , d'avoir un tel instituteur ? Parcourons cependant celui-là. Les deux lumieres des lettres sont éteintes ; Rousseau le seul Philosophe du siecle , & Voltaire , le seul poëte philosophe historien. Il faut espérer que dans la suite des *observations* que l'auteur nous promet pour le tourment de ses lecteurs , il trouvera des hommes de lettres dignes d'un coup-d'œil favorable. Jusqu'à présent , rien ne satisfait , Monsieur l'observateur. Si M. Garat fait l'éloge de Suger , ce sont des *écarts mesurés au compas , les glaces de la Russie* ; il n'y a pas une étincelle de génie. Si M. de la Harpe adresse un dithyrambe aux mânes de Voltaire , ce ne sont que *des idées triviales présentées sous*

un air de profondeur ; sa médiocrité s'y cache sous une obscurité recherchée. Les Th.... les Thomas n'ont que de l'enflure , des idées gigantesques ; c'est la vérité déguisée sous un ridicule pathos. O Marc-Aurele , est-ce ainsi qu'on traite ton panégyriste ? Blâmons-le plutôt de s'endormir dans son fauteuil ! »

» Je reprends l'observateur au moment où il parle de musique. Oh , Monsieur , comme il parle de musique ! A l'entendre , vous le prendriez pour l'amant fortuné de Polymnie. Avez-vous vu le *Jugement de Midas* ? Le bon homme de Midas crie , *bravo , bravo , ah quel goût , quelle volupté !* Eh bien , c'est tout de même chez mon observateur , & par une conséquence raisonnable , on en portera le même jugement. Vous lirez dans ses légères & très-légères observations , que Marmontel calomnie les vers d'*Iphigénie en Tauride* , pour se venger du public qui a tant de fois médit des siens , & que Rosalie hurle au lieu de prononcer. Gluck est l'homme unique , Piccini le charme pourtant quelquefois. Mais que vous importent la musique & les musiciens ? L'une est faite pour charmer ; les autres doivent travailler pour nos plaisirs. S'ils remplissent leur objet , faut-il en demander davantage ? Faut-il faire comme ce pauvre Coq... qui écrit & differte sur la musique , sans y rien comprendre ? Comme M. S... qui se dévoue à la défense de Gluck , & par un enthousiasme digne des plus grands hommes , quitte les coulisses où il court après les petites actrices , passe sur le corps de ses amis , s'empresse d'aller endosser à Vaugirard , la

cotte de boulanger , & nous y compose des lettres qu'il envoie ensuite dans tous les cafés , & qu'il va faire misérablement expirer dans le *Journal de Paris* : cela n'est pas un conte. M. de la Harpe , M. Marmontel & M. Suard étoient grands amis. La querelle des Gluckistes & des Piccinistes est survenue : M. Suard , malgré le conseil de ses amis a voulu écrire des lettres & a été délaissé. Tout le monde lui a tourné le dos , mais on l'a dédommagé en le nommant *Conseiller au grand Conseil de l'opéra* , aux appointemens de 2000 livres. Faites bien attention que ni M. de la Harpe , ni M. Marmontel , ni M. Suard sur-tout , ne savent une note de musique. Ils ont pourtant écrit sur cet art. Il n'est donc pas si difficile d'écrire sur un sujet qu'on ne comprend pas ! »

» Encore un écart , m'allez-vous dire ? J'espère trouver grace auprès de vous , en vous sauvant l'ennui qu'occasionne la diatribe de l'auteur sur les journaux. Le plus maigre écrivain qui , comme lui , barbote dans la fange de la littérature , fait à quoi s'en tenir sur l'article. Laissons-le donc prononcer en amateur éclairé de ces brillantes productions excitées par l'intérêt. Laissons-lui dire en bon logicien , que pas un journaliste n'est en état de rédiger un ouvrage , & que pourtant le journal encyclopédique , est impartial & judicieux , faisant une analyse exacte des bons ouvrages. Ne seriez-vous pas surpris , que dis-je , indigné de voir les ouvrages de M. de Buffon , traitées de *Brillantes rêveries de l'éloquent*

romancier de l'Histoire naturelle ? Voilà comme jugent aujourd'hui ces Mirmidons littéraires. Heureusement ils ne font point époque pour le bon goût. On passe & ils ne font plus. A l'égard du *Courier de l'Europe* & des *Affaires de l'Amérique*, je le prie de croire que M. de la Tour, auteur du premier, est véritablement un homme de lettres. L'auteur des *Affaires de l'Amérique*, ce commis inconnu, selon l'observateur, n'étoit rien moins que l'envoyé extraordinaire au congrès. On a dû s'en appercevoir à son départ. L'observateur auroit dû savoir tout cela avant d'écrire, & ménager un peu plus, M. Francklin, cet homme respectable, M. Court de Gebelin, M. Robinet, &c. &c. plutôt que de nous dire que tous les journaux auprès de Linguet son dieu, sont des *Pygmées sur le sein d'Hercule*. Ah ! puisse Hercule, pour punir cet observateur & nous venger, se reposer un instant sur le sien, & mieux encore puisse le dieu du goût nous garder d'une continuation ! »

Je ne chicanerai pas l'auteur de cette lettre, sur ses opinions ; je le laisserai admirer les profondes connoissances de M. de Buffon, que les bons physiciens ne regardent pourtant en effet que comme un éloquent romancier ; je lui pardonnerai de ne pas vouloir qu'on parle de musique quand on ne fait pas jouer de la flûte ou du violon, quoique tout le monde puisse bien sentir s'il éprouve les effets que cet art doit produire, & dont avec des connoissances générales on peut juger les moyens, &c.... Mais je dois vous mettre un

peu plus au fait de quelques-unes des brochures en question.

Le Testament politique de l'Angleterre est une plaisanterie très-méchante. L'Angleterre est supposée sentir que son heure dernière s'approche, & fait une confession générale. « Dans le onzième siècle, lui fait-on dire, j'étois superstitieuse, je fis une belle croisade; dans le dix-septième, j'étois agitée par un esprit républicain & j'assassinai mon Roi; au commencement du dix-huitième, j'avois la manie d'influer dans le continent; vers le milieu, je crus qu'il y avoit plus à gagner au commerce, & j'excitai la guerre pour m'en rendre seule maîtresse.... Illustre Pitt! C'est toi dont le génie actif ranimant le patriotisme éteint, multipliant mes forces, étonnant toute l'Europe par tes projets hardis, mit le comble à ma gloire, & éleva le peuple Anglois à cette prépondérance que lui enlève aujourd'hui son excessive ambition!... L'éclat d'un Empire n'annonce souvent que sa chute prochaine: j'en fais la fatale épreuve.... C'est un juste châtiment de toutes mes fautes. Infidèle à mes Rois, j'ai successivement détrôné le foible *Jean sans terre*, prêté mes mains aux meurtriers sourds d'Edouard II & de Richard II, assassiné l'infortuné Charles, persécuté tous ses descendants; assez lâche pour trembler sous des tyrans qui appelantissoient sur moi leur bras despotique, tels que Henri VIII & Cromwell, j'ai détesté, j'ai dénigré par une autre lâcheté, les Princes qui m'ont le mieux gouvernée, le sage Henri VII, l'inflexible Guillaume. Cruelle

dans mes guerres de religion ; j'ai , sous le
 nom du dieu de paix , versé tour-à-tour le
 sang du parti opprimé. Injuste dans ma con-
 duite envers l'Ecosse & l'Irlande , j'ai traité
 durement en esclaves , ceux qui devoient mar-
 cher d'un pas égal avec moi. Infidèle aux
 traités les plus inviolables , j'ai fomenté des
 divisions éternelles dans l'Europe , j'ai prêté
 les mains à des rebelles , & je me plains au-
 jourd'hui de représailles ! traitant avec un or-
 ueil insolent toutes les Puissances , j'ai forcé
 le Portugal à ne connoître d'autre pavillon
 que le mien , l'Espagne à souffrir les atteintes
 journalières que je donnois aux traités de
 commerce ; & tandis que la France m'accab-
 loit de témoignages de bonne-foi & d'amour
 de la paix , j'ai étonné l'Europe par mes per-
 fidies. En Amérique , j'étois barbare envers
 mes negres , intolérante envers mes nouveaux
 sujets , contrebandière envers les Espagnols.
 Aux Indes orientales , je faisois sentir la verge
 de mon despotisme ; dans mon isle , je touchois
 aux derniers degrés de la corruption politique
 & morale : elle s'étoit glissée dans tous les
 rangs ; & j'expie aujourd'hui mes fautes & mes
 crimes. » Enfin , elle conseille à ses Ministres
 de faire banqueroute , de réunir les trois
 Royaumes sous les mêmes loix & la même
 forme d'administration , & de renoncer aux
 colonies.

Il faut bien se garder de juger cette bro-
 chure en politique sévère : mais s'il est per-
 mis de charger quelquefois le tableau , quand
 on peint ses ennemis ; un écrivain François
 peut

peut répandre sans ménagement sa bile sur une nation, qui deux fois par jour périodiquement, fait sortir de la presse des diatribes sanglantes, des invectives de toute espèce contre ceux qui osent ne pas trembler devant elle. *Le Café politique de Londres, ou Pasquin dans la loge des antigallicans*, a le même objet & doit probablement le jour à la même plume que *le Testament politique*. Le principal personnage de la séance du café est le rédacteur du *Morning-Post*, l'une des mille & une feuilles immense *in-folio*, dont l'homme d'état, le militaire, le bourgeois, l'artisan, le porte-faix & jusqu'à la fille de joie dévorent journellement la lecture. Cet auteur a le malheur de s'appeler *Bate*, mot qui en Anglois se prononce *bête* : cette singularité étoit délicieuse à saisir pour un critique qui veut faire le plaisant ; & un François ne pouvoit la laisser échapper. Les statuts des Anti-Gallicans sont un ramas de tous les ridicules qu'on suppose aux Anglois. « Tout Anglois doit croire sa nation, la nation par excellence, & ne doit accorder aux autres qu'un souverain mépris... Il doit croire aveuglément que l'origine de la Grande-Bretagne est de la plus haute antiquité, que dans tous les temps elle a été puissante, qu'elle n'a jamais subi le joug de l'esclavage, que son gouvernement est un chef-d'œuvre d'administration, que la probité des Ministres est intacte, que les membres de la chambre des Communes sont inaccessibles à la corruption, &c. &c.... Tout bon Anglois ne doit point porter de modes Françaises ; son

habit, ses chemises, son chapeau, ses boutons, &c.... doivent être de manufacture Angloise, faits par des Anglois.... (Je ne vois pas que ceci fasse la satire du jugement & du patriotisme Anglois : poursuivons....) On ne doit être ni poli, ni galant, ni honnête.... Tout Anglois voyageant pour ses affaires en France, sera tenu de conserver le costume anti-gallican, d'avoir en conséquence un air maussade, d'afficher la plus profonde méditation, sans penser à rien, de ne parler que par monosyllabes, d'avoir toujours une démarche dégigandée, de se tourner souvent vers le nord, de hausser les épaules en entendant les François, &c. &c.... » Après la réception de Pasquin, on délibère sur l'état actuel de la patrie : ici l'auteur de la brochure a voulu parodier une séance parlementaire, & les membres qui sont en possession d'y pérorer. Ses lunettes étoient, un peu troubles quand il a fait opiner Sir Réflechi. « Messieurs, lui faut-il dire, nous fuyons dans la Manche, nous sommes rossés en Amérique, on nous éconduit en Afrique, nous sommes maîtres du Bengale; quittons donc l'Amérique & l'Afrique, délogeons sans trompette de Londres, & allons nous établir au Bengale. » Tel est l'avis qu'ouvre Sir Période après un fort long discours : « Nous furnagerons si la balance revient au point d'égalité & c'est en intéressant les Etats du Nord dans notre cause, que cette égalité pourra se rétablir. Mais ces Puissances sont irritées contre nous; & quoique les griffes du Léopard soient déjà bien rognées,

elles craignent encore les restes. Eh bien, Messieurs, pour leur ôter cette fausse alarme, laissons-nous battre par les François, & dans le sein de notre défaite, nous retrouverons notre gloire & notre prospérité. Encore une défaite, & les Puissances du Nord sont pour nous. » Le docteur Priestley savant chymiste, propose ensuite de refondre les ames, secret dont il annonce qu'il a fait la découverte. Un membre du Parlement prend feu à ce sujet, craignant que ce secret, s'il étoit mis en usage, ne lui fasse perdre une pension qu'il reçoit du ministère : l'ami Bête observe judicieusement que le Lord W..... pourroit, par le même moyen, se procurer un *Morning-Post* à meilleur marché, & médite quelques noirceurs pour composer un paragraphe contre le docteur.

Les comédiens italiens ont donné, la semaine dernière, le *Déguisement forcé*, comédie en deux actes réduits en un : cette piece est tombée à plat, & ce n'est pas la faute de M. le Duc de F***; car il a fait l'impossible pour la soutenir, en faveur de M. Faure son secrétaire, qui en est l'auteur.

L'Antipathie pour l'Amour a réussi pleinement à la comédie Française. Cette piece est de M. Dudoyer de Gastel, homme à révolutions : il servoit à quinze ans dans le régiment d'Aunis; il en sortit pour se faire oratorien : il resta sept ans à l'oratoire, y devint janséniste, & quitta la communauté avec des sentimens qui le firent bien venir des encyclopédistes : il s'en dégoûta & se jeta dans les bras de

Fréron. Dorat le fit connoître à la comédienne d'Oigny dont la vertu fondée sur une figure très-peu propre au vice, s'humanisoit avec les beaux-esprits. Il l'aima, l'épousa, dit-on, la quitta, & la reprit : il vit encore avec elle dans une intimité clandestine.

CH AN S O N -

PAR M. DE BEAUMARCHAIS.

Rose timide, simple & bonne
Reçoit son amant dans ses bras;
Il l'examine, & la fripponne
Devient vaine de ses appas.
N'est-il donc qu'un bon juge au monde,
Dit-elle en rougissant, l'amour ?
Rose fait si bien qu'à la ronde
Chacun l'examine à son tour.

Que bien de femmes l'on acquierre
Ou par de l'or, ou par des soins,
La pire, la meilleure affaire
Coûte un peu plus, coûte un peu moins;
Et quant aux mœurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,
Et celle qu'on remarque en France
Entre l'artiste & l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir,
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir.
Le masque tombe, & l'on s'arrange

Pour jouir de la volupté :
 Là tout plaît pourvu qu'on se venge
 Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisoit écrire
 Les bons tours qu'elle s'y permet ;
 Quel plaisir on auroit à lire
 Cet ouvrage utile & follet !
 On y verroit du gai , du leste :
 Quant aux sentimens , serviteur ,
 Car la femme la plus modeste
 Est un vrai Page au fond du cœur.

Si vous voyez celle que j'aime ,
 Me dit un Celadon d'amant
 Vous changeriez bien de système
 Car c'est une ame à sentiment.
 C'est la vertu la plus auguste :
 Ah ! je connois le pavillon ,
 La fripponne s'est peinte en buste
 Tu n'en vois que le médaillon.

Vous jeunes gens que je conseille ,
 Gardez-vous bien de me citer :
 Ce que je vous dis à l'oreille ,
 Ne doit jamais se répéter.
 Retenez ce bon mot d'un sage ,
 Car des mœurs c'est le grand secret ;
 Toute femme veut un hommage :
 Bien peu sont dignes d'un regret.

Sexe charmant , si je décele
 Votre cœur en proie au desir ,
 A l'amour je suis infidele ,
 Mais je suis fidele au plaisir.

D'un badinage, oh, mes déesses,
 Gardez-vous bien de vous venger,
 Tel glose, hélas! sur vos foiblesses,
 Qui brûle de les partager.

De Versailles, le 22 Juillet 1780.

La faveur de la famille de B**. excite mille propos sur Madame & sur M. de B**. Celui-ci étoit véritablement un fou de se fâcher, parce que sa femme jouoit au *Colin-maillard assis*, tête à tête avec un Abbé, & plus encore d'avoir osé appeller de très-amples charmes; *les brimborions d'une vache*. Or n'étoit-il pas d'un cœur bienfaisant de dédommager une femme jeune & aimable, du désagrément d'appartenir à un mari qui se connoît si mal en gorge, & qui ne sait pas que l'hymen doit avoir quelque chose de commun avec l'amour, ne fût-ce que le bandeau? Madame de B** est d'ailleurs douce, adroite & bien conseillée; de l'esprit de Cour, l'air agréablement libertin. On remarque que la Princesse dont elle est maintenant Dame d'Atour, a refusé, il y a six mois, Madame de ***, parce qu'elle passe pour coquette.

Le Comte d'Artois & le Duc de Chartres ont fait une visite au Duc de Choiseul, quand ils ont passé près de Chanteloup. Le Prince de Condé & le Duc de Bourbon qui viennent de faire la même route, se sont arrêtés à Amboise, ont visité cet ancien château de nos Rois, & n'ont pas même prononcé le nom de l'Ex-Ministre, qu'ils traitoient bien différemment en d'autres circonstances.

Nous ne devons plus nous étonner si les Pantomimes romains étoient quelquefois l'objet de graves délibérations du Sénat. Le Parlement de Toulouse a rendu un arrêt par lequel il a été défendu au Sieur d'Alainville, Directeur des Spectacles, de tiercer le prix des places au début du Sr. Julien, qui, après avoir quitté les Italiens, est venu débiter en cette ville où il enleve tous les applaudissemens. Autre arrêt pour joindre au Recueil grand in-folio des contradictions humaines. M. de Parazols, Avocat-général de la même ville, vient de mourir, & a été enterré dans l'Eglise des Cordeliers, malgré l'ordonnance du Roi, qui défend l'inhumation dans les Eglises. S'il est difficile d'extirper les anciens usages, c'est surtout où il y a des corps dépositaires de quelque autorité, & qui, par vanité ou d'autres motifs, sont intéressés à se refuser aux nouveaux réglemens les plus sages & les mieux vus. C'est dans les corps que les préjugés anciens semblent indestructibles & que notre postérité les retrouvera peut-être sans altération.

De Paris, le 25 Juillet 1786.

Le Trubletisme (*) ne fut jamais plus contagieux qu'il l'est de nos jours : & de là, ce débordement d'Analyses, de Recueils & de

(*) Il n'est personne qui n'ait encore présenté, cette lettre ingénieuse & très-plaisante où Voltaire couvre du ridicule le plus complet ce pauvre abbé Trublet, sur la manière de compiler.

Dictionnaires qui submergent de leur écume, les arts, les sciences & la littérature. Un homme parcourt il l'histoire ? il la dépouille de tout ce qui lui sert d'enchaînement, & cet homme en fait un livre, sous le titre d'*Anecdotes historiques*, ou de *faits précieux puisés dans l'histoire*, &c. On fait plus, on extrait les journaux les plus vulgaires, on soutire de gros dictionnaires, & de tout cela on en forme de petits qui se vendent au profit du patient & industrieux compilateur, qui finit par se croire un personnage fort essentiel à la société qu'il dupe. Au reste, je vous l'ai déjà dit ; il faut vivre, & cette extrémité ferme la bouche : mais ce qui me choque dans tous ces petits savetages littéraires, c'est la prétention qu'y attachent la plupart de leurs manœuvres. Par exemple, M. Nougaret, après avoir dépécé les nombreux dictionnaires qui existent sur les Peintres, la peinture & les beaux-arts en général, les reproduit, au moyen de quelques traits écorniflés du *Voyageur françois*, de Moréri, &c. &c. sous le titre d'*Anecdotes des Beaux-Arts*, & s'en déclare fièrement l'auteur dans son Epître dédicatoire au Comte D'..... » Ce n'est pas, dit-il, à l'orgueilleux Mécène que je dédie le fruit de mes veilles, je les présente à l'ami, au bienfaiteur des talens : Il n'est que trop de juges impitoyables & incompétens des efforts du Génie. ... », Ne sembleroit-il pas à entendre M. N.... que ses anecdotes soient un effort du sien, & qu'il faille de grands talens pour en apprécier l'excellence ? En vérité, cette pédanterie ridicule

fait hauffer les épaules , & je vous laisse à juger si sa narration en est exempte. Le voigi parvenu au troisieme volume : il est question des Sculpteurs , à la tête desquels il place Dédale l'Athénien. " Voici , dit-il , le personnage le plus extraordinaire de l'antiquité. Né dans un siecle où la Grece étoit encore plongée dans la barbarie , il eut le mérite de sentir que les hommes n'étoient point faits pour l'ignorance , & qu'on se couvriroit d'une véritable gloire , en tâchant de les éclairer & de leur être utile. , Voilà sans doute bien de la philosophie dans un sculpteur ; mais toute cette philosophie se réduit à faire de ce Prince Artiste , (*) le meurtrier de Perdix , (*„ qui brûloit homme comme lui , du desir de s'illustrer en éclairant les hommes „*) & le Mag. . . de Pasiphaë , fille du protecteur qui l'avoit accueilli dans sa fuite : au surplus , oublions M. N.... & son style ; & parcourons son livre pour nos menus-plaisirs : au milieu de ses anecdotes , la plupart très-connues , trions-en quelques-unes qui le sont peu , & qu'on aime à retrouver.

Lombardo se piquoit d'être habillé avec élégance , & de faire le galant auprès des Dames. Un jour que , dans une assemblée brillante , il se trouva placé à côté d'une jolie femme aussi belle que vertueuse , & d'un rang distingué , il voulut , selon sa coutume , jouer le rôle d'un tendre amant & débiter mille fadeurs ; il se mit

(*) M. N... nous dit que Dédale étoit petit-fils d'Erechthée sixieme roi d'Athènes.

à lui réciter du ton le plus passionné, un vers de Pétrarque, qui signifie : ... „ *Si ce n'est pas de l'amour, qu'est-ce donc que je sens ?* „

S'amor non é, che dunque é quel che io sento ?

„ La Dame pour tourner un tel homme en ridicule & abaisser son orgueil, lui répondit très-haut, afin d'être entendue d'une partie de l'assemblée : *“ Vous sentez sûrement quelques pous qui vous mordent. ”*

„ La Reine Christine alla voir un jour le Chevalier Bernin; il la reçut avec l'habit grossier dans lequel il travailloit : cette Princesse en s'entretenant avec lui, mania à diverses reprises l'habit & le tablier de l'Artiste, & lui dit qu'elle en faisoit plus de cas que de la pourpre romaine. „

„ Le Bernin modelant le portrait de Louis XIV, lui releva sur la tête deux boucles de cheveux, qui tomboient trop bas, selon la mode d'alors, & dit à ce Monarque : — Le plus grand Roi du monde ne doit pas craindre de montrer son front à tout l'univers. Cette pensée fut très-applaudie par tous les courtisans, qui s'empressèrent de faire arranger leurs cheveux de la sorte, & cette nouvelle mode fut appelée, *Coëffure à la Bernine.* „

„ J'ai un grand ennemi à Paris, disoit le Bernin, la grande opinion qu'on a de moi. „

„ Une des plus belles statues du Chevalier Bernin est celle de la Vérité. Cette statue plaisoit tellement à la Reine Christine, qu'un Cardinal lui dit un jour qu'elle la regardoit avec

beaucoup d'attention , & qu'elle en faisoit l'éloge.... V. M. est la première, parmi les têtes couronnées, à qui la Vérité ait eu le bonheur de plaire. — *M. le Cardinal*, lui répondit la Reine, *toutes les vérités ne sont pas de marbre.*

» Le célèbre Puget étoit dominé de ce noble orgueil sans lequel il n'y auroit ni talent ni amour pour la gloire. Il ressentoit sa supériorité ; & il est tout simple qu'un grand homme ne puisse quelquefois dissimuler qu'il a du mérite. Lorsque dans la Capitale de la France, il se mit sur les rangs pour être admis à l'Académie Royale, ses futurs confrères exigèrent qu'il fit son morceau de réception dans le Salon même de l'assemblée afin qu'on ne pût l'accuser d'avoir présenté l'ouvrage d'un autre que lui : cet artiste estimable, indigné d'un pareil soupçon, renonça à l'honneur d'être Académicien, & repoussa l'espece d'injure qu'on venoit de lui faire, en s'écriant : *Eh ! qui de vous oseroit y mettre la main ?* »

» Un jeune Enthousiaste ayant vu dans l'atelier de M. Pigalle une belle statue représentant une Nymphe, se passionna tout-à-coup pour elle : Pygmalion n'auroit pu s'exprimer avec plus de feu qu'il le fit dans cet impromptu.

*Fuis, téméraire, il palpite, il respire !
Non, ce n'est plus un marbre que je sens ;
Dans ces contours la volupté soupire.
Dieux ! que d'attraits ! que ces yeux sont perçans ?
Quel feu déjà circule en tous mes sens ?
Quelle fureur me pénètre & m'enflame ?
Rends-toi, cruelle, à mes desirs pressans !
Oublieras-tu que l'on t'a fait une ame ?* »

M. N. critique avec assez de raison la bizarrerie de cet Artiste, qui s'est amusé à représenter Voltaire entièrement nud, sans craindre de choquer les yeux par le spectacle désagréable de l'affreuse maigreur de ce grand homme. Vous connoissez sans doute le petit couplet satyrique qui fut fait à cette occasion sur l'air : *O Filii & Filia!*

Voici l'auteur de l'Ingénu,
 Pigallé le montre tout nud;
 Monsieur Fréron le Drapera :
Alleluia.

En effet Fréron ne démentit point cette prophétie; mais vous savez comme moi que la charité n'y entra pour rien.

La décence & le bon goût ont inspiré à M. Houdon, de le draper à l'antique, assis dans un fauteuil. Cette statue, qui est pour Madame Denis sa niece, est admirée de tout Paris, ainsi qu'une très-belle Diane, destinée pour le Duc de Saxe-Gotha, & le buste du fameux Paul-Jones, dont la ressemblance est frappante. Si votre goût pour les arts peut balancer quelque jour, les plaisirs que la belle saison vous procure à la campagne, vous ne sauriez trouver un motif plus engageant pour faire un petit voyage à Paris, afin d'apprécier par vous-même, le mérite de ces trois morceaux de M. Houdon, dont l'atelier renferme en outre, beaucoup d'autres pieces intéressantes.

Vous rappelez-vous, Monsieur, la situation de D. Quichotte & de Sancho dans la

montagne noire, & la trouvaille qu'ils y firent d'une valise pleine d'écus ? Hé bien, cette aventure est la marraine d'un petit avorton nouveau-né, intitulé, *la Valise trouvée*. Voici son historique en deux mots.

Un jeune Marquis de Normandie sortit un matin de son château, pour aller à la chasse avec un Chevalier de ses amis. Ils ne furent pas plutôt parvenus l'un & l'autre au fond de la forêt voisine qu'ils apperçurent trois loups qui dévoroient une proie. Ces jeunes gens s'étant avancés vers eux au galop, les eurent bientôt dispersés : mais quel fut leur étonnement, lorsqu'ils apperçurent les restes d'un cadavre humain, non loin duquel étoit une valise. Après en avoir fait l'ouverture, ils reconnurent, à la multiplicité des lettres qu'elle contenoit, que c'étoit la malle du Courier de la Province : ils résolurent de la transporter au château. „ Nous passerons, disoit le Marquis, l'après-dînée, à lire une partie de ces lettres ; ce passe-temps divertira nos Dames, & je présume que la diversité des styles autant que des matieres, nous réjouira infiniment. „ J'aurois en effet pensé comme le Marquis, mais je me ferois bien gardé d'imaginer que ce qui pouvoit servir de passe-temps à une société désœuvrée à la campagne, dût également intéresser le public. M. le Sage a cru le contraire, & vient de publier ces lettres dont la collection ne présente qu'un *Pot pourri* trivial, sans liaison & sans objet. On ne conçoit pas trop même quel a pu être le but de cet auteur, si ce n'est qu'il ait prétendu donner à chaque Etat,

des principes du style épistolaire. Mais dès-lors, il pouvoit excepter du nombre de ses modeles, deux ou trois Académiciens qu'il fait écrire comme des cuistres de college, & s'en tenir au genre moyen & populaire, que M. le Sage exprime à la vérité fort heureusement.

La ville de Domfront est trop recommandable par les différens personnages auxquels elle se glorifie d'avoir donné naissance, tels que le fameux compere Matthieu & autres, pour que je passe sous silence l'*Epître d'un garçon barbier de cette ville*, à M. son pere, laboureur dans le voisinage.

» Mon pere, il y a bien des nouvelles. Mon cousin Nicolas après avoir été pendant près de vingt ans, valet de M. de la Fosse, fameux docteur en Médecine, vient de faire fortune tout d'un coup. Son maître, qui étoit bien vieux, est mort, & lui a laissé tout son bien, au préjudice de ses parens, qu'il ne vouloit pas voir; de sorte que le cousin a hérité de dix mille écus pour le moins. Dès que j'ai su que le drôle étoit devenu riche, j'ai été lui faire la Salamalec, suivant la coutume de Normandie. Je lui ai conseillé d'acheter une terre, & de s'y retirer pour y mener une vie de Seigneur; mais il m'a dit qu'il avoit en tête un autre dessein, & qu'il se dispoit à se faire passer docteur en Médecine. Bon! cousin, lui ai je dit, vous ne parlez pas sérieusement: est-ce qu'en servant un Médecin, vous auriez appris la médecine? Hé pardi, oui, ce m'a-t-il fait. M. de la Fosse, pendant soixante ans qu'il a exercé sa profes-

sion , n'a fait que deux choses à ses malades ; il leur a fait tirer du sang , & boire de l'eau chaude. C'étoit-là toute sa science. Est-ce que je n'en puis pas faire autant ? Nous allons donc , mon pere , avoir , s'il plaît à Dieu , un médecin dans notre famille. ConteZ tout cela de bout en bout à nos parens , pour à celle fin qu'ils s'en réjouissent. Jarnicoton , si mon oncle le maréchal vivoit encore , qu'il feroit aise de voir son fils docteur en Médecine ! adieu , cher pere ; autre chose ne puis vous mander , sinon que M. Lesquipot , mon maître , est bien content de moi , je commence à raser fort joliment... »

Riez tant que vous voudrez , Monsieur ; mais voilà ce qu'on peut appeller *du bel & bon style normand* : je puis dire comme Jean-not ; je m'y connois & je m'en vante. Je trouve dans une autre lettre , écrite par un jeune provincial de St. Lo , à un de ses parens , auquel il rend compte de sa maniere de vivre à Paris , un tableau assez naturel & fort plaisant de quelques-unes de ces scenes burlesques dont la plupart des cafés de Paris retentissent du matin au soir. Vous savez que ces sortes de lieux sont ordinairement fréquentés par trois especes de gens fort insupportables , les oisifs , les nouvellistes & les frêlons de la littérature & des arts : mais écoutons notre provincial lui-même. Après avoir fait la peinture d'un café taciturne , qu'il appelle *le Café d'harpoerate* , „ il y a au contraire , dit-il , un autre café où l'on entend plus de bruit que dans la grand' salle du Palais. C'est un flux & reflux de gens

toutes conditions. Ce sont des nobles & des roturiers, des adolescens bienfaits & des figures plates, des beaux esprits & des fots pêle mêle, qui s'entretiennent ensemble. La première fois que j'entrai dans ce café, je fus extrêmement étonné de voir ce que j'y vis, & des discours qui frapperent mes oreilles. Je m'approchai d'abord d'une table, autour de laquelle trois ou quatre hommes parloient avec beaucoup de vivacité. C'étoient des philosophes qui commençoient à disputer, & qui avoient déjà l'air furieux. Hé, Monsieur l'Abbé, disoit un d'eux à un petit abbé bossu, avec votre permission, je soutiens qu'il y a des propositions dont l'évidence est telle, qu'on ne peut s'y méprendre : celle-ci, par exemple : *le tout est plus grand que la partie*. Qui peut douter de cette vérité ? Moi, répondit le petit bossu... & je suis prêt à vous démontrer que vous n'avez point l'idée d'un *tout*, & que le tout n'a point de parties. La dessus, comme si l'abbé eût dit une impertinence, son antagoniste lui rit au nez, en disant d'un air ironique à la compagnie : Messieurs, il faut avouer que *M. l'Abbé a plus d'esprit qu'il n'est gros*. A ces paroles, notre petit bossu, qui étoit des plus pétulans, le traita de *bourrique*, & les disputeurs se prirent au collet. J'allai loin d'eux m'asseoir à une table où plusieurs novellistes s'entrenoient avec gravité. Il y en avoit un principalement qui parloit plus haut que les autres, & que chacun écoutoit comme un oracle, quoiqu'il fût assez mal la carte, & l'intérêt des Princes. Ce qu'il y a

de plaisant, c'est que cet original vouloit paroître n'ignorer aucune nouvelle; & s'il en entendoit débiter une qu'il n'eût point encore apprise, il interrompoit incivilement la personne qui l'annonçoit, & la faisoit taire, en lui disant : *Vous n'en avez pas les gants. J'ai dit cela ce matin.* Ou bien si quelqu'un s'avisait de tirer une lettre de sa poche, dans laquelle il étoit fait mention d'une affaire, par exemple, arrivée entre Mrs. de Guichen & Rodney, il s'écrioit aussitôt à pleine tête; & la date? & si on lui répondoit, du 19 de ce mois, il ne manquoit pas de répliquer : *cela est vieux; nous avons des nouvelles du 20 qui assurent le contraire.* »

» J'admirois l'air imposant de ce nouvelliste, & j'en riois en moi-même, lorsqu'il arriva deux poètes dramatiques, car on diroit qu'il en pleut aujourd'hui dans tous les cafés de Paris. Les voilà qui commencent à parler d'une tragédie nouvelle. L'un avance qu'elle est excellente, l'autre qu'elle est détestable. Chacun dit ses raisons : des raisons ils passent aux injures les plus grossières, suivant l'usage établi parmi les gens de lettres; & des injures enfin, ils en viennent aux voies de fait, avec d'autant plus d'emportement, qu'ils étoient assurés qu'on les sépareroit.... &c. »

Le mariage du jeune Prince de Rochefort, nous a procuré beaucoup de petits vers médiocres & mauvais, suivant le cours actuel. En voici que je ne range dans aucune classe, parce que leur auteur n'est pas poète de métier, mais maître d'Armes ou d'Escrime. Il s'ap-

pelle *la Boissière* & est connu par les fameux élèves qui sont sortis de son académie, tels que Mrs. de S. Georges, Pomard, Cauvin, &c. En qualité de maître d'Armes du Prince, il a présenté son couplet aux jeunes mariés, le jour des noces.

Tendres époux, quand de ses flammes
L'amour vint embraser vos ames,
Ce Dieu n'avoit point de bandeau,
Et dans ce jour où l'Hyménée
Vient unir votre destinée,
Minerve allume son flambeau.
Vous devez la faveur divine
A des titres bien glorieux :
Issus d'une auguste origine,
Vous comptez des mêmes aïeux,
Jaloux d'une race aussi belle,
Les dieux veillent toujours sur elle
Et veulent dans sa pureté
Etendre sa postérité,
Et comme eux la rendre immortelle.

Un Avocat sujet aux digressions eut le malheur d'ennuyer à l'audience, le Parlement de Grenoble, qui contre son ordinaire, écoutoit au lieu de dormir. Un Conseiller de mauvaise humeur, lui dit d'abréger. Le publiciste qui se crut traité comme *Petit Jean*, ne fit aucun cas des ordres du nouveau *Perrin dandin*. La Chambre offensée de sa désobéissance, pria le Président de lui imposer silence. Sur son refus, les Conseillers sortirent. L'ordre des Avocats très-jaloux du privilege d'endormir Nos Sei-

gneurs , s'assembla , cabala , remontra , cessa ses fonctions. Le Parlement cassa l'assemblée , interdit la cabale , rejetta les remontrances , & enjoignit de continuer à plaider. Les Avocats ont défobéi. Ils ont demandé justice au Chancelier. Le Parlement crie à la révolte , à l'insubordination. Le public s'en moque , & lui présente un miroir.

De Paris , le 29 Juillet 1780.

M. Marmontel a mal entendu ses intérêts , lorsqu'il a réveillé cette vieille & scandaleuse querelle avec l'abbé Arnaud , qui a produit tant de méchantes épigrammes. A propos de la chanson sur l'abbé Fatras , on a remué ces vilainies ; & le couplet suivant qu'on y a retrouvé , court en ce moment tout Paris.

Air : De tous les Capucins du monde.

De l'ordure des vieux poètes ,
Virgile fit perle bien nette :
De Marmontel dit le *Lourdaut* ,
Bien différente est l'aventure ;
Car sur les perles de Quinaut ,
Le vilain a fait son ordure.

On ne peut pas dire que chacun de ces Messieurs , ait ses partisans , mais il est bien clair qu'il n'en est pas un qui ne trouve son Zoile. Nos gens d'esprit ne font pas volontiers des éloges & ils sont toujours prêts pour la satire. Voici comme une muse obscure a

vengé l'abbé Arnaud. Il n'est pas besoin de dire que cette chanson toute fraîche, s'adresse encore à Marmontel, & qu'elle doit servir de riposte à celle de l'abbé Fatras. On la chante sur le même air.

Comme un intru

Il fut exclu

D'abord par Melpomene.

L'espoir du gain

Lui fit soudain,

Chercher une autre scene :

Du jeu bouffon

Changeant le ton ;

En sentimens

Très-larmoyans ;

Son grave esprit

Nous travestit

La gaité de Thalie.

Les jeux, les ris

Furent pros crits

Par la philosophie.

En vain il crut, en mutilant

Les vers d'Atys & de Roland,

Que réuni

A Piccini,

Alceste & les Iphigénies

A tout jamais seroient bannies.

M. le Bœuf de le Bret, notaire, a disparu. Plusieurs domestiques lui avoient remis leurs épargnes pour les placer dans le dernier emprunt viager : ils sont réduits à gémir de leur confiance. Le dérangement de ses affaires a

une cause assez commune ; l'attrait perfide que présentent ces funestes établissemens que les Souverains ont formés pour mettre à contribution la cupidité des peuples. M. le Bœuf de le Brét , mettoit jusqu'à 40 & 50,000 livres par mois à la loterie.

Voilà nos diseuses de bonne aventure en grand crédit. Elles prétendent d'après une ancienne tradition , que le jour de Ste Anne ne peut se passer sans quelque malheur. Au lieu d'un , il y en a eu dix cette année. Une bande d'écoliers revenoient de la promenade & traversoient les Champs élysées , lorsqu'il est survenu entr'eux une querelle qui a occasionné une petite bataille. Un Suisse a voulu mettre le hola : les jeunes gens l'ont mal reçu & la querelle lui est devenue personnelle. Les esprits se sont échauffés : le Suisse a été en un instant entouré & honni à un tel point que très-imprudemment il a tiré son sabre pour se débarrasser. La vue du fer n'a fait qu'accroître la fureur de la bouillante jeunesse , qui est tombée sur le Suisse , lui a arraché son arme , l'a culbuté & tué sur la place. Deux des écoliers ont été blessés par le Suisse ; le reste s'est dispersé.

Le même jour , un piqueur du Comte d'Artois , arrivant à Paris , fut entraîné par son cheval qui avoit pris le mord aux dents , depuis la place de Vendôme jusques près du Pont neuf. Un homme vigoureux eut la hardiesse de saisir le mord du cheval sans parvenir à l'arrêter. Le cheval s'élança si fort qu'il enleva cet homme & culbuta son cavalier qui

eut la tête fracassée & les membres brisés. On dit qu'une malheureuse femme & un enfant furent blessés dans son trajet ; ce qui n'est que trop vraisemblable.

Nos misantropes sont un vacarme épouvantable à l'occasion de la rupture de Janot & de Mademoiselle d'Hervieux. Voici comment un de ces moralistes insupportables s'en expliquoit l'autre jour. Il est des états dans la vie où la friponnerie passe pour gentillesse : qu'une femme disgraciée de la fortune la corrige, en faisant usage de ses charmes, cela est dans l'ordre : que la crainte de manquer d'amant l'engage à avoir trois intrigues à la fois, une qui finit, l'autre dans son plein & la troisième qui commence, rien n'est plus prudent & plus usité : mais que cette coquine de d'Hervieux feigne de quitter Janot pour se reconcilier avec le Comte de M..., qu'elle tire de celui-ci de nouveaux bijoux, un nouveau buffet, de l'argent & de bonnes rentes, comme dit le héros des *Battus paient l'amende* ; & qu'elle ait promis à Janot de le reprendre dès qu'elle aura fait le Comte, (c'est le terme de ces Dames :) fi, c'est trop fort, c'est une horreur, une infamie qui mérite punition : à l'hôpital, Madame la Baronne, & M. Turcaret, aux petites maisons.

Nous avons ici une certaine Madame God... qui, après avoir fait, par ses charmes & par son humeur complaisante, les délices de plusieurs Cours, daigne maintenant verser ses bienfaits sur le commun des mortels. On peut jouir, graces à ses soins obligeans, de tous

les plaisirs possibles. Tous les Dimanches, elle amuse le public par un concert où les Poggi, les Amantini, les Todi, les Georgi, se font un honneur de chanter, pour de l'argent, bien-entendu. Madame God... donne à jouer & à souper : il n'en coûte qu'un louis par tête. Quand on veut rester jusqu'au lendemain matin & y avoir agréable compagnie, c'est une autre affaire ; il faut avoir une trentaine de louis à dépenser, Madame God... pensant trop bien pour s'amuser à des bagatelles.

Cette digne femme vient d'avoir quelques démêlés avec la police, à l'occasion de l'aventure suivante. Une Madame Blinch... liée par le sacrement à l'un de ces hommes insupportables qui veulent qu'une femme soit sage & vertueuse, s'étoit intimement liée avec Madame God... Elle aimoit tous les genres de plaisirs qui sont réunis dans cette société : ses passions & son intérêt y trouvoient leur compte. Des amis officieux s'avisent d'écrire au mari à Brest où son état le retenoit, pour l'instruire de la conduite de sa tendre & chaste épouse. Il part sur le champ, arrive à Paris sans qu'on le sache, épie les démarches de sa femme, & trouve la conviction d'une fatale vérité. Alors il va chez elle & lui fait des reproches assez vifs pour que les épaules de la pauvre Dame s'en ressentissent. Ce n'est pas assez ; le cruel a obtenu une lettre de cachet qui met à l'abri pour l'avenir, sous des grilles & des verroux, la vertu éventée de Madame Blinch..., il l'a fait exécuter lui-même après avoir confisqué un écrin & une cassette

où la digne femme avoit renfermé une fortune casuelle qu'elle payoit bien cher. On espere pourtant que, grâces à de puissans protecteurs qu'excite sans doute un intérêt très-chaud, cette correction ne sera que momentanée, & que la clémence de la Cour rendra bientôt cette beauté que l'on nomme, *la belle Bête*, aux plaisirs du public.

Le Chevalier de L.... & Madame de S.... viennent de rompre avec éclat. Un certain officier des cent Suisses, en est, dit-on, la cause. On doit au moins le présumer, par la bonhomie qu'a eu Madame de S.... de montrer à une fidele amie, la lettre suivante de l'amant chassé. La confidente de Madame de S.... a l'honneur de ses amis trop à cœur, pour avoir gardé sous le secret, une lettre qui la justifie de s'être brouillée avec un tel insolent. Voici l'épître en question.

„ Vous me défendez, Madame, de remettre les pieds chez vous : de tous les ordres dont vous avez bien voulu m'honorer, il n'en est point que je me sois promis de suivre avec une résignation plus respectueuse, & qui m'ait moins étonné. Je trouve tout simple que connoisseuse comme vous l'êtes, vous préféreriez l'énorme quarrure des contours helvétiques, à l'élancement éfilé des tailles françoises. Je croyois toutefois, Madame, avoir péniblement acquis des droits à vos éloges : mais je devois sentir qu'un cœur aussi vaste & aussi ardent étoit difficile à remplir. Je regrette de toute mon ame, que la grandeur de votre mérite, ait rendu le mien si petit à vos yeux :

mais

mais si vos espérances sur l'immensité que vous supposez aux *in-folio* transalpins, sont malheureusement déçues ; avec une presse aussi infatigable que la vôtre, Madame, vous pourrez joindre à ce premier essai, une longue suite de volumes, & en faire des éditions fréquentes & variées. Je suis loin de désapprouver des dispositions si bienfaisantes : tout ce qui tend au bonheur général m'intéresse ; & vous ressemblerez bientôt à la divinité qui répand indistinctement ses faveurs sur tous les hommes. »

Dans ma lettre du 17 Juin dernier, Monsieur, je vous ai parlé de deux malheureux qui ont offert aux scélérats de leur espèce, un exemple terrible des suites de la bassesse & du crime. Le Comte d'Olb. ... qu'ils avoient volé, a réclamé sur la succession du coupable qui a été exécuté, les 3800 livres qui lui avoient été pris ; & il a poursuivi la veuve, au point de lui faire retirer la permission de vendre du tabac, son unique ressource pour ne pas mourir à la fois de faim & de honte, comme le lui conseilloit un fermier-général, philosophe-sensible & trop bon citoyen pour ne pas croire indigne de vivre, tout être qui a eu le malheur d'appartenir à un frippon découvert & puni.

Le Sr. Desormeri avoit obtenu un ordre du Roi pour faire répéter l'opéra d'*Amarillis* qu'il a mis en musique. Il a fallu obéir, quoiqu'on vit bien qu'il ne valoit pas la peine de fatiguer les acteurs par un travail inutile. Le musicien a retiré son opéra dès la première répétition.

La place a été remplie par M. Gluck qui avoit envoyé *Echo & Narcisse*, épreuve retouchée dont les acteurs augurent mal. M. Gluck a prescrit, dans les instructions qui accompagnoient l'envoi de cet opéra, que les premiers rôles fussent donnés à Mlles. la Guerre & Girardin, & aucun à Mlle Beaumesnil.

L'Académie des *Jeux floraux* a fait la distribution de ses prix. La Comtesse d'Esparbès, qui en avoit obtenu un l'année dernière, en a remporté trois, celle-ci. Elle est plus que maîtresse des *Jeux*, puisque trois prix suffisent pour acquérir cet honneur. Vous êtes sans doute bien moins curieux de connoître les merveilleuses productions auxquelles les prix ont été décernés, que les méchancetés qui reviennent de droit à leurs auteurs, à Toulouse comme à Paris : mais tout ce qui m'est tombé sous la main à ce sujet est plus plat & plus ennuyeux même qu'une pièce académique. Ce sera peut-être encore trop, que de vous transcrire ce couplet sur l'air : *Toujours, toujours, il est toujours le même.*

Les vers d'Iris font crier le vulgaire.

Dans son caquet,
Le vulgaire indiscret
Prétend qu'on les lui fait ;
Moi, je n'en ai que faire :
Mais si femelle auteur
Me prend pour son faiseur,
Il fera jeune, ou ma muse bien chère.

M. Dudoyer, auteur de l'*Antipathie pour l'Amour*, a reçu les vers suivans. Ils peuvent

servir de notice de cette piece, pour ceux qui ne veulent connoître les ouvrages nouveaux que par le bon côté.

Vos crayons sûrs, dans un portrait charmant,
Font deviner quelle est votre Thalie;
Et sous les traits de cette antipathie
Contre l'amour, qu'elle rend si touchant,
On reconnoît à l'aimable copie,
L'original, toujours tendre & décent,
Que vous aviez sous les yeux en peignant.

Je vous fais gré, dans ce drame éloquent,
D'avoir, au ton de bonne compagnie,
Su réunir, sans aucun faux brillant,
Avec l'esprit, l'accord du sentiment;
De n'avoir point, dans votre œuvre accomplie,
Donné le nom de *Marquis* à l'amant,
Ni de *Comtesse* à l'héroïque amie:
D'avoir enfin, de la scène embellie
Par votre goût, banni fort prudemment,
Et ces valets qu'on voit si rarement,
Aux intérêts qui croisent notre vie,
Oser mêler leur burlesque entregent,
Très-déplacé dans un cercle élégant;
Et ces Martons, Soubrettes à faillie,
Qu'à la toilette on souffre seulement.
Je le pensois, & je vous remercie
D'avoir prouvé qu'on peut absolument,
Sans tout cela faire une comédie,
Où brille encor l'éclair de l'enjouement.
Vous triomphez : votre piece applaudie
Vous fait sentir la gloire en la doublant;
Et ce triomphe est aussi doublement,
Et votre ouvrage, & celui de Thalie.

Depuis que le goût général pour l'épigramme, a mis tous les écrivains aux aguets des ouvrages nouveaux qui donnent prise à la satire, ils s'écrient en même temps, qu'une douce philosophie les met au-dessus de la critique : plusieurs même assurent qu'ils ne lisent aucun journal, quoiqu'il soit facile de juger par leur physionomie journalière, de la manière dont les feuilles du jour les ont traités.

Un M. S***. en publiant une brochure fort au-dessous du médiocre, intitulée : *La Chymie domestique*, a averti les journalistes, folliculistes, &c. qu'il étoit au-dessus de leurs éloges emphatiques, de leurs froides critiques, de leur insipide censure; qu'il s'inquiétoit peu du jugement qu'ils porteroient sur son ouvrage; qu'ils pouvoient le louer, le blâmer, le décrier, le mettre en papillotes, &c.... Quelqu'un l'a pris au mot & lui a renvoyé son livre dans ce dernier état. Au reste on y apprend que la fumée fait mal aux yeux, que les fenêtres ouvertes donnent de l'air, que trop de feu enrhumé, &c. &c.

Ce n'est pas tout : M. S.... nous donne le sage conseil d'éloigner des tuyaux de cheminée, les fourrages que sa modestie appelle des *Comestibles*, & de ne point mettre les cuisines dans les endroits souterrains, parce que les fourneaux sont sous les fenêtres, & les ivrognes & les écoliers..... Ici il faut deviner ce que l'auteur veut dire : des coups de bâton dont on a puni la licence de ces Messieurs & d'un petit chien qui s'étoit mis de la partie, ne rendent le mot de l'énigme que trop sen-

sible : il est dit d'ailleurs que ce jour-là, le cuisinier ne goûta pas à la sauce. On ne peut se dissimuler, Monsieur, que M. S. ne soit un terrible chymiste. Il n'est pas moins caustique quand il veut mordre : au reste on a voulu prendre la peine de venger quelques hommes respectables, & entr'autres M. Parmentier à qui M. S. a des obligations, des injures qu'il leur distribue. Il me paroît qu'il falloit mettre ses *Argumens* au nombre de ceux qui sont *sans réplique*, ... parce qu'on ne les écoute pas.

É P I G R A M M E.

Un jour C.... disoit à D....

Eh, mon ami, quelle fortise extrême;

Quoi donc, jamais ne te vanter toi-même!

On te prendra, morbleu, pour un oison :

Pour éblouir, vive l'effronterie!

Est-il quelque femme jolie

Qui n'ait pour moi le plus tendre retour?

Dis-en autant. — Mais quel conte frivole?

Je mentirois. — Eh, morbleu, mens toujours;

On me croit bien sur ma parole.

De Versailles, le premier Août 1780.

M. d'Angeville voulant récompenser le talent, vient d'obtenir de S. M. deux cents croix qui seront distribuées aux artistes les plus habiles. Ces croix, or & argent, portent sur un côté la tête de Méduse, & sur l'autre Minerve. Elle n'a point de légende & ressemble assez à la croix de St. Louis. On doit souhaiter

qu'elle ne soit point prostituée comme cette dernière ; car puisqu'on donne le prix de la valeur aux exempts de police , on pourroit bien donner le prix du talent aux Gadouards.

M. de la Borde , valet-de-chambre du Roi , connu par sa musique médiocre & par ses fredaines du premier genre , a sollicité vainement le gouvernement du Louvre , vacant par la mort de M. Marchais. Le Roi l'a donné à M. de Champlot.

Il y a encore à Bordeaux une émeute parlementaire assez importante pour en craindre des suites sérieuses. Le Parlement de Bordeaux , ayant fait décréter & emprisonner un particulier qu'on dit être cause du différend survenu entre les corps de magistrature & les jurats de la ville ; le Maréchal de Mouchy , Gouverneur de la Province , muni probablement d'ordres supérieurs , l'a fait sortir de sa propre autorité. Le Parlement a résolu sur le champ , de cesser ses fonctions & de rester les chambres assemblées jusqu'à la décision de la Cour. Il est arrivé hier , de l'une & de l'autre part , des couriers à ce sujet. On ignore encore quel parti prendra la Cour ; mais cet exemple , celui de Grenoble & beaucoup d'autres font regretter à bien des gens , les réformes projetées par le Chancelier Maupeou.

Un de nos Princes a dernièrement fait diversion aux occupations graves qui font journellement ses délices. Il a honoré de sa présence l'une des promenades nocturnes du Palais Royal , où les femmes soi-disant honnêtes , les catins & les amateurs profitent de l'obscurité

pour faire mille folies. Le Prince se faufila dans cette respectable compagnie, en s'annonçant pour le fils d'un négociant de Lyon. Il avoit passé la journée au Palais du Luxembourg, & l'on ne fut pas peu surpris de le voir quitter la carte du noble Pharaon, pour descendre aux vils amusemens des mortels à qui les plaisirs qui n'exigent que des moyens physiques sont les seuls accordés.

De Paris, le 5 Août 1780.

BOILEAU disoit :

Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom,
J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

On ne pouvoit assurément l'imiter en cela plus exactement que le continuateur des *Mémoires secrets de la République des lettres*, dont voici le 13me. & 14me. volumes. Je vous ai fait connoître les précédens. Le Roi, les Princes, les Magistrats, les Citoyens de tous les rangs, les femmes de tout étage, tous y ont leur écriteau. Ce sont des annales *Domestiques*, recueillies par le plus incivil & le plus abominable membre de la société qu'il trahit & qu'il déchire. L'origine de cette monstrueuse compilation des *Faits & Dits* journaliers de la cour & de la capitale, fut attribuée à la cotterie d'une Dame *Doublet* dont la maison étoit l'aréopage des novellistes & des *Aristarques* de Paris. Mairobert si connu par sa malheureuse fin, fut même accusé hautement

d'en être l'auteur ; ce qu'on put croire d'autant plus facilement que ce disciple du *Doublisme* étoit le furet le plus ardent de tout ce qui s'appelle *Nouveautés scandaleuses* , & qu'il avoit la dangereuse manie d'être l'*Anecdoticien* les plus au courant des ruelles , des spectacles & de la littérature. Cependant il paroît disculpé de cette imputation déshonorante , & sur-tout il doit l'être relativement à ces deux derniers volumes , puisqu'il est mort neuf mois au moins avant leur publication.

Ce n'est certainement pas l'amour de l'ordre qui a inspiré l'entreprise hardie , de rappeler cruellement aux hommes , leurs sottises & leurs vilenies : mais il faut convenir qu'elle seroit capable de mettre un frein à la corruption des mœurs , si elle n'étoit aussi générale ; en effet , si nous jettons les yeux sur les deux théâtres dont l'auteur des *Mémoires secrets* espionne si adroitement les acteurs , qu'y verrons-nous ? des femmes sans pudeur , des hommes sans vergogne qui se livrent aux plus basses intrigues ; des gens en place si dépravés , qu'ils servent eux-mêmes de sauve-garde au libertinage , tant qu'il n'outrage que des citoyens honnêtes , ou qui deviennent des satellites iniques & violens , lorsqu'il s'agit de servir la passion de quelque grand qu'ils craignent. A en croire l'impitoyable écrivain des *Mémoires* , cet esprit de déprédation & de relâchement regne parmi les Magistrats. Le trait suivant pris au hasard , vous donnera , Monsieur , une idée des reproches qu'ils s'attirent.

» 28 Août 1779. Dans son plaidoyer de
 » l'affaire du Comte de Broglio contre l'Abbé
 » Georgel, M. S... A. G. portant la parole,
 » avoit emprunté une comparaison heureuse
 » du *Mercur* avec la calomnie, ce qui donna
 » lieu à l'épigramme suivante. »

» Le corrupteur & corrompu S...
 » Qu'en mauvais lieu tout corrompu rencontre ;
 » Ces jours derniers , dans un long plaidoyer ,
 » Taifoit le *pour* , ne parloit que du *contre* ,
 » Car pour le *contre* il s'étoit fait payer.
 » Il empruntoit sur-tout une figure
 » Du vil métal furet de la nature,
 » On admiroit un morceau si brillant :
 » Merveille n'est, dit quelqu'un ; le galant
 » Connoît à fond les vertus du *Mercur*. »

Enfin , Monsieur , tout ce qui s'appelle
Epigramme , couplets , sarcasmes & lardons de
 toute espece , bons ou mauvais , plaisans ou
 fastidieux & même révoltans , voilà ce qui
 compose cette compilation *Pandorique*.

Si quelque chose doit étonner sans doute
 dans ce siècle merveilleux , c'est l'ineptie &
 l'incapacité de tous ces petits orgueilleux pro-
 fêlites de l'Académie Française , dont les pré-
 tentions ridicules font pitié. Vous vous rap-
 pillez , Monsieur , qu'elle leur avoit proposé
 pour sujet du poème à couronner cette année ,
 ce beau trait de Louis XVI. *La liberté accordée*
aux main-mortables. Hé bien ; quoique nous ne
 soyons pas encore au jour fatal du jugement ,
 je puis vous assurer d'avance qu'aucun des

concurrans n'aura l'honneur de remporter la palme académique. Le Chevalier de Cubières & M. Flins des Oliviers pourront avoir un *accessit* ou une mention honorable , mais voilà tout. Si le bon Horace en disant qu'on ne pouvoit être poète *sine afflatu furoris*, avoit raison , nous devons croire que de long-temps, ces poètes du jour n'iront point aux petites maisons pour cause d'un pareil délire.

M. le Miere court depuis si long-temps après le fauteuil & les jettons académiques , que je crains qu'il ne meure à la peine. Toujours des rivaux ! M. le Comte de Tressan & M. Bailly, de l'Académie des sciences , sont sur les rangs pour les lui disputer aujourd'hui. Ses amis se flattent qu'il l'emportera sur eux ; mais quand on considère que M. de Tressan est un vieillard dont il faut hâter la jouissance, on ne peut se dissimuler qu'il mérite la primauté , s'il a des droits à la place. Au surplus il restera des espérances prochaines à M. le Miere , l'aréopage françois venant tout récemment encore, de perdre l'Abbé de Condillac, ci-devant chargé de l'éducation du Duc de Parme, & M. Thomas étant dangereusement attaqué de la poitrine.

Je vous ai parlé souvent de ce rendez-vous de galanterie ou de débauche qui attire dans le jardin du Palais Royal pendant les nuits de la belle saison , toute l'élégante jeunesse de la ville. Le Chevalier de Blaye s'y est pris de querelle dernièrement, pour une courtisane, avec quatre autres jeunes gens à qui il a *prêté le collet*. Il s'est battu près de Chaillot

alternativement avec tous les quatre & a bleffé les trois premiers ; mais enfin le quatrième plus heureux ou plus adroit , lui a donné quatre coups d'épée dont il est mort une heure après , laissant des créanciers beaucoup plus embarrassés que lui.

Le Chevalier de Blaye, jeune homme de plus de six pieds de haut , vigoureusement taillé , étoit de Caën en Normandie. Il avoit été ci-devant garde du corps , & avoit ensuite passé à Cayenne , dans l'espérance d'être avancé. Revenu de ce voyage malheureux , il vivoit tantôt dans sa province & tantôt à Paris , pour y solliciter du service.

Les chansons sont les livres de morale du peuple. Dans celle qui commence par ces mots : *les Garçons de Versailles* ; cette jeunesse est peinte comme ne valant rien. Ce reproche , pour être ancien , n'en est pas moins mérité par eux aujourd'hui. Un enfant de seize ans , se trouvant , l'autre jour , dans un cabaret à Montreuil , village contigu à Versailles , vit un de ses voisins qui portoit chez lui de l'argent qu'il avoit reçu à la ville. Le petit drôle étoit à boire avec deux de ses camarades ; le diable se mit bientôt de la partie , & les trois vauriens complotèrent de dévaliser le bonhomme. Ils le laisserent sortir le premier , s'en allèrent à leur tour & ne le perdirent pas de vue. Le jour étoit sombre & l'on se trouva insensiblement au fort du bois de Montreuil. Alors les trois coquins vont aux opinions sur la manière de faire leur coup , & pour trancher toute difficulté & mettre obstacle à l'in-

discrétion de leur victime , ils résolurent de l'assassiner. Le plus jeune se détache , fond sur lui , & d'estoc & de taille , lui donne dix à douze coups de couteau. Le malheureux n'a que des cris pour défense ; ils parviennent aux oreilles d'un garde qui n'étoit pas éloigné. Il accourt au bruit : mais craignant de ne point arriver assez tot , il se met à crier lui-même de toutes ses forces ; *au voleur , à l'assassin !* cet expédient réussit , la peur s'empara des trois scélérats ; ils s'enfuirent à toutes jambes , laissant le malheureux pour mort sur la place. Le garde arrive enfin & le reconnoît pour un honnête pere de famille du village prochain : il n'étoit pas mort , il raconte sa triste aventure & nomme les auteurs du crime. La maréchaussée court à leur poursuite. On les trouve dans leur lit avec les objets de leur vol , dormant dans la confiance que leurs noms seroient ensevelis avec le cadavre de l'objet de leur assassinat. Leur jugement a été prompt ; ils ont été exécutés hier sur le lieu du délit. L'assassin âgé de seize ans deux mois a été rompu vif , & les deux autres qui pour n'avoir pas trempé leurs mains dans le sang , n'avoient pas moins été complices du forfait , ont été pendus.

C'est une grande ressource pour les libraires , que la mort d'un de ces génies supérieurs qui , après avoir excité pendant leur vie , la curiosité & l'admiration du public , sont encore après leur mort , l'objet de ses regrets & de ses éloges. Aussi-tôt l'Europe littéraire est inondée de mémoires , d'anecdotes

tes, de lettres, d'œuvres posthumes, de compilations où l'esprit de l'auteur est conservé comme il plaît à Dieu. Mais qu'importe que le lecteur soit trompé, pourvu qu'il achete l'ouvrage. Depuis que la librairie est devenue un objet de brocantage, & que l'on vend l'esprit deux sols la feuille, comme la toile deux écus l'aune, ce brigandage est devenu si fréquent, que rien ne ressemble plus aux *fripiers* du Pont-Neuf, que les libraires de la rue Saint Jacques.

Il faut ranger au nombre de ces brochures de contrebande, dont le frontispice n'est qu'un appas trompeur, les *Mémoires de J. J. Rousseau* ou *Rousseau juge de Jean Jacques*, dialogues, qui viennent de paroître. (*)

Il faut être bien humble ou bien présomptueux pour oser entreprendre d'imiter la touche mâle & sublime du peintre de nos erreurs; elle ne pouvoit être plus mal contrefaite. Pour vous mettre à même d'en juger, il suffira de vous en transcrire ce passage.

Dépôt remis à la Providence.

» Protecteur des opprimés, Dieu de justice & de vérité, reçois ce dépôt, (*ces dialogues*,) que remet sur ton autel & confie à la Providence, un étranger infortuné, seul, sans appui, sans défenseur sur la terre, outragé,

(*) Il paroît quoi qu'en dise l'auteur de cet article, que l'ouvrage dont il s'agit est bien réellement sorti de la plume de Jean Jacques.

moqué, diffamé, trahi de toute une génération. Chargé depuis quinze ans à l'envi, de traitemens pires que la mort & d'indignités inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause; toute explication m'est refusée, toute communication m'est ôtée; je n'attends plus des hommes, aigris par leur propre injustice, qu'affronts, mensonges, & trahison, &c. »

Vous conviendrez, Monsieur, que ce n'est pas là le style de l'auteur d'*Emile*, de la *nouvelle Héloïse* & du *Contrat social* : & pour la sûreté des étrangers & des personnes du monde qui ne peuvent être versées dans la bibliographie, ne seroit-il pas à souhaiter qu'on punit les larcins littéraires & la contrefaçon des ouvrages, comme on puniroit un orfèvre qui donneroit de l'étain pour de l'argent & du cuivre pour de l'or. Je ne vous ennuyerais pas plus long-temps, Monsieur, des détails de cette brochure dialoguée : on reconnoît aussi peu dans l'interlocuteur François, l'esprit naturel à cette nation, que dans le Rousseau, l'esprit de Jean Jacques. Au reste cette brochure *Anti-Académique* paroît avoir été faite bien moins pour venger son héros, que pour calomnier les auteurs de l'Encyclopédie.

Toutes nos courtisannes ne ressemblent pas à la célèbre Phriné; il en est plus d'une qui n'en auroient jamais adopté les odieux principes, sans la perfidie des amans qu'elles ont d'abord rendu heureux. Mlle. du Cus.... est de ce nombre. Née sans bien, mais avec un cœur tendre & délicat, elle voudroit ne se

donner qu'à celui qui pourroit concilier les intérêts de son cœur & ceux de sa fortune : incertaine sur le choix de son amant, elle balance depuis quelques semaines entre les riches Midas qui composent sa cour, & les élégans qui l'embellissent; un d'eux vient de lui envoyer les vers suivans.

On dit qu'enfin décidée,
 C.... tu vas faire un choix
 Parmi la foule empressée,
 Que l'amour met sous ta loi;
 Mais toujours embarrassée
 Au moment de te fixer,
 Je vois en vain s'éclipser
 Ta jeunesse infortunée.
 Et, quoi, toujours occupée
 Du projet de t'enrichir,
 Insensible au doux plaisir
 D'aimer & d'être adorée,
 D'une avarice insensée
 N'entends-tu que les desirs?
 C.... l'amant né pour plaire
 Sait mépriser les douceurs
 Des insipides faveurs,
 Que Plutus met à l'enchère:
 De l'amante qu'il préfère,
 Son amour fait le bonheur,
 Et le tribut de son cœur
 Est son unique salaire.
 Et pourquoi vouloir opter?
 Si tu ne peux posséder
 Dans l'objet de ta tendresse
 L'agrément & la richesse,

Il faut les décomposer
 Et pour suivre le costume
 De notre siècle charmant,
 Il faut prendre ton amant,
 C.... en plusieurs volumes.
 Vas; le mal n'est pas bien grand
 D'être friponne & légère,
 De duper un vieux galant
 Dont le feu sexagénaire
 Qu'a détruit le froid des ans,
 Fane les fleurs du printemps;
 De duper un insulaire
 Qui croit à deniers comptans
 Acheter le droit de plaire;
 Ou ces burlesques magots
 Toujours cocus & crédules,
 Singes froids & ridicules,
 De nos airs, de nos bons mots,
 Pille-les; on te pardonne.
 Qu'ils soient heureux à ce prix;
 Qu'ils soient comme nos maris,
 Dont la sottise assaisonne
 Les plaisirs d'un favori:
 Alors dans ce doux partage
 Tu peux goûter à loisir,
 Avec l'objet qui s'engage,
 L'incalculable avantage
 De l'aisance & du plaisir;
 Mais il est temps de finir.
 Aujourd'hui jeune & jolie;
 A tes pieds mille mortels
 Que l'amour & la folie,
 Conduisent à tes autels,
 Viennent t'offrir leur hommage;

Des deux bouts de l'univers :
 Cet essaim vif & volage
 Semble fixé dans tes fers :
 Mais crains le retour de l'âge ;
 Crains ce Tyran redouté,
 Dont l'irréparable outrage
 Anéantit la beauté.
 Son front sec couvert de rides
 Epouvante les amours ;
 Des jeux la troupe timide
 Alors s'enfuit pour toujours ;
 Alors sans perdre sa flamme ,
 L'amour perdant ses attraits ,
 Ne laissera dans ton ame
 Que le poison des regrets.

La femme d'un Conseiller au Parlement très-connue par sa pruderie , fut hier à Versailles , & descendit à l'hôtel du Juste , où logeoit par hasard le Marquis de N.... En croyant entrer chez lui , il fut à l'appartement de cette jeune femme , qui s'y trouvoit seule & sans lumiere. Madame De... crut que c'étoit son époux & s'avança pour le recevoir. N... s'aperçut de la méprise , & fut en profiter. Il fit le mari & le fit si bien que la prude trouvoit qu'il étoit plus mari dans une heure que l'autre ne l'étoit dans un an. Dans l'enthousiasme d'une vertu si *maritale* , elle voulut l'embrasser & rencontra une grosse queue dont M. le Conseiller étoit sans doute privé. — *Ah , coquin* , s'écria-t-elle au moment où elle fuyoit de ses mains , *vous avez la queue : au secours !* Le Marquis s'en alla & conta l'aven-

ture à tous ses amis qui le dirent aux leurs : tous parurent le lendemain avec des queues monstrueuses. Et la pauvre femme ne voyant de tous les côtés que des queues , en pensa mourir de honte & partit sur le champ.

De Versailles , le 7 Août 1780.

LA ridicule prétention de nos bourgeois aux airs de Cour , les rend très-empressées à se conformer servilement à l'usage des deuils d'étiquette ; mais leur petite vanité vient de se trouver en défaut. Le deuil du Prince Charles de Lorraine étoit annoncé chaque jour & n'a point été pris , de sorte que toutes ces petites chauve-souris en ont été pour leur toilette , & le persifflage du tiers & du quart. La cause en est , dit-on , que l'Empereur a négligé d'annoncer lui-même à sa sœur , par un Courier particulier , la mort de leur oncle , & qu'on a trouvé la notification de l'Ambassadeur , insuffisante en cette occasion.

Les brochures malignes n'ont jamais été si communes à la Cour qu'à présent. Nous sommes inondés d'exemplaires de la suite des *Mémoires secrets*. On y voit que M. le Duc de C*** , au-lieu d'être nommé Colonel-général des troupes légères , mérite le titre de Colonel-général des têtes légères.... que M.... après avoir été très-long-temps incapable de faire goûter à Madame les plaisirs de l'Hymen , s'est trouvé tout d'un coup dans un état si nouveau pour lui qu'il en est sans cesse occupé... que le Maréchal de Richelieu ,

après avoir été long - temps repoussé loin du trône , par le mépris que les bonnes mœurs vouent au vice , a vaincu cette répugnance à forcé de constance & de souplesse , qu'il a fait naître le goût des plaisirs dans le sein du Monarque , & que ce premier poste remporté sur la vertu , ouvre un champ bien étendu aux passions , &c. &c.

La lettre suivante , adressée à M. de Sartine , est la folie du jour. " Les Anglois ,
 » Monseigneur , ne ressemblent pas mal aux
 » filoux : ils exercent la piraterie sur mer ,
 » comme les derniers exerçoient leurs brigandages dans la capitale ; plus adroits à
 » s'emparer des navires de nos pauvres négocians , que les autres à couper la bourse
 » des bourgeois de Paris. J'ai toujours remarqué une affinité singulière entre ces
 » deux nations , & c'est sans doute cette ressemblance qui vous a élevé au ministère
 » de la marine. On se persuadoit que vous
 » meneriez la piraterie angloise , comme vous
 » avez mené la filouterie parisienne ; mais
 » vous n'avez pas été heureux dans le choix
 » de vos nouveaux exempts. Qu'est - ce en
 » effet que le Comte d'Estaing , comparé à le
 » Receveur , le Comte d'Orvilliers à Durocher , & le Comte de Guichen à Brugnières ?
 » Ah , Monseigneur , qu'est devenu ce temps
 » où tous les fripons trembloient devant ces
 » héros de police ? Et pourquoi vos Généraux
 » ne font-ils pas trembler de même les voleurs
 » leurs anglicans ? Votre M. d'Estaing , par
 » exemple , si vanté par nos badauds de Paris ,

» qu'a-t-il fait de si remarquable ? Il a appris
 » héné la Grenade prise & reprise cent fois
 » avant lui, écarté Biron le plus imbécille
 » des amiraux, depuis qu'il y a des amiraux
 » dans le monde. Mais ne s'est-il pas laissé
 » battre à Savannah & à Ste. Lucie ? Il est
 » vrai qu'oubliant la sage maxime de la po-
 » lice & des polissons, vous ne lui aviez pas
 » donné des forces suffisantes, vous aviez
 » bien vos raisons pour cela ; mais s'il eût eu
 » la prudence du brave Receveur, auroit-il
 » tenté une capture sans être au moins dix
 » contre un. Vous réparez cette faute dans
 » cette campagne ; les mers sont couvertes de
 » vos marins, comme les rues de Paris l'é-
 » toient de vos *mouchards* ; mais s'ils ne mou-
 » chent rien, ne manquez pas de les traiter
 » comme le plus respectueux de ceux que
 » vous avez fait mettre à Bicêtre, & qui a
 » l'honneur de vous écrire ces lignes. „

De Versailles, le 12 Août 1780.

L'ÉTERNELLE descente en Angleterre est
 encore sur le tapis. C'est la maladie incurable
 de nos nouvellistes. Le Comte de Maillebois
 qui dès le commencement de la guerre a tracé
 un très-beau plan pour cette opération, tra-
 vaille en effet très-fréquemment avec le Mi-
 nistre de la guerre. On sait que le Roi est fort
 prévenu en faveur de ce projet, mais M. de
 Sartine n'est pas de la partie, & nos bons
 amis les neutres confédérés jouent vis-à-vis
 de nous, le rôle du médecin de Sancho ; il

ne nous est pas plus permis de porter de grands coups à l'Angleterre , qu'il ne l'étoit au Gouverneur de Barataria de toucher aux mêts tentans dont il respiroit la fumée.

Dans cette position ce qui nous conviendrait le mieux , feroit sans doute de faire la paix ; mais ces démons d'Anglois ont pris goût à la joute où ils s'escriment si habilement & font très-fort les renchéris. Notre bon camarade Frédéric a fait de son mieux pour nous réconcilier , & c'est ce qui a encore gâté les choses ; son Ministre à Londres étant Anglo-mané , au suprême degré. Le voilà rappelé : Dieu veuille que M. de Luzy fasse mieux nos affaires que M. de Malzahn. Le parti Breton à la Cour de Madrid est plus puissant que jamais , & tandis que le Roi notre cher cousin fait des menaces ministérielles à la Reine de Portugal , S. M. que les Anglois ont plus de raison que personne d'appeller *très-fidèle* , fait des négociations secrètes plus efficaces cent fois que des dépêches officielles qui dégènerent en demandes & réponses éternelles. C'est pour être aux aguets de ce qui résultera de tout ceci , que le Secrétaire Cumberland & le Ministre Hufsey se sont allés camper à Madrid.

L'Envoyé de Prusse a reçu avant-hier un Courier de sa Cour & est parti sur le champ pour Versailles. Tout ce que j'ai pu pénétrer d'un entretien de deux heures qu'il a eu avec M. de Vergennes , c'est que l'habile politique de Brandebourg l'a échappé belle ; mais qu'il se croit encore à temps d'arrêter les progrès

de certains projets qui ne sont pas de son goût; qu'en conséquence, il accélérera le départ du Prince de Prusse pour la Russie, qu'il est obligé de laisser aller les choses à Cologne & à Munster, mais qu'il a un remède tout prêt à appliquer à ces maux; que la France ne voulant pas s'opposer ouvertement aux vues de la Maison d'Autriche, veut au moins le laisser faire, &c....

De Paris, le 14 Août 1780.

LES ressources littéraires sont inépuisables, lorsque l'industrie s'en rend l'économe. On s'étoit plaint de la médiocrité stérile de l'*Almanach des Muses* de cette année; ce n'étoit pas sans raison; à peine avoit-il 250 pages, dont la moitié pouvoit sans indécence, servir au même usage que les obligeans feuillets de l'*Art de désopiler la rate*: mais le débit en étoit assuré par l'habitude qu'a contracté le bon public d'acheter chaque année cette *Etrenne des Muses*, & l'on a cru pouvoir se relâcher tant sur le nombre, que sur le choix des pieces de ce recueil. On avoit son dessein, mais la ruse est aussi mal-adroite que grossiere; & le public pris pour dupe tant de fois, pourra bien enfin se tenir sur ses gardes, & dédaigner à l'avenir un recueil infidèle, auquel on se permet d'ajouter un supplément de plus de 330 pages; sous le titre plaisant mais précieux, de *Pieces échappées à l'Almanach des Muses*. L'éditeur avoue pourtant que la plupart de ces pieces méritoient d'y figurer, &

y auroient été placées , si des circonstances qui tiennent au moment n'en avoient empêché. C'est se justifier en deux mots sur l'omission , mais non sur l'inutilité d'un dédommagement tardif , d'autant plus superflu , que les trois quarts de ces pieces sont comprises dans l'édition des œuvres de chaque auteur , & qu'elles nous ont été reproduites , tant par le *Journal de Paris* que par ses chers confreres. Premiere nouveauté : *Vers fait au départ du Roi de Danemarck* : que trouvez-vous , Monsieur , des circonstances du moment , dont parle l'éditeur dans son avertissement ? Quel moment ! *Le cœur est tout* ; morceau piquant de l'auteur des *Amours* (le Chevalier de Boufflers) mais si connu , si rebattu , qu'il n'est grisette de village , qui , lisant ce traité du *Cœur* , n'ait dit déjà en se pâmant , ainsi que certaine Dame.....

Que j'aime cet Auteur !

Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

Autre nouveauté ! toute aussi fraîche qu'un habit retourné ; mais dont l'application est méritée si généralement qu'on ne peut trop la répéter. Il s'agit d'un mauvais jugement :

Un d'eux (*des juges*) pour s'excuser de cette barbarie , Dit : « l'arrêt , j'en conviens , est contraire à nos loix : » Mais le meilleur cheval peut broncher une fois »
 Oui , répond un plaisant ; mais toute une écurie !

Encore une nouveauté ! Elle est sur le fallon

des tableaux de 1777. Elle a d'assez nouveau,
que pour être du Marquis de Villette, elle
n'en contient pas moins quelques traits pi-
quans & agréables.....

Il est au Louvre un Galetas,

C'est-là

Que l'art travestit la nature ;
Le ridicule est peint en beau ;
Les bonnes mœurs font en peinture ;
Et le bourgeois en grand tableau
Près d'Henri-Quatre en miniature.

C'est-là qu'un commis ignoré,
Narcisse épais & subalterne,
Croit, dans un beau cadre doré,
Nous montrer l'homme qui gouverne.

C'est-là qu'on voit des *ex voto*,
Des amours qui font des grimaces ;
Des cailletes *incognito*,
Des laiderons qu'on nomme *Graces*,
Des perruques par numero,
De beaux pantins sous des cuirasses,
Des inutiles du haut rang ;
Des importans de bas mérite ;
Plus d'un midas en marbre blanc ;
Plus d'un grand homme en terre-cuite ;
Jeunes morveux bien vernissés,
Vieux barbons à mine enfumée....

Voilà les tableaux entassés
Sous l'angar de la renommée ;
Et selon l'ordre & le bon sens,

Tout

Tout s'y trouve placé de sorte ,
 Qu'on voit l'Abbé Terray dedans ;
 Et que Sully reste à la porte.

La fureur des *Anti* est portée jusqu'à l'excès : M. D. P... s'enorgueillit sans doute du spirituel usage qu'il en fait pour désigner un nouveau genre de poésie ; celui de tourner en ridicule les sentimens si purs & si doux de la Romance. Il donne à d'assez mauvais couplets le titre d'anti-romance : écoutons ce chantre dépravé.

J'aime, de l'innocent mouton
 Le gigot & la cotelette :
 Mais pour en faire un compagnon
 Il me paroît un peu trop bête.

On trouve au murmure des eaux
 Une douceur imaginaire :
 Moi , dans le plus brillant ruisseau,
 Je ne trouve que de l'eau claire.

On vante la fidélité,
 Vertu de l'amant imbécille ,
 Mais l'on quitte & l'on est quitté,
 Dans les hameaux comme à la ville.

A coup sûr, M. D. P. le fera par toute la terre.

De long-temps il n'y eut plus d'émulation & de zèle qu'il n'en regne aujourd'hui parmi les chefs de l'académie de musique. Leur attention à varier les pieces , à en soigner l'exécution , à hasarder de temps à autre quelques

nouveaux fujets , auxquels le public s'accoutume insensiblement , leur déférence à la saine critique des gens raisonnables ; tout démontre les avantages de cette dernière révolution , qui fait dépendre l'augmentation de leur bien-être , du succès de leur administration. Mais ce qui prouve sans réplique l'intelligence de leurs délibérations , c'est la résolution prise dans leur comité , de rapprocher & d'associer à la prospérité de ce spectacle , le génie sublime qui en est & en sera , tant que les hommes seront sensibles au vrai beau , le plus illustre fleuron. Convaincus par leurs propres connoissances , ainsi que par leurs applaudissemens invariables , je pourrois dire l'enthousiasme constant du public , que le Chevalier Gluck est l'*organe par excellence* de ce spectacle , les directeurs lui ont adressé de réitératives sollicitations de revenir en France , & d'accepter un traitement annuel , indépendamment du produit de ses compositions. On lui a d'abord offert 6000 livres , telles qu'on les donne à Piccini ; mais le Germanique connoît ses talens & n'est pas homme à se contenter chétivement de la réputation & des louanges : il aime l'argent & le dit ; son dernier mot a été pour 12,000 livres d'honoraires avec le titre de *Compositeur de l'Académie de Musique*. Quelqu'exorbitante qu'ait d'abord paru cette prétention du Chevalier Gluck , le comité s'en est fait une loi. Il a été résolu que l'on prendroit 9000 livres sur la caisse , & qu'on feroit une députation à la Reine pour solliciter de sa munificence les trois autres mille livres

nécessaires pour fixer en France un sujet qu'elle aime & dont les talens lui sont précieux. La Reine s'est généreusement prêtée à cet arrangement, & a promis d'obtenir cette grace du Roi. En conséquence on s'attend sous peu de temps, au retour du Chevalier Gluck parmi nous : & ce sera la troisième fois, après avoir toujours promis qu'il n'y reviendrait plus : je fais même que l'auteur d'*Iphigénie en Tauride* est en correspondance avec cet illustre musicien pour un nouveau sujet qu'il se dispose à traiter. Il avoit été question d'*Electre* pendant son dernier voyage à Paris, mais il préfère aujourd'hui la tragédie d'*Oreste*, qui est, ainsi que la première, d'après *Euripide* ; c'est une bêtise de journaliste d'avoir dit que l'*Iphigénie* de M. Guillard étoit sur le plan de celle de la Touche, tandis qu'il n'y a pas une scène, ni même un seul mot de ressemblance, puisqu'elle est tracée d'après le poète Grec, & a le mérite particulier de nous avoir rappelé toute la simplicité & la majesté de la tragédie antique. Quant à l'*Electre* du même auteur, il paroît que cet enfant délaissé de Gluck va devenir un objet de rivalité entre Mrs. Gretry & le Moine. Celui-ci est plus connu à Berlin qu'à Paris, mais on en dit du bien. Sollicité des deux côtés, M. Guillard est comme Paris prêt à donner la pomme à l'un, lorsque de fortes raisons semblent le forcer de l'accorder à l'autre. Il seroit malheureux pour ce jeune homme, doué de talens qu'il cultive trop peu, que ce second essai sur la scène lyrique fût privé du succès que mé-

rite son ouvrage , (*) pour s'être mollement prêté à des arrangemens défavorables , au mépris des conseils de ses amis.

Le spectacle donné la semaine dernière au petit *Trianon* , auquel il n'y a eu d'autres spectateurs que le Roi & sa suite , *Monsieur* , *Madame* & la Comtesse d'Artois , a parfaitement réussi. La Reine remplissoit le rôle de Jenny dans *le Roi & le Fermier* ; & celui de la Soubrette dans *la Gageure imprévue*. L'émulation s'est emparée de cette illustre société qui répète présentement le *Sorcier* & les *Fausse infidélités*.

Le libertinage , le crime & la fatalité semblent régner dans cette vaste forêt , qu'on appelle *Paris*. Il n'est jour , & peut-être heure , qui ne soit marquée par quelque action coupable ou quelque fâcheuse catastrophe. Quel livre , qui celui qui contiendrait les événemens publics & mystérieux de cette capitale ! quel est le grand , le magistrat , le citoyen qui oseroit l'entr'ouvrir avec la certitude de n'y pas rencontrer sa condamnation ! il en est peu sans doute , quand on observe la chaîne révoltante des indignités qui se commettent , & l'impunité scandaleuse qui les suit quelquefois. Je ne prétends inculper personne , mais enfin le désordre a des causes que l'honnête homme observe avec d'autant plus d'indignation , que

(*) J'ai eu ce poëme d'*Electre* dans mes mains , & je puis assurer qu'il a des beautés dont Quinault se fût enorgueilli.

ses effets s'augmentent & que ses suites deviennent de plus en plus dangereuses.

Mercredi dernier, nous eûmes sous les yeux, le suicide le plus étonnant & l'un des plus touchans dont on ait oui parler. Un jeune homme de treize à quatorze ans, apprentif chez un chandelier, de la pointe S. Eustache, fut envoyé par son bourgeois porter un paquet de chandelle, en ville. A cet âge une commission est une promenade; on fait comme les écoliers, on prend le plus long pour être plus long-temps; & puis, survient à la traverse un petit camarade : grande partie de jardinnet ou de croix & pile. Ce n'est pas tout, survient un troisieme espiegle, il prend le chapeau de l'un ou de l'autre & s'enfuit. Ce que je dis là en général, est à-peu-près l'histoire de ce petit garçon chandelier. Il rencontre un camarade, il joue avec lui, le paquet de chandelle se trouve pris, & ce pauvre petit diable n'osa rentrer de la journée. Le soir vient pourtant, il fait un effort, il se montre en pleurant & raconte son petit accident. Le maître chandelier se met en colere, il gronde & frappe à la fois ce jeune homme, enfin il se livre à tant d'emportement qu'il le meurtrit de coups de nerf de bœuf, & l'envoie se coucher en lui en promettant autant à son réveil. Le matin arrivé, il ne paroît point selon l'usage, pour ouvrir la boutique; sept heures & demie sonnent, il ne paroissoit point encore; le maître chandelier monte à sa chambre, frappe à la porte, & l'appelle de façon à le faire fuir s'il l'avoit entendu. Enfin, il s'impatiente &

enfonce la porte qui étoit aux verroux. Quelle fut sa surprise en appercevant dans la chambre, un corps suspendu à une corde ! c'étoit ce malheureux enfant, que la frayeur, un excès de sensibilité, peut-être le désespoir avoient réduit à cette triste extrémité. La Justice, ou du moins le Châtelet est venu sur les lieux, a verbalisé & est reparti : dès le soir, on a enterré furtivement cette infortunée victime, & tout a été dit. Le public eut peut-être fait un parti moins doux au chandelier, car la raison naturelle vaut bien nos loix, mais l'on avoit garni la boutique d'Archers du Guet, & toutes nos femmes de la halle n'ont pu que maudire d'assez loin ce chandelier à poil de Judas.

Le lendemain, le portail de l'église de S. Eustache eut l'assez rare spectacle d'un soldat aux gardes, au carcan. C'étoit un adroit filou qui faisoit le badaud dans l'église, lorsqu'il s'y faisoit des mariages. Il se fourroit au milieu des femmes, & leur escroquoit adroitement quelques écus quand il en trouvoit l'occasion : mais un jour il s'adressa, malheureusement pour lui, à une égrillarde qui le surprit main en poche ; elle la saisit, fait tapage, & veut qu'on l'arrête. On ferme la porte, la garde arrive, mais ce ne fut qu'avec peine qu'on put le retrouver derriere un confessionnal où il s'étoit tapi, & avec plus de peine encore que l'on parvint à l'entraîner au Châtelet, car il se débatoit comme un diable. On y réussit pourtant, & il n'en est sorti vendredi, que pour faire réparation sur le lieu, où après

avoir été deux heures au carcan, il a été marqué du sceau de Marseille : G.

Un Commis aux fermes, criblé de dettes, de mauvaises affaires, ne sachant apparemment plus où donner de la tête, ni de quel bois faire fleche, pour arrêter les vives poursuites de ses créanciers, leur a écrit que dans deux jours ils auroient de ses nouvelles. En effet ils en ont eu, car on l'a trouvé noyé dans les filets de St. Cloud. Pauvre humanité! qu'on a d'occasions de répéter avec ce Poète philosophe :

C'étoit bien la peine de naître !

La comédie de *George Dandin* de notre divin Moliere, n'a point empêché M. L***, ancien premier commis des monnoies, d'épouser une jeune personne de qualité, & ce qui est pis pour un jaloux, ayant les plus beaux yeux, c'est-à-dire, les plus maniérés de la Capitale. M. L***. n'a pas eu dans cette alliance un sort plus heureux que celui du gendre du Baron de Sotenville : Madame L***. étoit trop femme de qualité pour aimer son mari, avoir des mœurs, ou cacher ses intrigues. Le nouveau M. de la Dandinere, qui, rempli des misérables préjugés qui obscurcissent la raison de la bourgeoisie, n'avoit pas sur cette matiere la noble façon de penser des gens de Cour, enrageoit cependant en silence. Vous savez, Monsieur, que dès qu'il paroît une jolie femme dans le monde, tous nos aimables *Roués* de Paris s'empressent de faire son éducation. M. de

St. Hilaire aussi noble que le défunt Grand-Prêtre Melchisedech, puisque son origine n'est pas mieux connue, mais fermier-général & plus fat à lui seul que tous ses confrères pris ensemble, s'est chargé de celle-ci. Les dispositions de Madame L***, pour devenir un jour le Coriphée des *Roués* femelles, lui parurent charmantes. Mais son mari s'obstina à les trouver détestables. Un Espagnol, un Italien auroit en pareil cas empoisonné la femme, poignardé l'amant, se seroit pendu lui-même, mais un doux & pacifique Parisien se contente d'une séparation; & laissant désormais la bride sur le cou à son heureuse moitié, se dédommage des travers de sa femme par des travers plus grands encore. M. L*** voulut pourtant que la séparation fût légale, & promit de rembourser la dot & les condamnations que nos loix sur cette matiere, obligent les maris à payer à leurs femmes. Le Châtelet s'est prêté le mieux du monde à des arrangemens si raisonnables, mais lorsqu'il a été question d'exécuter la sentence, M. L*** a bien voulu abandonner sa femme, mais non sa dot & n'a répondu à tout ce qu'on lui a dit pour lui rappeler ses promesses, que ce vers des Menechmes :

Il ne me souvient pas un mot de tout cela.

Les graces déguisées en squelete, sous les traits de Guimard, viennent de présider à la fête que cette célèbre danseuse a donnée le jour de sa Patronne. Le comédien du Gazon y a fait jouer sa parodie d'*Andromaque*, farce

pitoyable imprimée cependant par ordre du Roi. Un mauvais plaisant a mis à la tête de l'édition en forme d'épigraphe, ces deux vers:

Le public trouvera cet ouvrage très-beau!

Signé LOUIS & plus bas Amelot.

LES GRANDS HOMMES

C O N T E.

Après souper chez Dame Hortense,
De beaux discours étoient sur le propos
Des conquérans : chacun à son héros
Vouloit donner la préférence.
L'un s'écrioit, que ne suis-je Caton!
— Du fier Brutus, j'aime bien mieux l'audace;
— Ah! de César que n'obtiens-je la place!
Disoit un autre, au moment qu'Elison
Gentille Agnès de seize ans affligée,
Se prit à dire, en se grattant le front :
Hélas, maman! que ne suis-je Pompée!

De Versailles, le 15 Août 1780.

UN Courier arrivé cette nuit nous apprend que tout est arrangé pour la nomination de l'Archiduc à Munster. Le Prince de Ligne, chargé de cette négociation avec le grand Frédéric, lui a fait mettre de l'eau dans son vin, & le parti qu'a pris la Russie a achevé de tout calmer. L'Impératrice a écrit au Chapitre de Munster : " Qu'ayant appris qu'ils étoient dans " l'idée que fournissant des secours à S. M. " Prussienne, elle le mettroit en état de sou-

» tenir rigoureusement son opposition contre
 » les Puissances intéressées à cette nomination ,
 » elle s'étoit déterminée à leur déclarer qu'elle
 » entendoit ne se mêler de cette affaire en
 » aucune façon ; qu'elle ne prendroit aucune
 » part à tout ce qui pourroit se passer à cet
 » égard , à la nomination , ni aux oppositions qui
 » pourroient y être faites & aux suites qu'elles
 » pourroient avoir , qu'ainsi le Chapitre n'avoit
 » de sa part aucune démarche à appréhender ,
 » qui pût gêner la liberté de son choix , &c. &c. »
 En conséquence M. de Furstemberg & ses ad-
 hérens ont pris le parti de céder , & se réu-
 nissant à leurs adversaires , ils établissent l'u-
 nanimité en faveur de l'Archiduc. Le Roi de
 Prusse a fait expédier contr'ordre aux troupes
 qui occupent ses places en Westphalie & aux-
 quelles S. M. avoit bien véritablement donné
 précédemment l'ordre de se tenir prêt à mar-
 cher & de n'accorder aucun sémestre ni
 congé.

Voilà donc la Russie l'arbitre des Souve-
 rains de l'Europe , & la balance penchera donc
 indubitablement du côté où elle se mettra !
 Si Joseph n'a pas réussi en tout vis-à-vis d'elle ,
 comme on l'assure , il est au moins clair qu'il
 n'a pas perdu ses pas. Tel est le jugement que
 Catherine a porté de ce Prince : *Il fait égale-
 ment plaire & régner.*

Le fameux Paradès est encore à la Bastille ,
 mais il en doit sortir incessamment. Le train de
 sa maison n'a point diminué. Toutes les per-
 sonnes qui ont été arrêtées à son occasion ,
 ont recouvré la liberté , à l'exception de Ma-

dame Godeville, qui a été arrêtée à la Haye & qui a bien d'autres péchés à expier.

Un petit différend, qu'on ne dit pas, survenu entre le Prince de Condé & le Duc de Bourbon son fils, les avoit déterminés à se séparer, & par l'arrangement pris, le pere accordoit une pension annuelle de 600,000 livres à son fils; mais tout est raccommodé, & ces deux Princes ont paru Dimanche ensemble à Versailles à la satisfaction de toute la Cour.

M. de C***, maître des Requêtes, vient de faire enfermer ses deux fils, l'un Conseiller au Parlement & l'autre Officier aux Gardes. Le premier a fait de fausses lettres de change sous le nom de son oncle, Capitaine de vaisseau, lesquelles ont été protestées à leur échéance. En conséquence le marin a été appelé par M. de Sartine, qui l'a démonté à son arrivée; mais la fraude ayant été reconnue, tout s'est réparé. L'Officier aux Gardes n'a pas commis un délit aussi grave; mais il a perdu tout son bien au jeu, & pour faire d'une pierre deux coups, on l'a traité comme son aîné. Tout le monde plaint le pere qui est fort estimé.

De Paris, le 19 Août 1780.

Je vais, suivant mon usage, revenir sur le tribut que nos presses ont payé depuis quelque temps à notre avidité extrême pour lire, ou du moins pour acheter les ouvrages nouveaux.

Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque : Compilation faite avec goût, c'est la spéculation

d'un libraire qui ne veut pas payer cher ses manuscrits. Au reste ce titre conviendrait assez à la majeure partie des productions littéraires de ce siècle. Les bibliothèques sont des magasins où beaucoup de nos écrivains puissent tout leur esprit & les belles choses qui font leur réputation.

Observations sur les Poètes Italiens, ou Réponse aux Remarques du Voyageur Anglois, M. Sherlock, par M. Baffy. “ La gloire de nos lettres, injuriée, exige que je tire l'épée, a dit M. Sherlock, en s'annonçant comme le champion de Shakespear envers & contre tous. La gloire de la poésie italienne attaquée par M. Sherlock, ordonne que je défende ma patrie, dit à son tour l'auteur de cette brochure. ”

Précis de Physique, par M. Saury. C'est un des écrivains les plus infatigables de ce temps. Il ne cesse d'écrire tout ce qu'il fait ou ce qu'il apprend de jour en jour.

Histoire de la Société Royale de Médecine pour les années 1777 & 1778 : c'est l'époque de sa naissance. Les membres qui la composent, n'ont pas encore contracté l'habitude de s'endormir dans les fauteuils académiques.

Histoire de l'Amérique, par M. Robertson; traduite de l'Anglois par M. Suard. Cette traduction est estimée, & cependant M. Suard ne fait pas l'Anglois.

Description générale & particulière de la France. Gravures d'après les desseins de M. Cochin. Depuis quelques années on veut mettre l'univers en iconographie. Voilà ce qui s'appelle tra-

vailler pour la postérité. Si quelques-unes de nos collections d'estampes modernes, échappent aux ravages des temps, les Académies des inscriptions & belles-lettres, qui existeront dans quelques siècles n'auront pas une besogne si difficile que les antiquaires du temps présent.

Vous, Monsieur, qui vous piquez d'expliquer ce qui me paroît à moi, tout-à-fait inexplicable, je parle du cœur des femmes, je suis curieux d'apprendre comment vous concilierez avec vos principes, les aventures de la Baronne T... D..... qui vient d'être enfermée à l'abbaye D..... par ordre du Roi. C'étoit une Chanoinesse de Remiremont ; elle étoit belle comme Venus & séduisante comme les Graces ; la Grece lui eût élevé des temples comme à l'élève chérie des Muses ; plus tendre que Psiché & plus vertueuse que Minerve, elle avoit le suffrage de ses compagnes mêmes. Dans un voyage qu'elle fit dans ma province, le Baron de la T... D... la vit : c'est vous dire qu'il l'aima éperdûment ; car on n'échappe point aux séductions réunies de l'esprit & du cœur, des talens & de la beauté. Il étoit jeune, aimable, honnête & très-riche ; après avoir obtenu le consentement des proches de Mademoiselle D.... il s'adressa à elle-même. Sa réponse fut noble & touchante : je suis flattée, Monsieur, lui dit-elle, des sentimens dont vous m'honorez, mais je peux d'autant moins y répondre, qu'un autre est en possession de ceux que vous seriez en droit d'exiger. C'est M. le Comte D.... qui les possède : la médiocrité de nos fortunes met obstacle à notre union :

mais je l'aime & je sens trop que j'en n'aimerai jamais que lui. Votre recherche m'a déjà causé bien des chagrins ; je ne résisterai point aux ordres absolus de mon pere , mais songez , Monsieur , que mon cœur ne peut suivre le don de ma main & qu'il est tout entier à un autre.

Il semble qu'une déclaration si précise eût dû arrêter la poursuite de l'amoureux Baron ; mais si sa raison lui mettoit sous les yeux ce qu'il en avoit à craindre , son amour lui disoit qu'il ne pouvoit vivre sans sa belle Chanoinesse ; & comme en pareil cas , la raison est moins pressante que l'amour , il passa outre & l'obtint.

Il eût été digne que Mlle. *** lui fit le sacrifice de la passion qui la préoccupoit , si ce sacrifice eût été possible. Toujours les mêmes égards , le même empressement , la même délicatesse dans les témoignages continuels d'un attachement que rien n'a pu altérer. Mais tous ses efforts furent inutiles. Sa femme ensevelie dans une terre , se refusant à toute espece de dissipation , consumée par une mélancolie profonde , toucha bientôt aux portes du tombeau. Le Baron désespéré de la perdre & se reprochant sa mort , prit un parti dont vous ne vous seriez jamais avisé sans doute. Certain que l'amour qu'elle conservoit pour le Comte de... étoit la première cause de sa situation alarmante , il lui écrivit & le pria de venir à la T.... D.... la voir & l'engager à prendre soin de ses jours. Le Comte part & arrive , le Baron le reçoit , le présente à sa femme

étonnée, fait mettre les chevaux à sa chaise de poste & les laisse seuls.

Voilà un mari bien débonnaire, me direz-vous : laisser sa femme seule avec un amant : & quel amant ? un capitaine de dragons, un lovelace, un roué, un mangeur de femmes, dont le premier principe avec elles est de n'en point avoir. Eh bien, Monsieur, oserai-je vous dire que vous vous trompez, que quand le Comte de *** auroit eu la façon de penser que les étrangers imputent si légèrement au militaire François, la confiance du Baron l'auroit enchaîné. Il ne lui dit qu'un mot en partant : Je vous laisse, Monsieur le Comte, & votre honneur me répond de votre honnêteté.

Au bout de huit jours, ce mari si rare revint. On ne parla long-temps que de choses indifférentes : enfin, sur la fin du souper, le Comte s'adressa à Madame la Baronne : il m'est bien doux, Madame, ne pouvant faire votre bonheur, de le voir confié dans les mains du plus galant homme que je connoisse. Tous les liens qui nous unissoient sont rompus ; je pars demain & c'est pour me marier. Un regard de dépit & de fureur fut la réponse de la Baronne : elle le vit partir sans la moindre apparence de trouble & de regret, & ne parut occupée que du soin de l'oublier. Pour seconder ses dispositions, le Baron lui fit quitter la campagne & la mena à Paris où il rassembla autour d'elle tous les plaisirs & tous les amusemens.

Il faut que le cœur d'une femme soit sans cesse occupé. La Baronne de la T. D*** qui jusques-là avoit détesté le jeu, l'aima comme

une femme qui n'aime pas autre chose, c'est-à-dire, à la fureur. Elle perdit des sommes immenses & le Baron les acquitta sans mot dire. Elle en perdit de nouvelles qu'il paya de même ; mais comme la femme ne se lassoit pas de perdre, le mari se lasa de payer. Or, vous savez qu'en France comme ailleurs, le monde est plein de Crésus officieux dont la bourse est toujours ouverte aux jolies femmes, lorsque leurs maris ne sont pas d'humeur à satisfaire leurs caprices : mais comme les services de ces Messieurs ne sont pas trop désintéressés & qu'ils prétendent à certains dédommagemens qu'il n'est pas trop honnête de dire, la reconnaissance de Madame la Baronne la conduisit à des égaremens si publics & si multipliés qu'ils ont forcé le malheureux Baron à solliciter contre elle l'ordre du Roi qui la relegue à — où son mari lui fait une pension de 10,000 livres à laquelle il s'est taxé lui-même.

Pourquoi Moliere qui corrigea son siecle de ce langage burlesque & entortillé que le mauvais goût avoit introduit, & qui l'a si bien dépeint dans les *Précieuses ridicules*, n'a-t-il pu corriger les femmes d'afficher le bel-esprit & les fausses connoissances ? Cette rage épidémique n'a fait que croître & embellir dans le dix-huitieme siecle ; & les *Femmes savantes*, le *faux Connoisseur* & le *Bureau d'esprit* n'ont fait que blanchir contre cette maladie de l'esprit humain. Je fus l'autre jour, chez Madame la Comtesse de G*** qui prépare depuis qu'elle a pris M. de la Harpe pour son apollon, un

Abrégé de l'Histoire de France en vingt volumes (*grand in-folio.*) En entrant dans sa salle basse, j'aurois cru entrer dans le cabinet de M. de Fintac, si j'y avois trouvé la charmante Agathe. A droite un chevalet, à gauche une basse, plus loin des violons, ici des flûtes & des archets suspendus en faisceaux, là des desseins & des cartes géographiques dans un touchant désordre : dans un coin, des habits, dans l'autre des sphères & des télescopes : enfin, on pourroit prendre cet appartement pour une académie ou pour une boutique de fripier, pour le temple des muses ou pour tout ce qu'il vous plaira. Mais comme on y fait bonne chère, les savans affamés trouvent en mangeant les mets délicats de la cuisinière, qu'elle a les talens universels, tout l'esprit du monde, le savoir encyclopédique : & dès qu'ils ont digéré, ils ne la trouvent qu'une sotte.

Vous savez, Monsieur, que Madame de G..... demeure à Bellechasse, comme gouvernante des filles de M. le Duc de Ch..... Elle s'est imaginée d'y donner pour bouquet à Madame la Duchesse, une représentation de son théâtre adoptif. Qu'elle pièce croiriez-vous qu'elle ait choisie pour faire jouer à ses élèves dans ce couvent ? Celle de Cécile, où l'on traite les religieuses de coquines ou d'imbécilles. Admirez la prudence de ce choix ou applaudissez à sa malignité, & jugez de l'embarras de ces pauvres nées en voyant le sourire malin & cruel que les sarcasmes des acteurs arrachoient aux spectateurs.

Les logogryphes sont en général, un jeu

d'esprit assez puérile. Cependant on n'oseroit contester que ce genre ne puisse être porté à un certain degré de perfection, en considérant les graces & la délicatesse de celui-ci composé par une Dame aussi spirituelle qu'aimable.

La nuit j'habite sur la terre,
 Et le jour, je remonte aux cieux.
 J'éblouis les regards, d'un éclat radieux,
 Mais je n'ai qu'un matin pour plaire.
 Cinq lettres font mon nom; supprimez la première,
 Je suis un prophète fameux.
 Je deviendrai la fleur que l'on aime le mieux
 En retranchant l'avant-dernière.
 Otez-les toutes deux, j'offre un mot précieux
 Dont l'amour même fait mystère,
 Et qu'à l'amant qui lui fait plaire,
 L'amante ne dit que des yeux.

Je vous expliquerai tout cela, Monsieur;
 dans ma première lettre.

Le Spectacle de la Nature, qui par-tout ailleurs, inspire le goût de l'honnêteté & des bonnes mœurs, semble n'inspirer aux environs de cette charmante capitale, que le libertinage le plus raffiné. En conséquence, Monsieur, ce qu'on entend ici par *partie de campagne* est en bon François, une *partie de ... joie* : Or, cela comprend le vin & les femmes. Il y a peu de temps, deux *procureurs au Parlement* que je ne nomme pas par discrétion, arrangerent ensemble une de ces parties, chacun avec sa.... oh, ne voilà-t-il pas que vous pensez à mal;

vous dites, j'en suis sûr, *avec sa Demoiselle.* — Eh bien, point du tout, chacun avec *sa femme.* Rien de plus décent, de plus beau sans doute, de plus édifiant. Les deux couples vont au *Pré St. Gervais* : lieu fort agréable, irrégulièrement mêlé de taillis, de terres cultivées & de gazons. Après avoir arpenté & admiré tous ces petits bosquets, si convenables aux tricheries de l'amour, nos quatre époux vont dîner au village voisin : on le fait largement, on sable force champagne. Les esprits fermentent, les têtes s'échauffent, les sens s'animent, les baisers donnés & repris sont réciproques & communs entre les quatre époux. Les femmes rient de tout cela ; elles en sont peut-être bien-aisées ; en amour, dit-on, le changement réveille. Mais ne peut-on s'y livrer face à face ? Ce bocage du matin est si commode : chacun à part soi fait ses petites réflexions, on se cligne de l'œil & l'on se détermine à la promenade. On arrive fort échauffé : l'ombrage, le frais délicieux qu'il procure, engagent les femmes à se mettre à l'aise ; elles ôtent leurs fichus & n'en voient leurs maris que plus ardents. Chaque procureur s'empare, suivant *la coutume de Paris*, de la femme de l'autre ; on erre à l'aventure. Le taillis clair-planté laissoit de l'inquiétude, on arrive, sans y songer pourtant, près d'un fillon de bled, fort épais ; nos deux couples y cherchent un abri, & s'y trouvent bien, lorsque la fatalité, l'enfer, que fais-je, quelque malin génie dirigea vers cet endroit, les pas d'un fatellite qui se dit *garde du lieu*, & qui surprend nos personnages. Que

dire, que faire ? Le dommage étoit constant ; le bled renversé demandoit réparation. Un coup de sifflet fait paroître main-forte , & nos gens bien penauts sont conduits chez le Bailli. Sur la déclaration du garde , on demande les noms, qualités & demeures des délinquans , & il apparoit que M. un tel n'étoit point avec sa femme , lors de la surprise , mais bien avec celle de son cher confrere. On rougit , on offre bourse & joyaux , & l'on demande un secret qui fut promis : mais il n'est secret si bien gardé qui ne transpire. Jugez de la situation plaisante des deux maris : trop heureux, s'il n'en résulte qu'un prêté pour un rendu ! quelques mois nous apprendront cela.

De Versailles , le 21 Août 1780.

LA grande réforme de la maison civile de Sa Majesté , projetée depuis long-temps & résolue enfin , il y a quelques mois , a obtenu définitivement la sanction Royale , le six de ce mois. Il étoit , disoit-on , de la Majesté du trône , d'entretenir cette foule de personnages inutiles attachés à *la bouche* , au *grand* & au *petit commun* ; c'est-à-dire qu'elle devoit fournir à quatre cent principaux oisifs environ , & à mille deux cens oisifs subalternes, les moyens de satisfaire à leurs passions : quelques-uns y trouvoient encore la protection nécessaire pour ne pas redouter les suites de leur dérangement : tous empruntoient quelque chose , du lieu qu'ils habitoient & l'on pense bien que c'étoit le plus ordinairement, les vices qui y regnent.

Une petite république de cette nature , dont l'oisiveté forme le caractère , fournit trop de matériaux à la chronique scandaleuse , pour n'avoir pas trouvé son historiographe. On a recueilli l'histoire de ceux de ces personnages qui donnent prise à la malignité : celle des gens honnêtes auroit intéressé peu de lecteurs. Ce manuscrit dévoile la conduite de parvenus qui cachotent sous un nom imposant , la bassesse de leur extraction , & qui ne se donnoient pas la peine de voiler leurs vices , des apparences même de la vertu. Je tombe en ouvrant ce cahier impur , sur le chapitre d'un M. G. nom qui dans le patois de sa province , signifie *coquin* , fils d'un *bedaut* de paroisse de village , d'abord piqueur sur les ateliers des grands chemins , ensuite entrepreneur & après cela , formant d'un nom de baptême , un prétendu nom de terre , admis à l'une des charges qui viennent d'être supprimées. Ses aventures sont de ces petites gentilleses de *rouerie* , dont bien des gens ne rougissent pas. Un enfant fait à une jeune fille de quinze ans , en dépit de la vigilance maternelle , mis aux enfans trouvés , rendu ensuite à sa mere , plongée par cet événement dans l'indigence , mais sans secours , sans soulagement : La femme d'un ami intime , compagnon de ses plus jeunes ans , enlevée & abandonnée ensuite , la maison du mari livrée au pillage , &c. Cette dernière affaire a été l'occasion d'un procès où le Parlement a prononcé un decret de prise de corps contre le S. G. de S. Vig. , jugement , qui est resté jusqu'ici sans exécution.

Nous venons d'avoir encore un exemple de l'impossibilité où l'abus des protections mettoient les officiers supérieurs de la Maison du Roi, de faire convenablement le choix des sujets qu'ils admettoient aux charges. Une assez belle femme, nommée *Chatillon*, qui depuis douze à quinze ans jouoit, tant bien que mal, la comédie en province, & qui se livroit sans réserve à toutes les gentilleses & libertés du métier, a rencontré au milieu de ses caravanes, un très-grand Seigneur, aveuglé par une passion vive, qui a voulu en faire, ce qu'on appelle une *femme honnête*. On a bâti un fort joli petit conte où Madame Chatillon jouoit le rôle d'épouse d'un garde du corps de ce nom, lequel, dit-on, est dans les isles. En conséquence, au risque du démenti formel des garnisons & habitans de Haute & Basse Alsace, Lorraine, Flandre, Normandie & autres provinces, on a eu le front de présenter cette aventuriere, comme digne de remplir la place d'une des *sous-gouvernantes* de *Mademoiselle*. La tournure & la conduite de cette parvenue ont enfin éveillé des *argus* : ils ont instruit M. le Comte d'Artois de la supercherie dont le protecteur de cette demoiselle avoit usé pour l'introduire dans sa maison : le Prince justement indigné, vient de la faire chasser avec éclat.

De Paris, le 23 Août 1780.

M. le Miere voulant absolument être de toutes les confreries, vient d'épouser la belle-sœur de M. Mathon de la Cour, autre homme

de lettres. Quant au fauteuil académique, la patience est encore mise à l'épreuve jusqu'au mois de Novembre prochain. Le plus grand nombre des membres de l'aréopage littéraire étant absens & à la campagne, la nomination des deux places vacantes, ne pourra avoir lieu avant les vacances qui commencent le vingt-cinq, jour de St. Louis.

De toutes les modes qui changent & se succèdent tous les jours dans cette capitale, il n'en est point qui ait tant duré que l'enthousiasme des prétendus hauts faits du Comte d'Estaing, placé par les bons Parisiens au-dessus des Tourvilles & des Galissonnieres, des Turennes & des Condés : tout le monde a les yeux sur Madrid, depuis qu'il y est arrivé. Les uns l'envoient dans la Manche dans le moment où la Manche ne sera plus navigable ; d'autres lui font commander une descente au moment où les troupes préparent leurs quartiers d'hiver & leurs cantonnemens ; il en est qui lui font passer le tropique, pour y devenir le témoin de la victoire ou de la défaite de son successeur ; car tout y seroit décidé avant son arrivée : d'autres enfin l'envoient à Gibraltar prendre la forteresse imprénable. Ses succès à Savannah & à Ste. Lucie, sont de mauvais augure pour les attaques prévues, & le génie militaire espagnol trop opposé au sien, dont l'inconséquence, la fougue & la témérité font le caractère pour qu'on puisse en attendre quelque avantage. Que deviendront les flottes combinées & M. d'Estaing ? ce que deviennent les boules de savon que

des marmots s'épuisent à enfler. L'incompatibilité du génie militaire des deux nations vient de forcer notre cour à consentir que le commandement des troupes de débarquement de l'escadre combinée des Antilles, fût donné à un Espagnol. En se rappelant le combat naval de M. de Court, & toutes les circonstances qui l'ont accompagné, on sentira qu'on n'a rien à se promettre de l'apparente intelligence des forces réunies des deux nations.

R O M A N C E.

A M O R O S O.



En s'é- loignant de sa



mu- se, L'a mant de



Laure en ces mots, Du ri-



va ge de Vau- clu- se

Fit



Fit re- ten- tir les é-



chos: A- dieu té moins de ma



flam- me, Lieux char- mans,



heu- reux fé- jour,



Bords en- chan- tés où



mon a me N'a ref- pi-

Tome X.

G

(146)



ré que l'a- mour.

Vois qu'un espoir attire ,
Que vous aimez foiblement !
Laure n'avoit qu'à sourire
Pour rendre heureux son amant,
Hélas , sans songer à plaire ,
Je me laissois enflammer ,
Et ne voulois pour salaire
Que le plaisir de l'aimer.

Dites-lui que son image
Me suivra dans le sommeil ,
Et recevra pour hommage
Le soupir de mon réveil ;
Que mon oreille attentive
Croira sans cesse écouter ,
Les airs que sa voix plaintive
Me fit cent fois répéter.

M I N E U R.



Par les mains de l'in- no-



cen ce Mes beaux jours se mès de



fleurs, Vont se flé trir dans l'ab-



sen ce, Se con- fu mer dans les



pleurs; Du char- me que Laure inf-



pi re Tout s'em bel lit. sous ses



pas, Mais tout lan- guit, tout ex-



pi- re, Où ma ber ge re n'est pas.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien-épris.

N'oubliez pas ce langage ,
 Et si Laure quelquefois
 Vient rêver sous ce feuillage ,
 Imitiez encor ma voix.

Jurez-lui qu'envain les graces
 Viendroient pour me consoler ;
 Que les amours sur mes traces
 Loin d'elle auroient beau voler ,
 A leur troupe enchanteresse ,
 Je dirois dans mes douleurs ;
 Rendez Laure à ma tendresse ,
 Ou laissez couler mes pleurs.

De Paris , le 27 Août 1780.

ON aspirait avec impatience après la première livraison de la nouvelle édition des œuvres de Jean-Jacques Rousseau. Les écrits posthumes de ce philosophe , annoncés d'une manière intéressante par les dépositaires des manuscrits , inspiroient le plus grand desir de les posséder , mais le mobile humain , le fatal intérêt a trompé notre attente ; & la fausse peur des contrefactions éloigne la jouissance des souscripteurs , en rejetant les nouveautés sur les deux dernières livraisons. Les huit premiers volumes qui paroissent , contiennent *Emile & Julie* , suivis chacun d'un fragment qui y est relatif. L'un ayant pour titre : *Les Amours de Mylord Edourd* , n'est que le développement de la douzième lettre de St. Preux à M. de Wolmar , dans la cinquième partie de l'*Héloïse*. *Edourd* est dans la plus grande

perplexité : aimé de deux femmes intéressantes, malgré la différence extrême de leur position & de leurs sentimens, sa délicatesse ne lui permet de posséder ni l'une ni l'autre. Sa position assez étrange paroîtra sans doute plaisante & peut-être risible à nos aimables corrompus, qui ne croient gueres aux jouissances chimériques de la vertu ; & ces Messieurs eussent bientôt aplani tous les embarras, en les prenant toutes les deux à la fois, c'est-à-dire, *Laure & la Marquise*.

Le *Fragment* qui suit *Emile*, a pour titre : *Les Solitaires* ou *Emile & Sophie*. Le grand point moral de cet écrit manque malheureusement à cet ouvrage ; de sorte, qu'il eût été peut-être plus prudent de soustraire ce morceau tel qu'il est, que de le publier. En effet, quel découragement ne doit-il pas inspirer, lorsqu'il nous présente *Emile* désespéré, *Sophie* avilie & criminelle ? qui pourroit supporter sans indignation, sans colere, ces odieuses images ? Et puis à quel mépris n'est ce pas exposer des préceptes d'éducation qui n'ont abouti qu'à retarder peut-être la faute impardonna-
ble de cette *Sophie*, pour la rendre plus monstrueuse ? O, Jean-Jacques, l'avez-vous donc pensé ? La vertu ne feroit-elle qu'une chimere, dont la pratique surpasse les facultés humaines ?.. Non, je ne puis le croire en méditant vos écrits, mais n'ayant pu terminer celui-ci, il falloit, pour éviter les funestes impressions qu'il pourroit faire le jeter au feu. Je sens qu'en mettant *Emile* aux prises avec le malheur, en le plaçant dans une suite

de situations effrayantes , vous voulez démontrer que les principes dont il fut nourri pouvoient seuls l'élever au-dessus d'elles : ce projet étoit beau , l'exécution en auroit été aussi intéressante qu'utile ; c'eût été mettre en action la morale d'*Emile* ; c'étoit la justifier & la faire aimer : mais , en ne retrouvant *Emile* & *Sophie* , que des victimes du malheur & de l'ignominie , quel espoir reste-t-il à la vertu ? Il est aisé de juger que le plan de Jean-Jacques étoit de ramener *Emile* & *Sophie* , par une suite de catastrophes & d'événemens funestes , à une solitude paisible & durable qui eût enfin montré l'heureux fruit de leurs principes ; mais la mort , nous dit-on , ne permit pas à M. Rousseau de reprendre cet ouvrage qu'il avoit interrompu pour ses *Confessions*. Combien n'a-t-on pas lieu de le regretter , en retrouvant dans ce début , cette empreinte sublime de sensibilité qui distingue si particulièrement le génie de cet estimable philosophe ! il y a des traits qui semblent placer le cœur entre l'enclume & le marteau. Je doute , Monsieur , que vous puissiez-vous défendre d'un serrement de poitrine à la lecture des circonstances qui suivirent la déclaration révoltante de *Sophie* : mais c'est à l'ouvrage même qu'il faut recourir , pour éprouver ces diverses émotions , ces inquiétudes qui vous agitant successivement , vous amènent à ce fatal aveu qui accable.... Voici cet intéressant passage qui dévoile à *Emile* tout l'excès de son malheur , & le livre aux irrésolutions , aux tourmens les plus cruels. (Depuis du temps , il n'existoit plus d'intimité

entre Sophie & lui) « Un jour, dit-il, qu'en-
traîné par mes transports, je joignois aux plus
tendres supplications, les plus ardentes ca-
resses, je la vis émue; je voulus achever ma
victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit
prête à succomber, quand tout-à-coup chan-
geant de ton, de maintien, de visage, elle
me repoussa avec promptitude, avec une vio-
lence incroyable, & me regardant d'un œil
que la fureur & le désespoir rendoient ef-
frayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sa-
chez que je ne vous suis plus rien. Un autre
a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne
me toucherez de ma vie; & sur le champ elle
s'élança avec impétuosité dans son cabinet,
dont elle ferma la porte sur elle. »

« Je demeure écrasé..... »

« Mon maître, s'écrie-t-il, ce n'est pas ici
l'histoire des événemens de ma vie; ils va-
lent peu la peine d'être écrits; c'est l'histoire
de mes passions, de mes sentimens, de mes
idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible
révolution que mon cœur éprouva jamais. »

« Les grandes plaies du corps & de l'ame
ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites;
elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives
douleurs. La nature se recueille pour en sou-
tenir toute la violence, & souvent le coup
mortel est porté long-temps avant que la blef-
sure se fasse sentir. A cette scène inattendue,
à ces mots que mon oreille sembloit repous-
ser, je reste immobile, anéanti; mes yeux se
ferment, un froid mortel court dans mes vei-
nes; sans être évanoui, je sens tous mes sens

arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, — j'étois à genoux, sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe — tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je fors & m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vitesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc. »

» Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du ciel m'étoit à charge, je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber à demi mort sur un gazon — où suis-je? que suis-je devenu? qu'ai-je entendu? quelle catastrophe? Insensé! quelle chimere as-tu poursuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infame. Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir. — O qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois? Non cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. — Quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable, toutes les furies de l'enfer; quand mille tiraillemens opposés le déchirent, quand il se sent mettre en pieces par cent forces

diverses qui l'entraînent en sens contraires, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état.... »

Votre sensibilité, Monsieur, est le meilleur juge auquel je puisse vous renvoyer pour apprécier cette énergie si naturelle, si difficile à peindre, & toujours celle de ce sublime Jean-Jacques.

Un autre ouvrage, non moins recommandable à d'autres titres, je veux dire l'*Histoire Philosophique de l'abbé Raynal*, étoit sur le point de paroître aussi, mais on prétend que le Ministère instruit que cette nouvelle édition renchérissoit encore sur la première, en maximes hardies, a donné les ordres les plus sévères pour en empêcher l'introduction. Il faut en effet que l'abbé Raynal se soit livré à une furieuse exaltation de tête pour avoir provoqué cette défense, dans un tems où la tolérance sur de tels objets, fait honneur au Gouvernement. On présume que l'historien Philosophe sera contraint de cartonner son ouvrage pour en faciliter la distribution, & pour ne pas s'exposer à beaucoup de désagremens. Il est présentement en Savoie tant pour raisons de santé, qu'occupé des moyens de faire entrer en France cette production tranchante qui honore notre siècle, & qui range son auteur parmi nos premiers écrivains.

La Reine & M. le Comte d'Artois vinrent mardi 22 de ce mois, aux Italiens. Sans doute est-ce l'effet du hasard : mais il n'en est pas moins vrai qu'il en est rejailli beaucoup d'hu-

miliation sur le parti Picciniste dont on jouoit ce jour-là le chef-d'œuvre à l'opéra. (La première représentation de la reprise de *Roland*.)

Si l'Europe admire avec raison les hautes vertus du jeune Titus qui nous gouverne avec tant de sagesse ; combien la France ne doit-elle pas être touchée de la sollicitude de son cœur ! ce jeune Monarque , voulant que le jour de sa fête fût marqué par un acte favorable à ses peuples , a de son propre mouvement , aboli la *Question Préliminaire*. Si le relâchement n'est pas le principe de l'excessive tolérance qui regne dans la plupart des Cours souveraines , il est à croire , qu'elles recevront cet édit avec transport , & qu'elles saisiront cette occasion de témoigner leur reconnaissance au Roi , avec autant d'empressement qu'elles en ont , lorsqu'il s'agit de soutenir leurs prétendus droits.

Madame la Comtesse de Montesson donna ce même jour au Raincy , une fête de toute magnificence à M. le Duc d'Orléans. Toute la Cour , à l'exception de la Famille royale & de quelques Ambassadeurs , y a paru. Mrs. de Carmontel & d'Auberval en ont été les ordonnateurs , & ont acquis un honneur infini par le bon ordre & le bon goût qui y ont régné.

L'Apologie-Académique de S. Louis , n'a fait aucune sensation cette année : l'assemblée de ce jour étoit même à peine composée de quinze de ces Messieurs , présidés par l'abbé de Lifle ; ce qui a rendu cette séance des plus tristes & des plus ennuyeuses. En vain,

M. de la Harpe a-t-il cru remplir ce vuide par la lecture de deux actes de sa traduction de *Philottete*, tragédie de Sophocle ; les auditeurs n'en ont pas moins bâillé jusqu'à l'assoupissement. Vous étiez prévenu de l'insuffisance des pieces du concours , & en effet il n'y a point eu de prix : il a été remis à l'année prochaine.

La séance de l'Académie de Peinture a été plus piquante : le premier prix , dont le sujet étoit l'*Enlèvement des Sabines* , a été accordé à M. de St. Ours , citoyen de Geneve. Les élèves de sculpture , n'ayant pas mérité de prix l'année dernière , en ont obtenu trois celle-ci : les deux premiers ont été donnés à M. Bacary , pour 1780 , & à M. de Seine , pour 1779. Le second a été décerné à M. le Sueur , descendant du célèbre peintre de ce nom.

Malgré tant d'académies , malgré tant de prix proposés & mérités , il n'est sortes de gaucheries dans lesquelles on ne tombe , lorsqu'il est question d'élever un monument public. On a des modeles , on a l'expérience , on a les écrits des grands maîtres ; on méprise hautainement tout cela : on se croit supérieur à tout ; & pour ne paroître ni copiste ni plagiaire , on fait des originalités à cracher dessus. Depuis vingt ans , on s'occupe du projet d'élever une salle de comédie , digne de cette moderne Babylone , & du spectacle national : vingt plans différens ont été présentés , adoptés & rejetés tour-à-tour. M. Moreau eut enfin l'avantage de jeter les fondemens du sien , il y a quelques années , mais des circonstances ayant interrompu ses travaux , on a examiné son

plan de plus près , & l'on a trouvé que cet artiste avoit trop pensé à la solidité & à sa célébrité. Ses fondemens étoient de bonne pierre de taille dure ; cela a paru trop cher , & pour prévenir tant de dépenses , on a détruit pour trois cens mille livres de fondations commencées , & adopté un nouveau plan qu'on exécute à quatre pas de celles-ci. On ne criera pas cette fois au luxe & à la dépense : il est peu de maisons particulières qui n'aient autant de mine & de solidité. Imaginez-vous un petit bâtiment de soixante pieds au plus d'élévation , qu'on prend soin d'ensevelir sous d'immenses maisons de sept à huit étages , que l'avidité des propriétaires ne manqueront pas d'élever à l'entour , puisqu'on propose aux acquéreurs des terrains voisins de cette salle , de prolonger leurs bâtimens jusques sur les plates-formes des cafés qui la joignent ; en sorte que ce qui devoit annoncer le temple de Melpomene , aura tout au plus l'air de son hôpital. Il faut être vrai , ce n'est ni faute de talens ni d'artistes. Les architectes , qui sont Mrs. Pere & de Wailly sont connus par la délicatesse de leur goût. A quoi cela tient-il donc ? — A la funeste manie d'une épargne mal-entendue. Vous savez que le Roi chargea *Monsieur* , de la construction d'une salle de spectacle , en lui donnant le Palais du Luxembourg & ses dépendances , En conséquence , M. Cromot , son sur-intendant , a fait de cette affaire une affaire de finance peu digne du Prince. M. Cromot qui a dépensé cent mille écus pour se faire des

laiteries en marbre à son château du Bourg, n'a pas cru qu'un aussi grand Prince que le frere du Roi, dût étaler toute sa magnificence dans un monument national : il a donc été résolu qu'on n'accorderoit que huit cent mille livres pour l'entiere construction de cette salle, & pour se rembourser d'une partie de cette somme, on a acquis tous les terrains qui l'avoisinent ; on y a tracé de larges rues de vingt-quatre pieds, où deux voitures passeront à peine sans écraser le pauvre public, & l'on en vend les côtés pour le prix médiocre de quatorze à quinze cens livres la toise. Voilà, je pense, ce qui s'appelle entendre les affaires.

On donna hier pour la premiere fois, *Thomas Kouli Kan*, tragédie de M. du Buiffon, Américain. L'effervescence de cette premiere représentation ne me permettant pas de vous en rendre compte, il faut attendre encore.... Cependant, à travers le *pour* & le *contre* des opinions, on convient que cette piece a des beautés qui annoncent le germe d'un grand talent. On doit incessamment répéter une seconde tragédie de ce même auteur, faveur surprenante au théâtre françois, mais qu'il doit à des ordres supérieurs, & à la nécessité où ce jeune Métromane est de retourner dans sa patrie.

L'Héroïsme François ou *le Siege de S. Jean de Lône*, se continue par fraction ; car on fait chaque jour la soustraction de quelques scenes : aussi nos plaifans l'appellent-ils *S. Jean de la demi-aune*.

Le chapitre des événemens ne cesse chaque

jour , de s'accroître de quelques catastrophes. Hier , vers les onze heures du matin , un jeune homme que l'on dit être le *clerc* d'un procureur , s'est trouvé surpris d'un pressant besoin en passant le Pont-Neuf. Voulant par décence se placer à l'écart , il a passé sur la corniche extérieure qui regne le long du parapet. Soit qu'il ait vacillé , soit qu'il ait perdu la *tramontane* , ce malheureux jeune homme est tombé du haut en bas. Sa tête ayant été fracassée dans sa chute , on ne lui a pas revu un souffle de vie.

Il me semble , Monsieur , que dans les choses les moins honnêtes , il y a cependant une honnêteté à garder , & que rien ne porte un caractère de bassesse plus avilissant , que les escroqueries que se permettent à l'égard de nos courtisannes , nos élégans roués , c'est-à-dire , l'espece d'hommes qui leur ressemble le plus. Mais tout passe dans une ville où ce qui est plaissant est délicieux , où l'on ne cherche dans les procédés que ce qu'ils ont de singulier & de ridicule , où le vice agréable est préféré à l'austère vertu... Ah , bon Dieu ! quel flux de morale ! attendez : ce qui va suivre y ressemblera moins.

Vous saurez , Monsieur , que le Marquis de Louv.... épris des charmes de Mlle. Fermel , fut ces jours-ci chez elle & la pria sans fadeur , de lui accorder une nuit. Vous devinez que Mlle. Fermel est trop polie pour refuser un joli Seigneur. Elle y mit toutefois une condition , & demanda un collier de *chatons* dont elle avoit besoin. C'eut été peu de chose pour

un partisan : mais c'étoit beaucoup pour un Marquis François plus accoutumé à payer de sa personne , que de sa bourse : cependant avec beaucoup d'esprit & peu de délicatesse on se tire aisément de tout. — Quoi , n'est-ce que cela , mon ange ? Oh ! rien n'est plus juste : mais pour le moment cela n'est pas possible ; si vous le trouvez bon , je vais vous en faire mon billet.... vite de l'encre , du papier : on écrit & on couche.

Le Marquis de retour à son hôtel , envoie chercher tous les petits chats du quartier , les entrelace avec des faveurs *couleur de rose* , & fait un collier de *chaîtons* admirable. On les met dans un joli panier garni de gaze en dedans , & farci de rubans bleus au dehors : on porte ensuite le tout à Mlle. Fermel , qui charmée de l'élégance extérieure du cadeau , remet au porteur le billet du Marquis. Qu'il est galant , disoit-elle , en défaisant la multitude des nœuds qui fermoient le panier ! elle leve la gaze : & les fureurs de l'avarice trompée succédant au sourire de l'intérêt satisfait , elle charge le Marquis d'imprécations soldatesques , & va se plaindre au Doyen des Maréchaux de France. Le billet explique-t-il de quoi sera le collier ? lui demanda le vieux juge du point d'honneur , d'un air goguenard. Non , Monseigneur , répondit la Nymphe plaignante. Tant pis , Mademoiselle , car en ce cas le Marquis a rempli sa parole & je suis votre serviteur.

QUATRAIN MORAL.

L'honnête homme qu'on veut corrompre,
Doit plutôt rompre que plier :
Mais , quand l'honneur reste en entier ,
Il vaut bien mieux plier que rompre.

Le mot du logogryphe inséré dans ma lettre du 19 Août , est *rosée*. On y trouve *osée*, *rose*, *ose*. Quelle est la femme sensible dont les yeux n'ont pas dit ce mot ?

De Versailles , le premier Septembre 1780.

ON a cru que Madame de C*** tenoit M. le Comte D*** dans ses chaînes à l'exclusion de toute autre beauté. L'anecdote suivante prouve le contraire. Les beaux yeux de Mlle. Comtat , actrice de la comédie françoise , ont fait depuis long-temps impression sur le Prince. Il y a deux ans qu'il lui fit offrir cinq cens louis pour une nuit. La comédienne alors amoureuse de la bourse & peut-être du physique du Marquis de Maupeou , fils du Chevalier , les refusa : mais comme les passions de ces nymphes ne sont pas durables , elle n'a pas manqué de se brouiller avec son ex-Président , aujourd'hui colonel du régiment de Bourgogne , cavalerie , & lui donna pour successeur , M. Desentelles , intendant des menus & son camarade de comédie Fleury. Ces personnages vivoient en bonne intelligence & étoient très-contens les uns des autres. Il n'y avoit que les créanciers de Mlle. Comtat qui

ne l'étoient pas. Ils demandoient de l'argent à grand bruit, il en falloit absolument. Dans ce cruel embarras, la Princesse de Coulisfe s'est rappelée l'offre du Prince & comptant en tirer un grand parti, elle lui a fait des avances, des agaceries & a fini, feignant d'être éperduement amoureuse de son adorateur, par se rendre à discrétion & sans aucune capitulation quelconque. Notre beauté vaincue ne doutoit pas que le lendemain son hôtel ne fût couvert d'une pluie d'or; car tous les créanciers avoient promesse d'être payés ce jour-là : mais quel fut son étonnement, lorsqu'elle vit arriver un émissaire du Prince avec cent louis. Elle les a renvoyés avec hauteur & les rieurs ne sont pas de son côté.

De Paris, le 3 Septembre 1780:

L'AVOCAT général Séguier & l'Avocat Treillard viennent de donner un spectacle assez scandaleux, aux habitans de la capitale. Le dernier est chargé de la cause de M. de Crequi-Hamon, & l'Avocat général est parent de Madame de la Fourjonniere, épouse de son adversaire. Ce procès perdu aux requêtes par M. de Crequi, est maintenant à la grand'chambre, & l'Avocat Treillard s'est permis de reprocher; au parquet même, à M. Segulier, l'influence qu'il avoit sur la balance de Themis. L'Avocat général traita l'autre d'insolent, & tous les deux ont porté leurs plaintes; l'un au premier Président, l'autre au Bâtonnier de l'ordre. Des amis communs s'empressent d'af-

soupir cette affaire. Les altercations de ce genre ne sont propres qu'à éclairer le public sur les secrets du Palais. Il faut que la rage de plaider soit bien difficile à guérir, puisque de semblables événemens n'arrêtent aucun des plaideurs qu'ils avertissent de la prévention des Juges.

Si la franchise mérite des éloges, c'est surtout lorsque les circonstances & les personnes, où elle se trouve, sont dans une longue possession d'être suspects. Par exemple, qu'un auteur poète & Normand soit véridique; voilà de ces phénomènes qu'on ne sauroit croire & qu'on ne peut trop admirer. Aussi m'empressai-je de vous faire connoître cette trouvaille originale, peut-être unique, qui combat des préventions établies depuis nombre de siècles. Car est-il un auteur qui avoue que l'amour-propre lui a mis la plume à la main? M. d'Ausicourt n'en fait pas le fin : il en convient tout net.... » Je pourrois, dit-il, comme bien d'autres, avoir recours à cette phrase plus usée qu'ingénieuse, dire que des amis à qui j'ai confié ces fragmens de ma muse ou de mon amusement, me les ont enlevés & m'ont nécessité par leurs instances à les publier. Je pourrois même, à titre de Normand, imaginer quelques moyens spécieux pour donner le change, & employer adroitement quelques licences patriotiques; mais je respecte trop la vérité.... Le desir ardent de me faire lire & imprimer tout vif, sont sans doute, les motifs déterminans que je ne rougis point d'avouer.... D'ailleurs continue-t-il,.... je ne suis point assez

métaphysicien pour me repaître d'un bien posthume & chimérique : je veux me dépêcher de jouir pendant que je tiens à l'existence. »

M. d'Auficourt ne s'exprime pas seulement en prose, il expose ingénument sa philosophie en vers.

La gloire, dit un songe-creux,
N'est qu'un fantôme, une fumée;
A-t-on besoin, pour être heureux,
Des cent voix de la renommée ?
Le bonheur dépend de l'instant;
Adroit est celui qui l'attrape,
C'est un moment qui nous échappe,
Et qu'il faut saisir en passant.

Aussi l'espérance illusoire
De me transmettre à l'avenir,
N'entre pour rien dans mon histoire,
Et borné-je toute ma gloire
A savoir bien vivre & bien jouir.
Peu m'importe que ma mémoire
Daigne survivre à mon trépas,
Pourvu que je puisse ici bas,
Amuser & chanter *Victoire*.

Ce M. d'Auficourt est de Bernai, petite ville de Normandie, fort connue par ses fabriques de toiles. Un vertigot romanesque lui fit un jour désertir la maison paternelle, pour venir dans la capitale. Il s'y déplut & continua son pèlerinage du côté de Lyon, où il demeure depuis ce temps & où il est le *troubadour* des Dames & Donzelles de cette ville. Il se prend facilement, à ce qu'il paroît; de

sorte qu'en très-peu de temps il est parvenu à former un assez joli volume de chansons, d'épîtres, d'envois, de bouquers, de déclarations, &c. On doit présumer par toutes ces petites pieces adressées à diverses Dames de Lyon, que les femmes y sont à-peu-près ce qu'elles sont à Paris, c'est-à-dire, coquettes, capricieuses, changeantes, &c. &c. C'est encore une justice qu'il faut rendre à la sincérité de ce poète Normand, car il s'y félicite rarement de leurs faveurs : jugez-en par la petite piece suivante, intitulée : *C'est toi, c'est moi.*

Sexe charmant, sexe perfide,
 Au cœur faux, à l'œil homicide,
 A certain je ne fais quoi,
 Qu'en divers accès de délire,
 On fuit, cherche, évite, desire,
 Sans favoir comment ni pourquoi ?
 Malgré les cris de la sagesse,
 S'il est un bien qui m'intéresse,
C'est toi.

Séduit par les tendres caresses
 De ces douces enchanteresses,
 Peut-on échapper à la loi,
 Aux fers, aux captieuses chaînes
 De ces attrayantes Syrenes
 Qu'on idolâtre malgré soi ?
 Si, pourtant, quelqu'un doit les craindre
 Et jamais eut droit de s'en plaindre,
C'est moi.

M. D... prend souvent le ton cavalier :
 on ne peut dire une *poliçonnerie* plus ouver-

tement ni plus adroitement qu'il le fait dans
le bouquet suivant qu'il adresse à Mlle. C...

Moi ! vous offrir pour votre fête
Une fleur , un colifichet !
Fi donc , je ne suis pas si bête.
Mon cœur , tout mon corps tel qu'il est ,
Valent bien fans doute , un œiller :

.....
Puissez-vous , charmante Alife ,
Porter quelque jour ce bouquet ?

Vous avez pleine liberté , Monsieur , d'exer-
cer votre critique envers la muse Lyonnoise
de M. D. — mais j'exige de votre galanterie ,
moins de sévérité en faveur des couplets sui-
vans , qui ont été faits & adressés au Duc
d'Orléans le jour de sa fête , (*) par une très-
aimable & très-jolie femme de la société de
Madame de Montesson :

Air : Sur un soupçon très-incertain...

Tous les ans , quand vient la moisson ,
A fêter Louis on s'apprête.
Monseigneur , que cette saison
Est bien faite pour votre fête !
Quand l'humanité s'applaudit ,
Des faveurs que Cérès dispense ,
C'est l'instant où la raison dir
Qu'on doit fêter la bienfaisance.

(*) Cette fête a eu lieu au Rainci.

Né proche de la Majesté,
 Par votre sang on vous honore,
 Vous avez de plus la bonté;
 On vous chérit, on vous adore.
 Ce n'est point la voix du flatteur
 Qui, par intérêt, vous encense,
 C'est le pur langage du cœur,
 Et la voix de toute la France.

Vivez, prince, vivez long-temps,
 C'est un vœu public & sincere :
 Nous sommes de tendres enfans,
 Qui, tous, le formons pour un pere.
 Quel prix pour nous ont vos faveurs ?
 Nos bouches ne peuvent le dire ;
 Le sentiment presse nos cœurs,
 Sur nos levres la voix expire.

Vous avez su dans le temps, Monsieur, le mariage du jeune Prince de Carignan, colonel au service de France, avec une Dlle. Magon, de S. Malo, & le rappel de ce Prince à Turin où il est resté depuis ce temps. Notre procureur général a reçu, ces jours-ci, ordre de dénoncer ce mariage au Parlement de Paris, en conséquence ce Magistrat fit présenter son *rèquisitoire*, samedi dernier, par M. Séguier, Avocat général, qui appelle de ce mariage comme d'abus. La grand'chambre lui a donné acte de sa plainte & lui a permis d'informer. Cette cause sera reprise après les vacances, & nous fournira des plaidoyers, fort intéressans sûrement, mais qui n'aboutiront, selon toutes les apparences, qu'à faire casser le mariage.

Tandis que le premier Parlement du Royaume se prête à la cassation d'un mariage légitime, que les loix & la religion doivent rendre indissoluble, en dépit des convenances humaines; cette même cour rejette les réclamations d'un pasteur, indignement outragé par ses paroissiens, & renvoie devant un juge incompetent, l'information d'une affaire aussi grave, sur laquelle nos bons vieux jurisconsultes prétendent qu'il y avoit lieu d'ordonner le règlement à l'extraordinaire, & le *decret provisionnel* des coupables. Voici le fait.

Un M. Collivaux, Seigneur du Mouffu, de Brouilly, &c. fut nommé à la cure de Vron, en Picardie : M. D..... qui en est Seigneur, avoit une autre personne en vue. Haine de M. D..... contre le curé; procès malicieusement suscitée par M. D....., dont les suites n'ont pas été défavorables au curé : redoublement de haine; il faut se venger. C'est ce que bien des gens disent : M. D..... l'a dit aussi & l'a fait.

Le curé n'eut pas plutôt pris possession, qu'il congédia le Magister nommé Dupont, pour fait de négligence; le pere de Dupont, homme vindicatif, ne supporta pas avec patience la disgrâce de son fils. Le Seigneur profita de l'effervescence de cet homme pour former une cabale contre le curé. Le Syndic & plusieurs autres particuliers s'y joignirent & leur projet fut d'insulter le curé en toute occasion, soit à l'église, soit à la procession, soit dans son presbytère même. Dupont étoit le harangueur & le boute-feu; il ne cessoit

de dire aux paroissiens ; venez, nous le chasserons, & si les hommes ne suffisent pas, il faudra que les femmes s'y joignent. L'effet suivit bientôt la menace, on attendit un jour le curé, on le frappa de plusieurs coups, on l'empêcha de rentrer chez lui, on voulut le lier avec des cordes, afin qu'il écoutât, disoient-ils, sa sentence, & ce ne fut qu'avec toutes les peines du monde qu'il parvint à se soustraire aux mauvais traitemens de la canaille, qui termina une scène aussi révoltante par la lecture publique de cette prétendue sentence. Elle contenoit, entr'autres choses, que le curé avoit donné des soufflets au magister... que la sœur Claude étoit journellement chez lui ; que, lorsqu'il étoit à l'autel, il se retournoit pour regarder les femmes & les filles, qu'il avoit fait des encensemens sans feu, & omis de dire l'Orate Fratres, & qu'il défendoit aux filles, à confesse, d'aller promener avec les garçons, &c.

De pareilles atrocités ne devroient certainement pas rester impunies ; cependant l'arrêt du Parlement, du 19 Août dernier, se contente de défendre les récidives aux paroissiens & les condamne pour la forme en trois cens livres de dommages & intérêts envers le curé, qu'il renvoie devant l'official du lieu.

Le rapprochement des atômes a ; dit-on, formé ce bel assemblage de la nature ; mais il paroît que celui des corps entraîneroit bientôt sa destruction. Une pauvre femme, de plus de quatre-vingts ans & aveugle, tomba, on ne sait comment ni pourquoi, par sa fenêtre, mercredi matin, rue du Croissant : un malheureux

heureux cocher passoit alors , & a été écrasé par le poids de cette femme , qui lui est tombée sur la tête. Voilà de ces hasards qu'on ne voit de cent ans , allez-vous dire ? vous vous trompez , Monsieur , dans les quarante-huit heures , le même événement s'est renouvelé. Le lendemain de cet accident , un Commissaire étoit monté dans un de ces lieux infâmes , qui avoisinent la rue St. Honoré , & qui sont consacrés à tous les genres de libertinage. A la vue de la garde , les filles s'effarouchent ; les unes montent dans les greniers , d'autre grimpent sur les plombs ; une plus décidée ou plus épouvantée , se jette par une fenêtre , tombe dans la rue , & rend victime de sa chute , un Chevalier de St. Louis qui s'en alloit tranquillement chez lui. Quelle fatalité ! ce militaire avoit peut-être vu périr à l'armée , nombre de ses camarades à ses côtés : il survit à tant de dangers , & périt à sa porte par la catastrophe du monde la plus étrange !

Les honnêtes gens ont beau fuir les désagréemens ; tôt ou tard , on les y plonge en dépit de leur prudence. Le fameux organiste Balbâtre , homme tranquille & décent , a malheureusement un neveu qui doit le convaincre de cette assertion , puisqu'il le déshonorerait , si la faute d'autrui pouvoit raisonnablement rejaillir sur nous. Ce jeune homme avoit pour ami un apprentif *horloger* : il arrangea pour le jour de St. Louis , une partie de promenade avec lui , & forma le dessein de lui brûler la cervelle. A quel motif ? apparem-

ment pour lui prendre sa montre. Le jour arrivé ; dans un coin écarté , il suppose quelque besoin , & laisse faire quelque pas en avance à son camarade. Il lui lâche un coup de pistolet , il le manque , il redouble & le manque encore. Le jeune homme effrayé de deux coups de feu aussi précipités , se trouve mal , & tombe de foiblesse : le coupable aussi-tôt de fuir , croyant l'avoir blessé. Survient quelqu'un qui secourt le jeune homme ; il ne revient à lui que pour demander des nouvelles de son assassin qu'il ne soupçonnoit nullement. On le cherche , on ne le voit point ; on l'appelle , il ne répond point. *Où peut-il être , l'a-t-on tué* , disoit en pleurant ce jeune horloger ? On le ramene à Paris , & l'on fait une déposition chez le Commissaire. En conséquence , on va le soir chez son camarade : il n'étoit point revenu ; il ne parut même pas le lendemain : de ce moment on le soupçonna d'être l'auteur du coup , & les recherches devinrent plus exactes. Enfin , on vient de le saisir , & son aveu même a découvert son crime. Il est fort jeune , & comme Balbâtre est aimé & estimé , que tout Paris est pour lui , on se flatte qu'il parviendra à le soustraire à l'échafaud , & à le faire enfermer pour le reste de ses jours.

Pour vous distraire des sombres réflexions dans lesquelles vous ont pu jeter ces derniers articles ; je vais vous raconter une petite aventure bien scandaleuse , bien de votre goût , & qui égaie en ce moment tout Paris & la cour. Il y a pourtant matière à tragédie ; du sang

répandu. Mais le sang de certaines gens ne vaut pas les larmes d'un honnête homme. Un officier ardemment dévoré de l'amour de son prochain, s'avisa l'autre jour, de faire dans le parc de Versailles, une proposition fort peu orthodoxe à un jeune garde du corps qu'il y rencontra. Le garde parut d'abord entendre la plaisanterie ; l'officier s'y méprend, il devient plus pressant, il veut militairement s'emparer de la place : mais l'attaque ne fut pas heureuse ; le garde lui applique deux soufflets à tour de bras, & le renvoie à coups de pieds dans le ventre. Couvert de honte & transporté de colere, l'officier va chercher son uniforme & revient demander raison au garde du corps : cela étoit plus naturel, & le garde y consentit ; mais à peine eut-il effleuré son adversaire, que ses sens se calmerent, & il se trouva satisfait. Le garde monte au château, conte tout à ses camarades, & fournit à toute la cour le plaisir si doux de persiffler le galant officier qui se voit dans la nécessité de se faire enterrer mort ou vif ; cet affaire n'étant pas regardée comme finie par les officiers de son corps, qui lui ont prescrit l'exécution des loix de son état qui assujettissent tout officier frappé, à se venger par la mort de son ennemi.

Les comédiens françois ont retiré à la trentieme représentation, la *Veuve de Malabar* de M. le Miere. La parade de *S. Jean de Lône* a occupé ensuite nos badauds dont la curiosité se repaît volontiers du spectacle des combats quand ils sont hors de la portée des coups :

maintenant c'est le tour de *Schah-Nadir* autre tragédie pour les yeux, & aussi médiocre que la précédente. *Aristote amoureux* a toujours le plus grand succès aux italiens, & l'on attend à l'opéra, *Persée*, que Philidor a remis en musique.

COUPLETS.

L'absence est pour un tendre amant

A la mort comparable :

Le trépas n'a point de tourment

Pour lui plus redoutable,

Que les soupçons & la rigueur,

L'inquiétude extrême

Où s'abandonne un jeune cœur,

Loin de l'objet qu'il aime,

Le retour est du paradis

La plus sensible image ;

Mais ce n'est qu'aux cœurs bien unis

Qu'en appartient l'usage :

Et quel amant ne voudroit pas

Dans ses destins propices,

Du paradis par son trépas

Acheter les délices !

De Versailles, le 5 Septembre 1780.

MALGRÉ ce qu'on lit dans quelques gazettes, soyez bien certain, Monsieur, que l'élection de Munster a été unanime. On peut juger combien le grand Frédéric avoit pris

cette affaire à cœur , en jettant les yeux sur sa lettre au Pape dont voici quelques passages :

Il Vescovado di Munster e il punto principale per accomplire quel grand Disegno. Munster e Liegi hanno la popolazione la piu forte di tutti gli stati Ecclesiastici in Germania , con la quale facilmente si compone della armata , si la chiesa vuol permettere che le sue intrade ed il sanguine de suoi sudditi servano a contentare quella passione , che vi ha desiderato doppio tanti secoli e cercano per tante maniere sempre nuove di avere al fine il despotismo generale in Germania. Gli ultimi evenimenti in Europa , hanno dimostrato chiaramente quanto difficile sia di riuscire a quel disegno , e di prevalere sopra quella potenza che contrabilanca il potere della casa di Austria in Germanica , alla quella importa piu ch'a tutta altra , di conservare la costituzione del corpo Germanico. Ma si la chiesa permette che si possa assalirla per mezzo degli beni ecclesiastici , ella deve attendersi di pagare le spese d'ogni evenimenti un poco decisivo , di che parte mai si vorrebbe considerare la probabilita di quello che potrebbe succedere. »

De Versailles , le 8 Septembre 1780.

Vous n'avez certainement pas deviné , Monsieur , le beau plan de la fin de cette campagne. Adressez-vous aux génies sublimes que l'arbre de Cracovie (au Palais royal)

éclaire de son ombre, & vous apprendrez le secret de nos Ministres. Le voici :

Les cinq vaisseaux russes destinés pour la Méditerranée, vont entrer dans le Tage & demander à la Reine de Portugal, son accession à la neutralité armée. On est assuré d'un refus : ils fileront ensuite vers Cadix ; là ils trouveront M. d'Estaing qui à la tête de cinquante-six vaisseaux & de vingt-cinq mille hommes de débarquement, viendra se présenter devant Lisbonne, & sur une telle ambassade, Sa Majesté très-fidèle ne pourra s'empêcher de devenir infidèle à ses alliés. M. Gobemouche ne m'a pas dit si elle s'y détermineroit de gré ou de force, si l'on employeroit la contrainte, quitte en cas de besoin, à faire la conquête du Portugal, ou si l'on seroit d'accord avec la Cour de Lisbonne, pour lui fournir l'excuse d'avoir cédé à une force majeure. Enfin quand les parties auront signé en présence de notaires & de témoins aussi respectables, ceux-ci se rendront devant Gibraltar, pour y recevoir cette place en legs de l'Angleterre expirante. Gibraltar sera attaqué à la fois par mer, du côté de St. Roch & à la pointe de l'Europe. C'est ainsi que se fera cette dernière attaque. Six mille malfauteurs auront la commission d'y frayer le chemin aux troupes espagnoles ; chaque survivant aura sa grace & trois cens livres de pension. On espère qu'au moyen d'un feu & d'efforts continuels jour & nuit pendant sept à huit jours, qui fatigueront ainsi la place de tous les côtés, on réduira par la lassitude,

l'insomnie , la faim & la soif , une garnison trop foible pour l'étendue des ouvrages. On fixe cette opération à la fin de ce mois ; temps où il y a des calmes assez constans dans ces parages. *Si non e vero , e ben trovato.*

On avoit répandu le bruit , il y a quelque temps , que le Prince de Nassau-Siegen , après avoir perdu une somme considérable sur sa parole à Spa , s'étoit brûlé la cervelle. Il paroît au contraire qu'il en a fait un excellent usage. Sa médiocre fortune , ses dépenses excessives & les dettes qui en ont résulté , ne lui laissoient en effet d'autre alternative que de fuir en l'autre monde ou de faire fortune en celui-ci. Ce dernier parti lui a paru le meilleur. Il a fait une cour si assidue à la Princesse Sangouska , divorcée de son mari , qu'il l'a épousée , ou plutôt ses biens immenses. Les créanciers du Prince bénissent le ciel d'un coup si heureux pour eux en apparence ; mais s'ils réfléchissoient mûrement , ils se diroient bientôt que l'amour du jeu , des filles , des chevaux , d'un luxe effréné , &c. ne conduit guere à payer ses dettes.

De Paris , le 10 Septembre 1780.

LA détresse où se trouve la Cour d'Espagne , est quelque chose d'inconcevable. Elle a fait négocier ici un emprunt de neuf millions de piastras ; & cinq des principales maisons de banque de Paris , s'en étoient chargées moyennant un intérêt de huit & dix pour cent. Mais elles ont appris que le Roi

d'Espagne avoit résolu de créer pour une pareille somme de papier-monnoie , & en ont été si alarmés que l'affaire se trouve suspendue. M. Necker leur a su mauvais gré de prêter leur crédit à l'étranger dans un moment où l'Etat pourra en avoir besoin. L'effet qui résulte de ceci est tellement défavorable à l'Espagne , qu'on ne peut négocier aucune traite sur Madrid.

Nous avons ici un riche gentilhomme de Valence , moitié dévot , moitié libertin , qui supporte le scandale des mœurs de la capitale , en faveur des plaisirs qu'on y goûte. Nous avons aussi une certaine Dlle Misi qui est bien le morceau le plus ragoûtant dont on puisse tâter , & qui revêt de l'air d'honnêteté & de candeur le plus séduisant , une connoissance fine & profonde de son art. Ces deux personnages se sont trouvés , il y a quelque temps , près l'un de l'autre , à l'amphithéâtre de l'opéra. On se parle , on se plaît (l'Espagnol est connu pour avoir cent mille écus de rente) on se donne la main en sortant du spectacle , on soupe chez la Demoiselle. Il se fait tard , on convient de rester ensemble jusqu'au jour : un lit voluptueux recèle les appas qui avoient frappé Don Qu..... , & il a disparu. La belle étoit étonnée de ce peu d'empressement ; elle apprend qu'il s'est retiré dans un cabinet voisin , pour remplir des devoirs ordinairement oubliés dans un lieu destiné à rendre hommage aux divinités mortelles. Arrive enfin le Cavalleros bien repentant du péché qu'il va commettre ; & après une nuit où Morphée

perdit une partie de ses droits , tel est le discours que lui tint l'adroite courtisane. —

» Mon cher Cavalier, que penserez-vous de
 » moi , de ma facilité & de l'infame métier
 » que je fais ; moi , issue de l'une des plus
 » anciennes familles de la Bretagne , élevée
 » dans les sentimens de l'honneur & de la
 » vertu , née avec quinze mille livres de ren-
 » te , aimée , adorée de mes parens.... ? J'ai
 » tout sacrifié pour suivre un séducteur....
 » (Ici deux ruisseaux de larmes inondent le
 » beau sein du monde.) Ah , que ne puis-je
 » me retirer de cet état de crime & d'opprobre !
 » mon cœur n'est point corrompu , il brûle
 » de rentrer dans la bonne voie ; si les se-
 » cours d'un mortel honnête & bienfaisant se-
 » condoient ses dispositions , je me jetteroie
 » dans un couvent , j'irois y expier mes fau-
 » tes par les remords & les austérités... » —

» Grand Dieu , s'écrie l'Espagnol transporté ,
 » avez-vous permis que je commisse un énor-
 » me péché pour retirer une ame du vice ?..
 » parlez , ma céleste personne , que vous faut-
 » il ? — Comment , Monsieur , seriez-vous un
 » ange envoyé pour me retirer du chemin de
 » la perdition ? Quelles obligations éternelles ,
 » moi , mon pere & ma charmante petite sœur
 » Emilie , ne vous aurions-nous pas ?... »

Après des instances vives d'un côté , & bien des petites façons de l'autre , la belle déclare qu'elle se convertira sur le champ , si on lui remplace au moins la rente de son patrimoine. Cinquante mille écus qu'elle placera au dernier dix , la remettront , quant à la fortune ,

dans l'état où elle étoit avant ses premiers
 égaremens. — « N'est-ce que cette misère,
 » s'écrie D. Quar... ? vous aurez cette som-
 » me à l'instant : des écarts dont on se re-
 » pent, donnent un nouvel éclat à la vertu
 » qui reprend tous ses droits.... le chocalar,
 » un fiacre... ! » L'Espagnol transporté vole
 chez Busoni, son banquier, prend cinquante
 mille écus en billets de la caisse d'escompte &
 les apporte à la belle qu'il trouve en grand
 bonnet, & la vie des saints à la main, ou-
 verte à celle de la Magdelaine. Il la conjure
 d'accepter cette bagatelle & de lui permettre
 d'aller de temps en temps la fortifier dans sa
 pieuse résolution. On promet tout ; D. Quar...
 est enchanté ; il fait de fréquentes visites &
 trouve toujours de nouveaux motifs d'édifi-
 cation : il se garde bien de rien demander de
 contraire à une conversion qui étoit son ou-
 vrage, il eût été mal reçu. Une semaine se
 passe, on ne parloit plus de couvent : un beau
 jour l'Espagnol trouve la porte de sa belle
 sainte, fermée pour lui ; le jour même il ap-
 prend qu'elle a rouvert ses bras, son cœur,
 son hôtel, à de jolis cavaliers fort peu chas-
 tes, il est furieux, court chez le Magistrat. —
Je suis trompé, pillé, volé, je demande justice. —
Monsieur, lui répond-on, ces cinquante mille écus
faisoient-ils toute votre fortune ? — Non, Monsieur,
ce n'est pas la moitié de ma rente annuelle. —
Tant mieux, car vous seriez un homme ruiné.
Vous avez courtisé assiduellement la Demoiselle ; elle
vous a accordé ses faveurs, vous lui avez porté
en pur don cinquante mille écus ; ils sont à elle :

ces créatures ont le droit d'attacher à leur complaisance, le prix qu'on veut bien leur en donner..... D. Quar... furieux a conté par-tout son aventure; on en a ri & l'on boit avec délices chez la Demoiselle Misy d'excellent vin de Xerès à sa santé.

Les ouvrages du gentil Bernard, ont conservé long-temps le mérite de la nouveauté. On fait que, hors *Castor & Pollux*, il n'a rien confié aux presses. La piece suivante a échappé aux libraires qui se sont enrichis des dépouilles de son porte-feuille. Elle a été faite à l'occasion d'une scene de lubricité qui avoit été apperçue à travers des fenêtres mal fermées.

LES ORGIES.

Depuis le jour où, captive en ses rêts,
Vénus parut en attitude honnête,
Le Dieu du jour, qui l'observa de près,
Se repentir d'avoir troublé la fête?
Depuis ce temps tous mysteres d'amour,
Gentils ébats, pieuses liturgies,
Lui sont plaisirs interdits pour le jour:
Pour célébrer les nocturnes orgies,
Amour attend qu'il ait fini son cours,
Et ses bons tours ne se font qu'aux bougies.
Un jour Phébus tout plein de ses regrets,
Lui dit : faut-il qu'un éternel mystere
A mes regards dérobe tes secrets
Et que la nuit en soit dépositaire?
Oublie, *Amour*, que mes yeux indiscrets
Ont dévoilé les plaisirs de ta mere.
J'ai beau tout voir, il est certains attrairs,

Ah ! cher... *Amour*, fais que je les éclaire !
 Je le veux fort, dit le dieu de Cythere :
 Dans mon domaine il se trouve un palais ,
 Sérail commode , où tu peux t'introduire ;
 J'y vais , suis-moi , j'ouvrirai les volets .
 L'enfant malin qui cherche à le séduire ,
 Le mene droit , non dans ces lieux sacrés ,
 Des vrais amours asile inviolable
 Où tout respire une mollesse aimable ;
 Mais dans ces lieux des *Graces* ignorés ,
 Réduit impur de la luxure impie ,
 Vieux temple où git la mollesse accroupie ,
 Asile enfin où se sont retirés
 Amours bâtards à Lampsaque adorés .
 Phébus y voit des prêtresses lascives
 Qui provoquoient des satyres en feu :
 Armes ton char des flammes les plus vives ,
 Lui dit l'*Amour* , & nous verrons beau jeu .
 Phébus agit , pénètre , s'insinue .
 Bras découverts & gorge à demi-nue
 S'offrent d'abord ; ornement superflus
 Voiles fâcheux , ne tiennent déjà plus ;
 Lieu plus secret , nudité moins connue
 S'ensuit bientôt , & le jeu continue
 Tant & si bien qu'à la fin aux regards
 Spectacle entier s'offre de toutes parts .
 Lubricité qui préside à la fête ,
 S'en applaudit & soudain leur apprête
 D'anriques jeux inconnus de nos jours .
 Du temps des Grecs , *Vénus aux belles fesses*
 Avoit un temple où d'impures prêtresses
 Sacrifioient au plus vil des amours .
 Tel sacrifice en pareil sanctuaire
 Convenoit fort , Phébus avec horreur

Voit célébrer ce profane mystère.

J'ai cru trouver les Graces & ta mere,

Perfide *Amour*, quelle étoit mon erreur !

Je crois ici reconnoître au contraire

Les noires sœurs, compagnes de Cerbere,

D'un vain éclat, vous qui fûtes frappés,

De vils objets adoreurs fantasques,

Pendant qu'ici je fais tomber les masques,

Venez mortels & soyez détrompés.

Le Dieu finit & ses mains irritées

Ont à nos yeux arraché le bandeau,

Ribauds punis, Laïs décréditées,

Une autre fois tirez mieux le rideau.

De Versailles, le 12 Septembre 1780.

LADY Barimore, très-connue à Paris par le grand nombre d'amans qu'elle a rendus heureux, vient de mourir d'une maladie de poitrine à l'âge de trente ans. Elle étoit veuve du Lord Barimore, de l'une des plus anciennes familles d'Irlande. C'est de cette branche que Dubarry surnommé *le Roué*, s'étoit fait descendre.

On ne parle que de l'aventure du Chevalier de ***, aujourd'hui Marquis de ***, lieutenant aux gardes françoises, & d'un jeune garde du corps âgé de dix-neuf ans. Voici comme chacun d'eux la raconte.

Le Marquis. J'étois de garde, le soir il faisoit chaud, j'ôte mon pesant uniforme, je mets une redingote & vais respirer le frais sur la terrasse du château. J'y rencontre un jeune homme avec une femme sous les bras :

je la fixe , le Cavalier le trouve mauvais , nous nous battons , je reçois deux blessures légères ; le lendemain je me rappelle qu'il est défendu de se battre étant de garde , sous peine de vingt ans de prison ; je suis sûr que de bons amis instruiront le Maréchal de mon aventure ; j'ai donné ma démission pour prévenir les suites.

Le Garde. Je me promenois seul sur la terrasse , j'y trouve un homme en redingote , il m'accoste , m'offre de l'argent & des présens , & me fourre les mains dans les ***. Je le saisis au collet en lui disant à qui il a affaire , il me décline son nom & son état. Nous quittons la terrasse , nous nous battons & je donne à mon B..... deux grands coups d'épée.

C'est à cette dernière version qu'on s'en rapporte. Ce qu'il y a de certain , c'est que l'officier aux gardes avoit dix-huit ans de service , étoit des premiers à avoir la croix , & qu'il a été obligé de quitter son corps. Il a eu ordre de ne point paroître à Versailles.

Le Marquis de *** , ambassadeur de la Cour de *** , a été nommé malgré lui à la vice-royauté de ***. On prétend que c'est le Duc d'Aranda qui lui a joué ce mauvais tour. M. de *** devoit partir le mois prochain pour aller occuper sa nouvelle dignité ; mais il a allégué différens prétextes pour différer son départ jusqu'au printemps prochain. Il en est d'autant plus charmé qu'il auroit été désagréable pour lui de faire un aussi long voyage avec une blessure qu'il vient de recevoir de Vénus. Cette Vénus est une jeune & jolie

personne de corfou , qui est depuis quelque temps dans notre capitale & que nos amateurs & paillards honteux courtoisent assiduellement. S. E. tient un des premiers rangs parmi ces Messieurs & n'a pu résister aux charmes de la belle Grecque. La clef de son coffre-fort lui a bientôt ouvert la porte de son cœur , & l'Ambassadeur a goûté , pendant quelque temps , les douceurs de l'amour dans les bras de la Dulcinée ; mais comme rien n'est durable dans ce bas monde , il s'est apperçu , un beau matin , que la perfide l'avoit mis dans la nécessité d'avoir recours à la salubre faculté qui épuise sa science pour effacer les traces de funestes jouissances.

De Paris , le 16 Septembre 1780.

LE vrai n'est pas toujours vraisemblable : C'est ce qu'on pourroit appliquer aux Anecdotes secrètes du Czar Pierre-le-Grand & de Catherine , qui paroissent en ce moment au demi jour. C'est un petit volume dont le manuscrit Russe a été , dit-on , remis à M. de Voltaire , peu de temps avant sa mort. L'éditeur proteste que les faits sont de la plus exacte vérité , & déclare que la plupart se sont passés sous les yeux de la personne à laquelle on en est redevable , & qui résidoit alors en Russie , revêtue d'un caractère public. Il avertit que les Mémoires publiés jusqu'ici sur la vie de la célèbre Catherine I & qu'on attribue au Baron Hussen , furent écrits à la hâte & sans exactitude , sous la dictée du Duc de Hollstein-

Gottorp , gendre de l'Impératrice ; de manière que les choses y sont entièrement dénaturées. En effet , pour peu que l'on réfléchisse à l'alliance de ce Prince avec Pierre & Catherine , on est persuadé des précautions qu'il a dû prendre pour ensévelir , ou du moins pour altérer les vérités dures & humiliantes qui les concernoient. Que celui qu'on appelle *Grand* , est souvent petit , quand en lui on ne voit que l'homme ! & que les hasards de la fortune sont bizarres ! pour en trouver des exemples frappans , il ne faut que jeter un coup d'œil sur la vie secrète de Pierre & de Catherine.

Catherine étoit en 1702 à Marienbourg (*) abandonnée par la mort de son pere & de sa mere , à la seule Providence. Le pasteur de cette ville la recueillit chez lui comme pauvre orpheline ; mais il mourut peu de temps après : Catherine retomba dans la plus affreuse misère. M. Gluck , archiprêtre de la province , s'étant rendu dans cette ville , visita d'abord la maison du ministre défunt ; il s'attendrit à la vue de cet enfant qui lui demandoit du pain : il la prit en affection , & la fit élever comme ses propres enfans. Catherine parvint à l'âge de seize ans dans cette heureuse position ; mais , à cette époque où la nature se fait vivement sentir dans les deux sexes , elle inspira l'amour le plus vif au fils

(*) Cette ville n'existe plus : elle étoit sur les confins de la Lithuanie & de la Livonie.

de M. Gluck. Cet honnête ministre prit le parti d'écarter Catherine, il lui fit épouser un jeune Trabant, qui se trouvoit pour lors en garnison à Marienbourg; mais par une fatalité singulière, ce Trabant partit dès le second jour de son mariage pour joindre Charles XII qui poursuivoit Auguste. Cet abandon remit Catherine sous la garde de son bienfaiteur; lorsque le Maréchal Scheremetof, général des troupes Russes, assiégea Marienbourg & l'investit. Le digne pasteur M. Gluck ayant été député vers le général, se présenta dans sa tente avec toute sa famille & ses domestiques. Au milieu de ce cortège intéressant, Schéremetof distingua Catherine, & se l'appropriâ comme un premier droit de sa conquête. Catherine charma son vainqueur, mais le bonheur qu'il goûtoit près d'elle, fut bientôt éclipsé. Il reçut l'ordre de rejoindre sur le champ son Souverain dans la Pologne; Menzikoff prit son commandement en Livonie, & obtint du Maréchal, la cession de Catherine. Menzikoff étoit jeune, aimoit le plaisir, il plut à sa jeune esclave qui devint sa maîtresse. Les deux amans vivoient heureux, lorsque le Czar passa par Rottebourg où ils demeuroient, & logea chez Menzikoff son favori. Catherine lui plut, il lui ordonna de porter le flambeau dans sa chambre, lorsqu'il iroit se coucher. Menzikoff gémit, mais son amante obéit, passa la nuit avec l'Empereur, & en reçut le lendemain matin un ducat. Ce Monarque aimoit beaucoup les passades amoureuses, & tel étoit son prix. L'adroite Catherine

reprocha vivement à Menzikoff la foiblesse de son amour, qui l'avoit exposée à l'autorité de son maître; il fut sensible à ses plaintes & l'en aima davantage. Il oublioit dans la jouissance, l'apparition fatale de son maître; il étoit loin de prévoir son prochain retour, lorsque tout-à-coup il reparut : attiré par les plaintes qu'excitoient les exactions de Menzikoff, il voulut s'en convaincre & les punir. Le Czar avoit sa maniere avec ses favoris, s'il vouloit les soustraire aux loix; c'étoit de leur administrer quelques coups de bâton bien appliqués; après quoi, il leur rendoit ses bonnes grâces. Menzikoff n'en fut pas quitte à si bon marché; il perdit encore sa maîtresse. *Ecoute, lui dit le Monarque, Catherine me plaît, je la garde; & il faut que tu me la cede. Menzikoff de s'incliner & de se taire. Mais, ajouta le Czar, tu ne songes pas, sans doute, que cette fille est mal vêtue; ne manque pas de lui envoyer au plutôt de quoi s'habiller, il faut qu'elle soit bien nippée.* Pierre voulut-il faire restituer ainsi une portion des richesses usurpées par Menzikoff, sur ses sujets?... Quoi qu'il en soit, il fit aussi tôt empaqueter les vêtemens de Catherine, y ajouta un écrain de diamans, & les lui fit porter par deux esclaves qui l'avoient précédemment servie. A la vue de tant d'habits qu'elle reconnoissoit, elle vole vers le Czar, l'entraîne dans son appartement, & prenant un ton adroitement sérieux; elle lui dit : *tout ce que je vois, m'annonce que je suis ici pour y rester, tant que ce sera votre volonté: cela étant, il est bon que vous voyiez toutes les*

richesses que j'y apporte. Elle défait sur le champ, le paquet, & s'écrie en souriant : *Voilà le bagage de l'esclave de Menzikoff.* Elle ouvre l'écrain, & dit tout haut : *l'on s'est trompé ; voilà un meuble qui ne m'appartient pas, & que je ne connois point.* (Une seule bague fut évaluée vingt mille roubles ou cent mille livres.) Elle regarde alors fixement le Czar : *cela est-il, lui dit-elle, de mon ancien ou de mon nouveau maître ? Si c'est de l'ancien, ajouta-t-elle, il congédie magnifiquement ses esclaves.* Cependant, elle eut à peine fini ces mots, qu'un dernier sentiment de tendresse la fit rentrer en elle-même : elle pleura, parut interdite, garda le silence, & ne le rompit qu'en regardant tendrement le Czar : *Vous ne me dites rien, s'écria-t-elle, j'attends votre réponse. Si c'est un présent de mon ancien maître, il n'y a pas à balancer, je lui renvoie le tout ; je ne garde que cette petite bague pour me faire souvenir de de ses anciennes bontés pour moi. Mais si ces dons me viennent de la générosité de mon nouveau maître, je les lui rends ; je n'en veux pas à ses richesses, j'attends de lui quelque chose de plus précieux.* L'artificieuse esclave disoit vrai, mais Pierre étoit loin de pénétrer le but ambitieux qui la dévorait déjà. Enchanté, brûlant d'amour, il ne lui répondit qu'avec les yeux de la passion. — L'Empereur partit pour Moskou, il enjoignit à son capitaine des gardes d'y conduire Catherine avec le plus grand secret, & de la traiter avec la déférence la plus respectueuse. Arrivée dans cette capitale, elle demeura chez une Dame que le Czar

avait indiquée dans un quartier désert ; c'est là qu'elle passa trois années dans l'obscurité, y recevant si mystérieusement son amant, qu'il ne s'y rendoit qu'accompagné d'un grenadier, qui conduisoit son traîneau. Insensiblement, il se relâcha : des rendez-vous réguliers furent d'abord assignés à ses Ministres dans l'appartement de Catherine : les affaires les plus importantes de l'Empire, se traitoient en sa présence ; il voulut même qu'elle opinât librement dans son conseil, & le Czar eut plus d'une fois sujet de s'applaudir de ses décisions.

Cette femme avoit en effet une pénétration très-rare, un esprit supérieur. Dans les affaires les plus critiques, son génie adroit lui suggéroit des expédiens & des solutions qui échappoient à l'habitude & à la sagacité des Ministres.... L'admiration du Czar ne faisoit qu'accroître son amour. Elle devint mere. Ce nouveau titre la rendit encore plus précieuse à Pierre ; il ne la quittoit point. Catherine ne douta plus du cœur de son maître ; bien assurée de son ascendant sur lui, elle s'occupa de l'ambitieux dessein de devenir son épouse. Les conjonctures étoient favorables par la discorde qui régnoit dans la famille royale ; elle eut l'art de l'accroître encore, en feignant de vouloir l'éteindre.

Le Czar répudia sa femme Eudoxie, & condamna son fils Alexis à une mort honteuse ; il épousa (*) Catherine, qui abjura le ca-

(*) Le 17 Mars 1711.

tholicisme dans lequel elle étoit née , & le luthérianisme dans lequel on l'avoit élevée.

Sur ces entrefaites , le Trabant auquel on l'avoit mariée à Marienbourg , se trouve à Moskou , au nombre des prisonniers faits par Pierre à la bataille de Pultawa : Il apprend la miraculeuse fortune de sa femme , il ose fonder des espérances d'élévation , il confie son secret au Commissaire Russe , chargé du détail des prisonniers. Celui-ci en fait son rapport au Czar , & le Trabant indiscret est envoyé en Sibérie , où il finit ses jours misérablement en 1721.....

Pierre marche à la rencontre des Turcs , son ardeur pour la victoire le fait voler au-devant d'eux , il s'engage imprudemment dans des défilés sans issue ; l'armée des Turcs l'environnoit de toutes parts , il ne pouvoit leur échapper , il étoit perdu ; le génie de Catherine le sauva.

Désespéré de sa position honteuse , le Czar s'abandonnoit dans sa tente à une douleur insensée , il fait défendre l'entrée de sa tente. Catherine y pénètre , & de ce ton qui étonne , & qui ranime le courage , elle lui dit : *Avant de se livrer au désespoir , il y a encore un expédient à tenter. Il faut conclure une paix la moins désavantageuse possible , en corrompant , à force de présens , le Camarcan & le Visir Méhémét-Baltagi. Je vous réponds du succès de la tentative , par la connoissance que j'ai du caractère de ces deux Ministres. Le Comte de Torkoi m'en a fait la peinture dans les dépêches qu'il m'a fait lire. Et sans donner au Czar le temps de lui répondre ,*

elle sort de sa tente , & lui amene l'homme qu'elle jugeoit propre à conduire habilement cette intrigue , & lui donne elle-même les instructions nécessaires pour en assurer les succès.

Le député étoit déjà loin , lorsque l'Empereur , à peine revenu à lui-même , regarde fixement Catherine , admire ses ressources & en approuve le plan : *Votre expédient est merveilleux* , lui dit-il ; mais où trouverons-nous tout l'argent nécessaire ? — *Dans votre camp* , répondit-elle : j'ai mes pierreries , & j'aurai avant le retour de notre homme , jusqu'à la dernière obole de l'argent qui est ici. La seule chose que je vous demande , c'est que vous ne vous laissiez point abattre , & que par votre présence vous veniez ranimer le courage de vos soldats.....

Le Czar enchanté , l'embrasse affectueusement , quitte sa tente & se rend au quartier du général Schéremetof.

Catherine animée , l'ame remplie de son objet , monte à cheval , parcourt tous les rangs de l'armée , caresse les soldats , réveille leur courage , & portant la parole aux officiers , elle leur dit : *Mes amis , nous sommes ici dans une conjoncture où nous ne pouvons sauver notre liberté qu'aux dépens de notre vie ou de nos richesses. En prenant le premier parti , qui est de mourir les armes à la main , notre or & nos bijoux nous deviennent inutiles. Employons-les donc à éblouir des barbares , pour les engager à nous ouvrir un passage. J'ai déjà sacrifié la meilleure partie de mes pierreries & de mon argent à cet effet ; ce qui m'en reste est tout prêt.... mais ce*

que je possède ne suffit pas , pour satisfaire l'avidité des hommes à qui nous avons affaire ; il faut encore que chacun de nous y contribue. Qu'as-tu à me donner , dit-elle ensuite à chacun en particulier ? Remets-le-moi tout-à-l'heure. Si nous sortons d'ici , tu le trouveras au centuple , & j'en ferai le rapport à l'Empereur , notre pere commun. Tout fut mis à ses pieds.

Le député revint , sa mission fut heureuse , & la paix se fit malgré les manœuvres de Charles XII qui ne cessoit de crier à Méhémet-Baltagi ; il ne faut que des pierres pour écraser tes ennemis. Ces armes seules suffisoient pour te livrer le Czar & jusqu'au dernier soldat de son armée , mort ou vif.

Ce fut à cette occasion qu'il s'attira de la part du Visir , une réponse digne du plus grand philosophe. Charles , désespéré de cet accommodement , prétendoit qu'il avoit trahi les intérêts & déshonoré les armes de son maître , en ouvrant au Czar , une retraite. Si je l'avois pris , répondit le Visir , qui auroit gouverné son Empire ? Réflexion bien sage , qui eut dû servir de leçon à ce Monarque inconséquent.

De retour à Moskou , Pierre ne donna plus de bornes à sa reconnoissance & à son amour pour Catherine ; il la couronna lui-même , lui fit prêter serment par ses peuples & lui donna non-seulement le droit de lui succéder , mais encore celui de se choisir un successeur. Tant d'honneurs & de gloire faisoient oublier à Catherine les premiers temps de sa vie , lorsque le hasard vint l'humilier par ce souvenir.

Un Envoyé du Roi de Pologne à la Cour

de Russie, retournant à Dresde, s'étoit arrêté dans une hôtellerie de Curlande, & avoit été témoin d'une querelle entre un des valets d'écurie & plusieurs de ses camarades : le premier juroit tout haut, & répétoit tout bas que d'un seul mot il pourroit faire rentrer en terre ses insolens adversaires. Le Ministre surpris du ton décidé de ce valet, s'informa de son nom & de sa condition passée. On lui répondit que c'étoit un malheureux Polonois nommé *Charles Scorrowski*; que l'on croyoit que son pere étoit un gentilhomme de Lithuanie, mort trop tôt pour le malheur de ce misérable, & d'une sœur qu'il avoit perdue de vue dès ce temps-là. Cette réponse fit ouvrir les yeux du Ministre sur la figure du valet; il s'imagina y appercevoir de la ressemblance avec les traits de Catherine. Le Ministre en plaisanta dans une lettre qu'il écrivoit à un de ses amis qui résidoit à la Cour de Russie, & cette lettre parvint au Czar.

En conséquence, il envoya ordre au Prince Repnin, gouverneur de Riga, de découvrir Charles Scorrowski, de s'emparer de lui, sans lui faire la plus légère insulte, & de l'envoyer sous bonne garde à la chambre de Police, chargée de la révision du jugement rendu contre ce prisonnier. Charles fut amené : pour réussir plus sûrement à le connoître, on l'entoura d'espions qui recueilloient toutes ses paroles, & pendant ce temps, on fit en Curlande des perquisitions secretes qui prouverent évidemment que ce valet étoit le propre frere de l'Impératrice.

Lorsque

Lorsque le Czar en fut assuré, il fit insinuer à Scorrowski de présenter une requête au Souverain lui-même, & qu'on lui fourniroit les moyens de parvenir jusqu'aux pieds du trône. Il suivit ce conseil, & fut introduit près du Czar à l'issue d'un dîner qu'il avoit fait incognito, chez Chapelow, son maître d'hôtel.

Scorrowski ne parut pas s'intimider à la vue du Monarque; il présenta sa requête, qui fut moins lue que sa figure examinée. Par ses réponses à une foule de questions que lui fit l'Empereur, il parut démontré que Catherine étoit sa sœur; il lui ordonna de revenir le lendemain. Pierre ayant, sous prétexte de *bonne chère*, proposé le dîner de Chapelow à Catherine, la partie fut arrêtée.

Tandis qu'ils étoient à table, on introduisit Charles Scorrowski. Le Czar affectant de ne plus se rappeler le sujet de sa requête, répéta les questions de la veille: Scorrowski fit les mêmes réponses. Chaque phrase de Charles frappoit d'étonnement Catherine; & le Czar pour l'accroître encore, lui dit pourtant avec le ton de l'intérêt: *Catherine, écoutez un peu cela, n'entendez-vous rien à ces propos?* Elle changea de couleur & ne répondit qu'en bégayant. *Mais*, ajouta vivement le Czar, *si vous n'y comprenez rien, je le comprends bien, c'est qu'en un mot cet homme-là est votre frere.* Allons, dit-il à Charles, *baise tout-à-l'heure le bord de sa juppe & sa main en qualité d'Impératrice, & après cela embrasse-la comme ta sœur.*

A ces mots, Catherine interdite, perdit

connoissance. Lorsqu'elle fut revenue à elle, Pierre lui dit pour la rassurer : *Quel si grand mal y a-t-il donc à cette aventure ? Eh bien ! c'est un beau-frère, S'il est homme de bien, & qu'il ait quelque talent, nous en ferons quelque chose de grand. Mais consolez-vous : je ne vois rien dans tout cela dont on doive s'affliger...*

Le génie de Catherine avoit tellement enchaîné le Czar, qu'il sembloit que rien ne l'en pût détacher. La découverte d'un valet beau-frère ne fut pas capable d'altérer son amour pour elle : devoit-il croire en effet qu'une esclave dût avoir une origine bien brillante ! L'aventure du monde la plus outrageante pour lui, ne fut pas même capable de le refroidir envers elle.

L'Empereur étant à Strélémoite, maison de plaisance à quatre lieues de Cronstadt, chargea Villebois, gentilhomme Breton qu'il avoit affectionné, d'un message secret auprès de la Czarine, qui demouroit alors au port de Caër, à l'entrée de la baye de Pétersbourg. Le froid étoit rigoureux ; Villebois but largement de l'eau de vie, & arriva au palais sans avoir cependant aucune apparence d'ivresse. Son malheur fut d'attendre l'ordre de l'Impératrice, dans un cabinet, dont les poêles excessivement échauffés, mirent la tête de Villebois en fermentation.

Il étoit dans cette effervescence, lorsqu'il fut introduit dans l'appartement de Catherine qui étoit encore dans son lit. Les Dames chargées de l'y conduire, se retirèrent par respect pour l'envoyé secret de l'Empereur. Ce frè-

nétique à la vue d'une belle femme étendue , perd la tête , oublie son message , s'élance brutalement sur l'Impératrice , & couronne son attentat sans lui donner le temps de revenir de son trouble & d'appeller ses femmes.

Le Souverain de retour , apprend cet outrage inoui , mais on étoit loin de s'attendre à la tempérance de son jugement , & des réflexions qui le lui inspirerent. Je connois assez , dit-il , *le naturel & le caractère de cet officier pour être persuadé que la réflexion n'a eu aucune part à son action.* Villebois étoit garotté dans sa prison , & dormoit tranquillement : je parie , continua l'Empereur , *que lorsqu'on lui demandera , à son réveil , pour quel sujet il est en prison ; il ne le saura pas , & qu'en lui rapportant toutes les circonstances de son action , il n'en voudra rien croire.* Cependant comme il faut un exemple , qu'on le mette pour deux ans à la chaîne. Villebois fut mis aux galeres , & rappelé au bout de six mois pour rentrer dans ses charges. Cet excès de tolérance de la part du Czar , dans la conjoncture la plus sensible , n'étoit ni mépris des préjugés , ni dégoût des charmes de Catherine ; il ne faut , pour s'en convaincre , que considérer la différence de sa conduite , dans une aventure à-peu-près semblable , mais dont les circonstances étoient à la vérité fort différentes. Il s'agit d'un chambellan nommé *Moëns de la Croix* , François d'origine , dont la figure avoit séduit l'Impératrice , qui le rendit heureux. L'imprudence des deux amans les découvrit. Le premier instant du Czar fut terrible ; dans sa fureur ,

il vouloit absolument qu'une assemblée des Etats fit le procès de Catherine & l'immolât publiquement à sa juste vengeance ; & ce ne fut qu'aux remontrances & à l'amour de ses filles qu'il sacrifia son ressentiment envers elle , pour le faire réjaillir sur de Moëns. Des commissaires furent nommés pour le juger , & il voulut les présider lui-même & interroger le coupable. Moëns fut condamné à être décapité.

Cette mort éclatante ne fut pas le terme des emportemens de l'Empereur. Sa vengeance lui dicta le cruel plaisir de montrer à Catherine le cadavre sanglant de son amant : pour la rassasier de ce spectacle , il la conduisit au pied de l'échafaud même , qui lui fit traverser de tous les côtés. Quelle horreur ! & quelle clémence à l'égard de Villebois !.. Cette contradiction apparente du cœur humain , n'est pas difficile à résoudre...

Pierre mourut peu de temps après. Mais est-il vrai que Catherine ait vengé Moëns : on l'a dit : il paroît constant que la mort du Czar fut la suite d'une rétention d'urine occasionnée par un ulcère enflammé qui fermoit le col de la vessie....

Catherine se consola de l'époux & de l'amant. Les Princes Menzikof & Sapicha posséderent son cœur pendant les deux dernières années de sa vie. Cette femme célèbre sembloit être d'une nature particulière : aux grâces , aux foiblesses , aux passions de son sexe , elle réunissoit le courage , la prévoyance , le jugement & l'activité du nôtre. L'empire Russe

sous son regne acquit un lustre qui le rapprocha des Etats civilisés de l'Europe.

Nos aristarques laissent rarement échapper l'occasion de donner les étrivieres aux prétendus philosophes de nos jours. Voici quelques nouveaux échantillons de leur causticité. Un anonyme ayant, après dix ans d'oubli, donné l'examen du *Comte de Warwick*, tragédie de M. de la Harpe, a mis en tête, cette épigraphe.

Qu'on vante en lui sa foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur & sa civilité,
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris & suis prêt à me taire.
Mais

Ce *mais* est une dure restriction que l'abbé Royou, digne héritier du fameux abbé Desfontaines, n'a pas manqué de paraphraser, en ajoutant avec complaisance, ses réflexions à celles de l'examineur. « La critique, dit-il, » n'est vraiment utile qu'autant qu'elle peut » détromper les esprits, d'une ignorante admiration pour des ouvrages indignes de louanges, ou.... Dans tous ces cas, une critique » de *Warwick* n'étoit pas fort utile. C'est » un de ces ouvrages médiocres confondus » dans la foule des tragédies oubliées. Il » est vrai que ce début de M. de la Harpe fit » dans le temps concevoir quelque espérance... » mais un auteur à qui la présomption & des » éloges prématurés ont tourné la tête, s'imagine aussi-tôt que le public revenu de sa

» premiere indulgence , juge à la rigueur ce
 » qu'il avoit accueilli avec complaisance , que
 » l'envie s'est irritée contre lui & que son
 » rare mérite lui a suscité une foule d'en-
 » mis. Tel est le cas où se trouve M. de la
 » Harpe , qui ne cesse de crier contre ses en-
 » nemis & ses envieux ; mais à qui ses chû-
 » tes peuvent-elles faire envie ? & quels au-
 » tres ennemis peut-il avoir que ses ouvrages
 » & son amour-propre ?... Quel mal cepen-
 » dant , quel tort ont fait à M. de la Harpe ,
 » & ses œuvres décriées & l'obstination du
 » public à ne point les lire ? ne s'est-il pas
 » vu renté pendant long-temps du prix aca-
 » démique pour des pieces de vers dont on
 » n'a pas retenu un seul hémistiche ? Ne se
 » voit-il pas maintenant enfoncé jusqu'aux
 » oreilles dans le fauteuil illustre ? N'a-t-il pas
 » été récompensé par des Ministres , pour d'in-
 » sipides écrits , comme Chérile fut payé par
 » Alexandre ? Ne partage-t-il pas avec le fa-
 » meux M. d'Alembert le commandement gé-
 » néral de toute la milice encyclopédique ?
 » Quelle est enfin la fortune littéraire que
 » M. de la Harpe n'ait pas obtenue ? & M. de
 » la Harpe se plaint du mal que lui ont fait
 » ses ennemis ? Je le demande encore , quel
 » mal lui ont-il fait ? Ils lui ont ôté l'estime
 » du public pour ses talens littéraires ; si
 » c'est un mal pour lui , c'est un mal qu'on
 » se fait toujours avec un mérite comme le
 » sien. »

Dans un autre article où l'abbé Royou vient
 à parler du charlatanisme de cette troupe de

*Diogenes affublés du manteau philosophique, & de
ses talens à faire des dupes & des victimes.*

» Un immense Dictionnaire s'acheve, dit-
» il : semblable au magasin d'un théâtre dans
» lequel on voit plusieurs habits d'Arlequin,
» auprès d'un manteau de pourpre, (compa-
» raison frappante,) cet ouvrage indigeste est
» étalé avec pompe dans la boutique Ency-
» clopédique. En dehors, sur un trépied, est
» le Fripier en chef qui harangue la multi-
» tude ; un Enthousiasme factice anime tous
» ses discours. Il ne parle que par apostro-
» phes ; il ne gesticule que par convulsions ;
» sa tête chauve lui donne l'air d'un inspiré ;
» son éloquence est dans ses poumons ; il
» crie d'une voix de tonnerre, *Entrez, Mes-*
» *seurs, entrez, vous allez voir le chef-d'œuvre*
» *de l'esprit humain, l'évangile moderne, le livre*
» *par excellence !* JEUNE HOMME PREND ET
» LIS. (Calot n'eût pu mieux tracer le portrait
» de M. Did....) Et le public enchanté, court
» en foule troquer son argent contre une masse
» d'ennui. »

» Vous parlerai-je d'un autre Charlatan,
» secrétaire d'une académie qui de temps en
» temps, régale de ses productions alambi-
» quées ; un troupeau de caillettes & d'illu-
» minés ? Il promène d'abord ses regards sur
» l'admiratif auditoire, il tire de sa poche le
» manuscrit précieux : il le déploie avec grace :
» enfin il commence ; sa voix, (quoiqu'il soit
» fort douteux qu'il en ait une,) perce les
» timpans les plus endurcis : on le voit s'ar-
» rêter avec complaisance, mais cependant

» d'un air de modestie, aux endroits qu'il croit
 » ingénieux; c'est le signal convenu. Aussi-tôt
 » les mains de claquer, les *bravo* de rouler,
 » le charmant secrétaire de humer, en se pa-
 » vanant, cette douce fumée dont il est si
 » avide. »

Le rire involontaire qui vous échappe & dont je n'ai pu me défendre, prouve assez, Monsieur, avec combien d'esprit & d'adresse cet abbé Royou manie le ridicule.

La Demoiselle Montauban, une de nos célèbres courtisannes & autrefois danseuse à l'opéra, vient de mourir à Montpellier où elle s'étoit rendue pour travailler au rétablissement de sa santé que les fonctions de son état avoient prodigieusement délabrée. Avant son départ, elle a eu soin de distribuer ses faveurs empoisonnées à un grand nombre d'amateurs. On la regrette cependant, parce qu'elle joignoit beaucoup d'esprit à beaucoup de rouerie.

Un Procureur, rue Simon le Franc, s'est jetté ces jours-ci dans le puits de sa maison: ses amis ne lui connoissant aucune mauvaise affaire, ne peuvent deviner la cause qui a pu le porter à un pareil excès; les mauvais plaisans dont cette ville abonde, disent que c'est pour y chercher la vérité.

Articles détachés du Code-d'amour Parisien, mis en musique par Albanese.

N'aimez jamais qu'on ne vous aime;
 L'amour n'est rien si l'on n'est deux.

Veut-on changer, changez de même;
C'est le vrai moyen d'être heureux. *bis.*

Quand un cœur à vous s'abandonne,
Prenez-le pour ce qu'il vaut :
Souvent l'inconstance le donne,
Et le reprend presque aussitôt. *bis.*

Est-il étrange qu'une belle,
Après vous fasse un autre choix ?
Souvenez-vous qu'une infidelle,
Ne l'est jamais pour une fois. *bis.*

Vous prites la place d'un autre,
Il faut que chacun ait son tour :
Un rival succède à la vôtre,
Tel est le tran-tran de l'amour. *bis.*

De Versailles, le 18 Septembre 1780.

ON attribue à la maison Girardot Haller & compagnie, le mauvais succès de l'emprunt qu'a voulu faire la Cour d'Espagne. On fait que cette maison est la même que M. Necker a quittée pour courir la carrière du ministère, qu'il y a laissé en commandite la majeure partie de sa fortune, & qu'il la charge de toutes les opérations de banque relatives aux finances de l'Etat. C'est elle qui a fourni presque tous les fonds du dernier emprunt viager pour le Roi & qui a ménagé avec tant d'adresse la vente des actions, qu'elle a enfin réussi à les négocier à bénéfice. La Cour d'Espagne avoit chargé les Vandenyver, Cottin, Rilliet & Batbedat de son emprunt; ces qua-

tre maisons avoient déjà fourni huit millions, l'alarme qui s'est répandue a compromis leur crédit au point qu'on craignoit avec quelque fondement des embarras dans leurs payemens. Un courier extraordinaire dépêché de Madrid, vient de leur apporter une remise suffisante pour y faire face, & le Duc d'Aranda a fait au Roi les plaintes les plus vives sur ce qui s'est passé à cet égard. On prétend qu'elles pourroient avoir des suites sérieuses.

Il vient de se répandre un nouveau & quatrième libelle infame contre M. Necker. M. de Maurepas l'a reçu par le courier de Geneve; M. de Vergennes par celui de Hollande; un autre Ministre par Liege, & beaucoup d'autres personnes par différentes routes. Il est très-mal imprimé & sur de mauvais papier. On reproche au directeur-général son édit concernant la vente des biens des hôpitaux & on veut lui prouver que c'est la plus mauvaise opération possible. On l'accuse de charlatanisme, & on soutient qu'il a volé la compagnie des Indes dans le temps qu'il étoit banquier. On critique la caisse d'Escompte en la décréditant, autant qu'il est possible. On passe en un mot toutes ses opérations en revue, & on les désigne d'une manière outrageante, mais nullement convaincante pour les personnes défintéressées qui veulent le bien.

M. de Sartine est alité depuis quelques jours d'un rhumatisme, ce qui empêche les intrigues ministérielles. M. Necker en est toujours l'objet. C'est un terrible homme que ce M. Necker qui ne veut pas donner d'argent sans qu'on

en rende compte, ce qu'on ne veut pas faire. Il a contre lui toute la Cour & tous les Ministres ; il n'a pour lui que le Roi qui le goûte beaucoup & qui le soutient. Au dernier travail que notre jeune Monarque fit avec lui, il lui dit ces propres paroles, dont je garantis l'exactitude, parce que je les tiens de quelqu'un qui est dans la confiance de M. Necker : *Monsieur, je sais que vous avez beaucoup d'ennemis, qu'on cherche à vous dégoûter & à vous contrarier ; mais continuez vos opérations & soyez sûr que je vous soutiendrai ; comptez sur ma fermeté.*

La guerre & l'économie de M. Necker, auxquelles notre jeune & bon Roi se prête de si bonne grace, sont cause qu'il n'y aura point de voyage de Fontainebleau cette année. La Cour ira pourtant à Choisy & y séjournera depuis le premier Octobre jusqu'au six, & depuis le onze jusqu'à la fin du même mois à Marly.

On s'occupe présentement de la réforme d'une partie des officiers de la bouche de la Reine & de celle de la chambre du Roi ; le directeur général doit s'attendre derechef à de grands obstacles à surmonter ; mais il paroît que rien n'est impossible pour lui, & l'on espere qu'il consommera cette grande opération de la maison royale, que toute la nation indiquoit depuis si long-temps & qu'elle semble critiquer & désapprouver depuis qu'il s'agit sérieusement de l'exécuter. M. Necker trouvera de plus grandes difficultés encore dans la grande & petite écurie, qu'il est question de réduire aussi considérablement ; car il est de l'intérêt de

plusieurs personnes puissantes & en grand crédit de le faire échouer dans cette tentative.

De Versailles, le 20 Septembre 1780.

NOUS avons ri comme beaucoup d'autres, aux dépens de ces prophètes qui crient depuis quelque temps que la terre est altérée de sang, & qu'un incendie terrible couve sur la portion de ce malheureux globe, que nous occupons. L'état actuel des choses semble justifier leur prédiction. Une guerre aussi active de négociations, peut difficilement se terminer par la paix. La fermentation paroît portée au plus haut degré. On oppose de grands desseins à d'autres grands desseins, des alliances formidables à d'autres alliances, & tous les Souverains semblent dévorés d'une fièvre ardente qui ne pourra être calmée que par d'abondantes saignées. Les projets de la maison d'Autriche vous sont connus, ses adversaires vous le sont également; ils se réunissent; l'intérêt personnel des individus, celui de leur puissance & le maintien de la constitution Germanique, forment le lien d'une ligue redoutable : tous les ressorts de la politique, dit-on sur la terrasse des Tuileries, sont mis en usage à l'appui du plan le plus hardi peut-être qu'ait pu imaginer le grand maître à ce jeu : on veut opposer coadjutorerie à coadjutorerie : on veut donner un adjoint au chef de l'empire même; une confédération d'Electeurs, dont vous devinerez facilement le chef & les membres, s'occupe de l'exécution

de ce contre-projet, & l'Electeur de Saxe est l'objet de leur choix.

Telle est, assure-t-on, la grande affaire qui occupe maintenant notre ministère; le parti qu'il prendra est encore dans la coquille de l'œuf.

Lorsque vous aurez donné carrière aux réflexions pour lesquelles je viens de vous fournir une ample matière, rabaissez vos yeux sur les simples mortels, & amusez-vous du combat terrible que les conventions leur font livrer à la nature. Celle-ci l'a emporté dans l'aventure humiliante qu'un favori des Dieux vient d'offrir aux menus plaisirs des railleurs & des envieux.

Le beau D*** étoit aux eaux de Spa. Un gentilhomme Languedocien nommé de S*** & un Irlandois nommé M***, s'étoient engagés mutuellement à ne point jouer d'une semaine, sous peine de cent louis de dédit. Un jour M. de S*** trouve l'Irlandois pontant au pharaon, il lui demande les cent louis convenus. Celui-ci répond qu'il ne jouoit pas pour son compte, mais pour celui du Comte de D***, lequel étoit présent & en convint. Le Languedocien réplique que ces conventions particulières ne le regardent point, & prie M. de D*** de ne point se mêler de ce pari. Le dernier piqué lui adresse ces mots : *Quand un homme comme moi, Monsieur, vous dit une chose, vous devez la croire, vous êtes fait pour cela. — Il y a longtemps, Monsieur, répond le Languedocien, que vos tons de hauteur me déplaisent; je suis bien-aise que l'occasion se présente de vous le déclarer & de*

vous dire que je vous connois parfaitement bien ; vous n'êtes que le petit-fils d'un cabaretier de Bordeaux & nullement fait pour prendre un ton vis-à-vis qui que ce soit : si vous vous avisez de continuer celui que vous avez pris jusqu'à cette heure, je..... La fin de la phrase ne laissoit pas douter qu'il n'y eût bientôt un homme de moins sur la terre ; mais M. D*** étant estropié d'un bras par une blessure qu'il a reçue à la Grenade , n'a pas cru devoir demander satisfaction à son adversaire , qui a , dit-on , offert de se faire attacher un bras pour se battre. Il n'en est rien arrivé , & ce qu'il y auroit de plus désagréable pour celui contre qui sont les rieurs , si un homme qui a fait connoître sa bravoure en tant d'occasions que M. D*** ne pouvoit tirer gloire de sa modération en celle-ci , c'est que cette scene s'est passée en présence du Roi de Suede.

La chronique scandaleuse , politique & financière de la capitale , a fait déjà connoître le S. Hamelin qui , de clerk de notaire , est devenu législateur des finances , laissant par-tout les traces les moins équivoques d'une vocation marquée par le penchant le plus décidé à la rapine. Il a de l'esprit & de l'adresse : notre fin Gênévois en a été séduit & lui donne sa confiance. Il vient de rédiger un nouveau code des *parties casuelles* , très-défavorable à la magistrature inférieure. Cet ouvrage a été dénoncé au Parlement , mais le directeur général a promis de mettre de la douceur dans l'exécution , & cette compagnie n'y étant pas personnellement intéressée abandonne les tri-

bunaux subalternes aux exactions que ce code autorise.

De Versailles, le 24 Septembre 1780.

LE Duc de Coigny qui jouit d'un grand crédit, remue ciel & terre pour empêcher le directeur général de toucher à la petite écurie. Il a représenté au Roi que le service dont elle étoit chargée, ne pouvoit se faire avec plus d'économie & moins de chevaux. S. M. lui a répondu avec la même fermeté qu'à la Duchesse de Brionne, & s'est servi des expressions suivantes que je vous garantis exactes. *Je veux mettre l'ordre & l'économie dans toutes les parties de ma maison : ceux qui y trouveront à redire, je les casserai comme ce verre.* En disant ces mots, le Roi qui faisoit alors sa toilette, laissa tomber un gobelet de crystal, qu'il tenoit à la main & qui se brisa en mille pieces. Le Duc de Coigny n'osa pas repliquer que des comparaisons aussi frappantes n'étoient pas économiques ; il se retira disant à part soi, qu'il valoit encore mieux être rogné qu'être cassé. On attend M. Necker à l'article de la maison de la Reine : on assure qu'Elle l'a prévenu, qu'elle ne se soucioit pas de régler son ménage sur le ton de la rue S. Denis & d'avoir à porter la clef de sa cave dans sa poche. On a prétendu que les quatre fameuses diatribes contre le directeur général, étoient de la main de M. Cromot du Bourg, ancien aspirant au contrôle & maintenant surintendant des finances de *Monsieur* : on ajoutoit qu'elles avoient été imprimées au château de

ce Prince à Brunoï : on disoit enfin que M. Cromot étoit exilé. Tout cela est faux ; le fin Matois en fait trop long pour jouer à un tel jeu ou pour se laisser prendre sur le fait.

Il paroît que la maison de Bourbon adoptera peu à peu le systême de papier-monnoie. Si le danger de perdre l'Amérique Méridionale existe véritablement pour la Cour d'Espagne, elle a raison de préparer d'avance un palliatif à la secousse terrible qu'un tel événement donneroit à ce royaume : mais il n'est pas probable que ce moyen soit suggéré à notre directeur des finances par le Monarque du Nord qui daigne lui servir de guide : quoiqu'il en soit, on favorise tant que l'on peut, la circulation des billets au porteur de la caisse d'Escompte, & pour subvenir aux remboursemens qui résultent des réformes énormes faites depuis un an, on fera faire au garde du trésor royal des billets portant cinq pour cent d'intérêt & qu'on sera obligé de recevoir comme argent comptant dans les payemens.

De Paris, le 26 Septembre 1780.

LORSQU'UN livre est dangereux ou seulement inutile, on est bien en droit de demander à son auteur pourquoi il l'a fait, & à quel dessein, car il seroit souvent injuste de supposer des méchantes vues aux écrivains les plus pernicieux. Je vous le demande donc, M. B. de W... (*) quel est le but de vos

(*) Briffot de Warville.

Recherches philosophiques sur le droit de la propriété considéré dans l'état de nature ? quel a été votre objet en les écrivant , en les mettant sous la presse : montrez-nous le *cui bono* de votre travail. Votre livre ne sera qu'inutile au plus grand nombre , mais avouez qu'il peut être pernicieux aux têtes combustibles , les éblouir & donner lieu aux conséquences affreuses qui dérivent des principes monstrueux que vous y développez avec autant d'esprit que de vigueur : avouez que s'il ne suppose pas en vous de vices de cœur , il manifeste au moins un grand fonds de vanité & une aveugle prétention à la singularité , par laquelle on obtient malheureusement quelquefois la réputation.

Le Paradoxisme est le chemin que vous battez pour parvenir à la gloire , mais s'il fut tant de fois & si durement reproché à l'éloquent Socrate de nos jours , qui ne prêcha que la paix , le bon ordre & la vertu ; combien ne devez-vous pas révolter , en cherchant à inspirer le plus grand mépris pour notre état social , & pour tous ses liens dont vous soufflez l'inobservance ?

Ce n'est point assez , Monsieur , d'interpeller ainsi vaguement un auteur : il faut justifier mes reproches : parcourons donc ensemble le système que je condamne , & prononcez sur M. B. de W. & sur moi.

Qu'est-ce que la propriété , dit M. B. ? pour la définir il remonte à son existence primitive , & trouve sa naissance dans les besoins de l'homme : mais si pour parvenir à cette définition ,

M. B. s'écarte des routes tortueuses tracées par les jurisconsultes, il faut convenir que celle qu'il choisit est la nouveauté la plus étrange. Imaginez-vous Petit-Jean qui, pour en venir à sa cause, remonte à l'origine du monde. J'abrege tant de belles choses enfantées avec effort, & je vais tout d'un coup à la conclusion de l'auteur.

» Comme je n'ai point envie, dit-il, de
 » surprendre mes lecteurs par un sophisme
 » adroit, je vais leur exposer la vérité toute
 » nue, dans un simple résumé qui contient
 » toute la chaîne de mes principes & de mes
 » conséquences. »

Quelle candeur, quelle bonne-foi dans un philosophe! — Suivons-le — « Tout est en
 » mouvement. »

» Point de mouvement sans action :

» Toute action suppose l'application d'un
 » corps sur un autre.

» Toute application entraîne fortement al-
 » tération de parties du mode.

» L'altération du mode entraîne sa des-
 » truction.

» Donc la destruction est un effet neces-
 » saire du mouvement.

» Donc tous les êtres sont nécessités à
 » s'entre-détruire.

» Donc la Propriété n'est dans un corps
 » que la faculté de détruire un autre corps
 » pour se conserver lui-même. — » Quelles
 » conséquences résultent de cette chaîne d'argu-
 » mens! je ne les épithéterai point; c'est à vous,
 » Monsieur, de prononcer *in petto* : mais suspendez.

M. B. ayant démontré la source de la Propriété, demande ensuite, quel est but de la Propriété. *Pourquoi est-on propriétaire*, dit-il?

» La propriété n'est que le droit de se servir
 » de la matière pour satisfaire ses besoins;
 » tel est le but & la cause du droit même
 » de propriété. M. B. va de conséquences en
 » conséquences, de définitions en définitions:
 » Il examine ce que c'est que le *besoin*, les
 » acceptions de ce mot, & son origine. On
 » pelle *besoin* cette déperdition de parties ani-
 » males qui occasionne la récupération de
 » parties semblables; ainsi, dans l'état de na-
 » ture, le mot de *besoin* fut restreint à signi-
 » fier l'épuisement des forces, & ce qui les
 » réparoit. Mais on a depuis étendu sa signi-
 » fication: on auroit peine à parcourir toutes
 » les acceptions de ce terme qu'ont produit
 » l'abus & la sottise; car par la plus singu-
 » lière corruption, tous, jusqu'aux voluptueux
 » même, ont appelé les objets de leur luxe,
 » de leurs caprices, des *besoins* — ne croyons
 » pas que le droit sacré de la propriété nous
 » soit accordé pour aller en carrosse — pour
 » manger la nourriture de vingt hommes tan-
 » dis que la portion d'un seul nous suffit —
 » ces besoins sont des crimes, car ils sont
 » contre le vœu de la nature. »

» Parmi nos *besoins naturels*, on trouvera
 » d'abord ceux qui découlent essentiellement
 » de notre organisation, & ceux que le cli-
 » mat ou quelques circonstances particulières
 » entraînent après eux. »

Besoins essentiels. Ici, très-longue digression

physique sur le développement de notre individu au sortir de la matrice , sur son accroissement & sur la déperdition continuelle de quelque partie de sa substance , d'où naît le *besoin essentiel* de manger & d'évacuer. Vient ensuite le besoin du *Sommeil* , le besoin de l'*Amour*. Pour satisfaire le *Sommeil* , le premier coin suffit ; cette propriété de fix pieds d'étendue , n'est pas difficile à se procurer ; mais pour le besoin de l'amour , il n'en est pas tout-à-fait ainsi. M. B. de W. pense tout différemment : suivons-le. « O homme ! n'écoute
 » donc point les loix de la société ; elles sont
 » injustes. Suis le vœu de la nature , écoute
 » ton *besoin* ; c'est ton seul maître , ton seul guide.
 » Sens-tu s'allumer dans tes veines , un feu secret à l'aspect d'un objet charmant ? Sens-tu
 » dans ton être un frémissement , un trouble ?
 » Sens-tu s'élever dans ton cœur des mouvements impétueux ? Epreuves-tu ces heureux
 » symptômes qui t'annoncent que tu es homme ?
 » — La nature a parlé , cet objet est à toi ,
 » *jouis*. Tes caresses sont innocentes , tes baisers sont purs. L'Amour est le seul titre de
 » la jouissance , comme la faim l'est de la
 » propriété. » — « Si l'homme social pou-
 » voit balancer encore , je lui dirois de jeter les yeux sur le sauvage qui n'est point
 » corrompu par nos institutions. Aime-t-il ?
 » Est-il aimé ? Il est époux , il est maître , il
 » jouit. Il n'a pas besoin de prêtres pour resserrer ses nœuds , de temple pour les consacrer. Son *besoin* ; voilà son titre ; le ciel
 » est le témoin de son amour , la nature est

» son temple. » — Vous conviendrez, Monsieur, que M. B. met les hommes fort à leur aise, & les délivre de bien des scrupules, qui, à le bien prendre, sont ridicules. Quoi ! respecter la femme, la fille de son ami, de son voisin, lorsque nous ressentons à leur aspect des mouvemens impétueux ? Cela est contre nature. Souvenez-vous donc bien que ces mouvemens sont de l'amour, que l'amour est un besoin essentiel ; & que tout besoin essentiel doit être satisfait..

Quant aux besoins de climat, M. B. consent volontiers que le Lapon se couvre de poil pour se mettre à l'abri du froid rigoureux de son climat : mais, dit-il, le luxe commence où la nécessité finit. Cela est vrai ; cela seroit raisonnable, si M. B. étoit moins rigide dans ses bornes.

» Demandez, dit-il, à cet Espagnol, à ce Provençal, à ce Maure, pourquoi ils sont » couverts de jolis petits ajustemens pendant » les plus grandes chaleurs ; ils vous diront » que c'est l'usage, quoique cela leur nuise. » Vous en conclurez que c'est un luxe à rejeter. La nature indique à l'homme ce qu'il doit faire. Pourquoi donc sans cesse lui défobéir ? — « Si la nature ne commande point aux habitans des pays chauds de se vêtir, l'habillement y est donc superflu. Les femmes crieront à la pudeur ; mais ce n'est qu'une vertu de convention. Si les habitans des pays froids sont forcés de se vêtir, ce n'est pas pudeur chez eux, c'est besoin. Dans la nature on sent le besoin, on ne connoît pas la pudeur ou la décence ; vertus factices,

» qu'il n'appartient qu'à de certaines ames
 » privilégiées, comme Diogène, de savoir
 » mépriser. »

En se rappelant l'impudence audacieuse de ce Cynique effronté, vous serez sans doute confondu de trouver ici son apologie, c'est que M. B.. ne voit apparemment, dans l'*Onanisme*, ainsi que les Athéniens, qu'un *besoin essentiel* de la nature.

Après avoir scruté l'origine de la propriété, défini ses acceptions, montré son but, M. B.. cherche en quoi elle existe. *Quels sont les Propriétaires*, demande-t-il ? — « Tout individu
 » qui a des besoins — il en est de même des
 » animaux, ils sont propriétaires ainsi que
 » l'homme — N'ont-ils pas comme nous leur
 » existence à conserver?.. N'ont-ils pas, comme
 » nous, ce *besoin*, la source de mille délices,
 » de s'unir ensemble, de confondre leur exis-
 » tence, pour faire naître un autre individu
 » semblable à eux ? Organisation, besoins,
 » plaisirs, sensations, tout dans eux ressem-
 » ble à notre être; & nous voudrions les pri-
 » ver du droit que la nature leur a donné
 » sur toute la matière ? Homme injuste, cesse
 » d'être tyran ? L'animal est ton semblable,
 » oui, ton semblable; c'est une vérité dure.
 » Il t'est supérieur, s'il est vrai que les heu-
 » reux soient les sages. — Croira-t-on aussi
 » que les végétaux soient propriétaires ? C'est
 » une absurdité, dira-t-on. Lisez; & si vous
 » n'y croyez pas, brûlez ce livre. »

Après cette découverte immense de propriétaires dans la nature, M. B. de W.. arrive

au point important, de savoir, *sur quoi la propriété peut être exercée ?* « Sur tout, s'écrie t'il. » Oui, l'homme, les animaux, tous les corps » de la nature ont droit sur tout. L'homme a » droit sur le bœuf, le bœuf sur l'herbe, » l'herbe sur l'homme. — La nature a donc » donné, à tous les êtres, le droit de se nour- » rir de toute matière propre à satisfaire leurs » besoins. »

Par une conséquence de ce principe, notre philosophe, après avoir posé comme certain, ce qui a été si incertain jusqu'à lui, que les animaux sont l'aliment le plus convenable à l'organisation de l'homme, en infere qu'il doit être carnacier. — « Il faut donc, dit M. B.. » que tout être animé se nourrisse d'êtres ani- » més. C'est la loi irrévocable du sort. — » Mais si le mouton a le droit d'avaler des » milliers d'insectes qui peuplent les herbes » des prairies, si le loup peut dévorer le » mouton, si l'homme a la faculté de se nour- » rir d'autres animaux ; pourquoi le mouton, » le loup & l'homme n'auroient-ils pas le droit » de faire servir leur semblable à leur appé- » tit ? » — Il est donc clair que nous avons le droit bien légitime d'engraisser de jolis petits enfans & de les dévorer sans la plus légère répugnance. En vérité, on a étouffé des monstres & des enragés, infiniment moins dangereux que de tels philosophes ?

M. B.. ne reconnoît de vraie propriété que dans les besoins naturels. « C'est en vertu de » cette propriété sacrée, dit-il, que ce mal- » heureux affamé peut emporter, dévorer ce

» pain qui est à lui puisqu'il a faim. Citoyens
 » dépravés, montrez un titre plus puissant.
 » Vous l'avez acheté, payé. — Malheureux !
 » qui avoit droit de vous le vendre ? » —
 S'adressant ensuite aux dépositaires du glaive
 de la justice. « Juges des nations, s'écrie-t-il,
 » jusqu'à quand serez-vous inconséquens &
 » cruels ? Quand cesserez-vous de punir par
 » un supplice infame, les êtres malheureux
 » que la faim fait jeter sur des alimens qui
 » ne peuvent appartenir qu'à ceux qui ont
 » besoin ? Faut-il donc que , pour respecter
 » cette propriété civile, qui n'est qu'une usur-
 » pation sociale , ils périssent par la faim ?
 » Quel est celui d'entre vous , qui réduit dans
 » cette situation déplorable, forcé d'opter en-
 » tre la mort & ce que vous appelez *vol*,
 » ne prendra pas ce dernier parti ? & vous
 » punissez du dernier supplice ce prétendu
 » crime que la nature vous force de commet-
 » tre ? La mort ! mort terrible ; — L'homicide
 » même ne la mérite pas : c'est blesser la
 » nature, c'est doubler un crime, que de le
 » punir par la mort , &c. — Je crois cet ex-
 trait plus que suffisant pour vous prouver plei-
 nement, Monsieur ; que si l'ouvrage de M. B.
 de W. ne peut être dangereux, il est tout
 au moins inutile.

On parle de rétablir le Colisée ou du moins
 un Vaux-hall, pour les plaisirs de l'année
 prochaine & le profit de nos marchands. Ils
 se plaignent de la différence qu'a opérée sur
 l'étendue de leur débit, la diminution des ren-
 dez-vous publics, cette année.

La pauvre Cléophile, l'une de nos plus jolies Nymphes, est à la veille de subir le sort de la Montauban. Elle est déjà entièrement défigurée, & cette victime du libertinage, qui faisoit il y a peu de temps, les délices des petits soupers, n'a pas quatre lustres accomplis, ni quatre semaines à vivre.

On a donné aujourd'hui à l'opéra, la première représentation d'*Erixene* ou l'*Amour Collin-maillard*. Malgré la gaité du sujet, cette pastorale n'a eu qu'un médiocre succès. Les paroles avoient été composées par l'abbé de Voisenon; M. Guillard les a entièrement refondues pour les mettre au théâtre. La musique est de M. Desaugiers, jeune homme plein de talens, mais cet artiste n'est point encore connu, & le public proportionne ordinairement ses applaudissemens à la réputation de ceux qu'il juge.

Les deux dernières représentations de l'*Armide* du Chevalier Gluck, ont produit huit mille six cents livres, les six représentations du *Roland* de Piccini, n'ont rendu que six mille livres, quoiqu'aiguillées par un ballet charmant. Ce musicien, quoiqu'il n'ait pas été heureux dans la concurrence avec le Chevalier Gluck, fait une nouvelle *Iphigénie en Tauride*. Les Gluckistes savent que son poëme est détestable, &, comme vous le pensez bien, ils n'imaginent pas que la musique le fasse passer. Ils ne doutent pas que cet opéra ne tombe, & s'apprêtent à demander à grands cris, le même opéra de Gluck, qui, malgré la teinte rembrunie qui semble déplacée à notre opéra, a occupé la

scène avec un concours inconcevable de spectateurs, pendant neuf mois.

On ne donne plus S. Jean de Lône aux François, parce que, dit-on, *le public en a levé le siège* : (Toujours de l'esprit, M. Desmasures.)

Le Roi vient de signer un arrêt du conseil qui autorise le Duc de Choiseul à faire bâtir une salle pour la comédie italienne, sur le terrain de son hôtel & des jardins qui en dépendent. Dès l'instant, les ouvriers ont été mis en besogne, le petit hôtel est déjà démoli, & l'on commencera, sous peu de jours, les fondations du nouvel édifice. C'est M. Heurtier, architecte que S. M. honore de sa protection & de sa confiance, qui préside à cette construction. La salle sera disposée de manière à contenir deux mille à deux mille deux cents spectateurs.

M. Soufflot, architecte qui vient de mourir, étoit né en 1714, près d'Auxerre. Il commença à se faire connoître à Lyon, où il fut appelé pour construire l'Hôpital de l'Hôtel-Dieu. Il y a bâti successivement, la bourse, le théâtre, la salle du concert & plusieurs autres édifices. Le Marquis de Vandieres, depuis Marquis de Marigny, & aujourd'hui Marquis de Menars, le choisit pour l'accompagner dans son voyage d'Italie. Devenu directeur général des bâtimens du Roi, il fit nommer M. Soufflot pour la construction de la nouvelle église de Ste Genevieve, dont les fondemens furent jetés en 1756. La possibilité de la construction du dôme, ayant été mise en doute par

M. Patte, M. Soufflot en fut tellement affecté, qu'on assure que le chagrin n'a pas peu contribué à abrégér ses jours. Au moins est-il probable qu'il est la cause de l'extrême lenteur avec laquelle se sont faits depuis cette époque, les travaux de sainte Genevieve.

M. Soufflot cultivoit les lettres, & il a traduit en vers plusieurs morceaux de Métastase. L'habitude qu'il avoit contractée depuis son plus jeune âge, de commander à ses ouvriers, lui avoit donné un ton brusque & tranchant qui l'a mis plus d'une fois dans la nécessité de réclamer l'indulgence des gens à qui il avoit à faire. Il aimoit l'argent & la gloire, il faisoit sa cour aux grands, mais on ne lui reproche point les bassesses qui déshonorent si souvent nos artistes.

Je sors de l'atelier de Greuze : j'y ai vu, Monsieur, le tableau le plus séduisant que jamais l'assemblage des couleurs ait formé sur la toile. C'est une jeune personne de quinze ans, assise devant une table de porphyre garnie de fleurs : deux oiseaux s'élancent d'une cage pour se précipiter dans son sein : elle entr'ouvre son corset pour les recevoir. Les graces, la naïveté de l'expression de la plus jolie tête possible, une bouche dont on croit voir l'haleine s'échapper, un sein qui semble palpiter, le mouvement imprimé à toute la figure & le plus grand effet résultant de l'ensemble de la composition, mettront cet ouvrage au nombre de ceux qui assurent à son auteur la réputation la mieux méritée, &

à son travail le plus haut prix que jamais
peintre ait obtenu pendant sa vie.

R O N D E A U.

J'entends Tata toujours me faire peur
D'un tendre amant ; me le peindre trompeur,
Faux , inconstant , soupçonneux , infidele.
Fuyez ma niece , en secret me dit-elle,
Les doucereux qui charment la pudeur :
Le fier serpent se cache sous la fleur.
A ces discours je tremble de frayeur ,
Et dans mon cœur qui ne bat que d'une alle,
J'entends Tata.

Bientôt après reparoit mon vainqueur :
Sa douce voix augmente mon ardeur ;
Il me regarde & dit ; Dieu , qu'elle est belle !
Déjà sa main glisse sous la dentelle.
Ah ! cessez , dis-je , à la porte , mon cœur ;
J'entends Tata.

De Paris , le 30 Septembre 1780.

DULCE est desipere in loco. D'après cette
maxime du bon Horace , je vous entretiendrai
aujourd'hui de folies , car le vrai moment pour
les écouter , est celui où l'on a de fréquentes
occasions de s'occuper d'objets sérieux. Après
avoir donné quelques momens aux Rodnei ,
aux d'Estaing , vous vous devez à nos plai-
sans , à nos faiseurs de calembours. Le cor-
phée d'entr'eux , le calembourcier par excel-
lence , est sans contredit le Marquis de Biev...
Il prétend même à la gloire d'être le créateur

d'un genre nouveau , quoi qu'à dire vrai , le Bacha Bilboquet & quelques autres eussent déjà frayé le chemin à son vaste génie. Enfin , c'est à lui que nos beaux-esprits de cour sont redevables de cette heureuse méthode qui les rend sans efforts , des personnages charmans , adorables dans la société. Une pointe placée à propos , fait la réputation d'un joli homme , & l'art de saisir le double sens que présentent beaucoup des mots de notre langue , dispense d'avoir de l'esprit & bien plus encore du sens commun. Cette mode devoit faire des progrès rapides dans le siècle du bon goût ; elle a tellement pris à la cour , qu'un des plus grands personnages de cette sphere demi-céleste , répand sans cesse les fleurs de son imagination pointilleuse , sur les affaires les plus graves , & par sa prodigieuse facilité , étonne & déconcerte la lourde érudition de nos Grotius.

Revenons au grand calembourcier dont les imitateurs ne suivent encore les traces que de loin. A la Comtesse-tation , à Vercingetorix & aux autres productions sublimes qui composent ses œuvres , il vient de joindre une petite brochure qui , dit-on , est l'*Histoire d'intrigues secretes de cour* , adroitement revêtues du voile de l'allégorie. Elle est intitulée ; *Les Amours de l'Ange-lure*.

» Qu'est une *Pointe* ? un jeu de mots
 Qui par une heureuse industrie ,
 Souvent d'un ennuyeux propos
 Fait sortir la plaisanterie ;
 Par elle le sens détourné

Présente une adroite équivoque

Qui frappe l'esprit étonné :

On la trouve bonne ou mauvaise

Et malgré la réflexion

Si l'on a ri, le trait est bon.»

Il y avoit déjà long-temps que la Fé-lure, sans pouvoir être comptée parmi les Fé-nomenes, tenoit un rang considérable dans l'empire d'amour. Tous les hommes la recherchoient avec empressement. Les femmes même n'en étoient pas jalouses; elles lui rendoient généralement tant de justice, qu'elles trouvoient tout simple que leurs amans fussent occupés du soin de rencontrer la Fé-lure.

Loin de contrarier en cela leurs desseins, ceux-ci s'y prêtoient journellement avec la plus grande douceur. Il n'est donc pas étonnant que cette aimable Fée, ait fini par mettre les anges même au nombre de ses soupirans.

L'Ange-lure fut celui qui se déclara le premier, & les autres s'engagerent à le servir dans ses amours.

Le rapport de nom servit d'abord de prétexte à l'Ange-lure pour s'introduire chez la Fé-lure. Il se dit son parent. La Fé-lure le crut : il lui parut naturel de recevoir son cousin, de le voir tous les jours & de se montrer en public avec lui.

Malheureusement, elle imagina pour la décence, devoir mener avec elle une Fée de ses amies; elle fit choix de la Fé-néantise.

L'Ange-lure de son côté , mit l'Ange-oleur de la partie ; & voilà précisément ce qui perdit la Fé-lure.

Il est peu de femmes qui puissent conserver leurs principes en pareille compagnie. Si elles résistent à la séduction de l'Ange-oleur , elles succombent aux conseils de la Fé-néantise. Aussi l'Ange-lure ne tarda pas à profiter de ces avantages : il vit que l'heure de la Fée étoit venue ; mais ne se sentant pas assez fort par lui-même , il se servit de l'Ange-oleur pour engager la Fé-lure à recevoir la visite de l'Ange-in , le plus dangereux de tous les anges , & en même temps le plus insinuant.

L'Ange-oleur s'approcha de l'oreille de la Fée ; & lui faisant tout bas certaine proposition , il ajouta : *Vous serez enchantée de le recevoir ; c'est le pere de la Félicité que vous aimez , & pour laquelle vous avez de la considération.*

La Fé-lure consulta la Fé-néantise , qui lui dit : *Qu'est-ce que vous risquez ; laissez entrer.* La Fée répéta ; *faites entrer.*

A ces mots l'Ange-in , qui s'étoit tenu respectueusement caché , se montra tout-à-coup ; & par le moyen de l'Ange-ambée , il se vit dans l'instant à portée de la Fé-lure , qui le trouvant le plus beau du monde , le reçut avec toutes les graces imaginables.

La conversation fut des plus piquantes : il se conduisit d'une maniere si satisfaisante , sans blesser la Fée , qu'elle en fut pénétrée.

Comme il se disposoit à sortir , il n'est pas d'agaceries qu'elle ne lui fit pour le retenir , l'engageant d'ailleurs à revenir souvent ; ce

qu'il promit avec une inclination respectueuse, & se retira pour se renfermer chez lui.

Mais la Fé-lure s'aperçut bientôt que la Fé-condité pourroit la trahir, & que cette Fée, négligée trop souvent, avoit cherché, contre l'usage ordinaire, à jouer son rôle dans l'intrigue que l'Ange-oleur avoit si bien conduite.

Elle voulut quelque temps douter de son malheur; mais voyant enfin que la Fé-condité s'obstinoit à faire connoître dans le monde ce qui s'étoit passé, & qu'elle finiroit par la déchirer impitoyablement, elle crut devoir engager l'Ange-lure, à l'épouser pour couvrir ses torts.

Celui-ci, malgré les conseils de la Fé-lonie, qui prétendoit l'éloigner de ce mariage, y consentit enfin, à la satisfaction des anges & des Fées, qui se réunirent pour les mettre en ménage & pour célébrer leur union.

Les noces se firent rue de la Fé-ronnerie, dans une maison que l'Ange-oleur avoit merveilleusement décorée. La Fé-raille elle-même, en avoit posé les sonnettes & les tringles. La Fé-sannerie apporta son plat au festin; l'Ange-vin se chargea du soin d'abreuver les convives.

Pendant le repas, l'Ange-ouement soutint lui seul la conversation, & ne voulut plus dès ce moment, quitter les nouveaux mariés. Après le souper il y eut un pharaon, dont l'Ange-eu fit tous les frais; ensuite on donna un bal où tous les convives développèrent à l'envi, leurs graces & leur légèreté : la Fé-

rosse, voulut aussi danser la contredanse ; mais comme à chaque saut elle étoit tout essouffée, la Fé-rule étoit obligée de lui donner sur les doigts pour la faire aller ; malgré cela, on lui fut gré de sa bonne volonté.

Par cet heureux mariage, l'aimable Fée répara, du moins aux yeux du public, le tort que la Fé-condité lui avoit fait, elle accoucha d'un fils qui fut appelé tout d'une voix, l'Ange-andré.

Les couches pénibles de la Fé-lure, loin de diminuer ses charmes, ne firent que les accroître & les développer davantage.

Cette circonstance lui inspira des projets d'ambition qui lui réussirent. Dès-lors sa maison fut ouverte aux plus grands seigneurs. La Fé-lure devint de jour en jour plus considérable, & parvint enfin au point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui.

Honni soit qui mal y pense.

La charmante salle des élèves de l'opéra, est fermée : la troupe gaillarde de jolis enfans qui récréoient sur ce théâtre, les yeux de nos vieux amateurs, est sans emploi : l'entrepreneur & le directeur ont été chercher au temple, un asile contre l'incivilité de leurs créanciers ; & le Roi a défendu ce spectacle. Il reste à savoir ce qu'on fera de l'édifice, s'il est bien décidé qu'on veut détruire peu à peu tous ces petits théâtres qui forment pour les grands, une concurrence dangereuse, & qui, à dire vrai, ne sont pas tout-à-fait, des écoles de mœurs & de bon goût.

M. Rochon de Chabannes, connu par quelques jolies pieces qu'il a données au théâtre françois, a fait un petit drame lyrique intitulé *le Bon Seigneur*. M. Flocquet y a ajusté de la musique & on s'est adressé aux académiciens chantans, pour en régaler le public. L'auteur des paroles, croyant que le rôle principal devoit être joué avant que d'être chanté, l'a offert à Mlle. Duranci. Pendant ce temps-là, le compositeur bien persuadé que sa musique rendue par un bel organe feroit plus d'effet que le plus haut degré du talent dans le jeu, donnoit ce rôle à Mlle. la Guerre : ensuite des motifs particuliers l'engagerent à en charger Mlle. Rosalie le Vasseur. M. Rochon est fort piqué & fort embarrassé, M. Flocquet très-intrigué, & chacune des trois actrices bien déterminée à ne pas abandonner le rôle. En attendant le pauvre opéra reste là.

De Paris, le premier Octobre 1780.

Vous connoissez la querelle de M. Linguet avec le Maréchal de D***, & l'on sait que celui-ci a obtenu que la distribution du N^o. 59. des Annales fut défendue en France. M. Linguet lui a écrit en propres termes qu'il étoit un J... F..... & que si la défense n'étoit pas levée sur le champ, il le tiendrait pendant dix ans au bout de sa plume. Pour arrêter l'effet de cette menace, on vient de conduire M. Linguet à la Bastille où il n'y a ni plume ni encre.

On veut toujours que M. Cromot soit l'auteur du dernier libelle contre M. Necker

Lorsqu'on l'a dit au Roi, S. M. a répondu : *Si cela est, il n'y a qu'à le faire pendre. Quoi qu'il en soit, on travaille à l'éloigner.*

Le Comte de *** n'avoit pas été depuis quatre ans à son régiment. Il y passa huit jours en allant en Suisse. A son retour le Roi lui dit : *Vous vous êtes donc enfin déterminé à passer un mois à votre régiment ; hé bien l'année prochaine vous y resterez sept mois, parce qu'il faut huit mois pour les deux ans.* Le Comte se croyoit disgracié ; deux jours après il a été fait Duc.

Il est d'usage à Bordeaux, lorsqu'il vaque une place de Jurat, de présenter deux Candidats au gouverneur de la Province, qui en choisit un. Le Vicomte Duhamel a proposé au Maréchal de Richelieu, les Srs. de la Motte & Lanus. Telle fut la réponse du Maréchal :

» Pour toutes sortes de raisons, & suivant mon
 » goût pour la religion naturelle, j'aurois pu
 » prendre la Motte, mais des considérations
 » particulieres & ma condescendance pour le
 » Maréchal de Mouchi m'engagent à préférer
 » Lanus [pour cette fois & sans tirer à
 » conséquence. »

Le Curé de St. Sulpice est venu voir la Comtesse du Deffant dans ses derniers momens. La vieille philosophe devinant l'objet de sa visite, s'est hâtée de lui crier : *M. le Curé, je m'accuse d'avoir contrevenu aux dix commandemens de Dieu, & d'avoir commis les sept péchés mortels.*

Cette femme célèbre par l'amitié qui régnoit entre elle & M. de Voltaire, vient de

terminer sa carrière à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Nos beaux esprits ont perdu en elle une protectrice , & la philosophie moderne un de ses plus fermes appuis. Elle étoit née borgne & est devenue aveugle en vieillissant. M. de Rhulieres qui , selon les apparences , n'étoit pas de ses protégés , a fait contre elle , l'épigramme suivante.

Elle y voyoit dans son enfance ;

C'étoit alors la médifance :

Elle a perdu son œil & gardé son génie ,

C'est aujourd'hui la calomnie.

M. de Jarente , évêque d'Orléans , est revenu des portes du tombeau. Les prières de quarante heures ont été faites dans son diocèse ; je ne fais si je dois dire pour ou contre lui , quand je confidere l'activité du clergé à solliciter la dépouille ecclésiastique de sa grandeur agonisante , qui se monte à plus de deux cent soixante-dix mille livres de rente. M. le Duc de Choiseul qui n'a jamais démenti son attachement à ce prélat , est accouru de Chanteloup près de lui , aussi tôt que la nouvelle de sa maladie y est parvenue.

L'évêque de Blois , l'un des députés à l'assemblée du Clergé , ayant été chargé de lui faire le rapport de ce qui concerne la suppression des Ordres Réguliers , a insisté sur la nécessité de les maintenir , attendu la disette de bons prêtres ; il a ensuite exhorté l'assemblée à aviser aux moyens de procurer

des revenus suffisans aux curés & ecclésiastiques essentiels au service de l'église. Il paroïssoit plus naturel, en envisageant l'utilité des prêtres & des curés, d'acquiescer à un plan de réforme, parmi les *Ordres Réguliers propriétaires*, proportionnel à l'augmentation de revenus que l'humanité & la justice réclament en faveur de tant de pauvres pasteurs de campagne, qui ont à peine quatre cens livres pour exister & se vêtir, tandis que des hommes fainéans & inutiles regorgent du superflu, & d'après cet accroissement de bien-être, exercer à leur égard, toute la sévérité de la discipline évangélique, ce qui, dans peu de temps, eût ramené les prêtres à cet état de décence & de considération, dont la crapule & la misère en ont arraché un si grand nombre. —

C'est bien assez, Monsieur, c'est même trop pour moi, d'être l'organe de la vérité. Si son langage n'est souvent que celui de la médisance, n'y ajoutons pas, au moins, celui de la calomnie. Je reviens donc avec plaisir sur quelques détails que l'on m'avoit fausement avancé sur l'origine, l'état, & les mœurs de la sous-gouvernante de *Mademoiselle*, dont je vous ai annoncé la disgrâce. Bien loin que cette Dame ait joué la comédie en Province; qu'elle se soit livrée aux licences que les femmes de cet état regardent comme des gentillesses, Madame de Chatillon est d'une famille honnête, fille d'un procureur de cette capitale, & s'est toujours conduite avec autant de décence que toutes les bégueules qui ont

ri de son événement. Elle a contre elle d'être fort jolie , fémillante , spirituelle , & conséquemment fort détestée des femmes qui ne manquent jamais d'imbécilles pour étendre leurs petites animosités. Madame de Chatillon a donc été très-mal-à-propos confondue avec une comédienne de Province qui porte le même nom : elle est en effet mariée avec un gentilhomme qui occupe dans les isles , une place avantageuse : peut-être l'a-t-il acceptée avec connoissance de cause ? N'importe ; il n'en est pas moins vrai que Madame Chatillon seroit encore moins coupable de l'avoir souffert, qu'un tas de précieuses raffinées , qui , pour être fort sévères sur le chapitre des apparences , n'en sont pas moins abandonnées à tous les appétits de leurs passions.

Rien n'est plus vrai , que ce que j'entendois hasarder , il y a peu de jours , par un homme de beaucoup de sens & d'esprit. *Il en est de l'amour , disoit-il , comme de la petite vérole ; plus on est mûr , & plus il est dangereux.* Beaucoup de gens railleront cette comparaison , car il faut avouer que la symétrie philosophique de nos mœurs doit la rendre ridicule ; mais toujours , est-il certain qu'elle n'en paroîtra pas moins exacte au jugement du petit nombre de ceux qui ont quelque expérience du cœur humain. Pour moi , j'en connois beaucoup d'exemples : & tout-à-l'heure encore , un événement singulier semble fait pour y donner la plus grande autorité. Un officier de Royal-Suede , en garnison à Strasbourg , homme fait , & décoré de la Croix de St. Louis ,

ayant été envoyé au Fort Louis, à la tête d'un détachement de son régiment, est devenu éperdument amoureux de Mlle. de Chailly, jeune personne fort aimable, fille du garde-magasin de ce poste; il l'a demandée en mariage, mais elle étoit accordée, & le jour des noces indiqué. Le désespoir s'est emparé de l'officier, la fièvre & le délire s'y sont joints, il s'est mit dans son lit, & y est mort quatorze heures après. Est-ce révolution purement naturelle? est-ce autre chose? Je ne prononcerai pas : mais dans tous les cas, son amour a causé sa mort.

Qui compte sans son hôte, compte deux fois.
Si M. le Comte de Tressan eût pris ce proverbe pour règle, il n'auroit pas fait d'avance un éloquent discours pour sa réception à l'Académie françoise, il ne l'auroit pas complaisamment communiqué, lu à nombre de ses amis, & il ne se trouveroit pas exposé à l'humiliation qui le menace. M. de Champfort qui, jusqu'à cette heure, s'étoit froidement abstenu de faire aucune démarche, poussé par quelques membres de l'aréopage, vient de se mettre sur les rangs & de faire ses visites de candidat. On présume qu'il l'emportera sur M. de Tressan, & les critiques vives & méritées qui ont mêlé bien de l'amertume aux succès inconcevables de *la Veuve de Malabar*, assurent ensuite le premier fauteuil à M. le Miere, comme un moyen de consolation plutôt que comme un titre de gloire.

Voici des couplets d'un M. Cerutti, qui après avoir passé une partie de sa vie à chan-

ter des pseaumes, s'amuse maintenant à chan-
ter nos belles Dames.

*Parallele de Mesdames les Duchesses de Brancas
& de Cossé.*

Lorsque de Dieu la main féconde
Tira l'univers du cahos,
Il prescrivit pour regle au monde
Le mouvement & le repos.

Cossé, Brancas, par caractère
Offrent ce contraste frappant :
L'une est le repos de la terre,
Et l'autre en est le mouvement.

Cossé ne peut rester en place,
Brancas n'en voudroit pas changer;
L'une cherche à franchir l'espace,
L'autre ne tend qu'à l'abrégier.

Ici toutes deux font fortune,
Tour-à-tour on aime à les voir;
On voudroit courir après l'une,
Près de l'autre, on voudroit s'asseoir.

Cossé ressemble à ces génies,
Ces Sylphes amis des humains,
Ayant des graces infinies,
Et les versant à pleines mains.

En voyant de loin l'indigence,
Et la ranimant d'un coup-d'oeil,
Brancas nous peint la providence,
Faisant le bien, de son fauteuil.

Coffé, pour être un peu trop vive,
 Dévore un jour en un moment,
 Brancas, quelquefois trop tardive,
 Voudroit retenir chaque instant.

Qui des deux doit avoir la palme ?
 Ceci mérite attention :
 L'une, est un sage dans le calme,
 L'autre, est un sage en action.

De Versailles, le 5 Octobre 1780.

LE courier de Londres qui a apporté à nos Ministres les détails d'une révolution considérable dans les possessions Espagnoles de l'Amérique Méridionale, a dit qu'en Angleterre même on doutoit de cette nouvelle. Il étoit cependant porteur d'une lettre dont voici l'extrait. « Le coup que l'Angleterre vient de porter à l'Espagne est bien autre chose que la » fameuse confédération de Catherine. Les habitants du Pérou ont secoué le joug des Espagnols, & très-incessamment on verra un » traité de la grande Espagne avec cette nation reconnue libre. C'est l'ouvrage de deux » émissaires Anglois partis de Madras sur une » petite escadre qui a pris sa route par la mer » du sud. Les gazettes ont annoncé dans le » temps le départ des vaisseaux qui les ont » transportés, mais on n'imaginoit pas que » l'objet de cette expédition fût d'une telle » importance. Ils doivent passer ensuite dans » le Mexique où l'on fait que nous avons » depuis long-temps des relations intimes &

» où nous n'avons cessé de fomenter les mé-
 » contentemens auxquels la tyrannie Espa-
 » gnole a donné naissance. Jamais il ne s'est
 » présenté un plus beau moment pour réali-
 » ser le grand projet que les Mexicains avoient
 » formé. Il reste à savoir s'il n'y auroit pas
 » quelque inconvénient à rendre si tôt libres
 » les voisins de peuples que nous n'avons pas
 » encore perdu l'espoir de réduire. Cette épo-
 » que seroit apparemment celle où nous re-
 » connoîtrions l'indépendance des Américains
 » & où nous nous acheterions par ce sacri-
 » fice, l'avantage inestimable de faire l'appro-
 » visionnement de toute l'Amérique. »

On a arrêté cette semaine deux particuliers
 soupçonnés d'avoir eu part aux libelles ré-
 pandus contre M. Necker. Il est certain que
 l'on fait les perquisitions les plus exactes pour
 découvrir les auteurs de ces ordures ; cela
 feroit présumer que notre directeur général
 est bien ancré & qu'il a culbuté la cabale puis-
 sante qu'il a contre lui & qui s'augmente jour-
 nellement, mais ses partisans sont inquiets de
 plusieurs couriers qui ont été envoyés ces
 jours-ci à Madame le Febvre d'Amécourt dans
 ses terres ; ce Conseiller au Parlement s'est
 mis depuis long-temps sur les rangs pour être
 contrôleur général, il a été à la veille de
 l'être à plusieurs reprises. C'est un concurrent
 d'autant plus dangereux qu'il est soutenu par le
 Parlement son corps, par beaucoup de grands
 Seigneurs, car c'est l'homme qu'il leur faudroit
 & par plusieurs femmes de la cour qui lui
 ont des obligations en plus d'un genre.

De Paris, le 7 Octobre 1780.

QUELQUE pénible que soit l'obligation que je me suis imposée de vous communiquer le bien & le mal, le bon & le mauvais qu'offre cette capitale avec tant d'abondance & si peu de compensation, je dois la remplir. Mon impartialité rassurera mes scrupules & justifiera mon intention vis-à-vis des personnes que la vérité pourroit blesser.

L'égalité est le grand principe & la base de la morale de notre religion. L'humilité que prescrit l'évangile est le seul remède aux maux de l'inégalité. Tant que les apôtres se conformèrent à cette divine morale, la paix, la concorde regnerent parmi les membres de l'église: aussi-tôt qu'ils s'en écartèrent, en voulant confondre l'autorité civile avec celle qui ne s'étend que sur les objets spirituels, les discussions naquirent, les schismes se formerent, la haine & la jalousie regnerent, la religion s'enfuit & abandonna les hommes à leurs passions & aux suites funestes qu'elles entraînent. Tel est depuis long-temps l'état des sociétés; les différentes sectes qui les déshonorent ont tour-à-tour commis des horreurs ou donné le plus scandaleux spectacle. Ouvrons l'histoire, consultons nos peres, les vieillards même de nos jours; & sans aller si loin, jettons les yeux sur les bouillons que rejette sans cesse, cette fermentation entretenue par l'esprit de parti, étouffée en apparence pendant quelques momens, mais jamais éteinte. Notre clergé en

renouvelle souvent le spectacle : la conduite de quelques-uns de ses membres , les investives que se permettent les autres , enfin les haines qui le divisent , servent merveilleusement les vues de ces philosophes modernes qui veulent secouer les devoirs qui leur pèsent , & anéantir toutes les religions. Jamais cependant le vice n'eut plus besoin de frein... mais ne nous écartons pas de l'écrit dont j'ai à vous rendre compte : c'est une diatribe sanglante lancée par une plume janséniste contre l'évêque de Pamiers. Elle débute ainsi : « On » se plaint beaucoup à Paris , des évêques » qui ne résident pas ; mais on ne se plaint » pas moins en Province , de ceux qui résident , & l'on assure que leur présence dans » leurs diocèses est encore plus nuisible que » leur absence. C'est ce qu'éprouve particulièrement le diocèse de Pamiers... Cette » église cultivée avec tant de soin par l'illustre M. Caulet , (*L'un des grands person-* » *nage du parti janséniste*) n'est plus reconnois- » sable depuis qu'elle a été livrée (en 1742) » à M. de Levis-Leran , qui la tyrannise d'une » manière criante pour le temporel & le spirituel... » L'auteur entre-mêle ses déclarations par des citations de faits , sur lesquels il veut appuyer la satire qu'il fait de l'administration & des mœurs de l'évêque de Pamiers. Ces détails vous intéresseroient d'autant moins que la calomnie est familière à la plume clandestine qui nous les donne. Il vous est d'ailleurs fort indifférent de savoir que ce prélat est accusé de laisser passer des années

entieres sans paroître à son église qui touche cependant au palais épiscopal ; que lorsqu'il s'y montre , c'est pour troubler le service divin , ou par l'appareil fastueux de son cortège , ou par des sarcasmes indécens contre son archi-prêtre qu'il déteste . . . qu'il n'a point célébré la messe depuis plus de vingt-cinq ans , & qu'on a même de la peine à la lui faire entendre , les jours de grandes fêtes , &c. mais il est bon que vous connoissiez la maniere dont on nous dit que ses amis justifient sa conduite. « Le Sr. de Pilhes , un des ex- » jésuites qu'il a pour commensaux , & des- » tiné chez ce prélat , aux rôles de bouffon » dans les compagnies , de partner au jeu , » de parasite à table & d'espion dans la ville , » n'a pas (s'il en faut croire notre écrivain ,) » fait difficulté de dire un jour , qu'il est vrai » que M. l'Evêque n'a point de religion , mais » qu'on ne peut lui refuser la gloire de bien » penser. . . » Notre auteur prétend encore que l'Evêque de Pamiers soustrait au Roi les impositions exorbitantes qu'il fait lever en sa qualité de Président des Etats de la Province de Foix. On demandera , dit-il , comment ce Prélat peut commettre impunément tant de pirateries. Il l'a communiqué lui-même au Maire de Saverdun qui lui parloit de l'emploi des sommes qu'on levoit sur la Province ; il répondit hardiment : *j'en donne un tiers au Secrétaire de l'Intendant , un autre aux premiers Commis du Ministre & du Contrôleur-Général , & par ce moyen je fais ce qui me plaît. Dites à la jambe de bois qu'il en fasse autant.* (Il nommoit ainsi

le Marquis de Bonac qui commandoit dans le pays de Foix.)

Voilà , Monsieur , un échantillon des vilénies qui par fois salissent nos presses. Il est assez extraordinaire qu'elles s'impriment sous un gouvernement aussi policé que le nôtre ; mais il le feroit encore plus qu'elles se commissent avec tant d'impudence.

Le bon Faune de la fable avoit raison. La contradiction de nos usages , étonnoit sa simplicité ; il resta stupéfait à la vue de ce campagnard , qui soufflant le bout de ses doigts pour se réchauffer , souffloit ensuite sa soupe pour la refroidir. Que diroit-il maintenant , en nous voyant mettre les oiseaux en cage pour apprendre à parler , & nos semblables pour leur apprendre à se taire ? C'est ce qui vient d'arriver , comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre , à un homme célèbre de nos jours ; à cet Aristarque fameux , que beaucoup de gens détestent , que quelques autres mésestiment & que tous admirent. L'espoir d'entrer dans le conseil de *Monsieur* , avoit , à ce qu'on dit , attiré M. Linguet à Paris depuis quelques jours. Il avoit fait , le mercredi 27 Septembre , la partie d'aller à la campagne de M. Bourjot à Fontenai aux roses. Il étoit en route , accompagné de son procureur & de M. le Quesne son correspondant. Arrivés près de la porte St. Antoine , ils firent arrêter leur voiture vis-à-vis de la boutique d'un faïancier fort renommé depuis long-temps pour la bonne bière & se disposoient à descendre pour en boire , lorsque le Commissaire Chenon fils ,

dont le nom est fameux pour ces expéditions ; se présenta à la portière du carrosse, accompagné d'un inspecteur de police. C'étoit De Brugnières, qui a joué un rôle dans l'affaire du Comte de Morangiés, & que l'éloquence de Linguet a blanchi dans ce temps, autant qu'il a été possible. Il signifia à notre ex-Avocat qui ne s'attendoit à rien, un ordre du Roi, du 18 Août, en vertu duquel il fut conduit à la Bastille.

Chacun à sa maniere de voir les hommes : les uns rient, les autres pleurent de leurs fortises, & ce contraste donne une pauvre idée de cette raison humaine que nous faisons sonner si haut. Un gentilhomme retiré du service de Mars, s'étoit entièrement donné à celui de Vénus : il vivoit, (c'est le mot courant) avec une courtisane de cette capitale, qui lui donnoit l'habit, la table & le lit. Cet ex-militaire que l'état de sa bourse livroit aux expédiens, fréquentoit les tripots pour y faire quelque ressource. Dame fortune est souvent traîtresse ; il perdit un jour armes & bagages, c'est-à-dire argent, montre & bijoux. Irrité contre son adversaire, il lui dispute la légitimité de son gain : la querelle s'engage, ils sortent l'un & l'autre, & l'ex-militaire reçoit un grand coup d'épée qui l'étend sur la place. On le met dans un fiacre, & fouette cocher, chez la Dame.... Un homme mort ! Qu'en faire ?... on ne peut le donner aux chiens, ils n'en voudroient pas. De jeunes chirurgiens qui demeuroient dans le voisinage, se présentent & demandent le cadavre. — Très-volontiers,

Messieurs ; mais combien ? — 24 livres — c'est trop peu le malheureux étoit frais, grand, bien bâti ; nos élèves de St. Côme, offrent jusqu'à trois louis ; & la douce Dame leur livre son mignon. Voilà, Monsieur, mort à mort, ce que j'entendois raconter hier au soir dans une société d'hommes & de femmes. Je haussais douloureusement les épaules, & je trouvois l'action de cette femelle, atroce, révoltante quel fut mon étonnement de lui trouver des partisans, & de voir tous les rieurs pour elle ! ... *O Mores !*

Avant que la construction d'un théâtre sur l'emplacement de l'hôtel de Choiseul fut résolue, il avoit été question de le mettre sur un terrain fort vaste, beaucoup moins précieux, rue Poissonniere vis-à-vis de la rue Bergere. Ce projet étoit de M. le Noir architecte : on trouvoit assez singulier qu'il bannît au-delà des remparts de la ville, un amusement cher à tous les citoyens. D'un autre côté, l'entreprise d'une salle sur un terrain aussi cher que celui de l'hôtel de Choiseul devient incertaine, le gouvernement exigeant avec raison que les rues aboutissantes soient larges de quarante-huit pieds au moins, & que l'esplanade devant l'entrée, ait le double de superficie. Cette loi dictée par l'expérience de l'exécution mesquine de la salle françoise, déconcerte la spéculation des entrepreneurs du théâtre italien ; & s'ils perséverent, ils sont menacés d'une perte semblable à celle des acquereurs de l'enclos des Quinze-vingts qui ne trouvent point à vendre leur terrain,
deux

deux mille cinq cents livres la toise, comme ils l'avoient espéré.

On donnera ces jours-ci, la reprise du médiocre opéra d'*Andromaque* par Grétri. Pour bien disposer le public, on a remis cette semaine aux italiens, tout ce qu'il a fait de mieux; on a inféré dans les journaux, l'hommage que lui a rendu la ville de Liege: mais il y a apparence que toute cette charlatanerie n'empêchera pas qu'on ne donne à ce compositeur, la devise que tant d'autres ont, comme lui, mal fait de ne pas avoir sous les yeux:

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Aux italiens, on continue la *Veuve de Cancale*, parodie de la *Veuve de Malabar*; piece où d'assez bonnes plaisanteries dans les premières scènes sur-tout, n'ont pu faire trouver grace à la lourde pédanterie de la critique; cette facétie a été composée en prose par M. Guillard, docteur en droit, & mise en vers par M. Parisot, ancien directeur de la troupe des élèves de l'opéra.

On donne aussi à ce théâtre, les *deux Oncles*, petite piece en un acte & en vers: c'est l'essai d'un jeune homme qui mérite des encouragemens. Les nouveautés en ce genre se multiplient prodigieusement à ce spectacle où tous les auteurs pressés de jouir, portent leurs productions, au risque de les voir pitoyablement exécutées.

La Dame le Paute, femme d'un de nos meilleurs horlogers, & ancienne amie du grand

mathématicien la Lande, est, à ces deux titres, célèbre elle-même pour ses connoissances en astronomie, en géométrie, &c. &c. Elle a dernièrement représenté à Madame Necker, que ses talens étoient assez rares pour qu'on pût sans conséquence lui accorder une pension, & que cette faveur lui seroit doublement agréable, si elle l'obtenoit par son canal. Madame Necker lui a répondu, suivant son usage, que son mari avoit exigé qu'elle ne lui demandât jamais aucune grace, mais que si Madame le Paute s'adressoit directement à lui, elle ne doutoit pas qu'il ne sentît la légitimité de ses droits. Madame le Paute qui n'entend pas moins bien le langage de la cour que les calculs des éclipses, a suivi ce conseil & a reçu une réponse favorable.

Depuis les changemens qu'on a faits dans le Parc de Versailles, je n'avois plus apperçu ce bosquet charmant, les bains d'Apollon, où Louis XIV sous l'emblème de ce dieu, étoit représenté entouré & servi par des nymphes. Enfin, Monsieur, je le découvris hier; on a construit un énorme rocher dans le sein duquel est pratiquée une grotte immense où ce beau groupe fait par le célèbre Girardon, est comme enseveli & privé de la lumière. Je me rappelai à cette vue douloureuse pour un ami des arts, l'épigramme d'un gascon qui, en voyant la place des Victoires, s'écria!

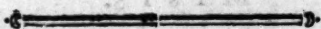
Cadédis tu me bernes

De mettre le soleil entre quatre lanternes.

La parodie étoit facile :

Cadédis on nous berne ;
Le Dieu du jour ; au fond d'une caverne !

On m'a assuré que ce rocher merveilleux
qui n'est point encore achevé, coûte déjà plus
de douze cent mille livres.



MISIS ET MIRA.

IDILLE.

MISIS.

Viens Mira, suis-moi sous ce naissant feuillage,
Dérobons-nous aux feux du dieu brûlant des jours :
Ces lilas odorans nous offrent leur ombrage,
Viens chanter nos plaisirs, vient chanter nos amours.
Entends-tu dans ce bois, Philomele attendrie
Soupirer ses malheurs ? Mira, ta voix chérie
Peut chanter avec moi de plus heureux liens,
A tes accords touchans je veux unir les miens.
Pan m'instruit à chanter, déjà dans nos campagnes
J'ai répété des airs aussi doux que les siens.
Les Nymphes, les Sylvains descendant des montagnes,
A pas précipités accouroient à ma voix.
Les Sylvains enivrés, les Nymphes demi-nues
Régloient sur mes accords leurs danses ingénues,
Et l'écho reveillé soupiroit dans les bois,
Mira, chantons l'amour, le bonheur de la vie.

MIRA.

○ Misis ! que tes chants plairont à ton amie !

Le souffle du zéphir agitant l'oranger,
 Du limpide ruisseau le séduisant murmure,
 Le ramier roucoulant les tourmens qu'il endure,
 Rien n'égale en douceur la voix de mon berger,
 Mifis le cœur me bat, entrons dans ce bocage :
 » L'un sur l'autre appuyés Mifis guidoit Mira :
 » L'un près de l'autre assis respiroit sous l'ombrage,
 » Tous deux alloient chanter, & Mifis commença.

M I S I S.

Quand Mira me fuyoit, quand elle étoit cruelle,
 Echo, tu répétois ma plainte & mes soupirs :
 Aujourd'hui Mira m'aime & Mira m'est fidelle.
 Echo ! je vais chanter ma gloire & mes plaisirs.
 Mira passe en fraîcheur les fleurs à peines écloses,
 C'est la blancheur du lys, c'est la pourpre des roses ;
 Son cœur simple & sensible, échauffé par l'amour,
 Est plus pur que le ciel au matin d'un beau jour.

M I R A.

Le lys chargé des pleurs échappés à l'aurore,
 De l'orient en feu la céleste rougeur,
 Et le premier rayon du jour qui vient d'éclore,
 Sont moins beaux que Mifis, sont moins chers à mon
 cœur.

M I S I S.

Dans le crystal mouvant de l'onde fugitive,
 J'aime à voir se jouer le tendre azur des cieux,
 Ou l'arbuste fleuri, qui planté sur la rive,
 Vacille à la merci des zéphirs amoureux.
 Mais fitôt que Mira s'approche du rivage,
 Je ne vois ni les cieux, ni l'arbuste fleuri ;
 De Mira seulement mes yeux cherchent l'image,
 Et Mifis est heureux quand Mira lui sourit.

M I R A.

Je m'approche de l'onde , & j'y vois ton image
 Rester fixe au milieu des flots tumultueux :
 Je dis avec transport , Misis n'est point volage ;
 Et puisque Misis m'aime , il a droit d'être heureux

M I S I S.

O Mira ! le bonheur de l'amour est l'ouvrage :
 Quand tu tournes sur moi tes yeux pleins de langueur ,
 Tu m'entends soupirer , ce soupir est l'hommage
 Que je rends à l'amour , pour prix de mon bonheur.

M I R A.

Quand je suis près de toi , mon sang coule plus vite ,
 Un doux frémissement fait tressaillir mon cœur :
 Je tremble , je desire , & mon sein qui palpite ,
 En s'élançant vers toi , vole après le bonheur.
 O Misis ! quel est donc ce bonheur que j'envie ?
 » Un baiser de Misis répondit à Mira ,
 » Le trouble s'augmenta dans son ame attendrie ,
 » Elle baissa les yeux , rougit , & soupira . »

De Versailles , le 9 Octobre 1780.

UN de nos grands seigneurs vouloit dernièrement faire donner la croix de St. Louis à quatre protégés. Le premier Commis de la guerre lui représenta que sa demande étoit absolument contraire à la dernière ordonnance qui fixe irrévocablement le nombre d'années de service que doivent avoir les prétendants à cette marque de distinction. — *Eh ! ne savez-vous pas* , lui répondit le grand Seigneur , *que les ordonnances ne sont faites que pour les sots ?*

Ceux qui pensent que la saine politique ne reconnoît ni les liens du sang ni les affections particulières , sont étonnés que M. de Vergennes se soit écarté de cette regle dans l'affaire des coadjutoreries. Ils supposent qu'aucun autre motif n'a balancé ceux qui sembloient lui prescrire une conduite différente. Quoi qu'il en soit , la lettre suivante qui arrive à ce moment même , prouve que tous les cabinets ne sont pas régis par les mêmes principes.

De Madrid , le 26 Septembre 1780.

» IL n'y a rien que l'Angleterre n'ait tenté
 » depuis un an pour diviser la maison de Bour-
 » bon & faire sa paix particuliere avec l'Es-
 » pagne. Elle a envoyé pour cela des émis-
 » saires en différentes Cours & a cherché à
 » intéresser les Puissances Catholiques à sa
 » cause. Le Roi de Sardaigne croyant travail-
 » ler à la paix générale , fit , il y a six mois ,
 » quelques propositions , mais l'objet de ses né-
 » gociations ne s'accordant pas avec le plan
 » de la Cour de St. James , il se départit de sa
 » médiation. La Cour de Vienne a , selon les
 » apparences , vu les choses d'un autre œil :
 » Elle a envoyé ici , il y a huit jours , une
 » personne chargée des pouvoirs les plus éten-
 » dus. L'Angleterre offre de céder Gibraltar ,
 » si l'Espagne se veut réconcilier avec elle. Le
 » Roi d'Espagne a répondu qu'il ne pouvoit
 » entendre à aucune proposition de paix sans
 » l'intervention de la France. On a représenté
 » à S. M. C. que la France ayant reconnu

» l'indépendance des Américains elle a fermé
 » pour long-temps la voie à toute réconcilia-
 » tion. Le Roi a répondu que la conscience
 » & l'honneur de sa couronne l'obligent à ne
 » pas plus se détacher de ses alliés que le Roi
 » de France des siens , & que malgré le desir
 » de rendre la paix à ses peuples , malgré les
 » grands avantages qu'on lui propose , il ne
 » peut ni ne doit traiter avec les Anglois sans
 » le concours du roi de France. »

De Versailles , le 14 Octobre 1780.

LE ROI vient de faire deux fois dans le même
 temps le sacrifice de ses goûts & de ses affec-
 tions personnelles, au desir de ses conseils &
 apparemment au bien de l'état. On n'ignore
 point que les *Annales de Linguet* étoient le seul
 journal qu'il lut : il le lisoit avec plaisir , &
 il avoit soutenu cet écrivain dans le temps
 où une licence vraiment répréhensible n'ad-
 mettoit de bornes à ses traits satyriques que
 l'aureole même de la royauté. Le voilà ren-
 fermé. Depuis dix à douze jours l'atmosphère
 ministériel étoit extrêmement agité. Un coup-
 d'œil sur les opérations de cette campagne
 jointe à l'ancienne affaire des comptes faisoit
 plus que jamais chanceler M. de Sartine. Enfin
 un dernier coup violent émut le Roi au plus
 haut degré ; hier matin , transporté de colere ,
 il se rend chez M. de Maurepas. Après une
 conférence très-tumultueuse , où les ennemis
 de M. Necker tâchèrent vainement de l'enve-
 lopper dans la disgrâce de son adversaire ; il

fut décidé que le Ministre de la marine ne le feroit plus dans une heure. En effet, M. Amelot se présenta chez M. de Sartine au sortir de son audience, & prit son porte-feuille après lui avoir remis une lettre royale, dont les expressions honnêtes n'empêchoient pas que le contenu ne fut désagréable pour un homme dominé par l'ambition & l'intérêt. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans le même temps le lord Sandwich est assez mal affermi en Angleterre & a pensé également sauter il y a quelques jours.

On ignore encore qui remplacera M. de Sartine; il est question du Marquis de Castries, bon militaire, homme d'esprit & bon ami de M. Necker, mais qui n'entend rien à la marine; du Comte de Talaru, qui n'y entend pas davantage; de M. de Calonne, Intendant de Lille, en qui beaucoup d'esprit & de connoissances peuvent suppléer à sa profonde ignorance sur tout ce qui est navigation, & qui est fort aimé & protégé de la Reine; enfin de M. de la Porte, Intendant de la marine, qui n'a pour lui que l'estime des honnêtes gens & la connoissance de la chose.

De Versailles, le 16 Octobre 1780.

Je puis, Monsieur, aujourd'hui vous donner des détails certains sur ce qui a précédé la disgrâce de M. de Sartine & sur les circonstances qui l'ont accompagnée.

Depuis quelque temps M. de Sartine & le Ministre de la guerre ont cherché à porter le

coup de la mort ministérielle au Directeur des finances. M. le Febvre d'Amecourt leur protégé se tenoit à St. Germain en Laye, près du séjour de la Cour, & il sembloit qu'on n'avoit plus qu'à vaincre le crédit de M. de Calonne, autre aspirant au contrôle général.

M. Necker auroit apperçu dans la mauvaise humeur que le Roi lui témoigna la semaine dernière, les progrès de la cabale ennemie, quand même il n'en auroit pas été instruit par ses partisans. La riposte fut vive & efficace; mais ce qui la rendit décisive, ce fut l'arrivée d'un Courier de St. Ildéonse.

Le Roi demanda, il y a environ un mois, à M. de Sartine : *Est-ce que M. de Guichen s'amuse à pêcher à la Martinique?* Le Ministre répondit que le refus des Espagnols à le seconder l'avoit empêché de faire aucune entreprise. Ce discours, transmis à la Cour de Madrid, a donné lieu à des explications dans lesquelles on doit penser que M. le Comte d'Estaing a joué un rôle. Indépendamment d'autres motifs, il ne pouvoit guere pardonner à M. de Sartine, les préventions qu'il avoit trouvées formées contre lui parmi les Ministres d'Espagne & dont il avoit découvert la source.

La multiplicité & la comparaison de ces différens rapports frapperent tellement le Roi, que jeudi dernier S. M. se fit accompagner de Monsieur, & se rendit chez M. de Maurepas, non pour le consulter, mais pour lui annoncer qu'Elle étoit résolue à se défaire de son Ministre de la marine. M. de Maurepas n'est plus l'ami de M. Necker, & il devoit

soutenir M. de Sartine lié intimement avec M. de Montbarrey, le protégé de Madame de Maurepas, qui se trouvoit enveloppé dans la proscription. Tout ce qu'il put gagner sur la fermeté du Roi, fut que le Ministre de la guerre ne subît pas le même sort que celui de la marine.

La chute de M. de Sartine paroît très-agréable à la nation & elle en tire le présage le plus heureux pour la fin de cette guerre. On exagere sans doute les accusations qui l'ont occasionnée & chacun en donne sa version, car le plus vil reptile grimpe & dépose ses ordures sur un chêne renversé. Le paiement des lettres de change des Colonies étoit arrêté depuis quelque temps, & M. de Sartine avoit représenté que M. Necker n'avoit point voulu en fournir les fonds; celui-ci a prouvé que cet objet étoit compris dans un article de trente millions fournis à la marine. M. de Guichen revient au moment où l'on devoit s'attendre à la réalisation de quelqu'un des projets qu'avoit adoptés le Roi avant son départ: le convoi qu'il escorte appartient en grande partie, à ce que l'on prétend, aux gens en place & en faveur: voilà ce qui se débire à ce sujet.

La Reine qui a été long-temps la protectrice de M. de Sartine, l'avoit abandonné depuis quelques mois & ne l'appelloit plus que *l'avocat Patelin, le douxereux menteur*. Le public dit qu'il se retire avec la couronne de l'abbé Terrai.

C'est le Marquis de Castries proposé au Roi par M. Necker lui-même, qui a le départe-

ment de la marine. C'est un homme de qualité, très-riche, très-laborieux & très-instruit. On lui reproche de la hauteur & une fermeté poussée à l'excès ; ce qui ne fera peut-être pas déplacé vis-à-vis du corps de la marine dont M. de Sartine étoit le très-humble serviteur.

On convient que M. de Castries auroit été mieux placé au département de la guerre.

De Paris, le 18 Octobre 1780.

UN homme de lettres que j'avois chargé de l'examen de quelques ouvrages nouveaux, pour vous en rendre compte, m'envoie l'extrait suivant d'une *Histoire de Corse* en deux gros volumes in-8vo, qu'on débite furtivement depuis peu.

A l'œuvre on connoît l'ouvrier. C'est donc vainement que M. l'abbé du Raynal veut ou croit être méconnu pour l'auteur de cette *Histoire de Corse* ; on y retrouve ses principes, ses maximes, ses déclamations, ses observations, ses réflexions, ses décisions, ses prédictions, ses expressions, en un mot sa philosophie fastueuse & bavarde, intolérante, fanatique & relâchée tour-à-tour, & généralement fondée sur des principes peu applicables aux choses, aux lieux & aux individus tels qu'ils sont & qu'ils peuvent être. Suivons ce célèbre historien, & cherchons dans ses propres écrits à prouver que la modération, l'expérience & l'amour de l'ordre, ont seuls dicté ces réflexions outrées, ou tout au moins téméraires en apparence. Dès la douzième

ligne de son Discours préliminaire ; voici
 comme il s'annonce. « L'historien des Corfès,
 » quoique né fujet d'un Monarque , a osé for-
 » mer le dessein dangereux de parler d'un
 » peuple ennemi de la tyrannie : il a dû dire
 » des vérités hardies , parce que son fujet
 » l'exigeoit. » Ces vérités hardies , feront-
 elles du moins utiles ? c'est ce qu'il faut exa-
 miner. Après avoir critiqué , dénigré , méprisé
 ses devanciers historiens de la Corfè , qu'il
 traite , les uns de Gazetiers médiocres , les
 autres de Romanciers ineptes , inexacts , er-
 ronés , stupides & crédules , l'auteur s'abaisse
 aux petites pointes , tant de notre goût : « Si
 » l'on veut croire le bon Hérodote , dit-il , ...
 » & les Grecs , qui n'ont jamais menti , les
 » premiers habitans de la Corfè furent Phé-
 » niciens... Refusez-vous d'en croire Héro-
 » dote , écoutez ce que Thucydide va vous
 » raconter , vous pourrez choisir. » Laisfant le
 choix des origines des Corfès , il peint ce peup-
 le comme volage , fupérftitieux , ignorant ,
 paresfeux & cruel ; mais malheureux & fubju-
 gué fuccelfivement par tous les Etats qui l'en-
 vironnent ; & livré depuis des fiescles à des
 incurfions , à des ufurpations , des diffen-
 fions inteftines & des révolutions continuel-
 les. « Deux caufes principales , dit-il , entre-
 » tiennent cette fermentation parmi ces infu-
 » laires : ils ont des armes & des moines ;
 » & ces moines font ou fanatiques , ou inté-
 » reffés à troubler l'ifle , & fouvent l'un &
 » l'autre enfemble.... quittant la folitude de
 » leur cloître pour une vie licencieufe , on

» leur vit prendre le mousquet au-lieu de la
 » discipline , prêcher au milieu des combats ,
 » & s'associant même au carnage , offrir pieu-
 » sement à Dieu , l'ame de celui qu'ils alloient
 » tuer : » Quels sont donc les moyens de
 prévenir & de s'opposer à ces scènes horri-
 bles & ridicules ? ils sont bien simples : *Dé-*
farmez l'isle , & chassez-en les moines. Ces moyens
 sont-ils bien ceux d'un philosophe , partisan
 déclaré de la liberté ? Il défarme des peuples
 chasseurs qu'on asservit ; il chasse des moines
 que le faux zèle & l'ignorance portent à des
 excès très-condamnables ; mais la tolérance &
 la philosophie , n'ont-elles donc pas d'autres
 moyens que ceux de la politique la plus dure
 & la plus tyrannique ? « Suppression générale
 » des moines , continue-t-il plus loin ; j'ai pres-
 » que honte d'écrire ces mots , depuis que
 » tant de gens les ont répétés , parce qu'ils
 » les avoient entendu prononcer à quelques
 » bons citoyens. Quoi qu'il en soit , *j'en ferai*
la base de mon système. » L'auteur indique
 après cela , quelques points d'administration
 auxquels on ne peut qu'applaudir ; mais il
 expose des principes qui ne plairont pas aux
 ennemis du paradoxe. « L'incivilisation & la
 » barbarie sont nécessairement la suite de l'é-
 » galité , comme la politesse & les richesses
 » sont l'effet de l'inégalité ; or c'est cette iné-
 » galité presque inconnue en Corse qu'il y faut
 » faire naître , si l'on veut rendre cette isle
 » riche , peuplée , commerçante & tranquille.
 » Pour y parvenir , il faut y diminuer la classe
 » des propriétaires , qui est la seule , d'où il

» s'ensuit que tout Corse possédant un certain
 » espace de terre a sa subsistance assurée ; &
 » y créer une classe de non-propriétaires, ou
 » journaliers.... » C'est-à-dire, nécessiter une
 classe de malheureux, dépendante de la du-
 reté des propriétaires, & du salaire de leur
 labeur. Voilà de ces idées philosophiques qui
 bientôt nous meneroient à justifier l'esclavage.
 L'auteur n'en croit sûrement rien ; car il s'é-
 crie de la meilleure foi du monde : « *O Corſes,*
 » puissent ces idées d'un citoyen qui vous
 » aime, parce que vous êtes hommes, & parce
 » que vous êtes devenus François, n'être pas
 » regardées comme de beaux rêves, impossi-
 » bles à réaliser ! »

L'histoire de l'isle & de ses habitans n'est
 qu'une chaîne continuelle de révolutions si ra-
 pides, que souvent dans la même année, les
 usurpateurs & les opprimés sont tour-à-tour
 vainqueurs & vaincus. Les plus acharnés de
 tous ceux qui prétendirent à la souveraineté
 de la Corse, furent les Gênois, qui n'ont
 cessé, comme on fait, pendant quatre à cinq
 siècles, de harceler, de tyranniser & de vexer
 ce malheureux coin de terre. Quels étoient
 pourtant les titres sur lesquels cette républi-
 que étayoit ses droits & sa propriété ? Une
 vente du Pape, au préjudice des Pisans qui
 avoient acquis un même titre de Sa Sainteté ;
mais Rome l'eût également vendue à un troisieme
acheteur s'il se fut présenté. L'auteur se livre à
 toute la véhémence de son indignation, dans
 le portrait qu'il trace de ces républicains.
 Après avoir cité un trait horrible d'un Gou-

verneur Génois nommé *Montalto*, qui en 1461 ;
 ayant invité un très-grand nombre de Corfes
 à un festin somptueux, fit entrer sur la fin du
 repas, des bourreaux qui les égorgerent tous
 sans pitié : « On peut, dit-il, croire sans peine
 » tous les exemples de la férocité des Génois ;
 » ce peuple est naturellement perfide & atroce
 » dans ses vengeances ; il avoit mérité cet
 » odieux renom dès le temps des Romains
 » (*perfidus Ligur*) & il semble n'avoir jamais
 » changé. Il n'est point de crime dont
 » on ne puisse avec justice soupçonner les Gé-
 » nois. Quelques Ministres de cette ré-
 » publique ont poussé l'infamie jusqu'à vendre
 » des lettres de grace avant le délit commis,
 » comme on achete à Rome des indulgences
 » pour les péchés passés & futurs. ... Les re-
 » gistres de la république constatent 28,715
 » meurtres dans la Corse depuis 1683 jus-
 » qu'en 1715. » (*)

(*) On trouve cette note pag. 155 du premier volume.

» Si l'ancienne administration de Genes fut cruelle, &
 si les ressorts de sa politique ne furent que d'infâmes
 trahisons ; on peut se convaincre que ses maximes n'ont
 point changé. »

» Deux soldats Génois offrent à un Corse nommé
Ofolante de lui vendre un fusil ; il leur répond, volon-
 tiers ; il est accusé d'avoir proféré ce mot, saisi &
 pendu. »

» Paul de Tavagna, dit dans une conversation : »
 Qui, la Corse recouvrera sa liberté un jour. » On le
 dénonce, il est arrêté moribond dans son lit, & attaché
 à une potence. »

» Quatre gardiens des vignes de Corte empêchent les
 soldats Génois de voler le raisin : on saisit quatre autres

Cette histoire offre quelques traits qui méritent la mention la plus honorable ; ils sont digne d'être comparés aux plus beaux traits de l'antiquité. Par exemple , est-ce exagérer que d'oser assimiler aux trois cens généreux Grecs du passage des Thermopiles , ces vingt-un Pâtres Corfes , dont l'auteur nous rappelle l'héroïsme ?

» (1732) Les troupes génoises & impériales réunies ne s'attachoient qu'à ravager le pays , enlever les bestiaux , brûler les maisons , les magasins , les vignes , les chatagniers , les oliviers : plus de trente villages furent détruits , & leurs habitans massacrés. Ce fut pendant ces dévastations que se passa la scène mémorable que les Corfes les plus véridiques donnent comme certaine. »

» Vingt-un Pâtres étoient descendus des montagnes durant l'hiver , pour faire paître leurs troupeaux dans la plaine ; on en fut averti dans Ajaccio ; deux cens hussards & six cens Génois sortent de la ville pour les enlever ; loin de fuir devant un ennemi si supérieur , les vingt-un Pâtres se rassemblent , se serrent , attendent & reçoivent fièrement cette

hommes qu'on envoie aux galeres. Le Commissaire Génois averti de cette méprise dit : qu'importe , tous les Corfes méritent la corde. C'est une grace de n'avoir envoyé ceux-là qu'aux galeres. »

» Un Gouverneur de Corse arrivoit de cette île : en débarquant à Genes , il rencontre sur le port , un noble Génois de ses amis , qui l'embrasse & lui dit : eh bien , quoi de nouveau en Corse ? y avez-vous au moins laissé les montagnes ? ... Allusion à la rapacité de ceux qu'on y envoyoit. »

troupe , & la répouffient jusqu'au lieu nommé *Aspetto*. Les Génois qui n'avoient pas prévu cet excès de courage , font passer dans des barques quatre cens hommes qui les prennent par derriere & les enveloppent dans le marais du Ricanto , tous s'y défendent jusqu'à la mort , sans vouloir se rendre : un seul se coucha parmi ceux qui étoient étendus sur la place , en se barbouillant le visage de sang , afin que confondu avec les morts , il pût par ce stratagème échapper à ses ennemis. Les hussards en coupant les têtes de tous ces cadavres le trouverent , il se jetta à genoux , leur demanda quartier & l'obtint. On l'emmena dans la ville ; le Gouverneur Génois moins humain que ces hussards , le condamna à être pendu. Avant de subir un supplice que ne devoit pas lui avoir mérité l'étonnante défense de ses compagnons , on le promena dans les rues d'Ajaccio , ayant suspendues à son cou , six têtes de ses parens tués dans l'action. Après cette farce monstrueuse & dégoûtante , on l'exécuta , & ses membres écartelés furent attachés extérieurement aux murs de la ville. Ces cruautés de cannibales inspiroient aux Corfes la fureur de la vengeance. »

Voulez-vous retrouver un Brutus en Corse ? Gafforio nous le retrace par son amour pour sa patrie qui le porte au sacrifice de ses propres enfans. « Dans une sortie que firent les Génois , ils surprirent & enleverent le fils unique de Gafforio , âgé de quatorze mois , avec sa nourrice. Gafforio ayant ordonné qu'on ne cessât point de tirer sur le château qu'il affié-

geoit , les Génois eurent la lâcheté de le menacer d'exposer sur les murs son jeune enfant, sa seule espérance , & la cruauté d'exécuter leur menace , sur le noble refus qu'il fit de discontinuer un siege important , qu'il étoit prêt de terminer à la gloire & à l'avantage de sa nation (1744.) Cet enfant qui vit encore , & dont il sera parlé ailleurs , eut le bonheur de n'être pas tué , & son pere en prenant la place , recouvra son fils : la voix de la patrie parloit à ce pere , il n'entendit qu'elle.... » Mais, ne pensez pas , Monsieur, que les vertus guerrieres soient les seules dont ce peuple nous ait donné des exemples ; la nature a par-tout ses droits ; elle a gravé dans le cœur du sauvage , comme dans le nôtre , ces pieux sentimens que les conventions altèrent si souvent.

» Antoine , le plus jeune des fils qu'eut eu Casa-nova , conçut le noble projet d'arracher son pere aux Génois & à la mort qui le menaçoit. Le vertueux jeune homme apprend à raser & dans peu de jours il est en état d'exécuter son projet. Une servante avoit seule la permission de porter des vivres à Casa-nova. Antoine se revêt de ses habits , entre dans la prison de son pere , l'embrasse , le conjure de s'évader à la faveur du déguisement qu'il lui vient offrir , & de joindre un parti considérable qui n'attend que lui pour le venger. Casa-nova cede aux instances de son fils , se fait raser par lui , prend les habits de femme , dont il étoit revêtu , traverse ainsi travesti les cours des prisons & passe au milieu des gardes sans

être reconnu. Le plus beau trait de l'amour filial reçut la plus horrible récompense. Un sénat est rarement accessible à la pitié, ou sensible aux vertus, celui de Gênes fait le procès du jeune Antoine, le condamne à être pendu aux fenêtres du château de Tisani; demeure de sa famille, fait exécuter son affreux arrêt, & ordonne la démolition de Tisani. »

Quand un chien se noie, dit-on, tout le monde lui jette la pierre. Cela est vrai sur-tout quand l'appui de son maître l'enhardissoit à mordre le tiers & le quart, sans ménager personne. Tel est le tort impardonnable dont nos académiphilosophes accusent M. L. . . . Vous n'imaginerez pas combien sa détention afile le caquet de ces doucereux apôtres : ils ne voient dans son aventure que ce que Phedre nous peint si agréablement dans la fable de ce fou qui jettoit impunément des pierres à tous les malotrus qui passaient sur le chemin. Un des lapidés adresse le fou à un Grand que le hasard conduisoit de son côté suivi d'un nombreux cortège ; & le voilà qui s'évertue à lapider le Grand & sa suite. Qu'arrive-t-il ? Le fou est enfermé & le pays en est débarrassé. Dans le vrai, l'application de cette fable a son prix ; mais il n'y a pas jusqu'aux femmes de la clique philosophique, qui ne se mêlent d'en dire aussi leur petit mot pour rire. Vous pouvez juger de la candeur angélique de l'une d'elles, par cette charade qui lui est échappée dans un épanouissement de sa joie, en apprenant la disgrâce de cet homme célèbre. *Ma première partie sert à pendre, ma seconde partie conduit à*

la potence, mon tout mériterait d'y être. Décomposez le mot; vous y trouverez le nom d'une plante qui sert à faire du fil & celui de la garde d'une grande ville, qui forment le nom du personnage renommé à tant de justes titres.

Chacun vante ses prouesses, mais ce qui en est une aux yeux de celui-ci, n'est souvent qu'une folie aux yeux de celui-là. Je causois, il y a peu de jours, avec un seigneur passionné pour la chasse: il me parloit avec enthousiasme du plaisir délicieux d'assaffiner à droite & à gauche, une multitude de timides victimes, qui ne savent que fuir ou se cacher, de l'adresse merveilleuse de faire feu tant de fois en une minute, & du plaisir inconcevable de voir l'alali d'un cerf expirant les larmes aux yeux, & livré à la furie d'une meute acharnée. Mais ce qu'il me raconta avec transport, ce fut une partie de chasse à laquelle il accompagna, la semaine dernière, le Prince de Conti, à l'isle *Adam*, & où ce Prince & sa suite composée en tout de huit tireurs, tuèrent, en neuf heures de temps, quatre mille deux cens pieces de gibier. C'est, au rapport des connoisseurs, la chasse, ou pour mieux dire, la boucherie la plus belle qui se soit jamais faite.

La Reine & les personnes de sa Cour, qu'elle honore de son intimité, devoient représenter, jeudi dernier, au petit Trianon, *l'Amant jaloux*, charmant opéra-comique de Mrs. d'Hele & Grétry; la mort du Vicomte de Vaudreuil, oncle de la Duchesse J. de Polignac & grand-oncle de la Duchesse de Guiche, qui

toutes deux , devoient jouer dans cette piece ,
y a mis obstacle.

L'opéra de *Perfée* , paroles de Quinault , rajustées à la moderne par son Savetier (cette expression est maintenant reçue) M. Marmon-
tel , musique de Philidor , est sur le chantier &
doit être donné vers la fin du mois.

Si l'auteur de la *Tragédie-parade de S. Jean de Lône* , n'a pas tiré beaucoup de gloire de ce bel ouvrage , un autre au moins en a profité. Cette piece ayant tiré *S. Jean de Lône* de l'espece d'oubli où il étoit plongé , le maire de cette ville a trouvé à cette occasion , le moyen de se faire comprendre dans la nomination des députés généraux pour la tenue des Etats de Bourgogne , où il représente le tiers-état. L'abbé de Luzerine , ancien instituteur du Duc de Bourbon a été choisi pour le Clergé & le Comte de Virieu pour la noblesse.

LE S O N G E

D'UN JEUNE POETE NORMAND.

AIR : *Dedans ces vastes campagnes.*

Dans les jardins de Cythere ,
Auprès de toi , cette nuit ,
Sous un bosquet solitaire ,
Un songe m'avoit conduit :
Dieux ! quel charme , quelle ivresse !
Vénus n'a pas tant d'appas ,
Tu cédois à ma tendresse ,
J'allois mourir dans tes bras.

Mais l'amour, qui toujours veille
 Fut jaloux de mon bonheur :
 L'ombre échappe, je m'éveille ,
 Tu n'es plus que dans mon cœur.
 Tout s'éclipse avec mon songe ,
 Et rien, hélas ! n'est resté ,
 De cet aimable mensonge ,
 Que ma flamme & ta beauté.

O toi ! qui fais mes délices ,
 Use en ce jour de tes droits ;
 En me devenant propice ,
 Reçois mon cœur sous tes loix :
 Calme mon ardeur sincere ,
 Donne , à mon cœur enchanté ,
 Pour une nuit de chimere ,
 Un instant de vérité.

De Versailles, le 19 Octobre 1780.

ON n'a fait ni chansons ni épigramme sur la dernière révolution dans le ministère, mais force calembours. On disoit hier que le Grand Turc avoit choisi M. de Sartine pour grand-amiral, parce qu'il savoit admirablement bien mener les flottes à la Turquie. M. de Sartine est-il déplacé, a-t-on dit ? — Non, il est parfaitement placé. — Quel âge à M. de Montbarrey ? — le même que M. de Maurepas : quand celui-ci mourra, l'autre aura grand'peur. . . . Vous devez reconnoître à ces gentilleffes, que notre esprit national ne fait que croître & embellir.

M. le Noir, lieutenant de police de Paris, créature de M. de Sartine, branle fort dans le

manche. Les catins le regretteront, elles pourront trouver plus de sévérité sous une autre administration. On parle de subdiviser la police en quatre départemens présidés par un conseil d'Etat : ce qui faciliteroit le service de cette immense machine & en rendroit certainement l'administration plus parfaite en n'en abandonnant plus les détails à une foule de subalternes méprisables qui sont autant de petits tyrans qu'on ne peut surveiller.

M. le Rei de Chaumont, le grand munitionnaire des Américains, l'hôte & l'ami de M. Francklin, a suspendu ses paiemens pendant vingt-quatre heures, & sa faillite étoit déclarée si M. Necker ne lui avoit fait fournir des secours par le Roi. Ce procédé que le directeur des finances a cru être de bonne politique par rapport au congrès, est d'autant plus beau de sa part, que M. de Beaumarchais, ennemi reconnu de M. Necker & chef d'une cabale contre lui, faisoit en même temps la culbute.

L'Ambassadeur de *** est vu ici d'assez mauvais œil, tant à cause de sa conduite que du jeu public qu'il entretient chez lui, & dont il tire une contribution considérable. Il vient de lui arriver une aventure qui ne rétablit pas sa réputation. M. Tessier de la Tour, Banquier à qui on avoit offert un billet au porteur de 64000 livres, signé par cet Ambassadeur, alla le trouver pour lui demander s'il pouvoit compter sur ce paiement. S. E. lui répondit qu'il n'avoit fait aucun billet de cette somme & que celui-ci devoit être faux. Il demande

à le voir, le Banquier avoit eu la prudence de ne le pas prendre sur lui. L'Ambassadeur dans le cabinet du Banquier, seul avec lui, tient le billet dans ses mains, il le déchire en disant que c'est un billet escroqué. Le Banquier rassemble les morceaux avec soin, fait fermer ses portes, & crie à ses domestiques d'amener un Commissaire. L'Ambassadeur qui ne s'attendoit pas sans doute à sa fermeté, lui dit : « Monsieur, je viens de faire une étourderie, ne faites pas d'éclat, je vous ferai un autre billet. » Quand le nouveau billet fut écrit, il lui dit : « Le billet que j'ai déchiré étoit nul, je l'avois fait pour le montant d'une partie de diamans que j'ai achetée de Mlle. Duvernai : je lui ai payé ce billet ; j'ai cru le lui voir jetter au feu : elle aura sans doute feint de le brûler ; avant de vous remettre ce nouveau billet, je veux savoir de qui vous le tenez & je vous prie de venir chez le Lieutenant de Police, devant qui vous ferez votre déposition. » Le Banquier y consent, ils montent ensemble dans le cabriolet de S. E. qui, après un peu de chemin, déclare à M. de la Tour, qu'il ne veut point aller chez le Magistrat, ayant affaire chez l'Ambassadeur de Sardaigne. Après deux heures de discussion & de promenade inutile, le Banquier a pris le parti d'aller seul chez le Lieutenant de police qui l'a renvoyé au Ministre des affaires étrangères : M. le Comte de Vergennes s'est chargé d'arranger cette affaire, & l'on ne doute pas que l'Ambassadeur ne soit forcé de payer.

De Paris, le 22 Octobre 1780

Le Comte de Guibert, Mestre de Camp, commandant le régiment de Neustrie, auteur d'un traité de *Tactique* & de discours académiques qui l'ont déjà rendu célèbre, vient de publier une nouvelle production intitulée : *Le Soldat Citoyen*. On voit que cet ouvrage sort de la plume d'un militaire éclairé qui, pénétré des devoirs & de l'utilité du soldat, montre avec beaucoup de sagesse & de discernement, les moyens les plus capables de le rendre ce qu'il doit être & de lui procurer ce qu'il mérite. Il traite de la discipline, de l'éducation, des exercices, de la subsistance qui lui conviennent, & s'étend sur l'administration & les détails du métier. Mais il est malheureusement plus aisé d'indiquer le mal que de le réparer, & je crains bien que le Comte de G. . . . en voulant multiplier les moyens de perfectionner le militaire & sa profession, ne propose beaucoup d'idées qui seront mises au rang de celles du bon Abbé de St. Pierre. Par exemple, il veut des mœurs, de la santé, du courage & de la taille dans un soldat ; il voudroit qu'un recruteur ne fût pas un ivrogne, un être diffamé, débauché, sans probité, qu'il n'employât pas les fourberies, la fraude, les violences, souvent le crime, pour attirer dans le panneau, de jeunes gens timides & sans expérience. Nous voyons & nous verrons peut-être long-temps, de pareilles gens rôder sur nos quais, raccolant & fripponnant

du matin au soir. Le Comte de G..... veut qu'on entretienne le militaire dans le goût des arts. « Rien n'est plus favorable au courage, dit-il, que l'imagination, & rien ne le seconde mieux que la poésie. » Il y a sûrement loin de la poésie aux propos de corps de garde; on peut affurer qu'il seroit difficile d'y en introduire jamais d'autres; mais lorsque M. de G..... traite des choses pratiques du métier, il en parle toujours en homme instruit & éloquent. On doit être sensible à la manière dont ce militaire & philosophe, s'exprime, lorsqu'il peint les abus horribles qui subsistent dans plusieurs parties, mais sur-tout, dans celle des hôpitaux, abus qu'on ne sauroit trop retracer, dans l'espérance de les faire connoître aux chefs dont l'autorité peut y porter remède. « L'administration de ces maisons, dit ce citoyen zélé, a de tous temps, été une source de brigandages; ... la corruption s'est même étendue jusques sur des contrôleurs pour le Roi, honorés de la confiance du ministre de la guerre, lesquels, loin de tenir les entrepreneurs dans leurs devoirs, ont concerté ensemble les moyens de s'enrichir. ... On retranche, continue-t-il, sur les portions de pain, de viande, de bouillon, &c. ... On substitue ou l'on mêle des follicules de saule avec le féné, de la poudre de bois pourri avec du quinquina, du rapontic avec de la rhubarbe, &c. &c. Enfin, ajoute-t-il, l'on commet trop souvent dans les hôpitaux militaires, mille autres prévarications qui sont horreur à l'humanité. »

Ce qu'écrivait M. le Comte de G. . . . touchant l'éducation du militaire, est très-raisonnable & fort sensé ; mais ne sera-ce pas en pure perte ? « Que l'on ne s'y trompe pas, dit-il, les hommes ne peuvent & ne doivent être que ce qu'on les fait lorsqu'ils sont enfans. Jettes tous également dans le monde, chacun se range malgré soi dans l'ordre que lui indique la société, & se plie imperceptiblement au rôle qu'il doit y jouer. . . . Si donc l'Etat veut avoir des soldats, qu'il s'occupe sérieusement à les créer. N'imaginez pas qu'un homme avorté, choisi dans la fange des villes, avec un corps énervé, fasse jamais un soldat. Vous ne lui offrez pour récompense qu'un salaire modique, pour passion que le desir de vivre, & pour crainte que la prison, les verges ou la mort. Comparez cet homme avec les Romains de Scipion & de César, avec les citoyens de Sparte, les défenseurs des Thermophiles, le Tartare infatigable, l'Arabe fanatique. C'est en vain que vous comptez sur votre tactique, sur vos armes, sur vos évolutions ; vous avez cela de commun avec tous les autres ; mais ce qui nous est particulier, & dont vous devez tirer parti, ce sont nos forces, notre naturel, c'est le génie François. »

L'Abbé Aubert, rédacteur des *petites affiches*, avoit dit beaucoup de mal de la tragédie de *Nadir* ou *Thomas-Kouli-Kan*. L'auteur, (M. du Buiffon) en a été fort affecté. Il ignore que les traits de la critique de l'Abbé A. . . . sont comme ceux que lançoit le Nain dont il est question dans la *Princesse de Babylone* & qu'on

ne devoit pas craindre à l'endroit où ils étoient adresses. Dans une visite fort amicale au folliculaire, M. du Barr. lui a proposé l'alternative de se rétracter ou de subir le même traitement qu'ont éprouvé plus d'une fois l'Abbé des Epi. . . & Fr. . . Le faiseur d'affiches, étonné, flatté peut-être de se voir mis au niveau de ces grands hommes, ne savoit d'abord quel parti prendre. Enfin ne se sentant pas plus leur courage que leurs talens, il s'est déterminé pour la paix & a chanté la palinodie. On ne sait si c'est par la même raison, que dans la nouvelle édition de la *Veuve de Cancale*, que les comédiens italiens donnent maintenant en trois actes, M. Parisot a substitué des complimens aux durs farcasmes dont il accabloit l'auteur de la *Veuve de Malabar*.

Le succès des nouvelles *Administrations provinciales* annonce peut-être un changement insensible dans quelques parties de notre constitution. Ces établissemens viennent de donner lieu à un ouvrage intéressant dont l'entreprise s'est formée sous les auspices de M. Dillon, Archevêque de Narbonne. Il a pour titre : *Loix municipales & économiques du Languedoc, ou Recueil des Ordonnances, Déclarations, Lettres patentes, Arrêts du Conseil, du Parlement de Toulouse & de la Cour des Aides de Montpellier, Actes, Titres & Mémoires concernant la constitution politique de cette Province ; son administration municipale & économique, ses privileges & usages particuliers relativement à ses impositions, ses ouvrages publics, son agriculture, son commerce, ses manufactures, ses loix civiles, &c.* L'Archevê

que de Narbonne, a déjà rendu de très-grands services à cette province. Il est Président né des Etats, & son administration sera longtemps mémorable par le dessèchement de marais, l'ouverture de plusieurs canaux qui procureront au commerce une communication libre & sûre depuis Lyon jusqu'à Toulouse, l'établissement de nouveaux haras, l'encouragement des manufactures, &c.

Un négociant de Nîmes se présenta la semaine dernière au bureau de M. de S. James, Trésorier-Général de la Marine, pour faire couper en deux, un billet de 42,000 livres dont il étoit porteur. M. de S. James étant à sa campagne ce jour-là, le commis auquel ce négociant s'adressa, crut s'apercevoir que le billet étoit faux; il le fit voir à ses confreres, qui tous le déclarerent tel. Le négociant protesta l'avoir reçu de gens connus & domiciliés, qui le lui avoient négocié. Néanmoins on fut chez un Commissaire, pour rendre plainte; mais il ne voulut pas la recevoir, disant qu'il avoit ordre, ainsi que sa compagnie, d'adresser les affaires de ce genre à M. le Lieutenant de Police : on fut donc chez M. le Noir, qui fit dresser un procès verbal des dires respectifs. Le négociant de Nîmes, connu pour un parfaitement honnête homme, déclara tenir cet effet, du Sr. Giroust & du Sr. le Fevre, courtiers de change, par l'entremise du Sr. Dénuelle banquier. Ces trois personnages furent arrêtés dès le même soir & conduits au For l'Evêque, en vertu des ordres de M. le Noir. Depuis ce temps, on fait les perquisitions re-

quises pour découvrir les auteurs de ce faux, & en attendant ces Messieurs sont à couvert.

On prétend qu'il y a plusieurs autres billets faux sur M. de S. James, & un de 20,000 livres sur M. de Sérilly, qui sont dans la circulation.

L'Académie Royale de musique donnera vendredi prochain, la première représentation de *Perfée*, de *Quinault*, renouvelée ainsi que je vous l'ai déjà annoncé. L'affluence sera sûrement d'autant plus grande ce jour-là, qu'on y verra cette fameuse décoration de diamans, qu'on a si universellement admirée aux spectacles de la cour.

Si vous prenez quelque intérêt à Cléophile, l'une de nos plus jolies Nymphes de l'opéra, vous n'apprendrez pas sans peine, que la fortune de cette belle, est aussi délabrée que sa santé. La vente de ses meubles vient d'être faite rue de Clichy, dans la maison qu'elle y occupoit, & d'où elle est sortie pour se retirer dans un triste appartement garni. Ne pourroit-on pas lui demander :

Où sont donc les profits de la Chevalerie ?

J'écoute peu les propos du vulgaire, comme vous savez, ces *brouhaha* de la multitude me fatiguent & m'excèdent ; je me plais dans l'obscurité, je ne fréquente, au demi-jour, que le boudoir des belles, ou le cabinet des grands. N'attendez donc de moi, Monsieur, aucun de ces bruits populaires, hasardés si souvent dans tous les repaires de nos oisifs politiques :

la stérilité des événemens les ayant réduits cette huitaine à revenir à la charge sur le chapitre de M. de Sartine, je vous dirai en deux mots, qu'il est peu de face dans son administration, qu'ils n'aient bien ou mal censurée. Quoi qu'il en soit, si ce Ministre n'a pas la consolation d'emporter les regrets & l'approbation universels, il en est, ce me semble, bien dédommagé par une lettre très-gracieuse que le Roi lui a écrite de sa propre main, dans laquelle Sa Majesté lui témoigne toute sa satisfaction de ses services, & l'assure qu'il n'y a que des circonstances particulières qui l'ont nécessité à donner un autre chef au département de la marine.

Notre jeune Monarque ne s'est pas borné à cet acte de bonté. Sur les représentations de M. le Comte de Maurepas, que M. de Sartine, loin d'avoir accru sa fortune, avoit au contraire prodigué celle qu'il avoit déjà, au point de se trouver avec moins de 18,000 livres de rentes, Sa Majesté touchée de la situation de son ancien serviteur, lui a généreusement accordé une somme de 300,000 livres, pour acquitter ses dettes, & une pension annuelle de 60,000 livres, au lieu de celle de 20,000 livres qui est maintenant la retraite fixe des Ministres.

Le public qui prétend mieux connoître les affaires de M. de Sartine, que lui-même & ses amis, lui donne 800,000 livres & jusqu'à deux millions de rentes, & n'ajoute aucune croyance à cette prétendue pauvreté. Le public a-t-il raison ? a-t-il tort ? C'est ce que je ne prétends

pas résoudre. Si cependant, vous me demandez mon opinion, je vous dirai que loin d'être de celle du plus grand nombre, je me laisse volontiers entraîner par tout ce que m'ont appris des personnes instruites & dignes de foi, & que rien n'est plus apparent & même plus certain, que le dérangement de fortune de ce Ministre.

Un marchand de peaux de lapins connu sous le nom d'*Antoine*, mourut, il y a cinq ans, au hameau de l'Hermitage près de Pontoise. Il rôdoit dans les environs de cette ville, depuis près de cinquante ans. Il logeoit, au retour de ses courses, chez le nommé *Christophe Larchevêque*, vigneron. L'écurie lui servoit de demeure; une poignée de paille, de lit, & un morceau de pain mendié, de nourriture. Il tombe malade de la maladie dont il mourut. *Larchevêque* le tire de son écurie pour le mettre dans une chambre, il en prend soin, il lui procure tous les secours possibles.

Antoine voyant sa fin approcher, appelle son hôte charitable, lui déclare qu'il a vingt-cinq mille livres, & que cet argent est enterré sous l'auge de l'écurie.

Christophe Larchevêque reçoit sa déclaration sans trop y croire. Il avoit peine à concevoir comment un marchand de peaux de lapins, avoit pu amasser une somme aussi considérable. Deux jours après, *Antoine* meurt. A l'instant l'écurie & la chambre sont fermées à la clef; *Larchevêque* court annoncer cette mort à son Curé, & ce qui lui avoit été confié par le défunt. Le Curé refuse de le croire;

enfin, pressé par son paroissien, il part : arrivé, on ouvre la chambre où l'on trouve parmi les effets du mort, 600 livres en argent, & 3000 livres en billets. On eut pu penser que c'étoit toute sa fortune. Larchevêque ne voulant avoir rien à se reprocher, propose de descendre à l'écurie ; refus de la part du Curé : enfin il cede aux instances de son digne paroissien, dont les sentimens de religion lui étoient parfaitement connus. Larchevêque ordonne à ses fils de fouiller. Après plusieurs tentatives infructueuses, il ne se rebute pas : il fait fouiller sous toute l'auge, & le trésor se trouve dans un pot de grès. Les 25000 livres sont comptés.

Cette aventure que la modestie & l'obscurité des personnages a ensevelie plusieurs années dans l'oubli, n'a été connue que par hasard & à l'occasion de la mort du bon Larchevêque, qui est allé, il y a quelques jours, rejoindre son ami, le marchand de peaux de lapins.

Nous avons depuis quelque temps ici, un charlatan d'une nouvelle espece, qui est arrivé du fond de l'Allemagne, pour nous dire :
 » les medecins ont donné un nom particulier
 » à chacun des accidens qui affligent le corps
 » humain & qu'ils ont définis comme autant
 » de maladies. Delà des remedes innombrables pour une cause unique. Il n'y a dans
 » la nature, qu'une vie, qu'une santé ; il n'y
 » a également qu'une maladie, qu'un remede,
 » qu'une guérison... Rendre à la nature son
 » véritable cours, est la seule medecine qui

» doit exister. . . . Ainsi que la médecine est
 » une, le remède est un. . . . Or, ce curatif
 » unique, universel, si conforme à la nature;
 » je le possède : c'est le *Magnétisme animal*. »
 M. Mesmer, conformément à ce discours,
 s'est présenté aux malades, comme étant à la
 fois le médecin, l'apothicaire & le remède :
 il a touché & il a guéri; c'est-à-dire, que l'ab-
 sence d'autres médecins a rendu en plusieurs
 occasions à la nature, tous ses droits; & en
 effet, peut-être n'y a-t-il souvent pas de meil-
 leur médecin que celui qui ne fait ni bien
 ni mal.

M. Mesmer ne se contentant pas de ces suc-
 cès clandestins & de l'argent de quelques par-
 ticuliers obscurs qui lui avoient l'obligation
 très-réelle de n'être au moins pas les victimes
 de la science, a voulu un triomphe éclatant,
 l'aveu même de la faculté qui n'a fait que rire
 de ses folles prétentions. Un médecin même
 qu'il a séduit, vient de publier son apologie,
 & y cite plusieurs de ses cures dont celle-ci
 a fait le plus d'impression dans le public.

Un enfant âgé de dix ans, tombe malade
 d'une fièvre militaire. Au quarante-cinquième
 jour de sa maladie, on en désespéroit. Tous
 les remèdes possibles lui avoient été infruc-
 tueusement administrés. M. Mesmer arrive; il
 est tellement effrayé du froid glacial & du
 marasme de l'enfant, qu'il se refuse d'abord
 à répandre sur lui les dons qu'il a reçus de
 la nature. Il se laisse enfin toucher & prend
 le malade par les mains. En peu de minutes,
 le mieux se déclare, on tient l'enfant pendant

cinq quarts-d'heure dans le bain ; la transpiration se rétablit, on donne au malade une écrevisse, un pain, & de l'eau mêlée avec du vin de champagne blanc. Quatre semaines après l'enfant se portoit bien.

Que dites vous, Monsieur, de cette cure miraculeuse que je vous rapporte avec la plus grande fidélité d'après M. Deslon, défenseur du médecin Magnético-magique ? est-ce la nature rendue à elle-même par la cessation de tout remède, secondée par les bains & de légers alimens, qui a rétabli le malade, ou l'imposition des mains de M. Mesmer qui a opéré un miracle ?

M. Deslon s'est, comme vous le pensez bien, fait très-peu d'honneur en prônant les qualités occultes du tact de M. Mesmer. La faculté a déjà pris des résolutions tendantes à l'expulser de son sein ; il prendra, selon les apparences, le parti de fuivre en Angleterre, son patron qui se dispose à y aller chercher des partisans du *Magnétisme animal*.

On mande de Londres, une anecdote bien flatteuse pour l'Amiral Keppel. Lorsque l'Amiral Darby eut donné l'ordre qu'on hissât son pavillon à bord du vaisseau, la *Victoire* ; les matelots qui avoient entendu dire qu'ils seroient commandés par le Chevalier Hughes Palisser, s'y refuserent, pensant que c'étoit celui de cet Officier. Il s'éleva à bord un grand tumulte dans lequel ils déclarerent qu'ils n'aboreroient ce pavillon que, lorsqu'on leur auroit dit de quel Commandant il étoit le signe, & que jamais ils ne souffriroient que celui

de Sir Hughes , déparât le vaisseau *la Victoire*.
Il fallut céder & assurer à cette troupe de
mutins , que ce pavillon étoit celui de l'A-
miral Darby sous les ordres de qui ils al-
loient être.

*Vers présentés à la Reine le jour de sa Fête , par
les Bouquetieres de St. Martin.*

Dans ce beau jour , auguste Souveraine,
Chacun s'empresse à vous faire la cour :
Le courtisan vient saluer la Reine ,
Nous célébrons l'objet de notre amour.
Ne craignez pas qu'une louange vaine
Sorte jamais des cœurs nés sans détour.
Deux brins de fleurs , pris au sein de la plaine ,
Frais comme vous , simples comme nos cœurs ,
De nos penses innocens interprètes ,
Pourroient-ils être hommage de flatteurs ?
Vous les prendrez , bonne comme vous l'êtes ,
Ces tendres fleurs : si , près de votre sein ,
Elles perdoient cette fraîcheur nouvelle
Qui les décore au retour du matin ;
Rappelez-vous que la fleur la plus belle
Est à jamais soumise à cette loi ,
Qu'il faut pâlir devant plus beau que soi.

De Versailles , le 26 Octobre 1780.

ON n'ôteroit pas de la tête de bien de gens ,
que M. de Sartine ne tardera pas à rentrer
dans le ministère. Il reçoit journellement de
nouveaux témoignages de l'affection du Roi.
On a entendu dire à S. M. qu'il avoit du regret

de ne lui avoir pas donné le département de Paris. Dans l'état de danger où la goutte met M. de Maurepas à toutes les heures du jour, il se pourroit bien en effet qu'un événement fit vaquer deux nouvelles places dans le ministère, & que celle de M. Amelot fût donnée à M. de Sartine. C'est un problème bien singulier à résoudre que l'état de la fortune de ce dernier : il est ou très-riche & très-adroit ou pauvre & bien mal connu. Nos guerriers de terre & de mer font des lamentations en chorus sur l'entrée de M. de Castries dans le ministère & ses liaisons intimes avec M. d'Estaing. Ils regardent déjà ces deux sévères généraux comme leurs chefs respectifs, & les marins ont commencé à éprouver la rigueur avec laquelle le premier les traitera. Le trésorier de la marine s'est plaint, ces jours-ci, à M. de Castries de propos plus que durs, que lui avoir tenu un officier de marine, & l'a prié de lui ordonner d'avoir plus d'égards pour les employés honorés de la confiance du Roi : *Ce n'est pas assez, dit le Ministre, je connois ces Messieurs.* Et sur le champ il fit mettre l'officier à la prison de l'Abbaye.

De Paris, le 28 Octobre 1780.

Nos Journaux répètent à l'envi un désaveu formel de M. l'abbé Raynal, au sujet de cet enfant trouvé dont on s'obstine à le croire le pere. C'est ce qui m'a engagé à parcourir encore l'*Histoire de Corse*. De telle impartialité que je me sois muni dans cet examen, mon opinion

est toujours que l'abbé Raynal est auteur de cet ouvrage. S'il est inférieur à l'*Histoire Philosophique des Indes*, il a ce qu'on appelle un goût de terroir, où l'on croit reconnoître l'écrivain. Plusieurs chapitres ne démentent en rien l'éloquence nerveuse & séduisante qu'on admire dans son style : le portrait de Paoli semble dessiné par Cochin ; Plutarque n'en eût pas peint le caractère avec plus d'énergie & de clarté. Ces deux vers le précédent.

Il n'a pas sur son front placé le diadème,
Mais sous un autre nom n'est-il pas Roi lui-même ?

VOLT.

» Pascal Paoli naquit le 26 Avril 1725. La nature & l'art sembloient avoir travaillé de concert à le rendre digne de commander une nation valeureuse, mais qu'un caractère violent & indompté rend très-difficile à plier au joug salutaire des loix. Paoli étoit d'une taille moyenne, son regard étoit sévère, sa voix agréable, son ton grave, son allure majestueuse ; très-aimable avec ses partisans, il étoit haineux, mais non cruel envers ses ennemis ; d'un accès très-facile & d'une politesse extrême avec ceux même dont il avoit eu lieu de se plaindre ; foible & sans ressource dans les grands dangers, mais sachant préparer les événemens ; plein de cette finesse qui semble naturelle aux Italiens ; politique habile & profond ; laborieux, actif & vigilant, rempli de sang froid & de sagacité, lisant avec promptitude dans les yeux d'un homme tout son caractère ; doué

d'une grace, d'une facilité singulière à s'exprimer, d'une éloquence qui séduisoit, d'une souplesse d'intrigue non moins surprenante, & d'une discrétion impénétrable. » Malgré tant de qualités réunies, Paoli ne démentit point cependant le proverbe; que *nul n'est Prophete dans son pays* : il n'y fut en effet que le *Primus inter pares* ; il ne put obtenir le titre pompeux qu'il ambitionnoit ; tandis qu'un étranger sans fortune, sans autres ressources, n'aborda dans la Corse que pour en être décoré. C'est une aventure fort plaisante que celle de ce Théodore, qui ne sachant trop où donner de la tête, s'avise de vouloir grimper sur un trône. Le tableau rapide de cette aventure & de cet être singulier ne peut que vous intéresser, quoiqu'il vous soit déjà connu. » Théodore, Baron de Newhoffen, en Westphalie, fut d'abord page de la Duchesse d'Orléans, puis Lieutenant au régiment d'Alsace. Théodore quitta l'état militaire, pour celui de la politique ; il fut successivement attaché aux célèbres Goërtz en Suede, Alberoni en Espagne, & à Law en France: il ne fut tirer aucun parti de ces trois puissans protecteurs. Né avec de l'esprit, mais inconstant & ambitieux, il courut chercher de nouvelles aventures en Angleterre, en Hollande, en Asie, & revint à Paris, d'où il partit pour l'Italie. Dans cette vie vagabonde, il ne trouva que le secret de contracter des dettes de toutes parts. Etant à Gênes en 1732, il se lia avec quelques partisans secrets des Corfes, & leur promit merveilles. Il vanta son crédit, ses protections & s'engagea à les secourir ; mais il

exigea que la nation l'élût pour son Roi : les Corfès lui jurèrent de le couronner s'il leur aidait à se délivrer des Génois. Théodore étoit bien loin de ce pouvoir, le délabrement de sa fortune étoit tel, qu'il se regarda fort heureux de trouver dans la générosité d'un chirurgien françois, 125 liv. à emprunter. Avec cette modique somme, il se rend à Livourne, & y berce quelques juifs de son nouveau projet. Jabach, l'un d'eux lui prêta 4000 liv. Théodore s'embarque pour Tunis, où il fait bientôt de nouvelles dupes ; il en part sur un petit bâtiment anglois, qui le met en Corse sur la plage d'Aléria avec deux cens fusils, autant de pistolets & quelques sabres ; mais avec si peu d'argent, que plusieurs de ses nouveaux sujets, tels que Durazzo, Fozzani & d'Ornano n'ont jamais pu être remboursés de celui qu'ils lui prêtèrent alors. Théodore, préconisé d'avance, fut élu & proclamé Roi de Corse, dans un congrès assemblé le 15 Avril 1736. On orna sa tête d'une couronne de laurier (autant eût valu la faire de papier, elle eût été plus analogue à l'instabilité de son regne) & la cérémonie se fit dans l'église des Franciscains de Tavagna. A l'exemple des souverains, il se forma une Cour, se donna de grands Officiers, créa des Marquis, Comtes, Barons & même des Princes : il institua un ordre de Chevalerie, qu'il nomma l'ordre de la *Délivrance*. Il fit battre un petit nombre de pieces d'argent avec cette légende : *Monstra te esse matrem*, & l'image de la Vierge ; & une plus grande quantité de pieces de cuivre de mau-

vais aloi , qui portoient les lettres majuscules T. R. que ses partisans expliquoient par Théodore Roi ; ceux des Corfes qui ne l'aimoient pas , par ces mots *tutto rame* , tout cuivre ; & les Génois par *tutti ribelli* , tous rebelles. Malgré tant de ridicule , ce fantôme de la royauté rendit le courage aux Corfes ; ils comptoient sur des secours tant promis. Théodore qui se tenoit souvent sur les bords de la mer , regardant avec de longues lunettes si les secours qu'il annonçoit n'arrivoient point , qui ouvroit plus souvent encore de gros paquets venant , disoit-il , des Cours étrangères & que peut-être il s'écrivoit lui-même ; s'apercevant que son crédit s'affoiblissoit journellement , embarrassé de soutenir son rôle , songea dès la même année 1736 , à quitter la Corse , & s'embarqua sur une Tartane pour l'Italie. Tandis que de Livourne il se rendoit à Rome , & qu'il y escroquoit quelque argent à une religieuse du couvent de St. Xiste , qu'il couroit de Rome à Turin , de Turin à Paris , & que découvert par la police , la crainte du For-l'Evêque le faisoit passer à Amsterdam , Gènes mettoit sa tête à prix. Ce fut dans cette dernière retraite qu'un marchand hollandois fit arrêter & emprisonner pour dettes , le Souverain de la Corse : tous ses créanciers , italiens , juifs , anglois , informés de sa détention , l'écrouroient à leur tour dans les prisons de Hollande ; mais son bonheur & ses intrigues , lui en ouvrirent bientôt les portes. Un juif présenta Théodore à ses correspondans Boom , Troughain & Neuville , qui , leurrés par ses promesses &

comptant sur les huiles de Corse, qu'il s'étoit engagé à leur livrer pour remboursement, firent un fond de cinq millions, qui servit à équiper & armer trois vaisseaux & une frégate pour l'expédition que Théodore projettoit. Il s'embarqua sur sa petite flotte, & fit voile d'Amsterdam pour son royaume; mais après avoir en vain tenté d'y aborder, les vents la jeterent enfin dans le port de Naples, où il fut arrêté & fourré à la citadelle de Gaïeta, d'où il sortit presque aussi-tôt. Il retourne à Londres quelque temps après, & ses créanciers déçus de toutes espérances, le firent mettre en prison; peut-être y eût-il pourri cette fois, s'il n'en eût été tiré en vertu de l'acte d'insolvabilité. M. Horace Walpoole publia depuis un écrit en sa faveur, & cet écrit qui le recommandoit à la générosité du peuple anglois, produisit une souscription qui le tira de sa profonde misère. Il n'étoit pas difficile d'attendrir ce peuple sur le sort de Théodore : l'orgueil de faire l'aumône à un Roi; le plaisir d'assister un Souverain détrôné par les François, étoient des motifs assez puissans pour l'exciter à se montrer généreux envers lui. Quand il reçut l'argent de la souscription, ce fut pour lui l'occasion de manifester toute la forfanterie, toute la vanité, tout le ridicule de son esprit : il logeoit à un quatrieme étage; il fit prier ceux qui lui apportoiient cet argent, d'attendre chez son hôte, & profita du temps qu'il les y laissa, avant de les recevoir, pour élever une sorte de trône dans son galetas. Ayant placé un fauteuil sous le ciel de son lit,

qui devint une espece de dais, il s'affit (*) & fit introduire ses bienfaiteurs. Ce fut sur ce trône qu'au sein de la plus extrême misere, il reçut avec orgueil, ceux dont les aumônes venoient assurer sa subsistance. Théodore ne vécut pas long-temps dans cet état de médiocrité; la mort enleva ce jouet de la fortune le 11 Décembre 1749. On l'enterra dans le cimetiere de Westminster, & son tombeau fut chargé d'une longue & plate épitaphe, dans laquelle selon le goût de cette nation, on met les Rois & les forçats de galeres en parallele; vient ensuite ce trait de morale : *Le destin grava ses leçons sur sa tête encore vivant, il lui donna un royaume, & bientôt après lui refusa du pain.* Paoli qui s'est choisi la même retraite en quittant la Corse, a arrangé ses affaires de maniere à ne pas éprouver le même sort.

C'est M. Brébion qui est chargé de diriger la construction de l'église de Ste. Genevieve. On a choisi un architecte médiocre, afin qu'il ne s'avisât pas de mêler du sien & de rien changer aux plans de M. Soufflot. Il lui est prescrit de s'y conformer rigoureusement. On lui accorde les mêmes honoraires qu'à son prédecesseur.

Le quartier du fauxbourg St Germain va recevoir différens embellissemens. On ne voit que parmi nous, les travaux de luxe se multiplier encore pendant les temps malheureux

(*) Lord Littleton existant, a été témoin oculaire de ce fait.

de la guerre. Conformément au nouveau règlement, on transporte hors de la ville, le cimetière de la paroisse de St Sulpice, & c'est sur ce terrain qu'on construira l'hôtel dont on a déjà parlé pour les assemblées du Clergé. Il est plus que jamais question de ce beau plan suivant lequel la rue de Tournon prolongée jusqu'à la rue de Seine, & un pavillon du college des Quatre-Nations, abattu, laisseront la vue se promener librement du palais du Luxembourg à celui du Louvre.

On a donné hier à l'opéra, la première représentation de *Perfée*, maintenant réduit à trois actes; le prétendu restaurateur de Quinault, a voulu en faire une pièce régulière & a totalement dénaturé le sujet. S'il a cru que le cinquième acte fut de trop, pourquoi a-t-il conservé Phinée? Suivant les paroles imprimées, ce personnage hors d'œuvre devoit se noyer; à la représentation il a disparu, & les spectateurs ne se sont pas aperçus qu'il manquât. Le combat de Perfée contre le monstre, n'a produit qu'un effet ridicule, en ce que celui-ci, loin de lutter contre les efforts du héros, a été vu à peine d'un coin de la salle; ce qui a fait dire à de mauvais plaisans, qu'ils ne voyoient là de monstres que les vers de Marmontel. La base de ce poëme étant le merveilleux, il a fallu suppléer au défaut d'intérêt, par tous les accessoires qui sont du ressort de la musique, de la danse & des décorations. Celle de diamans n'a pas produit d'effet, étant mal éclairée.

Les vers du Restaurateur, entremêlés à

ceux de Quinault qu'il a travestis, sont durs, lâches ou entortillés. Il court sans cesse après une ariette ou un *duo*. Persée va-t-il combattre Méduse ? Il l'arrête pour lui faire chanter un air de triomphe. Les Tritons attendent pour enchaîner Andromède, que sa mère ait exhalé sa fureur dans une ariette qui ne finit pas, & se gardent bien d'interrompre les adieux éternels de la Princesse. Quant à la musique du célèbre Phidore, elle a reçu peu d'applaudissemens : elle est savante & plus faite pour les connoisseurs que pour les amateurs qui veulent éprouver quelque impression.

On a commencé les répétitions du *Bon Seigneur*, de M. Rochon. Toutes les difficultés sont levées. Le rôle de force est donné à Mlle. Duranci, & Mlle. Beaumenil a, par arrangement, cédé le sien à Mlle. la Guerre. Mlle. Levasseur s'est contentée des humbles & respectueuses excuses du musicien.

L E N O N.

Je fais qu'en mainte occasion
Toute femme doit dire *non*,
Et de cette négation
Je sens quel est tout l'avantage !
Mais un *oui* quelquefois est bon ;
On peut très-bien en faire usage.
A cela Claudine répond
Que qui veut dire *oui*, doit dire *non*,
Et que la contradiction
Anime bien plus le courage.
Que ne fait l'approbation.
Je n'en fais rien, cela peut être ;

Sur ce sujet qui me confond,
 Mon savoir n'est pas bien profond.
 Claudine doit mieux s'y connoître;
 Elle a de l'érudition.
 Hier aussi me conta-t-elle,
 La noble histoire d'une belle
 Qui gagna fort à dire non :
 Or, voici sa narration.
 Non loin des rives de la seine,
 Dans un labyrinthe de fleurs
 Bocage où le jour entre à peine,
 Loin de l'œil des observateurs
 Valere un jour trouva Climene.
 Vous avez de charmans appas,
 Lui dit-il, & dans la nature
 Rien n'est plus beau. — Non, je n'ai pas
 Tant de beauté — Je vous le jure,
 Vos yeux, vos traits, votre figure,
 Votre air, tout est céleste en vous;
 Et rien ne guérit la blessure
 Que fait ce regard vif & doux.
 — Non, Valere, vous voulez rire,
 Je suis laide, je me fais peur.
 Mon œil ne blesse, ni n'inspire,
 Et je n'ai nul adorateur.
 — Exceptez-moi du moins, Madame,
 Je brûle, je meurs, & mon ame
 Se fond & s'élance vers vous.
 — Discours qu'on tient à toute femme,
 Discours qui se ressemblent tous;
 Est-ce ainsi que l'on persuade ?
 — Il est vrai, le propos est fade;
 Il faut un objet plus certain :
 De tout ce que j'ai dit, Madame,

Voici la preuve en votre main ;
Vous le voyez , je suis en flamme.
— Monsieur , cela ne prouve rien.
— Il vous faut la preuve complete ,
Madame , & vous pensez très-bien :
L'affaire sera bientôt faite.
— Non , Monsieur , je ne le veux pas.
Finissez donc : — Belle Climene ,
Souffrez qu'un amant dans vos bras....
— Non , jamais — Résistance vaine!...
— Jamais je n'y consentirai.
— Oh ! malgré vous , j'y passerai.
J'y suis : — Vous vous trompez , vous dis-je :
Non , jamais vous n'y parviendrez...
— Si je n'y suis pas , où donc suis-je ?
C'est lui j'y suis vous l'avouerez
— Non , non , non , non , c'est un prestige....
L'amant agit & ne répond
Aucun mot à ces quatre non.
Mais quand de son âme enflammée
La fureur sur un peu calmée :
Eh bien ! dit-il , à la beauté ?
— Non , point du tout en vérité :
— Je ne veux pas , quoi qu'il en coûte ,
Sur ce point vous laisser de doute.
Il dit : la Dame se défend ,
Et lui résiste , & toujours nie
Les faits qu'allegue son amant.
Mais quand sa course fut finie ,
De la lice il ne sortit pas ;
Et la pressant entre ses bras ,
Il dit : qu'en pensez-vous , la belle ?
Sans sortir du poste où je suis ,
Faisons une course nouvelle ,

Tous vos doutes seront détruits.

Il part, il fournit sa carrière,

Puis s'élançant de la barrière

Eh bien, dit-il, beauré si fiere?... .

— Non

Votre extravagance est trop grande :

Ne croyez pas que je me rende.

— Eh quoi ! vous osez soutenir...

Quand votre œil est encore humide

De ces pleurs qu'arrache un plaisir

Si doux, si vis, & si rapide.

— Cela ne prouve rien du tout.

— Ah ! c'est trop me pousser à bout,

Et je vais encor de plus belle...

Non, c'en est assez, lui dit-elle,

Demain vous pourrez revenir ;

Je serai seule en ce bocage :

J'excuse tout ce badinage.

Ne croyez pas mieux réussir :

Toujours habile à me défendre,

Quoique vous puissiez entreprendre,

Non, jamais, jamais à me rendre

Vous ne me ferez consentir.

De Versailles, le 30 Octobre 1780.

ON disoit hier dans la galerie, que M. de Sartine rentreroit dans l'administration : Je le crois, répondit quelqu'un, il n'a jamais rien refusé à aucun grand Seigneur ni homme en crédit. On a trouvé ces deux fragmens de vers, écrit sur la porte de l'hôtel de cet Ex-Ministre.

..... O Perruque ma mie,
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie ?

Il faut que vous sachiez, Monsieur, que M. de Sartine avoit un foible incroyable pour les belles perruques bien frisées, bien poudrées, &c. La collection de ses perruques, tant *in-folio*, qu'*in-quarto*, *in-douze*, grand & petit format, les unes plus carrées que les autres, se monte à soixante ou quatre-vingts pieces du plus bel échantillon & du meilleur faiseur. La manie de son ami le lieutenant de Police actuel, est de montrer une main bien potelée, de faire bien faire la roue à de superbes manchettes.... En verité il est inconcevable que de telles petitesse occupent des gens dont la tête devroit être toute entiere à de si importantes choses.

Il est bien certain que l'histoire de l'insurrection de l'Amérique méridionale est une de ces inventions heureuses qui donnent aux papiers anglois, une grande influence sur les dispositions du peuple, mais il n'en paroît pas moins que cette fable a quelque réalité pour base. On écrit de Madrid qu'il y a eu en effet dans quelques Provinces du Pérou, des mouvemens séditieux, mais que la Cour semble n'être point inquiète pour leurs suites. On mande en même temps qu'il y a une cabale puissante à la Cour contre le Comte d'Estaing, & que les marques d'honneur répandues sur un étranger & la préférence qui lui a été accordée sur les gens du pays, y excitent une vive jalousie.

Le grand Frédéric a toujours la plus grande influence sur une partie de notre ministere: il travaille fortement à nous faire avoir la

paix ; il a besoin de nous. Gare qu'il ne nous attire ensuite de nouvelles affaires sur les bras !

La Comtesse de Courtebonne , née Gouffier , cette jolie femme qui a été la cause d'un duel fameux , a été obligée de quitter sa place de Dame d'honneur de la Duchesse de Bourbon. Elle a été remplacée par la Comtesse de Polignac , Dame par brevet , n'étant pas mariée.

Il est d'usage qu'avant de se séparer , les assemblées du Clergé dressent une instruction pour les fideles. Les peres de l'église sont sans doute contents de leurs ouailles ; ils n'ont point publié de ces actes qui ont quelquefois excité l'animadversion des Parlemens.

On jouoit dernièrement au fallon de Marli , un jeu qui se nomme *la peur* , où l'on *meurt* & l'on *revit*. Le Prince de Montbarrey en étoit. Les joueurs & les joueuses sur-tout , faisant allusion à ces trois mots de *peur* , de *mort* & de *résurrection* , & aux circonstances critiques où se trouve le Ministre , le désolèrent par tant de plaisanteries qu'il ne put y tenir & quitta le jeu. Le public , témoin de cette hardiesse des Courtisans , en a inféré que sa catastrophe n'est pas éloignée. La Dlle. Renard se montre par-tout à Paris , en robe noire : elle dit qu'elle porte le deuil du Prince.

On calcule que la légion qu'avoit levée le Prince de Nassau , lui a donné plus de deux cent mille écus de bénéfice. Les hommes seuls au nombre de mille treize cens , qui avoient peu coûté au Prince , puisqu'ils lui avoient été fournis en grande partie , des différens

dépôts de Lille , de Metz , &c. & qu'on avoit fait conduire à grand frais par la Maréchaussée , ont été vendus au Ministre de la Marine , à raison de cent quarante livres par individu au profit du Prince. L'exemple de cette spéculation a tenté plusieurs Seigneurs. Le Chevalier de Luxembourg , par exemple , a obtenu de M. de Sartine , de son vivant , un bâtiment nommé l'*Indien* , percé pour soixante-quatre canons , & en montant quarante , & dont il jouira pendant quatre ans. Il a la permission de lever une troupe de volontaires & en a déjà rassemblé une partie en se les faisant céder sans frais , des dépôts. On croit que ces opérations ne seront pas du goût de M. de Castries , sur l'esprit duquel le crédit & la faveur auront peu d'influence.

C'est M. Laufs de Boissi qui a remplacé de toutes les manières , M. Dorat près de la Comtesse de Beaucharnois. S'il n'est pas aussi bon poète que son prédécesseur ; s'il n'a pas tous les agrémens de son esprit , il vaut mieux que lui d'un autre côté qui n'est pas le moins intéressant. Il y avoit beaucoup de prétendans à ce poste , M. Ginguéné étoit à la tête : on se venge du choix de la belle Dame par des épigrammes sans nombre : Voici la moins mauvaise & la plus méchante :

Le Testament de Dorat.

Dorat mourant dit à sa belle amie ,
Point ne souffrez , quand je n'y serai plus ,
Auprès de vous , quelque brillant génie

Aimable, gai, galant, tel que je fus.
 Vous l'aimeriez; car votre sexe oublie,
 Et m'oublier ce seroit perfidie.
 Choisissez donc quelqu'esprit bien obtus,
 Un pédant froid jouant l'étourderie,
 Un plat rimeur aux sifflets endurci,
 Un sot enfin.... la belle a pris Boissi.

De Versailles, le 4 Novembre 1780.

M. de Maurepas est à Versailles. M. Necker s'y trouve aussi depuis trois jours, sans avoir été à Paris, ce qui est contre son usage. On en conclut que la crise est violente & qu'il y aura peut-être un second combat à mort. Tout le parti d'Aiguillon s'est tourné contre le directeur des finances.

Le jeu a été meurtrier à Marli. M. de la Vaupaliere & M. de la Chalabre, nos deux plus gros joueurs, ont été écrasés. Le dernier a perdu quarante-deux mille louis : ne se trouvant pas assez de fonds pour payer sur le champ une si grosse somme, il a donné en paiement ce qui lui étoit dû du jeu par plusieurs personnes de la Cour.

Le Comte Arthur Dillon, fut, jeudi dernier, au jeu de la Reine, qui n'étoit alors composé que de quelques Seigneurs & Dames de la Cour & du service, au nombre d'environ quarante. Il tira un porte-feuille rempli de billets de la caisse d'Escompte, monnoie comode & fort en usage en jeu. Il remit le porte-feuille en poche & quelques minutes après eut besoin d'y recourir; il ne le trouva

plus. On parla de faire fouiller tout le monde; on ne le fit pas & le porte-feuille n'a pas été revu depuis. Une autre aventure du jeu de Marly, n'est pas moins singulière. Le Comte d'Artois & beaucoup d'autres gros joueurs étoient depuis deux heures à une grosse partie de Creps. Lorsque le Prince s'aperçut, pendant que M. de Chalabre tenoit les dez, qu'il y en avoit un où deux cinq étoient marqués. On arrêta sur le champ le coup que M. de Chalabre avoit gagné. Celui-ci dont la probité passe pour intacte & à l'abri de tout soupçon, prétendit que comme on avoit joué toute la soirée avec les mêmes dez, son coup devoit être aussi bon que ceux qui avoient précédé. La galerie prétendit le contraire, mais personne n'osa juger positivement le coup. On a consulté les Anglois qui se trouvent à Paris, aucun n'a voulu prononcer; le Comte d'Artois a pris le parti d'envoyer un courier en Angleterre; on attend la décision qu'il apportera.

Il circule en France une douzaine d'exemplaires d'un libelle atroce contre les personnes les plus respectables de la Cour. Il est intitulé : *Le Pou*. L'animal immonde se promène sur toutes parties du corps de nos plus illustres personnages, enfin il se fourre dans un carton où se trouve un manuscrit dont il rend compte & qui contient les détails les plus infames & les plus extravagans sur toute la Cour.

De Paris, le 6 Novembre 1780.

COMBIEN la nature doit se rire de nos folles & présomptueuses décisions ! Nous osons lui poser des bornes ! nous prétendons connoître le *nec plus ultra* de ses infinies & merveilleuses productions ! Nous leur assignons des classes, & nous disons : Ici commence la chaîne de tel regne ; là doit être la ligne de démarcation qui le sépare de tel autre ! une découverte survient, & détruit bientôt ce système ; & depuis le premier signe qu'ont donné les hommes de l'usage de leurs facultés intellectuelles, il n'est point de siècles, où de nouvelles observations ne leur aient fait connoître leur insuffisance & leur témérité. M. l'abbé Dicquemare, habitant de la ville du Havre en Normandie, homme très-recommandable par une constante & heureuse étude de l'Histoire naturelle, vient de donner aux savans, un nouveau fruit de ses observations, bien capable d'augmenter leurs doutes. Toujours en garde contre lui-même, malgré l'étendue de ses connoissances, il ne ressemble point à ces nouveaux Icares, qui prennent le ton tranchant de la certitude ; ses expériences lui ont appris à soupçonner quelque nouveauté dans la nature, toutes les fois que ses recherches lui ont procuré un objet qu'il n'avoit point encore observé. Écoutons-le lui-même, & nous reconnoîtrons non-seulement l'homme éclairé, mais le peintre aussi agréable qu'exact des détails les plus minutieux. Accoutumé au spec-

tacle de la mer, cet estimable abbé ne parle qu'avec dignité, qu'avec élégance des moindres objets qui s'y offrent à son œil curieux : ... » Lorsqu'on regardoit l'huitre, dit-il, ou comme le dernier terme apperçu de l'animalité, ou comme une plante, ou comme un être équivoque, formant la nuance imperceptible qui sembloit alors à quelques-uns, unir le regne animal ou végétal, quelle idée pouvoit-on se faire d'une foule d'animaux qui paroissent à beaucoup d'égards isolés ? Que pouvoit-on dire à l'aspect de ces êtres singuliers dont la structure & les phénomènes excitent maintenant notre admiration ? Les savans répétoient-ils ce que disent les pêcheurs : *Ce n'est rien, l'écume de la mer produit cela ?* ... » Chaque jour quelque être inconnu semble se présenter pour être admiré à son tour, non comme Zoophyte mais comme animal. En parcourant des yeux & de la main, la surface des rochers que la mer ne laisse jamais à découvert, j'aperçus quelque chose de figuré que je pris d'abord pour une sorte d'éponge ; mais un mouvement, qui d'accord avec la forme, s'annonce pour n'être ni celui d'un corps mù par une force qui lui soit étrangère, ni celui des sensitives, me fit dire en souriant, à l'être animal, comme cela m'arrive souvent, *il y a ici quelqu'un que nous ne connoissons pas encore*. C'étoit un corps gris, sale, comme la roche sur laquelle il étoit attaché, recouvert du même limon : ce groupe mameloné offroit sur chaque mamelon deux tuyaux creux, terminés à leur ouverture par six petits membres coniques ; chacun de ces

deux mamelons, & leurs tuyaux entroient en contraction de moment à autre, de sorte qu'on voyoit toujours dans la masse quelque mouvement. J'examinai cette production tant que me le permit la marée, puis j'essayai de la détacher, & j'apportai ce groupe, toujours dans l'eau de mer, à ma petite ménagerie marine, pour l'y observer plus sûrement. Il faut se représenter chacun de ces mamelons comme un animal qui vit en son particulier, quoiqu'étroitement uni à son voisin. L'individu a toute la forme d'un cœur : il a aussi à-peu-près le mouvement de diastole & de systole ou des contractions fréquentes, & ces deux tuyaux ne représentent pas mal par leur position, l'origine des oreillettes ou vaisseaux tronqués du cœur. Comme j'étois dans la nécessité d'imposer un nom à ces animaux & un nom qui en fit, pour ainsi dire, une seule, une courte définition, je les ai nommés *Cœurs-unis*; en effet, chaque individu tient à son voisin comme la pointe de chacun d'eux ou tout le groupe tient au rocher : peut-être ces animaux mieux connus fourniront-ils matière à d'heureux emblèmes, à de bonnes allégories..... N'est-on point déjà impatient de voir, comme je le fus moi-même, si l'intérieur pouvoit par sa structure soutenir l'idée dans laquelle j'étois que l'animalité étoit encore voilée sous cette forme? Quoiqu'elle se soit de plus en plus soutenue par l'analogie & l'examen des manœuvres, ouvrons l'individu: la peau extérieure est très-forte, épaisse, lisse, en dedans d'un gris verdâtre; elle renferme

une vessie à deux tuyaux , suspendue comme le cœur dans le péricarde ; cette vessie a deux ouvertures qui aboutissent aux tuyaux extérieurs , & renferme un cœur , aux deux côtés duquel sont deux lobes d'intestins blancs , frisés , qui environnent une substance d'un brun jaune , pointillée , & sont eux-mêmes environnés de noir : il y a encore d'autres viscères moins sensibles à cause de la transparence. Comme cet intérieur n'est pas plus gros qu'une noisette , il n'est guere possible , lorsqu'on a besoin de ménager des individus vivans qu'on ne retrouvera peut-être jamais , de pousser d'abord l'examen aussi loin qu'on le desireroit ; voici donc des mouvemens spontanés , un cœur , des intestins & autres viscères ; voici donc un animal. . . . »

Tout en parcourant à l'aventure quelques volumes des *Annales Poétiques* que j'ai sous la main , je me trouve singulièrement ému de la tirade suivante : c'est un plaisir que procurent si rarement tous nos poètes du jour , que je crois devoir vous le faire partager. Je trouve ce morceau dans une piece intitulée : *les Misères du temps de Théodore d'Aubigné* , compagnon d'armes de Henri IV , & le juvenal de son siècle. Ce poète guerrier fait passer dans ses vers toute la roideur du métier ; il puise son énergie dans son ame , & paroît toujours animé de l'esprit de cette épigraphe : *Facit indignatio versum.*

Financiers , justiciers , qui livrez à la faim
Ceux qui pour vous font naître & conservent le pain ,

Sous qui le laboureur s'abreuve de ses larmes,
 Qui laissez mendier la main qui tient les armes?

La terre sans labeur, honteuse de se voir,
 Cherche encore des mains & n'en peut plus avoir,

La mere en son berceau prend son fils, dont la bouche
 Sourit encore, hélas! à ce monstre farouche:

La mere, ayant long-temps combattu dans son cœur
 La voix de la pitié, de la faim la fureur,

Convoite dans son sein la créature aimée,
 Et dit à son enfant, moins mere qu'affamée,

Rends, misérable, rends le corps que je t'ai fait;

Ton sang retournera où tu as pris le lait;

Au sein qui t'allaitoit rentre contre nature;

Ce sein qui t'a nourri fera sa sépulture.

Ces derniers vers jettent le désespoir & la terreur dans l'ame; je les préfère à l'imitation qui s'en trouve dans la *Henriade*, & qui, selon moi, fait une impression moins profonde de ce tableau déchirant.

Ce d'Aubigné ne s'en tenoit pas à faire des vers : il combattoit bravement pour son maître, mais il ménageoit peu ses défauts, ou du moins les reproches qu'il lui adressoit. Vous reconnoîtrez dans cette épigramme, toute la liberté d'un soldat. Après avoir rendu plusieurs services à son Roi, Henri, pour toute gratification lui ayant fait présent de son portrait, d'Aubigné mit au bas ce quatrain.

Ce Prince est d'étrange nature :

Je ne fais qui, diable l'a fait;

Car il récompense en peinture

Ceux qui le servent en effet.

D'Aubigné ne fut cependant pas aveugle sur les qualités de Henri : voici comme il le peint dans la *fatyre* intitulée *les Princes*.

On distingue toujours le tyran & le Roi.
L'un
L'autre sur l'amour seul veut établir son regne.
Voici quel est le Roi de qui le regne dure ;
C'est celui qui sur soi fait regner la nature ;
Qui craint Dieu, qui toujours au pauvre ouvre son cœur ;
Sage en entreprenant , hardi exécuter ,
Craintif en prospérant , dans le péril sans crainte ,
Au conseil sans chaleur , dans le discours sans feinte ,
Imprenable au flatteur
Chiche de l'or public , & libéral du sien ,
Seigneur de ses sujets , aux amis secourable ,
Terrible aux ennemis , mais à nul méprisable ,
Familier , non commun
Effroyable aux méchans , équitable envers tous ;
Ami des vertueux , persécuteur du vice ,
Juste dans sa pitié , clément dans sa justice .

M. de Sartine vient de louer l'hôtel qu'il occupoit rue de Grammont , à Madame la Comtesse de Choiseul , & va se retirer dans le quartier du Marais. Il a déjà vendu la plupart de ses chevaux , & placé nombre de gens de sa suite , au service de son successeur M. le Marquis de Castries. Voici la lettre fatale quoique consolante , que M. de Sartine reçut du Roi par les mains de M. Amelot , le jour de sa catastrophe.

» Les circonstances actuelles me forcent ,

» Monsieur, de vous retirer le département
 » de la marine ; mais non mes bontés sur les-
 » quelles vous pouvez compter pour vous &
 » vos enfans dans toutes les occasions. »

M. le Marquis de Castries paroît fermement disposé à maintenir, comme Ministre, la discipline exacte & sévère qu'il fut toujours faire observer comme militaire. Il en a déjà donné des preuves.

C'est bien ici, Monsieur, le meilleur des mondes possibles. Nous y pouvons tout à notre aise débaucher la femme, la fille, la maîtresse de nos voisins, de nos amis : veulent-ils se plaindre ! on les rebute par les mots corrompus de précautions, de formes, d'obstacles ; les inspecteurs & les commis tendent la main, & favorisent le libertinage & les malheurs domestiques ; mais si l'on méprise des cas aussi graves, il n'en est pas ainsi des choses les plus excusables, & les moins susceptibles d'encourir la rigueur des loix. Mercredi dernier, un malheureux pere de famille fut mis au carcan, rue Montmartre, portant cet écriteau : *Insolent envers la garde*. N'est-ce pas le comble de la dureté, de punir rigoureusement un citoyen, d'ailleurs honnête, par un supplice infamant qui va rejaillir sur toute une famille ? Et pourquoi ? Pour quelques propos tenus sans doute au milieu de l'ivresse, à une garde très-souvent ivre elle-même, qu'on nomme le *Guet de Paris*.

L'opéra de *Perfée* va de mal en pis. Quinault ne peut gagner à être marmontelisé. Quant à la musique, on se retrouve à chaque moment

en pays de connoissance. Philidor a pillé sans vergogne cinq à six auteurs, & enfin comme l'*Avare* de Plaute, il s'est pillé lui-même : encore n'a-t-il pas su tirer un bon parti de tous ces larcins. Ce n'est pas qu'il n'y ait de bons morceaux, mais ils sont étouffés par tant de fatras, qu'ils ne peuvent dédommager de l'ennui qu'inspire l'ensemble. On rit pourtant à cet opéra ; c'est du ridicule combat qui est exécuté par un Savoyard, péniblement suspendu entre quatre cables & auquel on fait faire le tour de la scène dans cette pitoyable attitude. La direction doit retirer incessamment cette misérable production. M. Marmontel peut bien dire que si elle lui vaut peu d'argent, encore moins d'applaudissemens, elle lui aura procuré en échange quantité de camouflets & d'épigrammes. En voici un échantillon.

Le pédant Monsieur Joliveau

S'avisa de châtrer Persée.

Quinault dans la nuit du tombeau

De peine en eut l'ame percée.

Aujourd'hui qu'à coups de canif

Le bourreau de l'académie,

Marmontel, t'écorche tout vif,

Tu n'entrerois pas en furie,

Quinault ? Allons, arme ton bras,

Prends tous les fouets du noir tartare,

Ecorche à ton tour ce barbare

Qui gâte tous tes opéras.

Rien de nouveau sur le célèbre Linguet. Ses amis affectent de répandre qu'il a demandé

l'Histoire Ecclésiastique de Fleury ; ils esperent lui concilier de plus en plus la bienveillance du Clergé, en insinuant qu'il veut employer sa plume éloquente à un ouvrage utile à la Religion.

Dans le nombre de nos impures, il en est, entr'autres, deux fort bêtes & fort insolentes, qu'on vient de mystifier très-plaisamment. On leur a persuadé que le Grand-Seigneur avoit envoyé ici un émissaire, faire recrue pour le ferrail & qu'elles pouvoient se mettre sur les rangs. Il étoit question d'une fortune considérable après trois ans de service, terme de l'engagement. Les deux belles, (Dumoulin & Viriville) furent très-exactes au rendez-vous qu'on leur assigna pour convenir des faits. Hufson & Dugazon, les deux farceurs les plus renommés de la capitale, s'y trouverent, l'un comme Bostangi, l'autre comme l'Essayeur de sa Hauteffe. On peut penser qu'il y eut aussi un bon nombre d'Essayeurs en second. Enfin après avoir rempli toutes les formalités convenables, on congédia les deux Demoiselles, en excitant de plus en plus leur amour-propre & leur cupidité par le tableau du plus brillant avenir. Elles ne furent détrompées que le lendemain à la promenade du matin dans le jardin du Palais Royal, par les huées de leurs camarades & les railleries ameres de tous nos jeunes gens qu'on n'avoit pas manqué de mettre dans la confidence.

Voici une autre histoire de filles : nous n'en manquons pas de cette espece, mais elles ne sont pas toutes plaisantes. Pendant que Duga-

zon jouoit un premier rôle dans la farce singulière que je viens de vous raconter , sa femme , actrice du théâtre italien , remplissoit celui d'une tragédie sanglante. Vous vous rappelez la triste aventure qu'eut l'année dernière , M. C... son amant. Le même maître des requêtes , toujours attaché à son char , trouva mauvais , il y a quelques jours , au spectacle , qu'un officier aux gardes critiquât durement cette actrice : *Parce que vous la payez pour coucher avec elle* , répondit l'officier , *il seroit original que le public qui la paie aussi pour l'amuser , ne pût la siffler quand elle le mérite. Elle gagne probablement bien votre argent , mais elle nous vole le nôtre , car c'est une comédienne détestable.* On se batrit , & le Magistrat reçut un coup d'épée si grave , qu'il a fallu le saigner onze fois. Il parut dimanche à l'opéra , pâle & se soutenant à peine , pour recueillir le prix de ses exploits ; c'est-à-dire , pour jouir de cette espèce de célébrité que beaucoup de gens prisent , sans s'embarrasser du motif qui la procure.

Il vient de se passer à Caen , une aventure aussi cruelle qu'étrange. Un jeune veuve fraîche & jolie , nommée *Salmon* , demouroit depuis quelques années dans une maison attenante au couvent des Jacobins de cette ville. Apparemment que profitant de cette proximité , qui favorisoit l'*incognito* , l'un des frocards se fera insinué auprès de cette jeune femme ; à force de soins & d'importunités , il aura peut-être obtenu ses bonnes grâces. Vraisemblablement aussi , qu'elle s'en fera bientôt dé-

goûtée , qu'elle aura rougi du ridicule qui en rejaiillissoit sur elle , ou que quelque nouvel adorateur plus aimable , aura congédié le Jacobin. N'importe , elle quitta le voisinage du couvent , & prit un autre logement dans une rue éloignée : croyant s'y soustraire à des désagremens , elle y trouva le terme de sa vie. Quelques jours s'étoient à peine écoulés , que cette malheureuse femme fut assassinée dans son lit ; & le lendemain matin , on trouva le Jacobin noyé dans la riviere , un peu au-dessous d'un pont qui joint la ville au fauxbourg de Vauxcelles. Cette tragique affaire a excité la plus grande fermentation ; on a arrêté & emprisonné beaucoup de personnes : mais il peut bien se faire que les seuls coupables soient déjà punis ; que le moine , furieux de rage & de jalousie , se soit livré à la vengeance envers cette femme , & s'en soit ensuite puni lui-même.

Le Roi , la Reine & toute la cour célèbrent hier la St. Hubert au bois de Ville-d'Avray. Cette fête eût été aussi complètement agréable que brillante , sans l'accident qui la troubla. M. le Comte Dillon , le même qui a eu le bras cassé à la Grenade , ayant monté malheureusement ce jour-là un cheval fougueux qui se laissa culbuter , eut dans cette chute le bras cassé de nouveau , un peu au-dessous de sa première fracture. La Reine fut témoin de la triste aventure de ce jeune Seigneur. Sa Majesté le fit à l'instant mettre dans sa voiture & conduire à Versailles où il est encore.

*Vers pour mettre au bas du Buste de Mlle. Déon,
Capitaine de Dragons, Chevaliere de l'Ordre
Royal & Militaire de St. Louis, &c. exécuté
par Madame Falconet.*

Par M. Blin de Sainmore.

Ce marbre, où de Déon le buste est retracé,
A deux femmes assure une gloire immortelle ;
Et par elles vaincu, l'autre sexe est forcé
D'envier à la fois l'artiste & le modele.

De Versailles, le 8 Novembre 1780.

LE Roi qui, comme vous le savez, Monsieur, s'amuse beaucoup d'architecture & de batisse, a présidé lui-même à l'arrangement d'un appartement plus commode pour M. de Maurepas qui l'occupe en ce moment. Sa Majesté doit revenir samedi de Fontainebleau pour y tenir conseil. Le respectable Mentor éprouve quelque consolation du chagrin que lui a causé la révolution faite dans le ministere sans son consentement. Sa Majesté fait frapper au Louvre une médaille en son honneur. Quant à M. de Sartine, son traitement n'est pas aussi brillant qu'il en avoit été question. Dans les 70,000 livres de pension qui lui sont accordées, est comprise celle dont il jouissoit comme ancien Lieutenant de Police & sa gratification de 150,000 livres est donnée à tous les secrétaires d'Etat, lors de leur entrée dans le ministere. M. de Sartine ne l'avoit pas reçue.

Le public joint suivant l'usage, force épigrammes au traitement de cet ex-Ministre; voici la plus plaisante.

J'ai balayé Paris avec un soin extrême,
J'ai voulu de la mer balayer les Anglois,
Mai j'ai vendu si cher mes balais
Que l'on m'a balayé moi-même.

De Paris, le 11 Novembre 1780.

ON nous parle sans cesse des passions : les philosophes, les prêtres & les moralistes, étendent plus ou moins leur nombre, leur pouvoir & leurs effets terribles : mais il me semble qu'ils se sont tous particulièrement attachés à développer celle qui leur donne effectivement naissance, puisqu'elle domine sur toute la nature, & qu'ils ne nous ont pas peint les autres avec des traits aussi marqués. Nous connoissons toutes les nuances de l'amour ; Jean Jacques Rousseau nous en a fait ressentir la plus sublime ivresse : S. Preux, Julie, sont des êtres angéliques dont les sentimens de tendresse, d'amour & de délicatesse feront à jamais un objet d'admiration pour tous les cœurs sensibles & honnêtes. Richardson, l'Abbé Prevost nous ont au contraire présenté sous mille faces, tous les tourmens, toutes les suites malheureuses de cette passion trop souvent fatale. Nous voyons plus rarement l'expression de la vengeance, tracée avec cette énergie, toujours inséparable d'un sentiment violemment ressenti. De quelles secousses n'ai-je pas été

tourmenté à la lecture des lettres suivantes, où respire ce que la haine & la vengeance ont de plus éloquent & de plus passionné ! Elles sont d'une femme célèbre par son crime ; combien elle auroit pu le devenir par son esprit, si son cœur moins égaré , moins corrompu , se fût livré à des mouvemens moins condamnables ! Lisez ces lettres , vous y verrez avec confusion , de quel excès est capable cet être dont l'extérieur si séduisant , annonce la candeur , inspire l'amour , & ne sert souvent d'enveloppe qu'au cœur le plus monstrueux & le plus infernal.

Ignorées jusqu'à présent , ces lettres avoient été ensevelies dans le fond d'un greffe criminel ; c'est là que M. Desessarts est allée déterrer ce monument authentique du Mariticide de la fameuse l'Escombat , pour les consigner dans le sixième volume de son *Essai sur l'Histoire générale des Tribunaux* ; elles y ajoutent infiniment à l'intérêt de cet article.

» Songe , mon cher ami , (écrivoit-elle à Mongeot son amant) à ce que tu m'as promis. Tu m'as juré par tout ce qu'il y a de plus sacré , de me défaire de mon époux : je me repose sur toi du soin de ma vengeance. Ciel ! je vais donc être bientôt libre je vais donc être bientôt vengée. Prends bien ton temps , songe qu'il y va de ta vie & de la mienne. Vois jusqu'où va ma fureur : si tu ne te sens pas assez de fermeté pour me servir , avoue-le-moi ; il est d'autres moyens que je mettrai en usage pour me délivrer d'un barbare toujours occupé à augmenter mes malheurs. Je

ne suis que rage , l'enfer est dans mon cœur ; rien n'est sacré pour moi. Ah ! si tu connoissois le cœur d'une femme outragée , persécutée , désespérée , tu exécuterois bien promptement l'ordre dont je t'ai chargé. Que j'appréhenderai avec plaisir la mort de mon époux ! avec quelle joie je verrai son meurtrier ! jamais tu n'auras paru si aimable à mes yeux. Mais , hélas ! les craintes que tu m'as déjà fait voir m'en annoncent de nouvelles. Non ; tu n'auras pas le cœur de me satisfaire ; tu appréhendes de perdre ce peu d'instans qui forme le cours de notre vie : voilà ce qui te retient... tu n'as jamais senti pour moi ces faillies impétueuses que l'amour inspire. Je n'ai jamais lu dans tes yeux cette ardeur que l'on ne peut cacher , & qui annoncent combien le cœur est enflammé ! Que je me veux de mal de t'avoir connu ! tu m'as séduite ; je coulois mes jours dans l'innocence : tu es venu me tirer de la léthargie dans laquelle j'étois plongée ; tu as fû , par tes discours flatteurs , par mille soins prévenans , gagner mon cœur ; tu as triomphé de mes caprices , de ma résistance , de mon devoir. Si je m'étois abandonnée à tout autre qu'à toi , mon époux ne feroit déjà plus. Crois-tu donc m'intimider par tes vaines clameurs ? tu me fais une image terrible des tourmens que subissent les criminels ; tu me dépeins toutes les horreurs qui accompagnent les derniers momens de ces malheureux ; tu veux que je me transporte en idée dans une place publique , & que je t'y voie expirer , pour m'avoir contentée , par les mains d'un

bour
menac
que r
tourm
vouer
ne t'e
ils me
fais le
fois r
teste.
malhe
justice
dant ,
condes
sang d
donner
jours l
tant ai
Qu
ardente
dans f
rer au
être l'i
l'admir
ponse.
» Il
que je
percen
rite pas
verras
quand
présent
pas. Je
pour m

bourreau , à la vue de tout un peuple ; tu me menaces même de cette mort ; tu m'apprends que tu n'aurois pas le courage de résister aux tourmens qu'on te feroit endurer ; que tu m'avouerois ta complice : n'importe , poursuis , ne t'embarrasse point du soin de mes jours ; ils me seront odieux si mon époux vit ; j'en fais le sacrifice de bon cœur , pourvu que je sois rassasiée du sang du barbare que je déteste. C'est assez t'en dire ; que ne vas-tu , malheureux , dès à présent me dénoncer à la justice ! je te crois capable de tout : cependant , si tu peux remplir mes vœux , si tu secondes mes desseins , si je te vois couvert du sang de mon époux , attends tout de moi. Je donnerai mille vies pour toi ; tu seras toujours le dieu de mon cœur ; on n'aura jamais tant aimé que je t'aimerai. »

Quelle femme !... Si la vengeance la plus ardente remplit son ame , quelles ressources dans son esprit pour l'exprimer , pour l'inspirer au malheureux qu'elle a choisi pour en être l'instrument. Elle fait horreur , mais on l'admire : son amant fait pitié. Voici sa réponse.

» Il n'est que trop vrai , ma chere amie ; que je t'adore , que tous tes reproches me percent l'ame. Je te prouverai que je ne le mérite pas.... Eh bien , tu seras satisfaite , & tu verras que je ne crains pas de perdre la vie quand il s'agit de te servir. Mille morts se présenteroient à mes yeux , je ne reculerois pas. Je prévois tout ce qui m'attend ; je lis pour moi dans l'avenir , le sort le plus fu-

neste & le destin le plus cruel, mais je n'en
 suis point effrayé. Oui, ton mari périra par
 ma main : je ne vois plus en lui que mon
 ennemi; ton cœur sera le prix de mon forfait;
 il faut te plaire, il faut mériter tes bontés,
 il faut te prouver que je t'ai toujours aimée
 passionnément, & que je t'aimerai jusqu'au
 dernier soupir. Mais je te demande une gra-
 ce, tu seras assez généreuse pour me l'accor-
 der; c'est de consentir que j'attaque ton époux
 en brave homme. J'espère en triompher faci-
 lement, & j'aurai en même temps la satisfac-
 tion de t'avoir contentée & de n'être pas assassin:
 au péril de ma vie je veux avoir la sienne.
 Je choisirai le temps & le lieu convenables,
 prends patience, ne précipitons rien, j'aime
 mieux attendre une occasion favorable que
 manquer mon coup; je fais à-peu-près les
 routes qu'il tient toujours : tu ne verras plus
 l'auteur de tes souffrances; tu ne verras plus
 long-temps ton tyran. Tu me traites de lâ-
 che, tu me fais un crime de t'avoir étalé l'hor-
 reur des supplices; je ne t'en parlerai plus. Je
 suis bien sûr que tu me reprocheras d'avoir tué
 ton époux, que tu me haïras autant que tu
 me promets de m'aimer; mais je t'aime trop
 pour que de pareilles pensées me détournent
 de la résolution que j'ai prise. Donne-moi huit
 jours, ce délai n'est pas long... Ne me dis
 donc plus que je ne t'ai jamais aimée, & que
 je n'ai eu que le plaisir de te séduire. Jamais
 l'amour n'alluma une passion plus forte que
 celle que je ressens pour toi. Enfin je ferai
 tout ce que tu voudras; parle, tu sera obéie;

ce n'est
 la seule
 fait con
 vie d'a
 rends-m
 tout ce
 m'as éc
 il sembl
 ton ép
 temps
 en veur
 crifier l
 seule t'a
 toi. Je
 n'arrive
 terminer
 toujours
 vie que
 Peu c
 feconder
 " C'e
 avec mo
 vais me
 tous les
 renferm
 me déte
 aurois cr
 moi; vo
 pourrois
 bonne po
 & à tous
 peut-il fa
 vous? j'
 que je n

ce n'est pas la fureur qui me transporte, c'est la seule gloire de ne pas te déplaire qui me fait consentir à tout. Je ne connois dans la vie d'autre plaisir que celui de faire le tien : rends-moi donc plus de justice ; repens-toi de tout ce que tu m'as dit, de tout ce que tu m'as écrit. Quelle dureté dans tes expressions ! il semble que tu ne cherches à te défaire de ton époux, que pour te défaire en même-temps de moi ; qu'au-lieu d'une victime, tu en veux deux ; que tu veux tout-à-la-fois sacrifier l'amant & l'époux ; que la vengeance seule t'anime, & que l'amour n'agit point sur toi. Je souhaite que tout ce que r'ai prédit n'arrive point ; je desire que les choses se terminent à ta satisfaction ; mais souviens-toi toujours que si nous sommes perdus, c'est ta vie que je veux sauver & non la mienne. »

Peu contente de cette tiédeur de Mongeot à seconder sa passion, voici ce qu'elle lui écrivit.

« C'en est fait, Monsieur, je vais renouer avec mon mari pour me venger de vous : je vais me jeter à ses genoux, & lui avouer tous les horribles desseins que mon cœur renfermoit ; je veux l'aimer autant qu'il doit me détester. J'avois compté sur vous, je vous aurois cru capable de tout entreprendre pour moi ; vous m'aviez tant de fois juré que je pourrois disposer de vous ; j'avois été assez bonne pour ajouter foi à toutes vos grimaces & à tous vos dehors trompeurs : comment se peut-il faire que j'aie aimé un homme tel que vous ? j'en suis honteuse, & c'est une faute que je ne me pardonnerai jamais. Je vous ai

préféré à tous vos rivaux , qui n'étoient pas en petit nombre , & qui auroient joint à la tendresse la plus parfaite , des avantages réels & considérables. J'ai tout rejeté , tout méprisé pour toi , perfide ! j'ai cherché toutes les occasions de te prouver de mille façons mon attachement extrême. Que n'ai-je pas souffert par rapport à toi ? n'est-ce pas pour toi que j'ai rompu avec mon mari ? n'est-ce pas pour toi que j'ai renoncé à tout ce que le monde m'offroit de plus séduisant. Je t'ai fait le sacrifice de mon honneur , de mon repos , de mes charmes... Si j'avois possédé une couronne , auroit-elle été pour un autre que pour toi ? Par quelle fatalité as-tu donc pu me subjuguier , moi qui n'ai fait aucun cas des conquêtes les plus brillantes qui s'offroient à moi de toutes parts ? Plût au ciel ne t'avoir jamais vu , ne t'avoir jamais écouté ! croira-t-on jamais qu'un homme qui régnoit sur mon ame , & qui m'affuroit que je régnois sur la sienne , n'ait pas daigné me délivrer de mon plus cruel ennemi ? Tu as causé mes malheurs , tu m'a conduite pas à pas dans l'abîme , & lorsqu'il faut un coup d'éclat pour m'en retirer , tu recules ! au reste , c'est toujours beaucoup pour moi de connoître le fond de ton cœur. Qu'il est méprisable ! que je vais haïr les hommes ! ne viens pas t'offrir à moi davantage ; ne viens pas me proposer le secours de ton bras , je ferois déshonorée à mes yeux si j'acceptois tes offres ; tu n'es qu'un monstre , qu'un barbare. Quel bonheur pour moi , si je puis oublier que j'ai répondu à tes soupirs , que je t'ai

rendu

rendu
livrée
tue. A
devon
attrait
t'écris
mais d
l'accab
tant qu
réserve
rieuse
voir re
Fuis lo
Ah ! p
voir ce
qui ? p
un dev
quel fu
ner une
ment s
été affe
mon co
ne le s
gigent.
Cours ,
combatt
certain ;
beau) c
qu'une
rage que
Mong
tôt en e
Les d
cine , su
Tome

rendu tendresse pour tendresse, que je me fûis livrée à toi sans réserve ! cette idée seule me tue. Autant nous avons été amis, autant nous devons être ennemis : fatal pouvoir de mes attraits, sur quel objet indigne as-tu agi ! je t'écris pour la dernière fois : ne reparois jamais devant moi. Puissent tous les malheurs t'accabler à la fois ! tu ne peux souffrir autant que tu le mérites. Va, lâche, il ne t'est réservé qu'un funeste destin. Que je suis glorieuse d'avoir su me détacher de toi, de t'avoir rendu justice, de t'abhorrer pour toujours. Fuis loin de moi ! .. Mon mari vivra donc ? ... Ah ! pensée qui m'anéantit : je serai obligée de voir celui que j'ai trahi tant de fois... & pour qui ? pour toi, traître, qui te devrois faire un devoir, une gloire de l'immoler. Ah ciel ! quel funeste sort m'attend ! que je vais traîner une vie affreuse ! mon plus grand tourment sera de penser à toi, de penser que j'ai été assez lâche, assez foible pour te donner mon cœur... hélas ! tu le possèdes encore ; je ne le sens que trop aux mouvemens qui m'agitent. Rends-toi donc digne de sa possession : *Cours, vole donc assassiner mon mari ; ne va pas combattre avec lui, le sort des armes est incertain ; qu'il meure ; (en vérité c'est horriblement beau)* c'est tout ce que j'exige. Je ne suis qu'une femme, & j'ai cent fois plus de courage que toi. »

Mongeot répliqua, promit, & s'acquitta bientôt en effet de l'assassinat du malheureux mari.

Les délibérations de la Faculté de Médecine, sur le danger des cimetières dans l'en-

ceinte de la ville , & sur-tout du cimetiere des innocens , terrain étroit renfermé au milieu d'un quartier très-peuplé , ont donné lieu à l'épigramme suivante :

Dans cette grave faculté
Où Rabelais n'aimoit qu'à rire ,
Nagueres il fut agité ,
Si les morts aux vivans
Ont quelque droit de nuire.
Dans ce débat , trois docteurs de bon sens
Soutenoient en dépit de tous nos hippocrates ,
Que sans danger on peut aux innocens
Inhumer encor bien des gens :
Chacun avec raison combat pour ses Pénates.

Les Comédiens françois viennent de donner *Le bon Ami* , piece nouvelle en un acte & en prose , d'un M. le Grand qui est docteur de la Faculté de Montpellier , & qui n'obtiendra probablement pas le bonnet à celle de Thalie. Malgré le peu d'étendue de cette comédie , des traits assez gais & des scenes assez piquantes , le public n'a pu sans murmurer , la supporter jusqu'à la fin. Elle est dénuée d'action , les personnages sont d'une bizarrerie choquante & ils ont souvent un ton qui n'est pas celui de la bonne compagnie. Molé , faisant le rôle du Bon Ami , n'a pas peu contribué à soutenir cette piece. Dans un endroit où , peignant son caractère , il parle des différens personnages qu'il fait également remplir , soit enjoués , soit tristes , tendres ou séveres , étourdis ou réfléchis , le parterre par

une
à ro
batt
O
ris so

Ad

Mon
Que v
Que d
Vous n
Ils r
Mon

Votre
Comm
Qu
Et
Jus
N'ont
Comm
Ma foi ! M

Ah !
Quelle fi
Comm
Et qu'elle
Ah ! quan

Comme o
Et que ce

une allusion flatteuse à son talent , l'a applaudi
à tout rompre. Il étoit aisé de juger que ces
battemens de mains étoient pour l'acteur seul.

On apprend les rôles de *la Réduction de Paris*
sous *Henri IV*, tragédie de M. Desfontaines.

V E R S

Adressés à M. Mercier , par un de ses amis.

Monfieur Mercier, vous êtes un grand homme!
Que votre prose est belle & que vos vers sont beaux?
Que de moralité dans vos contes moraux!
Vous manquez aux beaux jours & d'Athene & de Rome;
Ils renaissent ici graces à vos travaux, /
Monfieur Mercier, vous êtes un grand homme.

Votre *Essai dramatique* est de toute beauté:
Comme vous y prouvez avec sagacité
Que ce Corneille tant vanté,
Et ce Racine par l'envie
Jusqu'à ce moment respecté,
N'ont pas connu l'art de la tragédie.
Comme c'est Beau! comme c'est écrit! comme....
Ma foi! Monfieur Mercier, vous êtes un grand homme!

Ah! dans vos drames enchanteurs
Quelle simplicité! quel ton philosophique!
Comme avec vous Thalie est pathétique!
Et qu'elle s'y prend bien pour corriger les mœurs!
Ah! quand on vous a lu, comme on dort d'un bon
somme!
Comme on a le cœur gros! comme on est contristé!
Et que cela vaut mieux que la folle gaité

Dont depuis si long-temps Moliere nous affomme !
 Je le répète en vérité ;
 Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme !

STANCES

*A un jeune Poëte plus Philosophe dans ses vers
 que dans sa conduite.*

J'aime tes vers remplis de sens ,

Ton goût, ton esprit rare ;

Ta seule erreur est dans tes sens ,

Leur ivresse t'égare.

Tu blâmes leurs séductions ,

Et t'y livres sans cesse ;

Et l'esclave des passions

Nous vante la sagesse.

Pour qui ne la connoit pas bien ,

La sagesse est cruelle.

Mais quand on la suit, il n'est rien

De plus aimable qu'elle.

Briller parmi les beaux esprits

Est un rare avantage :

Mais qu'est-ce que la gloire , au prix

De son propre suffrage ?

Jaloux d'éclairer l'univers ,

Instruis-le par l'exemple.

Qui peint la vertu dans ses vers ,

En doit être le temple.

Ton talent doit te décider

A suivre ce système :

Comment veux-tu persuader ,

Si tu ne l'es toi-même ?

y a
 tiqu
 me
 suis
 rue
 fier,
 philo
 sibles
 tre l
 citer
 pans
 l'avoc
 Chev
 nonce
 » cau
 » Nati
 » rend
 » C'est
 » ze
 » Il y
 » de l
 » est le
 » rife
 » l'exp
 » lation
 » pe
 » tre qu
 » avec
 » le suis
 » je suis

De Paris, le 18 Novembre 1789.

On avoit annoncé très-mystérieusement il y a deux à trois jours, une nouveauté politique, ayant pour titre : *Influence du Despotisme de l'Angleterre sur les deux Mondes*. Je me suis procuré cette brochure & je l'ai parcourue avec avidité : le style en est séduisant, fier, plein de maximes & de raisonnemens philosophiques, mais on y reconnoît trop visiblement le cœur d'un François, ulcéré contre les ennemis de son pays. Je vais vous citer quelques-uns des passages les plus frappans ; vous y reconnoîtrez l'homme d'esprit, l'avocat des nations, mais par-dessus tout, le Chevalier de la France. C'est ainsi qu'il s'annonce : " Quand on entreprend de plaider la
 » cause de l'humanité devant le tribunal des
 » Nations, on ne doit rien négliger pour se
 » rendre digne & de sa cause & de ses juges.
 » C'est le vœu de mon cœur, le but de mon
 » zèle : Puissent mes moyens être efficaces !....
 » Il y a plus : le droit de chercher la vérité,
 » de la dire avec le respect qu'elle mérite,
 » est le droit de tous les hommes : je me glo-
 » rifie de l'être : paisible, policé, instruit par
 » l'expérience, exempt de préjugés & d'adu-
 » lation, je sens vivement le bien, je le res-
 » pecte par-tout où je le vois ; je le démon-
 » tre quand je le peux..... Je blâme le mal
 » avec la même franchise, il m'indigne & je
 » le suis. Ainsi, sans cesser d'être bon citoyen,
 » je suis cosmopolite ; ...,, Après avoir dé-

veloppé le droit de l'*homme privé*, le droit des
gens ou des *nations*, il cherche parmi elles,
 celle qui les a méconnus & transgressés; &
 il lui fait cette sinistre application.... » Un
 » peuple marche à grands pas vers sa ruine,
 » quand l'égoïsme s'est emparé de tous les
 » cœurs, quand l'intérêt exclusif est sa loi,
 » quand la vénalité des opinions & des suf-
 » frages y établit un despotisme secret, qui
 » ôte aux familles la tranquillité, la sécurité
 » qui doivent être la première possession de
 » tout citoyen.... Lorsqu'un gouvernement
 » est régi par ces passions dévorantes, les
 » membres du corps politique, séparés du
 » tout & d'eux-mêmes, palpitent & se déchir-
 » rent : alors s'élèvent du sein de l'Etat, ces
 » orages affreux qui arment une partie du
 » royaume contre l'autre : le sang national
 » coule, l'Etat est déchiré au-dedans, & dé-
 » membré au-dehors : des consommations énor-
 » mes, des emplois de force indiscrets ne peu-
 » vent parer à ce revers ; l'épuisement suc-
 » cède à l'excès ; de terribles motifs de crainte
 » & de regret troublent tous les cœurs. Vaincu,
 » l'Etat est sans ressource ; victorieux, il sera
 » ruiné d'hommes & d'argent. Si cet Etat est
 » maritime, il demeurera exilé en quelque
 » sorte au milieu des mers ; ses flottes seront
 » concentrées dans ses ports, où ses vaisseaux
 » deviendront des éponges qui boiront les res-
 » tes de sa subsistance ; ses triomphes passés
 » n'offriront aux gouvernemens qu'un mal-
 » heur de plus, que les fruits amers d'une
 » fausse politique, & le catafalque d'une gloire

» in
 » se
 Ju
 core
 l'Av
 des
 » tes
 » de
 » la
 » tou
 » rer
 » des
 » roi
 » gè
 » Pré
 » aux
 » tere
 » mar
 » infe
 » ple
 » lege
 » fero
 » viol
 » main
 princip
 Puissan
 la nati
 maritim
 compar
 duite à
 prédit
 » thage
 » réput
 » qu'un

» injuste, scellée de la proscription univer-
 » selle. »

Jusques-là, Monsieur, on n'apperçoit en-
 core que le langage de Philosophe ; écoutons
 l'Avocat des nations, au chapitre de la *Liberté*
des Mers. „ Les mers, dit-il, sont dépendan-
 » tes des patrimoines primitifs que la Provi-
 » dence a distribués aux différens peuples de
 » la terre, & aux maîtres du monde. Ainsi,
 » toutes les nations ont un droit égal de figu-
 » rer en grand sur ce théâtre mobile un
 » despotisme exclusif sur les mers, enchaîne-
 » roit le commerce de toutes les nations &
 » gêneroit la liberté du commerce général....
 » Prétendre soumettre les mers & les vents
 » aux signaux d'un pavillon exclusif, c'est adul-
 » terer les mers que l'on veut épouser, c'est
 » marcher vers un but absurde par des moyens
 » insensés ; c'est le délire ambitieux d'un peu-
 » ple fou, qu'il faudroit enchaîner. Ce privi-
 » lege aveugle & injuste, s'il pouvoit exister,
 » feroit donc un crime de lese-humanité, une
 » violation formelle des loix divines & hu-
 » maines. „ L'auteur, après avoir posé ces
 principes qui lui concilient les suffrages des
 Puissances observatrices, tombe vivement sur
 la nation qui prétend s'arroger ce despotisme
 maritime qu'il combat si vigoureusement ; il
 compare ses prétentions, sa cupidité & sa con-
 duite à celles de l'ancienne Carthage, & lui
 prédit le même sort.... “ Dans cette Car-
 » thage européenne, dit-il, qui jouit d'une
 » réputation usurpée, l'homme de bien ne voit
 » qu'un peuple ambitieux, avide, exclusif,

» qu'un peuple ingrat, injuste & féroce, souillé
 » du sang de ses Rois, oppresseur de ses con-
 » citoyens, & dont l'ambition étudiée tend à
 » opprimer également l'ancien & le nouveau
 » monde.... La politique des Carthaginois
 » percée à jour, ne peut plus en imposer;
 » on sait qu'ils n'affectent un profond mépris
 » pour tout ce qui n'est pas de Carthage, que
 » pour donner le change au monde, que pour
 » faire croire qu'ils s'estiment beaucoup en-
 » tr'eux, & qu'ils sont idolâtres de leur patrie.
 » Rien n'est plus faux; je les connois à fond.
 » L'égoïste n'estime personne, & le méchant
 » est incapable d'aimer.... On a cru Carthage
 » soumise à des loix, parce qu'elle n'a pas
 » toujours osé les violer sans pudeur : on a
 » cru les Carthaginois patriotes, quand ils
 » n'étoient qu'ambitieux. On les a cru hu-
 » mains & généreux, quand ils n'étoient que
 » vains : on a cru leur administration politique
 » bonne, parce que la crainte du cri public
 » y contenoit jadis les Princes & les Minis-
 » tres. Aujourd'hui les choses sont bien chan-
 » gées. Les agens du trône ont eu recours au
 » moyen qu'employa un Roi de Macédoine
 » pour fermer la bouche à Démosthènes : com-
 » me Philippe, ils distribuent des squinanciers
 » d'or aux Orateurs anti-royalistes; & bientôt
 » ces nouveaux Arétins chantent la Palino-
 » die.... (*) Tous les faits viennent à l'app-

(*) J'avois confié cette brochure à un homme très-esti-
 mable & fort de mes amis, quoiqu'Anglois. Il me l'a ren-
 voyée une heure après, avec toutes les marges barbouillées

» pui de ces vérités , dit-il plus loin ; la con-
 » duite arbitraire des Carthaginois , leurs dé-
 » marches hardies , leurs entreprises injustes ,
 » leurs discours insultans dans les assemblées

d'observations. Voici la note qui se trouve à cet endroit.
 » Si l'ambition des Anglois n'a que le bien de leur patrie pour objet , ne sont-ils pas *patriotes* par cela même qu'ils sont *ambitieux* ? La même réponse doit servir à l'imputation d'*égoïsme* qui se trouve plus haut. La nation peut être *ambitieuse* & *égoïste* , car c'est sans doute ce qu'a voulu dire ici le détracteur de l'*Angleterre* , & les individus , patriotes très-zélés en partageant ces prétendus défauts , sans qu'ils deviennent un vice pour eux. La nation peut être vaine , & les individus s'enorgueillir de lui appartenir , sans cesser d'être humains & généreux. Les discours de l'opposition avertissent sans cesse la nation de ses véritables intérêts , mais si la résistance du patti de la Cour ne leur opposoit point d'obstacle , l'équilibre cessant , il en résulteroit ces désordres dont il faut avouer que notre histoire n'offre que trop d'exemples ; mais il est question du temps présent & non de celui dont l'auteur fait ici l'éloge après l'avoir peint des plus noires couleurs. L'amour de la gloire , de la célébrité , la soif d'applaudissemens flatteurs détruiroient bientôt cet équilibre , & entraîneroient tous les membres de notre Sénat , si l'or & les graces de la Cour ne balançoient ces avantages & ne lui formoient un parti ; mais ces courtisans nombreux sacrifieroient bientôt leur propre intérêt à celui de la patrie , si les vues criminelles d'un Souverain menaçoient la nation de porter atteinte à ses droits. Le parti de la Cour est l'instrument du bien que peuvent faire les Ministres éclairés , avertis & contenus par celui de l'opposition. Les hommes , surtout dans un pays où l'énergie dégénere souvent en enthousiasme , se portent facilement aux extrêmes , & le bien en ce cas peut devenir un grand mal. C'est ce que prévient en Angleterre l'action réciproque de ces contrepoids. Au reste qu'on nous juge par les faits... & que l'on ose dire que nous sommes mal gouvernés , que notre constitution est défectueuse , que nous touchons à notre ruine... »

» nationales , où tous les peuples du monde
 » ne sont appréciés qu'au rabais , & où les
 » pamphlets de toute espece sont applaudis à
 » tout rompre : tout dépose contre la tyran-
 » nie de ces Argonautes modernes qui se pa-
 » vanent de la morgue , de l'insolence , de
 » l'audace , de la dureté de nouveaux parve-
 » nus. „ Dans le parallele qu'il fait de la con-
 » duite de l'ancienne Carthage à celle de l'An-
 » gleterre ; voici comme il débute. “ Hannon
 » traitant pour les anciens Carthaginois avec
 » les Romains , leur dit : *Je ne souffrirai pas que*
 » *vous vous laviez les mains dans les mers de Sicile...*
 » Les Carthaginois modernes ont osé davan-
 » tage : ils ont dit à toutes les nations : *Le*
 » *pavillon majestueux de Carthage est un pavillon*
 » *exclusif : nous ne souffrirons pas qu'aucune Puif-*
 » *sance commerçante ose se laver les mains dans*
 » *les mers de l'ancien & du nouveau monde....*
 » Un peuple , continue-t-il , qui a l'insolence
 » d'usurper le titre de *Majesté* , doit nécessaire-
 » ment avoir un chef qui se croie comme Aga-
 » memnon le Roi des Rois. (*) ... Enfin ,

(*) *Note de mon Anglois.* » Misérable jeu de mots !
 Ici le peuple , la nation & les individus sont encore con-
 fondus. C'est sans doute dans le peuple que réside chez
 nous , l'autorité suprême. On traiteroit de vil flatteur à
 Londres , celui qui oseroit dire qu'il n'a pas les premiers
 droits au titre de *Majesté*. Ce n'est pas en Angleterre qu'on
 peut dire que le Roi ne tient son pouvoir que de Dieu.
 Le peuple lui a confié une partie de l'autorité qui appar-
 tient au peuple , à la nation , mais qui ne réside dans au-
 cun individu isolé. Le Roi d'Angleterre seroit donc au
 plus le *Roi d'un Roi* , s'il n'étoit pas simplement le dépo-

» e
 » a
 » i
 » n
 » r
 » fu
 » sa
 » pr
 » le
 » sa
 » su
 M
 tiés
 chir
 mettre
 Sophi
 Celle
 Digne
 N'a ric
 Rien..
 Cet
 on no
 mais a
 à lui e
 tive. C
 de l'ac
 pres ex
 bre de

fitaire d'u
 nier. Est-
 parler au

» que chaque nation se rappelle les trames se-
 » cretes, les menées sourdes, les négociations
 » intéressées, les démarches hardies, & les
 » motifs de guerre de Carthage; elles ne ver-
 » ront dans sa conduite, que ruse, finesse, arti-
 » fice, orgueil sans bornes, cupidité sans frein,
 » sollicitudes voraces, perfidie dans les procédés,
 » prétextes vains ou faux, infractions des traités
 » les plus solennels, violation des loix les plus
 » sacrées, mépris envers toutes les Puissances, in-
 » sultes à tous les pavillons, . . . , &c. &c.

M. André de Murville, l'un des jeunes initiés du temple de l'*Encyclopédie*, vient d'enrichir nos journaux, du quatrain suivant : *Pour mettre au bas du portrait de Mlle. Alexandrine Sophie.* ***

Celle dont le portrait ici n'est point flatté
 Digne des chants d'Ovide & du pinceau d'Apelle,
 N'a rien vu sous les cieux, d'égal à sa beauté,
 Rien.... si ce n'est l'amour que je ressens pour elle.

Cet amour n'est point une fiction poétique : on nous annonce que Mlle. Alexandrine l'a vu : mais au reste, M. de Murville ne tardera pas à lui en donner la preuve la plus démonstrative. Ce poète l'un de nos remporteurs de prix de l'académie françoise & qui, suivant ses propres expressions, compte se voir assez tôt membre de cet aréopage, pour se faire faire un

fitaire d'une portion de la Puissance inaliénable de ce dernier. Est-ce avec d'aussi pitoyables calembours qu'on doit parler aux nations ? »

jour de la vaisselle plate avec ses jettons , veut en attendant , entrer dans un corps bien plus nombreux & s'engager sous les loix de l'hymen. Ce sont les appas de Mlle. Alexandrine qui l'y déterminent : on ne croira pas sans doute qu'elle doive cette gloire à son nom , à sa naissance ou à sa fortune. M. de Murville a l'un & l'autre , mais sa prétendue pour laquelle on cherche vainement un mari depuis quelques années , est la bâtarde de la courtisane la plus célèbre de cette ville , par ses débauches , Mlle. Arnoult. M. le C. de L. s'en croit le pere.

On joue toujours au théâtre françois , le *Bon Ami* : l'académie royale de musique répète le *Bon Seigneur* : voilà bien de bonnes gens pour le temps où nous sommes. Demandez à Marmontel ce qu'il en pense. Il se met en quatre pour vous refaire de jolis opéra , & l'ingrate méchanceté l'écrase d'épigrammes. En voici deux nouvelles.

» J'ai lu Quinault, est-ce un péché , mon pere ?
Disoit Alix aux pieds d'un confesseur,
Si c'en est un ! repliqua le docteur ;
Moins n'en faudroit pour vous damner , ma chere
Si me faut-il approcher de l'autel
Aujourd'hui même , ainsi le veut ma mere.
Hé bien , reprit le Ministre cruel ,
Pour expier faute qui n'est légère ,
Le relirez refait par Marmontel.

Quinault par la douceur de ses aimables vers
Suspendoit les tourmens des ombres malheureuses.

Cherchons pour l'en punir des peines rigoureuses,
S'écria le dieu des enfers.

Il invente en effet le mal le plus horrible
Dont au tartare même on se fût avisé :
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible,
J'ordonne que Quinault soit Marmontélisé.

L'opéra de *Perfée* continuant à être peu
suivi, l'Académie de Musique, remit dimanche
au théâtre, celui d'*Alceste* du célèbre Cheva-
lier Gluck, qui fut revu avec l'enthousiasme
que mérite ce chef-d'œuvre de sentiment. Les
amateurs de ce spectacle se voient avec dé-
plaisir, privés jusqu'au mois de Juin, des
S. Vestris, pere & fils, qui, ayant obtenu
du Ministre, un congé sans exemple, de huit
mois, viennent de partir pour Londres où
leurs rares talens recevront sans doute les
justes applaudissemens qu'ils méritent ; à moins
que leur qualité de François ne leur attirent
quelques huées à l'angloise ; c'est-à-dire des
pommes cuites dans la figure. On leur a con-
seillé de se munir de masques de fer.

J'ai déjà observé, Monsieur, que les ap-
proches de l'hiver favorisent plus que tout
autre temps, la multiplicité des tristes avan-
tures : cette sinistre remarque ne se dément
point, & nous sommes témoins depuis quel-
ques jours, d'une infinité d'événemens où la
cruauté, la bizarrerie & la singularité semblent
s'être rassemblées.

Un garçon perruquier, détenu depuis long-
temps dans la prison de la Conciergerie,
avoit obtenu la permission d'y exercer son

métier. Un de ces jours en rasant ses compagnons d'infortune, il fut attaqué d'un accès de fureur & de frénésie si violent, qu'il coupa la gorge à trois de ces malheureux. Personne n'ayant osé l'aborder, on fit venir la garde, qui ne sachant sans doute comment s'en faire, lui enfonça mal-adroitement une bayonnette dans le ventre, dont il mourut sur la place. On avoit laissé les cadavres de ces victimes, étendus dans la cour pour en dresser procès-verbal; mais pendant la nuit, les rats avoient tellement rongé leurs visages, qu'il fut impossible de les reconnoître. — Quel horrible tableau! La question de savoir, *si ce meurtrier méritoit le supplice*, ne seroit pas, je pense, indigne d'être discutée.

La condamnation de celui-ci n'est pas aussi douteuse. Jeudi au soir, un autre merlan (garçon perruquier) de seize à dix-sept ans, raccroche une fille près du Palais royal; il veut monter chez elle — As-tu de l'argent, lui dit-elle? oui, voilà trois livres que je te promets si tu veux être complaisante. — Donne d'avance, mon chou, poursuivit-elle en lui tendant une main, & le caressant de l'autre. — Tiens voilà mon écu; allons... ils montent ensemble, la fille laisse le polisson satisfaire sa lubricité tout à son aise. Ce petit gueux ayant aperçu la montre de cette fille, pendue à la cheminée, crut l'occasion favorable pour s'en emparer; il saute dessus, & veut la décrocher; la fille s'y oppose, il ne perd pas la tête, il tire un rasoir de sa poche, & saisit cette malheureuse à la gorge.

Elle
vair
tan
le p
tra
dèc
scél
dou
lieu
à co
U
ber,
mere
Le d
du p
bâton
&, d
du gr
que p
& inc
phes
J. J. M
lemen
Dieu,

A Ma

Sur

Vo
Imi
San

Elle se défend courageusement, mais ce fut en vain ; malgré la blessure elle parvient pour- tant à sa fenêtre , & implore du secours : le petit monstre alloit redoubler lorsqu'on entra assez à temps pour le saisir. Loin de se déconcerter, il conserva toute l'effronterie d'un scélérat consommé. Son affaire seroit faite sans doute, mais la rentrée du Parlement n'ayant lieu que pour le 27, lui donne un répi, qui à coup sûr n'améliorera rien à son marché.

Un de nos poètes Persiques, nommé *Gil-bern*, qui s'étoit acquis une réputation éphé- mere par une satire mal-honnête, intitulée : *Le dix-huitieme siecle*, & qui depuis, pour avoir du pain, & se mettre à l'abri des coups de bâton, a pris le petit collet, est devenu fou &, dans un de ses accès, il a avalé la clef du grenier dans lequel il logeoit. Il ne man- que pas de protecteurs pour avoir beaucoup & indistinctement déclamé contre les philoso- phes modernes, & sur-tout contre ce bon J. J. Rousseau qu'il confondoit fort spirituel- lement avec eux. On l'a transféré à l'Hôtel- Dieu, où il est soigné très-attentivement.

C O U P L E T S

A Madame la Princesse de Poix jouant au Billard ;

Sur l'Air : Annette à l'âge de quinze ans.

Vous qui d'amour suivez les loix,

Imitez la jeune De Poix ;

Sans prétention & sans art,

Cette Princesse

Touche sans cesse,
Hors au Billard.

Surprise de ne point toucher,
Cherchant ce qui peut l'empêcher,
Elle consulte un vieux docteur,
Qui dit : ma fille,
C'est qu'une bille
N'est pas un cœur.

V E R S S U R L E W A S P,
C O R S A I R E A N G L O I S.

Wasp veut dire *Frélon* : on fait que de l'abeille
A ses incursions, l'asile est exposé,
Qu'il pille les trésors de la ruche vermeille;
Un corsaire jamais fut-il mieux baptisé ?

De Versailles, le 20 Novembre 1780.

LA cabale contre notre directeur-général des finances est plus forte que jamais : de façon qu'on s'attend incessamment à quelqu'événement. Il a cependant assisté samedi dernier à un comité d'Etat qui étoit composé du Roi, du Comte de Maurepas, du Prince de Montbarrey, du Marquis de Castries & de lui. Il doit y en avoir aujourd'hui un pareil. On ne fait s'il y sera appelé. M. de Maurepas est décidément son adversaire : les ennemis de M. Necker, qui entourent ce vieillard, ont attisé sa haine en lui persuadant que le directeur-général des finances avoit été fermement convaincu & avoit même dit qu'il ne reviendrait pas de sa dernière maladie. Il est

ma
ten
Si v
com
un
des
bliqu
une
l'esse
leur
née à
neve
Le
fan,
repas
M. N
nouve
s'agiss
ment
directe

ON
M. Nec
ne lui
eu une
& le di
réforme
mettant
& ayan
des chev
neve, c
noit aux

maintenant question de M. de Fleffelles, intendant de Lyon, pour remplacer M. Necker. Si vous connoissez le personnage, vous direz comme moi, Dieu nous en préserve ! C'est un des hommes dans le genre des Calonne, des Foulon, &c. qui n'ont pas l'opinion publique pour eux, & il me semble que dans une place où il faut de la confiance, c'est l'essentiel. Si M. de Fleffelles est fait contrôleur général, l'intendance de Lyon sera donnée à M. de Vergennes, maître des requêtes, neveu du Ministre.

Le Marquis de Castries, en habile courtisan, fait la cour la plus assidue à M. de Maurepas & semble vouloir se prêter à ses vûes. M. Necker a déjà eu une altercation avec ce nouveau Ministre qui lui doit son élévation. Il s'agissoit de la comptabilité, pierre d'achoppement de tous ceux qui ont affaire avec le directeur-général.

De Versailles, le 23 Novembre 1786.

ON trouve dans la dernière satire contre M. Necker, deux anecdotes dont la révélation ne lui fera pas plaisir. L'une annonce qu'il y a eu une bouderie entre le Comte de Maurepas & le directeur des finances à l'occasion de la réforme de la Maison du Roi, que ce dernier mettant à son ordinaire le marché à la main, & ayant menacé le vieux Mentor de prendre des chevaux de poste pour retourner à Genève, celui-ci l'avoit averti qu'on n'en donnoit aux étrangers qui avoient administré les

finances , que sur un ordre exprès du Roi. L'autre de nature atroce devoit être prouvée avant qu'on se permit de la mettre sous les yeux du public. Elle suppose que M. Necker avoit d'anciennes liaisons avec le Lord Stormont , qu'il déclamoit dans le principe contre la guerre présente , qu'il avoit donné de fâcheux pronostics sur les suites qu'elle doit avoir , qu'il avoit des principes tout opposés à ceux du gouvernement sur le commerce de l'Amérique septentrionale , enfin qu'on lui avoit confié sur cette matiere des projets importants à l'exécution desquels il avoit refusé son concours d'argent. Au reste, Monsieur, cet habile Genevois paroît tout-à-fait vainqueur de la cabale qui menaçoit son existence ministérielle. Il a eu une explication très-longue avec le Roi. Il a eu le bonheur de faire sentir à S. M. le bien qui peut résulter pour les peuples , de l'exécution de ses plans , & S. M. sur la proposition qu'il fit , nomma un comité secret , qui s'assemblera trois fois la semaine , & qui présidera lui-même. Il sera composé de M. de Maurepas , de M. de Vergennes , de M. Necker & de l'un ou l'autre des conseillers d'Etat qu'on voudra y appeller. M. de Castries n'en fera pas , afin que le Ministre de la guerre ne puisse se plaindre d'en être exclus. La fréquence de ces conseils & le besoin de regarder de près à ses affaires dans un monde aussi malin que celui-ci , ont déterminé M. Necker à fixer son séjour à Versailles. Il n'ira plus à Paris que pour les audiences d'apparat.

Revenons à cette brochure contre M. Necker. Elle est remplie d'un fiel & d'une ironie mordante. On y veut tourner en ridicule Madame Necker; sur son nom de famille qui est *Cuchaud*, ce qui prête infiniment à la plaisanterie de bon ton. En parlant de l'établissement de son hôpital, on dit que l'épouse de Law en avoit fait autant, & que les femmes des charlatans montoient ordinairement à cheval pour vendre les petits paquets de leurs maris. L'auteur critique l'administration. Il parle de l'emprunt d'Espagne & maltraite à ce sujet Mrs. Girardot Haller & les successeurs de la maison de banque de M. Necker. Toutes ces gentilleffes ne font aucune impression sur les gens sensés. Sully & Colbert en ont éprouvé de pareilles. Il ne reste plus de vestiges des diatribes qui ont été répandues contre eux. Leurs noms & leurs bienfaits subsistent & passeront à la postérité.

Le Prince de Montbarrey, dans son dernier travail, présenta au Roi une liste de six cents jeunes gens, pour quarante places qui se trouvent vacantes à l'école militaire. A côté de chaque nom étoit celui des protecteurs. On lisoit : *Recommandé par la Reine, par Monsieur, par Madame, par M. & Madame d'Artois, Mesdames, &c.* Il se trouvoit dix à douze noms sans apostille. Le Roi demanda à M. de Montbarrey, par qui ceux-ci étoient protégés. Sire, par personne, répondit le Ministre, — *Hé bien,* répliqua le Roi, *c'est moi qui les recommande.* Le Monarque prit sur le champ la plume & mit ces douze jeunes gens en tête de la liste

des élus. Le trait me paroît sublime & digne de Titus.

On plaint beaucoup le jeune André qui a été pendu en Amérique. Le succès lui eût peut-être valu un cordon de soie ; sa mal-adresse lui en procuré un de chanvre qui n'est ni honorable ni flatteur. Est-il bien décidé que la corruption & la trahison soient des armes glorieuses & même licites ?

De Paris , le 25 Novembre 1786.

ON ne peut observer froidement la nature : le premier coup-d'œil que nous jettons sur elle, nous transporte bientôt d'admiration : à cette admiration succede une sorte d'attendrissement pour tout ce qu'elle enfante ; notre sensibilité s'émeut aux moindres charmes , comme aux tristes tableaux que présentent toutes les classes des êtres qui partagent avec nous la possession de ce globe. Mais lorsque l'homme se rapproche de lui-même , qu'il considère dans son semblable , les douleurs , les infirmités , le dépérissement , la destruction , auxquels sa frêle machine est également destinée , combien alors sa sensibilité doit devenir plus active ! Ou il est un monstre , ou il n'est plus un simple observateur de la nature , il est encore l'ami le plus zélé de l'humanité. Tel est M. l'abbé Dique-mare dont les talens & les connoissances vous sont déjà connus. C'est peu pour ce digne Philosophe , d'être perpétuellement plongé dans la mer jusqu'à la ceinture , dans l'espoir d'y puiser quelques découvertes naturelles , il se

livre
n'est
téréssa
à obse
les sou
pas à
la men
rité, c
est son
& les
est son
Homm
infatig
éloque
les car
ment f
ému , a
dit cet
vraime
en con
sur ce q
me plo
vous q
pendre
tion :
reur ...
ne nou
l'habite
âge, se
sans re
fait cou
ques ren
secrete
l'air le

livré depuis plusieurs années à un travail qui n'est pas moins pénible & dont l'objet si intéressant n'a été que trop négligé. Il consacre à observer les foux, à étudier les moyens de les soulager, tous les momens qu'il ne donne pas à l'étude des insectes & des coquilles de la mer. Quel est son motif ? celui de la charité, de l'humanité, de la bonne religion. Quel est son but ? celui de s'éclairer sur les causes & les effets de cette horrible maladie. Quel est son espoir ? celui d'en faciliter la guérison. Homme vertueux, homme sensible, homme infatigable, combien il mérite d'hommages ! Son éloquence vous peindra son cœur, elle a tous les caracteres de la plus belle ame : le fragment suivant d'un ouvrage qu'il compose, m'a ému, attendri jusqu'aux larmes. „... J'ai cru, dit cet honnête citoyen, qu'une philosophie vraiment chrétienne ne nous permettoit pas, en contemplant l'univers, de passer légèrement sur ce qui intéresse l'homme, & sur-tout l'homme plongé dans les plus grands malheurs. O vous qui êtes nés sensibles ! daignez suspendre un moment l'enthousiasme de votre situation : marchons... vers le séjour de l'horreur... & que s'il est possible, rien d'essentiel ne nous échappe sur l'état des malheureux qui l'habitent. Ici un bel homme, à la fleur de son âge, se voit depuis plusieurs années renfermé sans retour ; la volupté, les chimères l'ont fait courir après un bonheur fantastique ; quelques remèdes pris furtivement pour une maladie secrète, l'ont tellement affecté qu'il joint à l'air le plus stupide, une foiblesse de tête qui

l'a fait ranger au nombre des foux : cependant il ne parle que de mœurs , d'humanité , de liberté..... Là , c'est une femme d'un âge mûr , mere d'une famille infortunée : ayant trouvé à son réveil son mari mort à côté d'elle , chargée d'enfans , sans appui , sans ressource , elle est devenue folle & a même fait ses couches sans le savoir ; maintenant elle appelle sans cesse l'objet de sa tendresse , elle s'inquiete pour ses enfans qu'on a été obligé de lui retirer , elle sollicite , elle presse qu'on la laisse retourner à une maison qu'elle n'a plus ; le trouble , les larmes , la douleur , les juremens , le calme , la résignation , les malédictions , les imprécations horribles , les fureurs , tout cela se succede avec une rapidité étonnante ; des fers , une lourde chaîne , voilà les ornemens qui semblent devoir l'accompagner jusqu'au tombeau ! Plus loin , sous une pâleur plombée , une maigreur extrême , un affaissement total , des yeux éteints , fixes , égarés , un morne silence , pourroit-on reconnoître cette jeune personne , qui par l'élégance de sa taille , la fraîcheur de son teint , son enjouement , ses graces , la délicatesse de ses pensées , sa décence , sa vertu , faisoit la joie de ses parens , l'objet de leurs complaisances & l'ornement de la société : un naturel sensible , la lecture de quelques Romans , l'inconstance d'un étourdi , la mal-adresse d'une mere peu sensée , l'ont conduite en ces lieux , d'où vraisemblablement elle ne sortira jamais. Que deviendrai-je , où irai-je ? s'écrie cette vieille Demoiselle , à qui les scrupules ont tourné la tête : elle verse un

torre
lui d
bouill
On n
un ci
perfor
si la
lorsqu
l'odeur
D. fai
société
lecteur
nous
l'homme
avec l
des en
le dire
Chrétie
barbare
des fou
une m
fâcheux
long-ter
mat pe
connoiss
croire q
combien
croître
nous ?
l'espec
douleur
nées aux
voirs qu
mer des

torrent de larmes, croit entendre des voix qui lui disent de ne pas manger, & jusqu'à un bouillon, il faut le lui faire prendre par force. On ne peut approcher du cachot voisin, c'est un cloaque, que renferme-t-il ? Hélas, une personne qui seroit l'horreur du genre humain, si la folie la plus grande pouvoit déshonorer lorsqu'elle n'est point le fruit du libertinage; l'odeur annonce ce qui s'y passe. » M. l'abbé D. fait ensuite sur les malheurs attachés à la société, quelques réflexions qui portent le lecteur à la méditation malgré lui. „Pouvons-nous nous dissimuler, dit-il, que quoique l'homme semble né pour la société, il y trouve avec les biens inestimables qu'elle lui procure, des entraves [qui le tyrannisent..... Oserai-je le dire ? aux yeux du Philosophe, du vrai Chrétien, elle offre encore quelques usages barbares qui le font gémir. Il existe sans doute des foux entre les sauvages, puisqu'une chute, une maladie peuvent procurer cet accident fâcheux; j'ai consulté des personnes qui ont long-temps vécu au milieu d'eux dans un climat peu différent du nôtre; aucune n'a eu connoissance qu'il y en ait, & je suis porté à croire que s'il s'y en trouve, ils y sont rares : combien n'est-il donc pas humiliant d'en voir croître le nombre chaque jour au milieu de nous ?.... Il reste encore la honte attachée à l'espèce d'abandon qu'on fait des foux, & la douleur de leur faire traîner des chaînes destinées aux criminels... L'un des principaux devoirs que nous impose la société, c'est de former des établissemens pour soulager les mal-

heureux. Eh! qu'y a-t-il de plus digne de compassion que la plupart des foux? „ en parlant des traitemens cruels & sans méthode qu'on leur fait subir, voici les observations sentées que fait M. l'abbé D.... „ La folie augmente, le fou devient difficile à garder, on n'y peut plus tenir, on le met dans une pension, on prend soin de l'y visiter à temps ou à contretemps, sans regle, sans conseils, & après avoir achevé de lui tourner la tête, on finit bientôt par l'oublier. „ M. l'abbé D... pense qu'il est plus aisé de prévenir la folie que de la guerir, & voici les précautions & les conseils que sa religion, sa philosophie, sa sensibilité lui inspirent & qu'il recommande en faveur des infortunés qui en sont menacés. „ Une chose, dit-il, qu'on ne sauroit trop recommander aux amis & plus encore aux supérieurs en tout genre (on sent que le scrupule de ce digne Ecclésiastique l'arrête, mais il désigne ici clairement les Prêtres) parce qu'elle peut prévenir d'affreux désordres; c'est de respecter les grandes passions, de s'attendrir à la vue de ceux qu'elles tyrannisent, de mettre tout en œuvre pour gagner leur confiance, de leur aider avec bonté à en soutenir le poids, à en secouer le joug, à en extirper jusqu'aux moindres racines. Quelle idée peut-on se faire d'amis indifférens, de supérieurs qui croiroient avoir assez d'autorité pour commander de haute lutte à la nature, au sentiment, à l'inclination, à l'habitude, à la passion même la plus violente: ... qui n'auroient égard ni à l'âge, au sexe, aux variétés individuelles, à l'éducation,

cati
a c
fois
leur
laiss
plus
dans
aussi
prom
simpl
une
éparg
perm
Les b
sicle
auroi
faire
certai
beau r
but si
que M
regret
rales d
A p
vous a
si heur
confer
son co
avoir e
la clef
dernier
espece
Voil
le sein
Tome

cation, ni aux circonstances?.... Qu'il m'en a coûté en observant les foux ! combien de fois attendri jusqu'aux larmes , pénétré de douleur , même plusieurs heures après les avoir laissés , n'ai-je pas formé la résolution de n'y plus retourner , ou de mettre quelque intervalle dans ce long & pénible exercice ! combien aussi l'espérance de leur être utile m'en a-t-elle promptement rapproché ! seroit-il un moyen simple de faire éprouver aux ames sensibles une partie de ce que j'ai ressenti , & de leur épargner l'horreur du spectacle ? qu'il me soit permis de le tenter en exposant la vérité... Les bonnes connoissances qui distinguent notre siècle , & une quantité d'autres considérations auroient pu retenir ma plume , l'espérance de faire quelque bien l'a emporté..... „ Très-certainement on ne peut être animé d'un plus beau motif , & l'on ne pouvoit parvenir à ce but si louable , d'une manière plus intéressante que M. l'abbé Dicquemare , dont j'abrege à regret les dissertations , & les réflexions morales que contient son ouvrage.

A propos de foux , M. Gilbert , dont je vous ai annoncé l'étrange accident , n'a pas été si heureux que ce paysan Prussien , dont on conserve le portrait à la Haye , qui ayant avalé son couteau , vécut encore huit mois après avoir eu l'estomac ouvert. M. G. n'a pu digérer la clef qu'il avoit avalée , & est mort vendredi dernier , sur le lit d'honneur des Poètes de son espece , c'est-à-dire à l'hôpital.

Voilà Janot , le grand Janot retourné dans le sein de sa famille. Le spectacle des *Variétés*

amusantes étoit abandonné depuis son départ. Un traitement de 8000 livres a déterminé d'autant plus facilement le mauvais comédien Volange à redevenir l'inimitable farceur Janot, qu'une petite difficulté avec la police, l'obligeoit à quitter le théâtre italien. Voici comment ! Pariseau, autre acteur des Boulevards, entrepreneur ruiné des élèves de l'opéra, cherche à débiter à ce théâtre : on en parloit dans les coulisses ; l'efféminé Michu qui a tenu plus d'une fois, le propos infâme qu'on attribue à l'Empereur Neron, s'avise de dire : On va donc nous empoisonner de tous les baladins des Boulevards ! Volange étoit près de là ; il court à Michu, en lui protestant que s'il ne respectoit son sexe, il lui donneroit cent croquignoles & quelque chose de plus. La fin de cette noble querelle a été l'expulsion forcée de Janot qui est rendu à l'empressement de nos élégantes du soir, de leurs coëffeurs & de tous nos freluquets & autres amateurs des théâtres forains. Il est bon de vous dire un mot de la vie de ce Janot : ella doit tenir un coin dans l'histoire des hommes illustres de ce siècle. Il est fils d'un pauvre maître-d'école de Nantes, nommé *Rochet*. Le jeune *Rochet* dont les espiègleries enfantines présageoient la haute destinée, parvint à se faire aimer d'un négociant qui le prit chez lui & qui le renvoya bientôt quand il le connut mieux. *Rochet* marié se métamorphosa en Volange, garçon comédien à St. Domingue, ensuite dans les troupes de Bretagne, amant d'une fille qui traîne encore le nom de Volange dans les petites

rues
trou
batel
tune
femm
est à
sonna
J'a
nouve
Franç
guere
coulen
tendue
nelle,
pour
des pa
ne s'y
tumé.
perte p
ici.) Po
lorsqu'i
allusion
Toujours
Passo
Roland,
ce. Ma
pauvre
jours-ci
l'épaule
il venoi
d'un nou
Poursuis,
sans relâc

rues de Nantes : enfin chassé de toutes les troupes de comédie , il vint dans celles des bateleurs du Boulevard où la gloire & la fortune l'attendoient , pendant que sa malheureuse femme languit dans la misère. Cette histoire est à-peu-près celle de tous nos célèbres personnages de la même espece.

J'aurois bien deux mots à vous dire d'un nouveau débutant dans les premiers rôles aux François , mais j'avoue que je ne m'y connois guere & que la beauté tant vantée du roucoulement de ces jeunes fanfarons , la prétendue dignité de leur représentation personnelle , n'est pas du tout ce à quoi je m'attache pour les juger. Sans la sensibilité , l'expression des passions est exagérée ou muette : le public ne s'y est malheureusement que trop accoutumé. O Sainval , ton retour fera-t-il en pure perte pour nous ? (car vous saurez qu'elle est ici.) Pour en revenir à ce Dubois , on a dit lorsqu'il parut , *qu'il débutoit sur un grand pied* : allusion puérile à la longueur de son pied. . . *Toujours de l'esprit , M. Caletbour !*

Passons à l'opéra : La Reine vint jeudi voir *Roland* ; elle n'a pas fait tant d'honneur à *Perfée*. Marmontel & Philidor en sont désolés : ce pauvre Marmontel est vexé cruellement. Ces jours-ci on lui appliqua fort plaisamment sur l'épaule , l'épigramme suivante , au moment où il venoit de faire dans une société , la lecture d'un nouvel opéra.

Poursuis , ô Marmontel , ta brillante carrière ,
Sans relâche lis nous tes vers si larmoyans.

Ce n'est jamais qu'en se mettant à braire
Que les ânes se font remarquer des passans.

On continue les répétitions du *Bon Seigneur*.
Ce qu'il y aura de plus piquant dans cet opéra,
ce sera une entrée de paysans qui danseront
en sabots. On s'attend qu'une idée si neuve &
si heureuse fera un effet miraculeux.

Avant de quitter l'article de nos spectacles,
je dois vous faire connoître à quel degré nos
comédiens italiens poussent la délicatesse. Le
terrain sur lequel leur nouvelle salle sera bâtie,
est contigu au Boulevard : cette heureuse situa-
tion pouvoit leur procurer la plus belle façade
& la disposition la plus commode pour les issues.
Il faut renoncer à tout cela pour qu'on ne
puisse pas dire que ces Messieurs sont des ac-
teurs du Boulevard. On n'ouvre donc aucune
porte de ce côté, où la salle fera entièrement
masquée.

Vous verrez, Monsieur, paroître sous quel-
ques semaines, une brochure de M. Laus de
Boissi, intitulée : *Réflexions impartiales sur les*
éloges de Voltaire, qui ont paru. Pour vous ser-
vir à votre goût, je m'empresse d'en tirer d'a-
vance, une épigramme en l'honneur de M. An-
dré de Murville & de M. Masson de Morvilliers.

Connoissez-vous ce couple bel-esprit,
Couple fameux qui fait déjà du bruit,
Couple fameux que la gloire environne ?
Au chef de l'un, fier de son *accessit*,
Pend le lambeau d'une demi couronne,
L'autre plus fier encore de ses huitains,

ma
ron
Les
rete
ont
moi
cette
C
gers
quoi
rami
uns
vant
fauts
broch
un p
ville
nom
Les
pris
d'arde
confi
ne l'ex
occup
cutter
même
Société
Les

Est immortel par l'*Almanach des Muses* :

Connoissez-vous ce couple d'écrivains ?

Non , dites-vous ? Hélas , que je les plains !

Ils sont de même inconnus chez les Muses.

Ces billets faux dont je vous parlois dans ma lettre du 22 Octobre dernier , ne coûteront à personne , la vie ni même la liberté. Les Srs. Denuelle , Giroult & le Febvre sont retournés chez eux fort tranquillement & y ont retrouvé , à peu de chose près plus ou moins , la même réputation qu'ils avoient avant cette malheureuse affaire.

On a conservé l'usage de vanter aux étrangers , le porrail de l'Eglise de St. Gervais , quoique bien des gens n'aiment pas cette pyramide d'ordres placés en étages au-dessus les uns des autres. Un arbre immense planté devant le bâtiment , cache les beautés & les défauts de son architecture. On vient dans une brochure faite pour être plaisante , d'intenter un procès à cet ancien arbre connu dans la ville , comme un point de ralliement , sous le nom de l'*Orme St. Gervais*.

Les assemblées de M. de la Blancherie , ont pris fin. Cet établissement formé avec tant d'ardeur , & qui paroissoit avoir acquis de la consistance , est déjà oublié. Son objet au moins ne l'est pas ; d'autres gens de lettres s'en sont occupés , & paroissent assez appuyés pour exécuter le plan conçu par M. de la Blancherie , & même pour l'étendre sous le nom revivifié de *Société d'Apollon. Sic vos non vobis....*

Les ouvrages propres à contribuer à l'amu-

fement stérile des lecteurs, sont bien plus assurés d'un succès rapide, que ceux dont le bien de l'humanité est l'unique objet. C'est ce qu'éprouve le respectable Pasteur de l'Eglise Wallonne de Namur, M. Briatte. Il vient de publier un avis où l'on voit qu'il vient de mettre au jour, le premier volume de son ouvrage, intitulé : *Offrande à l'humanité, ou Traité sur les causes de la Misere en général & de la Mendicité en particulier, ainsi que sur les Moyens de tarir la première & de détruire la seconde.* Chez Changuion, Libraire à Amsterdam. " L'auteur, suivant cet avis, n'attend pour mettre le second volume sous presse, que d'avoir recueilli assez de souscriptions, non pas pour secourir des malheureux à qui il destinoit le fruit de son travail, mais pour ne pas trop souffrir lui-même. L'acte de bienfaisance qu'il présentait à faire au public, n'étant pas du nombre des motifs qui le touchent, il renonce à l'espoir de réaliser la bonne œuvre à laquelle il l'avoit invité à coopérer. Il avoue qu'il s'est mépris en se livrant avec trop de confiance à une idée propre à honorer le cœur humain. „

„ Le desir de procurer quelque soulagement à plusieurs victimes de l'indigence, n'ayant presque été ni goûté, ni secondé, ce n'est plus de l'humanité dont l'auteur s'occupe maintenant; c'est du débit d'un livre qu'il a pour objet. Ce n'est pas une aumône qu'il sollicite pour les pauvres; c'est un ouvrage qui traite de la *Misere publique*, dont il annonce la vente. „

„ Quand il songeoit à présenter aux âmes honnêtes l'occasion d'exercer leur bienfaisance

nc
bro
de
s'es
qui
néc
sou
lum
qui
plus
tâch
Ce
qu'il
opér
qu'il
„
les d
il fut
proc
en le
cond
leur
expri
six flo
„ I
souscr
cette
les me
mais,
à sou
ils n'a
pêche
„ C

nc, il ne promettoit aux souscripteurs que deux brochures : lorsqu'il n'a plus été question que de vendre du papier sali avec de l'encre, il s'est déterminé à faire deux volumes brochés, qui, pour rendre l'ouvrage complet, devront nécessairement être suivis d'un troisième. „

„ Si l'auteur trouve dans le montant des souscriptions, de quoi payer l'un des trois volumes, il donnera *gratuitement* le dernier à ceux qui auront payé les deux autres. Ne pouvant plus se flatter d'être utile à l'indigence, il tâchera de ne pas être inutile à ses abonnés. Ce n'est plus au soulagement des misérables qu'il se propose d'appliquer le produit de cette opération mercantile; c'est à ses souscripteurs qu'il offre d'en faire présent. „

„ Pour prévenir toutes les difficultés & tous les désagremens dont il a été jusqu'ici l'objet, il suffira que les personnes qui voudront se procurer l'ouvrage, paient le premier volume en le recevant; ils payeront de même le second quand on le leur délivrera. Le troisième leur parviendra *gratis*, si la condition ci-dessus exprimée est remplie. Le prix de l'ouvrage est six florins. „

„ Il est entendu que le très-petit nombre de souscripteurs qui se sont déclarés sans avoir cette gratification pour encouragement, ont les mêmes titres que ceux qui le feront désormais, à moins que s'étant peut-être déterminés à souscrire dans la vue de faire une aumône, ils n'aient maintenant des scrupules qui les empêchent d'en recevoir eux-mêmes une. „

„ Ceux qui désireront avoir l'ouvrage, vou-

dront bien se le procurer chez les personnes qui en sont dépositaires, aux indications ci-dessus, pour épargner à l'auteur, la dépense aussi considérable que superflue, d'une correspondance également accablante & infructueuse.,

De Paris, le 2 Décembre 1780.

QUE nous manque-t-il ? que pouvons-nous désirer dans cette moderne Athenes ? Nous avons des Lycées, des Philosophes ; & quel philosophe ! les plus galans, les plus charmans de l'univers. Leur industrieuse précaution ne se borne pas à nous offrir la science ; ils veulent encore nous la rendre aimable & attrayante... Je sors à l'instant d'un *Cours d'histoire naturelle*, dont l'ouverture s'est faite aujourd'hui par le physicien Valmont : vous n'imaginerez que difficilement le séduisant spectacle que j'y ai trouvé. Le Docteur étoit placé sur une chaise curule au bout d'une longue table garnie de cristallisations, globes, insectes & minéraux ; il étoit escorté d'un cercle de femmes élégantes qui formoient la première enceinte de l'auditoire. La Bruyere & Lavater eussent tiré grand parti d'un tel assemblage ; chacune de ces femmes avoit un caractère plus ou moins prononcé sur sa physionomie & dans son maintien. A droite étoit Madame D... brune piquante, dont l'encolure précieuse & recueillie se rapportoit au mieux à l'idée qu'on nous donne des Gertrudes au théâtre ; les autres du même rang, n'avoient tout au plus l'air que de statues de parades. La gauche n'étoit

pas
étoit
pou
poin
sur
trev
s'att
il ét
jeun
ridic
faire
vrai
étoit
ce p
l'ora
poup
& at
centr
regar
lentif
prêto
ges ;
mielle
peign
de fo
tentio
cours
froid
coup
refuse
métier
Vo
Du m
d'ailler

pas aussi tristement uniforme ; Madame L. : étoit en tête ; c'est une blonde passée , qui , pour rendre sa pâleur plus intéressante ne met point de rouge ; la tête appuyée négligemment sur trois doigts en équerre , elle laissoit entrevoir le jeu de sa physionomie qui s'animoit ; s'attendrissoit , s'allongeoit suivant le cas dont il étoit question. A deux pas d'elle , étoit une jeune éventée , possédée de la très-jolie petite ridicule manie de passer pour savante , & de faire , de la tête & de la main , l'application vraie ou fausse , du discours aux objets qui étoient étalés sur la table ; elle s'attiroit par ce petit manège les œillades & les adresses de l'orateur : les autres n'étoient guere que des poupées plus ou moins agréablement parées & attentives. L'heureux Docteur étoit le point central sur lequel se réunissoient tous leurs regards ; il étoit l'aimant qui excitoit ou ralentissoit leurs démonstrations , & lui-même se prêtoit admirablement à mériter leurs suffrages ; son air cauteleux , sa voix grassoyante & mielleuse , la diction nuancée avec laquelle il peignoit minutieusement la variété des détails de son discours , annonçoient assez ses prétentions puériles. Je ne vous dis rien du discours ; il m'a déplu. Je l'ai trouvé maniéré , froid & peu intéressant : j'attendois beaucoup mieux de M. V.... auquel on ne peut refuser une bonne mémoire & la pratique du métier.

Vous voulez du neuf , Monsieur , en voici : Du moins est-ce par le titre : ce que c'est d'ailleurs , je n'en fais rien. Un proverbe , une

caricature littéraire, n'ayant ni queue ni tête, & le plus souvent ni rime ni françois ni raison ; dont le titre est : *Le fond du Sac* : le tout orné de jolies vignettes & précédé d'un portrait de l'auteur, dont voici quelques traits : le front chauve & cornu, les yeux bigles, la bouche ouverte & vomissant des filets, des dards, des piques, des sabres, mêlés de tambours, flûtes, quenouilles, rabats, &c. &c. emblèmes relatifs à la tournure d'esprit & aux ouvrages de l'anonyme, comme il le dit lui-même ; *C'est mon enseigne*. A cette enseigne sans nom, on pourroit ajouter celui de *Crispin* : c'est assez le caractère de notre critique. Sa petite artillerie de gueule éclate sur tout. Après avoir lancé quelques mitrailles ramassées dans les fouillis de la littérature, contre l'*Encyclopédie*, il tombe à outrance sur les auteurs du *Journal de Paris*, à l'occasion de quelques distiques latins dont ils ont inséré & loué la traduction. « Comment se peut-il, dit notre Crispin, que M. Sautereau qui a le tact prompt, le goût sûr, ait fait prendre au public, par trois fois, une si forte dose de la poudre soporifique & convulsive, préparée par l'abbé de Schofne & l'abbé R... son confrere. Assurément M. S. n'en a point eu connoissance. » L'homme au *Fond du Sac*, prend delà occasion de s'égayer aux dépens de M. S.... & nous raconte que pour s'assurer de son peu d'exactitude à sa besogne journalière, il a envoyé dans son quartier, un furet, (autant dire un espion) dont les rapports sont en vérité fort peu intéressans pour

le public. Il découvrit , par exemple , que M. S... s'étoit livré une nuit à la plus douce erreur des vanités du monde , & qu'il avoit mis sous presse , au lieu d'une feuille , un jeune tendron pour lequel on auroit souscrit plus volontiers que pour le Journal. « C'est ce chapitre sur-tout qui paroît enflammer la bile de notre critique. Quelques couplets à Chloé , oubliés ou rebutés , parce que l'appas d'un abonnement de plus , pourroit seul déterminer les journalistes à en causer l'ennui au public ; la moutarde monte au nez du petit versificateur ; le voilà tout en nage de colere , & il les apostrophe ainsi : « Vous avez , dites-vous , des engagements à remplir ; cela vous force à travailler si vite que vous êtes obligés de le faire sans beaucoup de réflexion , & de croire au mérite de ceux qui paient pour vous lire. Oh , oh , Messieurs les exacteurs , pourquoi donc exigez-vous que nous souscrivions pour un ouvrage que vous faites sans réfléchir.... Pourquoi traitez-vous dédaigneusement le pauvre monde qui , ne voulant pas se gêner pour souscrire , fait preuve de discernement ?... Mes freres , ce sont les bribes de la littérature que vous ramassez de droite & de gauche , qui vous subsistent ; vous vivez de nos libéralités & vous êtes fiers comme des Espagnols , cela est ridicule.... »

Notre malin anonyme ne s'en tient pas aux dissertations critiques , épigrammatiques , &c. il est poëte & poëte très-distingué. Jugez-en par la maniere neuve avec laquelle il dit que le plaisir d'être sur les genoux d'une jolie fem-

me , au jeu de la *main chaude* , le rendoit insensible à tous les coups de main :

J'endurois tout à tes genoux :
L'excès de mon plaisir m'y servoit de cuirasse.

Sentez-vous le mérite de cette expression ? voilà de la poésie ! Dans une Idille imitée de Gessner , notre critique pour rendre avec plus de vérité , la simplicité du langage pastoral , ne veut plus parler françois.

Au bord d'une onde vive & pure ,
Tircis couché sur la verdure ,
Brûloit d'amour & parloit en ces mots :

Sans la rime , il n'en eût pas plus coûté de dire , & *parloit ces paroles*. Oh que d'esprit au fond de ce *sac* ! comme il est galant ! il voudroit cueillir une rose ;... cependant il s'en fait scrupule... enfin il s'enhardit par cette réflexion si tendre :

Demain tu languirois meurtrie ;
J'aurois formé de vains desirs...
Puisque tu dois être flétrie ,
Seche à l'ardeur de mes soupirs...

Il faut être juste pourtant. Si l'auteur du *fond du Sac* , n'est ni tendre ni gracieux , par fois il est plaisant. Toute rebattue que soit l'idée de l'épithaphe suivante , elle est tournée avec une sorte de sel.

Passant , arrête ici tes pas ;
Non pour rendre hommage à ma cendre.
A tes larmes , à tes hélas !

Je n'ai point le droit de prétendre :
 Pleure ; mais pleure un mal qui fit mon embarras ;
 Un mal , dont vainement je voulus me défendre ;
 Qui prend aux Rois , qui te doit prendre ;
 S'il te reste encore à l'attendre....
 Un mal sûr.... comme le trépas.
 Ma femme avoit quelques appas :
 Je la chéris d'un amour tendre ;
 Je fus C.... ! Qui ne l'est pas !

Il s'est glissé ici une couple d'exemplaires de ce fameux *Procès des trois Rois* , dont je vous ai communiqué le *prospectus* ; & comme de raison , il y en avoit un pour moi. Je suis fort embarrassé pour vous en rendre compte. Comment faire l'analyse d'un libelle où rien n'est respecté , où les injures & le ridicule sont versés à pleine mains , sur ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme dans l'état social ? D'ailleurs l'auteur promet de faire passer un mauvais quart-d'heure à quiconque osera dire du mal de son livre ; il n'en faut donc parler du tout si l'on ne veut pas s'exposer à sa vengeance. Je suis cependant déjà puni ; je l'ai lu , & ce quart-d'heure a été très-pénible , je vous le jure : des longueurs insupportables , des inversions fatigantes dans chaque membre de phrase , une prose rimée dont la monotonie est un supplice , m'ont fait vingt fois tomber le livre des mains. Quelques portraits ressemblans mais chargés , un petit nombre de faillies vraiment plaisantes , par-ci par-là des anecdotes , & sur-tout une méchanceté qu'on nous persuade en ce pays-ci , être quelque

chose de délicieux, voilà ce qui peut vous engager à lire cette brochure & ce qui doit en rendre le produit proportionné à l'audace de l'écrivain.

Voilà donc enfin M. Lemierre installé dans le fauteuil académique ! L'Aréopage illustre & délustré (pardonnez au vice du jour) nomma, jeudi dernier, les deux membres qui devoient succéder à Mrs. les abbés le Batteux & de Condillac : M. Lemierre remplace le premier, M. le Comte de Tressan le second. M. de Champfort est désigné pour la plus prochaine élection, après laquelle il n'attendra pas long-temps, M. de Ste. Palaye, âgé de 85 ans, étant très-dangereusement malade.

La comédie italienne vient de perdre un de ses principaux sujets en Madame Moulinghen, qui est morte samedi dernier, victime de l'affreuse ignorance d'un Esculape, qui l'a mal-à-propos saignée pour une indigestion. Depuis la mort de la naturelle & sensible Favart, cette actrice remplissoit avec assez de distinction & de talent, ses rôles à ce théâtre.

Brunoi devient un séjour de Féeerie : les fêtes s'y succèdent d'un jour à l'autre. *Monsieur* vient d'y en donner cette semaine encore une magnifique ; mais par une singularité toute particulière, aucune Dame de la famille royale, n'y a paru. La meilleure raison qu'on en puisse donner, c'est que les comédiens françois & italiens y ont joué *la Tête à perruque* & le *Galant-Escroc*, deux proverbes de M. Collet, on ne peut plus graveleux, & que des oreilles

chastes n'eussent pu décemment entendre d'un bout à l'autre.

J'avois bien raison de ne pas en croire le public, qui ne voyoit dans le délai de l'exécution de ce jeune perruquier, dont je vous ai précédemment appris le forfait, qu'un achèvement à sa grace. Le public disoit même que la famille avoit offert de l'argent, & que les juges ouvroient déjà les yeux : cela n'est malheureusement que trop croyable & n'arrive peut-être que trop souvent. Mais le crime étoit si notoire, que le public eût crié vengeance : aussi a-t-il été rompu vif hier en place de Greve. Des gens qui l'ont vu, m'ont rapporté qu'il avoit fait bonne contenance & qu'il avoit montré dans ce terrible moment, autant de résolution que lorsqu'il avoit commis son assassinat. De pareils êtres sont bien dangereux ! Si j'étois initié dans les détours obscurs de la chicane, je pourrois vous expliquer, pourquoi le Parlement, qui a confirmé le jugement du Châtelet, a néanmoins annullé la sentence, sur le seul motif apparent, qu'il avoit ordonné l'exécution à la Croix du Trahoir, comme plus près du lieu du délit, tandis que le Parlement a trouvé mieux à son gré de la fixer à la Greve.

On nous annonce encore la même sanglante cérémonie pour cette semaine. Il est question d'un pauvre diable de Commis de la ferme du *tabac*, qui étant entré dans un cabaret sur le pont Notre-Dame avec une fille, s'est probablement enivré avec elle. L'*écot* fini, le Commis peu galant, a voulu lui faire payer sa part;

elle a soutenu fièrement les droits de son sexe ; & a prétendu être régalée. La querelle s'échauffoit , lorsqu'un Breuilleur qui étoit à la table voisine , a pris fait & cause pour le beau sexe , & s'est déclaré le *Paladin* de la *Fanchon*. Les propos ont amené les menaces , les menaces les coups , les coups la mort du *Paladin* ; auquel le Commis a donné deux coups d'épée à bras raccourci , sans lui laisser le temps de tirer la sienne , & l'a étendu sur le pavé. La garde est arrivée , l'assassin a été pris , emprisonné : on en est là.

C'est un grand plaisir , une jouissance délicieuses pour nos Roués , de voir nos intrigantes abandonnées , trahies , & jouées inhumainement par quelques-uns des charmans profélites qu'ils font tous les jours. Le nombre s'en est multiplié jusqu'au fond de nos Provinces. Aussi , sans les étrangers , que feroient , que deviendroient nos femmes ? L'une des plus célèbres est dans ce moment-ci aux abois , & qui pis est , exposée aux persifflages , aux quolibets & aux ricanemens de nos éventés. M. Hugues , négociant de Marseille , se passionna très-vivement , il y a quelques mois , pour les appas de Mlle. Menard , & voulut tout sacrifier pour l'avoir , (ce mot est technique dans le monde.) Les billets au porteur étant en bon nombre dans son porte-feuille , lui rendirent cette négociation amoureuse bien plus prompte , que ne l'eussent fait les plus tendres billets doux : il s'en servit pour enflammer sa beauté... Quel éloquent langage ! comment y résister ? Le Provençal fut appelé , caressé dès sa première

déc
nou
feu
Sur
con
dre
sa d
ses
fi el
facil
Den
pas
le t
de,
con
d'en
lui r
doiv
& d
clam
fenc
femm
de M
tiven
un e
nul ,
nard
çante
mena
justic
chron
de B
Lais
nes ,

déclaration, & de ce moment, il fut ce que nous nommons vulgairement, le *Milord pot-au-feu* du logis. Bientôt la belle devint enceinte. Sur ces entrefaites, des affaires survenues ou concertées ayant obligé M. H. . . de se rendre à Marseille, il recommanda tendrement à sa dulcinée, de ménager l'objet & le fruit de ses amours, & lui fit la promesse de 60,000 liv. si elle accouchoit d'un garçon. Vous concevez facilement toutes les protestations que fit la Demoiselle. Les simagrées d'usage ne furent pas épargnées, ni les sermens oubliés. Enfin le terme arriva, & Mlle. Menard mit au monde, non un seul petit garçon mais deux bien conditionnés. Ravie de l'aventure, elle se hâte d'en faire instruire son généreux Provençal, & lui représente que sa tendresse & ses largeesses doivent accroître en proportion de ses peines & de sa création; qu'en conséquence elle réclamoit le double de ses promesses; mais l'absence, qui est le plus grand ennemi des jolies femmes, avoit calmé sans doute, l'imagination de M. Hugues, car il lui a répondu qu'effectivement il lui avoit promis 60,000 liv. pour un enfant, mais que son engagement devenoit nul, puisqu'elle en avoit deux. La Dlle. Menard peu satisfaite de cette logique commerçante, veut avoir 120,000 liv. & vient de menacer son ingrat adorateur, de l'attaquer en justice, s'il persiste dans son refus. Comme la chronique scandaleuse assure que Messire Caron de Beaumarchais étoit l'amant furtif de cette Laïs, lorsqu'elle appartenoit au Duc de Chaulnes, on ajoute plaisamment, que par recon-

noissance , il fabriquera ses mémoires en cas de poursuite ; ce que desireront fort nos oisifs & nos amateurs.

Il est arrivé une aventure du même genre à cette jolie actrice des Italiens , qui fut , il y a quelque temps , soupçonnée d'avoir voulu empoisonner sa sœur. Mlle. Du Fayel vivoit depuis six mois avec M. de Senn....re , & en fille sage & prévoyante , elle s'étoit fait donner par cet amant fortement épris , deux contrats de 80,000 liv. chacun , ce qui lui mettoit tout d'un coup 160,000 liv. dans son porte-feuille. La famille de M. de S. en ayant été informée , en a porté des plaintes au Roi , qui a exilé la Demoiselle , pour avoir abusé de la foiblesse d'un jeune homme aveuglé. Avant de partir , elle a été obligée de rendre les contrats entre les mains de M. le Lieutenant de police : mais il lui a été laissé 24,000 liv. afin *qu'elle n'ait pas perdu ses six mois avec M. de S.*

Ne voudrez-vous , Monsieur , jamais que des épigrammes ? Il faut bien vous faire voir que notre esprit n'est pas toujours tourné à la méchanceté. Deux femmes & qui plus est , deux femmes de qualité , viennent de démentir l'opinion généralement reçue sur la malignité de leur sexe. Une Marquise & une Comtesse ont chacune de leur côté , cassé le nez de M. Lemièrre à coups d'encensoir. Observez toute la beauté de ce procédé : Le nouvel Académicien n'est à beaucoup près , ni jeune , ni joli , ni galant. Voici les vers de la Marquise.

A bien saisir l'esprit d'Aristote & d'Horace ,
 Votre prédécesseur sagement se borna ;

Il connut, il montra les routes du Parnasse :

Vous faites ce qu'il enseigna.

Il se traina près d'eux, & vous avez des ailes ;

Il donna des leçons : vous laissez des modèles.

Vous voyez qu'on ne ménage pas la modestie de M. L. . . . on ne tardera pas sans doute à corriger ce que la fumée de cet encens peut avoir de dangereux. Écoutons la Comtesse.

Par le sénat le plus auguste

Enfin donc vous voilà nommé ;

Ah ! combien mon cœur est charmé

D'un choix aussi flatteur que juste !

Les doctes Juges d'Apollon

Vous donnent la place d'un sage ;

Mais le fauteuil de Crébillon

Vous eût convenu davantage.

De Versailles, le 3 Décembre 1780.

M. de Sartine vient de gagner sur M. Neckker un petit avantage qui peut donner une idée la situation des esprits à notre Cour. Le Sr. Dufresne, premier commis des finances, personnage fort important, s'est avisé de parler sur M. de Sartine avec la liberté d'un nouveau parvenu qui, après avoir plié le genou devant les demi-dieux, déblatère contre eux quand ils sont redevenus de simples mortels. Des amis de l'Ex-Ministre en ont instruit celui-ci qui en fait part sur le champ à son ami le lieutenant de Police. Ils concerterent ensemble que celui-ci en parleroit à M. de Mau-

repas. Ce qui fut dit fut fait. Le vieux cour-
tisan enchanté de trouver une occasion de
venir aux prises avec M. Necker, dit au
lieutenant de Police, d'assurer M. de Sartine
de son amitié & qu'il auroit satisfaction.

M. de Maurepas attendit, pour parler à
M. Necker, qu'il se trouvât avec lui dans une
société nombreuse. Voici mot à mot, quelle
fut la conversation. Elle m'a été rendue par
un ami qui en a été témoin.

M. de Maurepas. — Monsieur, un de vos
premier commis nommé *Dufresne*, s'est per-
mis des propos indécens contre M. de Sartine,
je vous prie de le réprimander, & de l'en-
voyer chez M. de Sartine pour qu'il lui fasse
des excuses.

M. Necker. — Monsieur, je n'ai des ordres
à donner à M. Dufresne, que pour ce qui
concerne le service du Roi, & comme je ne
suis pas son précepteur, je ne puis le répri-
mander sur un fait qui ne regarde nullement
mon ministère & qui n'est au fond qu'un ba-
vardage.

M. de Maurepas. — Ce qui est simple ba-
vardage pour le public, doit être regardé bien
différemment quand un homme en place le
répète & l'affirme. Si vous n'avez pas le droit
de réprimander votre commis, vous avez ce-
lui de le chasser, je vous prie de le faire,
s'il refuse la réparation due à M. de Sartine.

Le directeur général des finances fit plu-
sieurs représentations, mais inutilement. Il fal-
lut plier, & Dufresne le beau parleur, doit
employer son éloquence à chanter une pali-

nod
son
M. I
auro
& l'
font
deux
se m
casio
pas
Le
tion
parce
seigne
ne l'a
est e
Q
mier
le Ro
rénav
avan
qu'en
Paris
Versa
visoin
l'Euro
L'a
femm
selon
honne
& il
peu à
cette
rey

nodie vis-à-vis de M. de Sartine, ou quitter son emploi, ce qui est une cruelle alternative. M. Necker a fait entrevoir à M. le Noir qu'il auroit dû lui parler d'abord de cette affaire, & l'on juge que ces deux personnages, ne sont pas tout-à-fait depuis ce moment, les deux doigts de la main, & que s'ils peuvent se mordre, ils n'en laisseront pas échapper l'occasion. Or à Paris le lieutenant de Police n'est pas un ennemi à mépriser.

Le Marquis de Castries a eu une altercation avec M. de Miromesnil, garde des sceaux, parce qu'il refuse à ce dernier le titre de *Monseigneur*, sous le prétexte que M. de Choiseul ne l'avoit jamais donné au Chancelier. Le Roi est embarrassé pour juger cette querelle.

Quoique M. de Maurepas ne soit pas premier Ministre, il n'en est pas moins vrai que le Roi a prévenu tous les Ministres que dorénavant tout seroit agité chez le Mentor avant d'être proposé au Conseil. En conséquence on dispose à l'hôtel de Maurepas à Paris & dans l'appartement de ce Seigneur à Versailles, une salle destinée à y régler provisoirement les affaires de la France & de l'Europe si l'on peut.

L'ambition de ce vieillard & sur-tout de sa femme, doit être satisfaite, mais il ne jouira, selon les apparences; pas long-temps de ces honneurs. La goutte l'attaque de plus belle, & il s'y est joint une petite fièvre qui le mine peu à peu. Ses flatteurs l'assurent que ce n'est cette fois qu'un rhumatisme. M. de Montbarrey qui voit avec assez de chagrin, ce qui

en est, répondit à une femme qui lui demandoit son âge. — *Madame, j'aurai quatre-vingt-un ans, en Mars prochain; (c'est l'âge de M. de Maurepas) & si ma goutte ne se fixe pas, je n'irai pas loin...* Il est bien certain en effet que l'existence ministérielle de M. de Montbarrey, tient à l'existence physique de M. de Maurepas. Il présenta ces jours-ci au Roi, la liste des officiers qui avoient le service requis pour le grade de Brigadiers & lui proposa d'en signer la promotion. Le Roi refusa en disant qu'il y avoit assez d'officiers généraux & qu'il falloit attendre.

M. le Noir, lieutenant de Police, dont je vous parlois tout-à-l'heure, vient d'avoir un petit désagrément. Ce Magistrat qui prétend au *Magis* de ce titre, veut, comme on sait, trancher du Ministre. Il en a sur-tout affecté les prétentions à propos de la première représentation de la tragédie de *la Réduction de Paris*. Quelques auteurs parmi lesquels on cite Beaumarchais, piqués de la préférence qu'a obtenue cette pièce sur les leurs, ont cabalé pour le faire suspendre. M. le Noir en donna l'ordre aux comédiens, la pièce étoit annoncée, affichée, comment ne pas encourir la disgrâce de Monseigneur ni celle du public? Molé alla chez le Magistrat, & lui témoigna le regret qu'avoit sa compagnie, de ne pouvoir lui obéir, si elle ne recevoit ses intentions par écrit, ce titre étant le seul qu'elle pût opposer au mécontentement du public, &c. M. le Noir tint quelques discours vagues, mais ne voulut point écrire. Molé se retira révé-

renti
joué
dien
dépa
écrit
C'
comé
de P
du pu
la déf

LA
pératr
courie
mille
fète qu
ner à
plaisir
une tri
tifs de
L'aff
banquie
est arr
tant aff
en effe
pai, qu
bonne,
obtenir
maître
Mais le
présenté
infinime

rentieusement , assurant que la piece seroit jouée. Or pendant ce temps un autre comédien étoit allé chez M. Amelot, Ministre du département de Paris, pour avoir l'ordre par écrit de jouer cette piece.

C'est la premiere fois peut-être que des comédiens ont osé tenir tête à un lieutenant de Police : mais quand il s'agit de la cause du public, qu'importe l'état de l'homme qui la défend ?

De Versailles , le 7 Décembre 1780.

LA fâcheuse nouvelle de la mort de l'Impératrice Reine, nous a été apportée par un courier de Vienne arrivé ce matin. La famille Royale devoit ces jours-ci aller à une fête que le Comte d'Artois avoit voulu donner à son tour à Bagatelle, petite maison de plaisir de ce Prince, au bois de Boulogne, une tristesse profonde succede à ces préparatifs de gaité. Le deuil sera de six mois.

L'affaire de l'ambassadeur de *** avec le banquier de la Tour, dont je vous ai parlé, est arrangée. M. le Comte de Vergennes s'étant assuré que le billet en question avoit été en effet escroqué par la courtisane Duvernai, qui l'avoit fait passer par une tierce personne, entre les mains du banquier, pour en obtenir le paiement, a laissé M. Zeno, le maître de se conduire comme il lui plairoit. Mais les amis de l'Ambassadeur, lui ont représenté que les honnêtes gens respectoient infiniment le proverbe : *Quand on fait une sot-*

tise, il faut la boire. Avec six cens louis donnés à la belle, l'affaire s'est arrangée. Elle n'a pas été punie, & il semble que cela seul auroit pu justifier parfaitement l'Ambassadeur. On dit qu'il a demandé grace pour elle : en ce cas il a eu un tort de plus. M. Zeno nous quitte pour aller résider à Vienne comme Ambassadeur de sa République. Son successeur M. Delfino, dont on dit beaucoup de bien, est arrivé avec sa famille. Il ne faut pas croire que ce soit de moins pour notre ville, un de ces funestes rendez-vous de jeu où s'opere peu-à-peu & quelquefois en une soirée la ruine des familles. Le Comte de Creutz, Ambassadeur de Suede, qui jusqu'ici avoit joui de la meilleure réputation, vient d'en établir une. On prétend que ce sont ses créanciers qui l'ont forcé d'en venir à cette humiliante extrémité. Son voyage à Spa, où l'a attiré le desir de faire sa cour à son Souverain, l'a entraîné dans les dépenses qui ont accumulé les dettes sous lesquelles il gémissoit déjà.

De Paris, le 9 Décembre 1780.

TIREZ-MOI donc, Monsieur, de la perplexité, de la fatigante inquiétude où je me trouve : ai-je perdu mon bon sens, ma raison, mon jugement ? faudra-t-il que j'aille aux *petites-maisons* ? ou peut-être, ne seroit-ce point cette route que devroient prendre Mrs. Garat & Diderot ? — L'étrange question, m'allez-vous dire ! — Patience : il n'y a pourtant pas de milieu ; ou je suis insensé, ou ces
Messieurs

Mes
réfo
vou
exta
est,
celu
poin
de v
raiso
nage
folie
lez-v
ce v
sur l
infér
que l
d'Ave
tout
me u
zarre
charla
tée,
sur le
nous
tant c
du bla
cherch
& mé
le vra
ment
campa
sophe
beaute
M. D
Ton

Messieurs sont fous à lier. Or, il s'agit de résoudre cette singulière alternative.. Croyez-vous aux inspirations, aux exaltations, aux extases mystiques de la philosophie ? Si cela est, je suis perdu ; je n'ai d'autre parti que celui des *incurables* : mais, si vous n'y croyez point ; si le ton d'énergumène, d'enthousiaste, de visionnaire ne peut en imposer à votre raison ; j'ai grand'peur que ces deux personnages ne soient atteints & convaincus de la folie la plus complète. — Mais encore, allez-vous dire, expliquez-vous donc ? où tend ce verbiage ? — A vous prévenir, Monsieur, sur l'impression qui m'a causé le récit suivant, inséré dans les *Étrennes d'Apollon* de 1781, que M. Garat intitule du titre très-nouveau, d'*Aventure Littéraire*, & qui n'est regardé par tout plein de gens sages & raffis, que comme une parade, une facétie ridicule & bizarre, faite pour être jouée par le plus grand charlatan, & pour être applaudie & répétée, par la dupe la plus digne de débiter sur les mêmes tréteaux. « Il y a quelque temps, nous dit M. Garat, qu'il m'a pris, comme à tant d'autres, le besoin de *mettre du noir sur du blanc*, ce qu'on appelle faire un livre. Je cherchai la solitude pour mieux me recueillir & méditer toutes mes rêveries. (C'est bien là le vrai mot.) Un ami me prêta un appartement dans une maison charmante, & dans une campagne qui pouvoit rendre poète & philosophe celui qui étoit fait pour en sentir les beautés. A peine j'y suis, que j'apprends que M. Diderot couche à côté de moi dans un

appartement de la même maison. Je n'exagère rien ; le cœur me battoit avec violence , & j'oubliai tous mes projets de prose & de vers pour ne songer plus qu'à voir le grand homme dont j'avois tant de fois admiré le génie. J'entre avec le jour dans son appartement , & il ne paroît pas plus surpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma visite. Il le devine apparemment à un grand air d'admiration dont je devois être saisi. Il m'épargne également tous les longs détours d'une conversation qu'il falloit absolument amener aux vers & à la prose. A peine il en est question , il se leve : ses yeux se fixent sur moi , & *il est très-clair qu'il ne me voit plus du tout*. Il commence à parler , mais d'abord si bas & si vite , que , quoique je sois auprès de lui , quoique je le touche , j'ai peine à l'entendre & à le suivre. Je vois dans l'instant que tout mon rôle dans cette scène , doit se borner à l'admirer en silence ; & ce parti ne me coûte pas à prendre. Peu-à-peu sa voix s'élève & devient distincte & sonore , il étoit d'abord presque immobile ; ses gestes deviennent fréquens & animés. Il ne m'a jamais vu que dans ce moment ; & lorsque nous sommes debout , il m'environne de ses bras ; lorsque nous sommes assis , il frappe sur ma cuisse comme si elle étoit à lui. Si les liaisons rapides & légères de son discours , amènent le mot de *Loix* , il me fait un plan de législation ; si elles amènent le mot *théâtre* , il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames & de tra-

gédi
faire
voir
gues
gran
ou n
com
ensé
l'arch
d'œu
la pe
qu'il
moin
terré
dérout
annal
joie.
rante
des c
les to
un in
des f
reuse.
les ru
comm
avoier
quérar
jours
nation
triomp
sur el
Teren
d'Hora
une cl

gédies. A propos des tableaux qu'il est nécessaire de mettre sur le théâtre, où l'on doit voir des scènes & non pas entendre des dialogues, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité, & il me récite ou me traduit les annales & les histoires. Mais combien il est affreux que les Barbares aient enféveli sous les ruines des chef-d'œuvres de l'architecture, un si grand nombre de chef-d'œuvres de Tacite ! là-dessus il s'attendrit sur la perte de tant de beautés qu'il regrette & qu'il pleure comme s'il les avoit connus ; du moins encore si les manuscrits qu'on a déterrés dans les feuilles d'*Herculanum* pouvoient dérouler quelques livres des histoires ou des annales ! & cette espérance le transporte de joie. Mais combien de fois des mains ignorantes ont détruit, en les rendant au jour, des chef-d'œuvres qui se conservoient dans les tombeaux ! & là-dessus il disserte comme un ingénieur italien, sur les moyens de faire des fouilles d'une manière prudente & heureuse. Promenant alors son imagination sur les ruines de l'antique Italie, il se rappelle comment le goût & la politesse d'Athènes avoient adouci les vertus terribles des conquérans du monde. Il se transporte aux beaux jours de Lélius & des Scipions, où même les nations vaincues assistoient avec plaisir aux triomphes des victoires qu'on avoit remportées sur elles. Il me joue une scène entière de Terence ; il chante presque plusieurs chansons d'Horace. Il finit par me chanter réellement une chanson pleine de grace & d'esprit qu'il

a faite lui-même en in-promptu dans un souper, & par me réciter une comédie très-agréable dont il a fait imprimer un seul exemplaire pour s'épargner la peine de la copier. Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises qu'on avance & recule, le fait sortir de son enthousiasme & de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, & il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses intéressantes sur les loix, sur les drames & sur l'histoire; il a connu qu'il y avoit beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti tout le prix. En nous séparant il me donne deux baisers sur le front, & arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable. » Convenez, Monsieur, que M. G. ressemble ici à un jeune enthousiaste, à qui la tête tourne, & M. D. à un Inspiré qu'il faudroit reléguer dans l'isle de Pathmos, pour y faire tout à son aise un second apocalypse.

J'avois bien prévu, Monsieur, qu'il se trouveroit quelqu'ame charitable qui fourniroit à nos nouveaux académiciens, un antidote contre les éloges qui pouvoient affecter trop vivement leurs fibres chatouilleux à l'excès sur ce point. Si on les a joués sans mesure, la satire n'est plus modérée.

Honneur à la double cédule

Du sénat dont l'auguste voix

Couronne par un double choix,
Et le vice & le ridicule.

On donnera jeudi prochain , la premiere représentation du nouvel opéra de *Flocquet*. Le titre est changé. C'est maintenant , le *Seigneur bienfaisant*. On'en augure mal. On répètera incessamment sur ce théâtre une seconde *Iphigénie en Tauride* ; paroles de M. de Broigle , musique de Piccini. On peut faire compliment à ces Messieurs de leur audace.

Aux italiens , on donne *Cassandre Astrologue*. C'est la quatrieme production dans ce noble genre , des sublimes talens de M. Auguste de Piis & de M. Barré , qui se sont associés pour faire rire le public aux dépens du bon sens , de la rime & de la raison. On trouve beaucoup de gaité dans cette farce parce qu'elle est remplie d'obscénités. Les comédiens qui offrent de telles piéces au public , ne devroient pas rougir d'avoir l'entrée de leur théâtre sur le Boulevard , dans la même ligne que l'Ecluse & Nicolet. Voici le plan de *Cassandre Astrologue* , car enfin il n'est parade qui n'en ait un. Cassandre est , suivant les regles dramatiques des Treteaux , le tuteur d'Isabelle & celle-ci la maîtresse du beau Léandre. L'art du vieux tuteur lui a appris que ses jours dépendent de la destinée d'un inconnu borgne & bossu. L'amoureux se transforme , comme on doit s'y attendre , en borgne & bossu , & vient consulter Cassandre sur l'issue qu'aura un duel où il est appelé. L'Astrologue persuadé que voilà l'homme dont le sort réglera le sien , veut le

détourner d'accepter le défi. « Songez, lui dit-il, qu'à ces rendez-vous, on y va deux & l'on n'en revient qu'un... » L'inconnu rejette ce conseil, part & revient peu après, vaincu, blessé, désespéré de la perte d'une maîtresse qui étoit le prix du vainqueur, & voulant s'arracher la vie. Vous devinez le dénouement, Mlle. Isabelle seule peut le dédommager. Cassandre tremblant de mourir du même coup que veut se porter le bossu, lui accorde sa pupille. Le mariage se fait & le parterre enchanté, demande à tue-tête les auteurs de ce chef-d'œuvre d'imagination & de bon goût.

Si les passions se manifestent sous mille formes différentes, c'est sur-tout dans cette capitale, où l'espoir de l'impunité porte les hommes à toutes sortes de désordres & d'excès... Suivons la vengeance : L'arme à feu, le poison, le poignard, tout convient dès qu'il s'agit d'assouvir sa rage, très-souvent légitime. Ces jours derniers un malheureux pere de famille a probablement été sa victime, ou peut-être, celle d'une aveugle méprise. Il passoit tranquillement sur le quai des Augustins vers les sept heures du soir. Un homme se développe d'un des paniers à volaille, qui y sont assez habituellement, & lui campe, sans mot dire, un couteau à travers de la poitrine : il tombe, & son assassin fuit : quelqu'un survient, & trouve cet infortuné perdant tout son sang. On le transporte chez un commissaire, on l'interroge, il déclare n'avoir vu que le bras qui l'a frappé... : à coup sûr, son meurtrier n'a plus rien à craindre ; & c'est

pourtant au centre de Paris , qu'il a commis son attentat !... Le vol n'est pas moins adroit. Samedi dernier , M. Durmont , avocat au conseil , homme doux , paisible , & de la constitution la plus frêle & la plus délicate , revenoit chez lui sur les dix heures du soir : Un passant le heurte , tombe & le renverse lui-même. Cette chute , qu'il attribua d'abord à l'ivresse de ce brutal , n'étoit qu'une ruse de sa part , pour escroquer le Robin. Il n'eût pas fait dix pas qu'il pense à sa montre ; il va pour y porter la main , mais elle étoit dans celle d'un autre , son mouchoir de même ; sa bourse heureusement lui restoit.

L'insuffisance de nos loix , le relâchement & la corruption de ses organes , la dépravation si générale des mœurs , la multiplicité prodigieuse de canaille & de crapule qui regne dans cette moderne Sodome , y rendent ces sortes d'événemens si fréquens qu'à peine y fait-on quelque attention. Mais au milieu de ces horreurs , il survient quelquefois des catastrophes qui réveillent toute notre sensibilité. Telle est celle de dix malheureux jeunes gens , qui , voulant célébrer la bien-venue d'un ami , ont été les infortunées victimes de leur imprudence & de leur inexpérience. L'un d'eux , M. Caperonnier , jeune homme charmant , rempli de qualités , d'esprit & de connoissances , attaché à la bibliothèque du Roi , dont son pere avoit été garde , & n'attendant lui-même que l'âge pour obtenir ce poste honorable & exercer une *chaire de Grec* au College Royal , donnoit tous ses loisirs au plaisir

de naviguer avec ses amis dans une petite nacelle qu'il avoit fait enjoliver en forme de gondole. Dimanche, il s'y embarque avec neuf autres de ses camarades, pour aller dîner à la campagne. Il furent à Sevre. Il s'agit d'en revenir : il étoit tard, ils n'eussent pas eu le temps d'arriver à la rame, ils veulent y suppléer en imitant la galiotte. Ils attellent un cheval au mât de leur petit bateau, mais l'effort du cheval dominant à plomb de la barque, lui fait faire capot du premier coup de trait. Cinq de ces jeunes gens, dont il faisoit partie, sont culbutés dans la Seine : ils se débattent mais en vain ; lui seul sachant nager, étoit prêt de gagner le bord, lorsqu'un des autres le saisit, lui ravit toutes facultés d'agir, & l'entraîne avec lui dans le même précipice. Deux autres ont été sauvés à la faveur du mât auquel ils s'étoient fortement retenus ; mais en reviendront-ils sains & saufs ? cela est bien douteux. Le plus âgé de ces infortunés avoit à peine vingt-deux ans. Quelle pitoyable destinée ! quelle désolation pour leur parens ! quels regrets pour leurs amis !

La *Société Apollonienne* va son train. Il y a déjà eu des assemblées, des lectures de pièces. Les gens de lettres à qui le sanctuaire des académies royales n'a point été ouvert, iront se consoler là de ne pouvoir parler en public assis sur les fleurs de lys. Je me hâte de prévenir que ce nouvel établissement vous soit connu par la voie des chansons, des épigrammes, & de vous avertir qu'il s'y trouve des gens que la satyre devoit respecter : un le

Febvre de Villebrune , un abbé Rozier & quelques autres. On a déjà lu dans cette société des morceaux estimés , dont on dit que leur projet est de former un ouvrage périodique. Jusqu'à ce que les grands & les riches se mettent bien dans la tête , que les diners & les claquemens de mains ne fussent pas pour l'encouragement des gens qui se dévouent à l'étude , il faut bien qu'on mêle un peu de commerce & de brocantage dans tous les établissemens littéraires.

De Paris , le 15 Décembre 1780.

CE n'est ni au musicien ni au poète du nouveau *Drame-Opéra* , qu'on doit attribuer le succès éphémère dont a joui sa première représentation , mais bien , aux talens du machiniste & du décorateur. Nos femmes & nos enfans ont pris le plus grand plaisir à la vue de tout le petit grabuge , occasionné par l'incendie d'une chaumière & le débordement d'un petit ruisseau de village. Une jeune paysane , exposée fort ingénieusement au milieu de tant de dangers , a mis le comble à l'émotion passagère de nos petites maîtresses , & vous sentez, Monsieur , qu'après tant de jolies merveilles , il étoit assez inutile d'employer encore les ressorts de la musique & de la poésie ; aussi , n'y a-t-on pas trouvé grand'chose qui vaille : un menuet , quelques airs de danse assez agréables , quelques chœurs assez harmonieux , mais rien qui puisse nous convaincre que M. Floquet soit véritablement pénétré

d'un génie musical particulier. C'est dommage ! ce jeune homme nous faisoit espérer un musicien national, dont le genre sembloit devoir se rapprocher du goût primitif des François, genre, qui sans avoir le négligé du Vaudeville, réunit le chant simple & agréable, tel que le *Devin du Village* de l'immortel J. J. Rousseau, qui nous offre un si parfait modele. Mais, au lieu de faire le voyage de son ame & de sa tête, M. Floquet a suivi le torrent des préjugés & de sots conseils, il est allé en Italie : quoi faire, grands Dieux ! admirer exclusivement les œuvres de ses Virtuosi, pour s'asservir sur leurs traces. Eh ! ce ne sont pas des maîtres qu'il faut chercher pour devenir grand homme : la nature & la sensibilité, voilà les seuls qui puissent éloquemment nous instruire..

Pour en revenir au *Seigneur bienfaisant*, on dit que c'est un opéra sans chant & sans paroles, & pour réaliser cette petite méchanceté du public, on va le réduire en deux actes à la prochaine représentation, de sorte qu'il ne subsistera guere que la pantomime, le bal & le repas, qui seront peut-être bien aussi supprimés tout-à-fait, l'épigramme suivante ne disposant que trop à ridiculiser tous ces tableaux peu convenables à ce théâtre.

ANNONCE DES SPECTACLES.

AIR : du haut en bas.

A l'opéra,
De par le comité pas bête,
A l'opéra,

Aujourd'hui l'on y servira,
 Pour deux livres huit sols par tête ;
 Du vin , grand feu , beau bal & fête ,
 Pour l'opéra.

Clémentine & Déformes , drame en cinq actes & en prose de Montvel, qu'on vient de jouer pour la première fois aux François , a eu un grand succès. Le sujet est tiré de *Grandisson* : on pourra reprocher à l'auteur d'avoir imité des scènes de Molière , Destouches & de nos meilleurs comiques ; mais beaucoup de nos beaux-esprits n'ont d'autre talent que celui de nos fripiers , c'est-à-dire , de savoir mettre du vieux à neuf. Disons vrai pourtant, en dépit de la petite aversion que nous ressentons pour tous les personnages à prétentions, parmi lesquels on peut placer sans calomnie M. de Montvel ; cette nouvelle pièce lui fait honneur , & se verra long-temps avec plaisir au théâtre.

Vous aurez peine à croire , Monsieur , que l'épigramme que j'ai rapportée (pag. 364.) & qui fustige assez malicieusement l'aréopage & ses deux nouveaux membres , soit de M. de Champfort , leur émule & leur concurrent. Son petit amour-propre s'est formalisé de la préférence dont on honore ses chers confrères en rime ; il leur a lâché la petite gentillesse que vous avez lue & à laquelle M. le Comte de Tressan n'a pas manqué de répondre par cette autre.

» Pour être inscrit sur la docte cédule,
 S'il faut avoir ou vice ou ridicule,

Mieux que personne, ô douxereux Champfort !
 Peux employer moyen tant efficace.
 Las ! qu'avec toi les Quarante ont de tort !
 Car dès long-temps te doivent une place.

Un grand nombre de Prélats sollicitent l'honneur d'être chargés de prononcer l'Oraison funebre de l'Impératrice. Un si beau sujet, qui offre à l'orateur, l'occasion d'employer sans recourir au mensonge, tous les moyens que son art présente pour faire un éloge complet, toutes les vertus à célébrer & point de vices à pallier, rien n'est plus propre à exciter l'émulation de ceux qui se croient dignes d'une si noble tâche. Ajoutez, Monsieur, une riche abbaye qui ne laissera pas que de donner du relief aux applaudissemens du public.

De Versailles, le 16 Décembre 1780.

Le nouveau Ministre de la Marine a fait aux officiers de ce corps qui se trouvoient ici, un discours propre à leur faire une vive impression. Il a vanté la bravoure, les talens & la noblesse de ce corps, mais blâmé avec force cet esprit dangereux d'insubordination & de rivalité qui y regne & qui s'oppose au succès de grandes opérations qui feroient la gloire de la France & rendroient au royaume une paix désirée. Il leur a déclaré que, prompt à récompenser, il ne seroit pas moins ardent à punir, qu'il ne respecteroit aucune tête & que le premier coupable seroit sacrifié à l'exemple. « Oui, Messieurs, leur dit-il, l'es-

» fusion du sang de quelques particuliers, est
 » préférable aux malheurs de l'Etat, ce n'est
 » malheureusement, qu'en en répandant quel-
 » ques gouttes qu'on parvient à détruire ce
 » pernicieux levain dans les corps militaires. »

M. Necker vient d'éprouver un désagrément bien sensible dans la personne de ses amis & défenseurs Mrs. Rilliet. L'un, Rilliet de Saufure, auteur de ces fameuses & absurdes lettres sur l'emprunt & sur l'impôt, vient d'être dégradé du titre de citoyen de Geneve, sa patrie, & condamné par le conseil des deux cent, à 70,000 livres de dommages & intérêts envers la partie civile, 20,000 livres d'aumône & six mois de prison comme calomniateur : l'autre décoré du beau surnom de *Machoire*, banquier à Paris, a sur les bras une affaire qui compromet son crédit & son état, avec ses confrères de Paris & de Madrid.

De Paris, le 18 Décembre 1780.

Il paroît depuis quelque temps un ouvrage intitulé : *Les Hochets de ma jeunesse*, en deux parties, par M. le Chevalier de cubieres. C'est un recueil de poésies très-varié & très-agréable. La première partie ne contient que des pièces tendres & amoureuses ; la plupart respirent la grace & le sentiment : c'est l'imagination d'Ovide fondue avec la délicatesse de Tibulle. La seconde partie moins considérable que la première, renferme plusieurs pièces philosophiques, & entre autres un *Eloge de Voltaire*, dont l'idée & très-ingénieuse : c'est

Voltaire, qui, injurié par Zoïle, fait lui-même son apologie, & raconte l'histoire de ses travaux. Cet ouvrage, le meilleur qu'on ait fait en vers sur Voltaire, est connu depuis quelque temps : il a eu beaucoup de succès ; l'auteur l'a fait réimprimer dans sa collection, & je crois qu'il en est le plus ornement.

Il est beaucoup de longues préfaces que l'on fait courtes en ne les lisant point ; celle de M. le Chevalier de Cubieres est très-courte, & il est impossible, après l'avoir lue, de ne pas desirer qu'elle fût plus longue. La voici :

P R É F A C E.

Anacréon, mon maître, a chanté tour à tour

Bacchus, les graces & l'amour :

De la rose la plus nouvelle

Chaque jour il se couronnoit,

Et pour maîtresse il se donnoit

Toujours la Nymphe la plus belle ;

Puis, sous la treille tour à tour,

Il chantoit les plaisirs, les graces & l'amour.

C'est lui qu'au milieu d'une fête,

D'un petit souper clandestin,

On proclamoit Roi du festin ;

C'est lui que pour un tête à tête,

On préféroit encore ; c'est lui qui chaque jour

Célébroit les plaisirs, les graces & l'amour.

Des Rois dont il eut la tendresse,

Sa présence embellit la cour :

Il s'y fit des amis, y changea de maîtresse,

Y chanta les plaisirs, les graces & l'amour.

Veut-on réussir à son tour ?

Il faut qu'on imite ses maîtres :

A la cour, à la ville, & sous l'ombre des hêtres.

J'ai chanté les plaisirs, les graces & l'amour.

D'Anacréon le tendre ouvrage

Sera lu, relu d'âge en âge ;

Les belles, les amans l'admirent tour-à-tour :

Heureux si, comme lui, j'obtenois leur suffrage

En chantant les plaisirs, les graces & l'amour.

Voilà dans quel esprit M. le Chevalier de Cubieres a composé les vers de la premiere partie de *ses Hochets* ; il a voulu chanter *les plaisirs, les Graces & l'Amour* ; & vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'étoit guere possible d'annoncer son projet d'une maniere plus agréable. Voyons si l'auteur a tenu parole.

L' A G O N I E.

Ma bouche, où fleurissoit la rose,

Est couverte à présent d'une triste pâleur,

Mon sang a perdu sa chaleur ;

A trancher mes destins la Parque se dispose :

Telle dans nos vergers tombe une jeune fleur.

C'est toi seul, objet que j'adore,

Qui hâtes la fin de mes ans ;

Mes baisers & les tiens, & ces plaisirs charmans

Qu'après avoir goûtés on veut goûter encore,

Je les expie en ces momens.

Lorsqu'on fuit de l'amour le culte légitime,

On n'espere, on ne voit qu'un avenir flateur :

Hélas ! le sacrificeur

Finit par être la victime.

Le Dieu qui de mes jours fait pâlir le flambeau,
Des jeunes insensés, trop prompts à le connoître,
Sera le bienfaiteur ainsi que le bourreau.

C'est l'amour qui leur donna l'être,

L'amour creusera leur tombeau.

Je vois le mien qui s'ouvre & suis prêt d'y descendre...
Eh quoi ! de tes beaux yeux tombe un torrent de pleurs !

Thémire, ah ! calme tes douleurs ;

Peut-être qu'en faveur du couple le plus tendre

Les dieux révoqueront leur décret inhumain,

Et n'ordonneront pas que ta tremblante main

Aujourd'hui recueille ma cendre.

Oui, pour t'aimer encore, oui, je vivrai demain,

Que dis-je ? du dieu d'Epidaure

Un disciple savant, touché de mes destins,

Me promet désormais les jours les plus sereins,

Si je peux voir vingt fois l'aurore

Sortir du sein des flots amers,

Sans goûter les plaisirs qui me sont les plus chers...

Loin de moi, docteur que j'abhorre !

Eh quoi ! sans être heureux voir deux fois dix soleils !

Moquons-nous d'Esculape & de ses vains conseils.

Qu'il ordonne la contenance

A de foibles & froids amans ;

Mais pour moi, vingt jours d'abstinence

Seroient vingt siècles de tourmens.

Jamais à mes regards tu ne parus plus belle ;

Tes traits que la douleur a rendus langoureux,

Regnent plus que jamais sur mon cœur amoureux,

A mes desirs en vain tu te montres rebelle ;

Un dieu, Thémire, un dieu, je crois,

Vient me rendre ma force & ma vigueur première ;

Laisse-moi jouir de mes droits,
 Ne rejette point la priere
 Que t'adresse un amant, un poëte aux abois;
 Hélas ! peut-être , hélas ! ce sera la dernière.

Toutes les pieces que renferme ce Recueil
 affurent à M. le Chevalier de Cubieres , le
 rang qu'il occupoit déjà parmi nos poëtes les
 plus agréables.

Je crois vous avoir déjà fait connoître,
 Monsieur , un Recueil de contes ou d'histoires
 véritables enjolivées par la féconde imagina-
 tion du narrateur , enrichi de gravures & dont
 les premiers volumes ont été publiés il y a
 quelque temps , sous ce titre : *Les Contempo-
 raines ou les jolies femmes de l'âge présent*. Les
 cinq , six , sept & huitieme volumes viennent
 d'être mis au jour. Le succès prodigieux qu'a
 eu cet ouvrage , m'engage à vous en parler
 moins brièvement. L'écrivain a eu l'adresse d'y
 intéresser la malignité de nos faiseurs d'appli-
 cations : il est peu d'hommes qui reconnoissent
 leur femme parmi les Héroïnes de ces aventu-
 res , mais il n'est pas de femme qui n'y re-
 trouve sa voisine trait pour trait. Si ces aven-
 res ne sont pas toutes vraies , elles ont du
 moins pour la plupart , un grand air de vé-
 rité , quoique plusieurs d'entr'elles soient ex-
 traordinaires. L'auteur paroît avoir souvent
 rempli son but , qui est de *donner un cours de
 moyens pour être heureux en ménage*. Quelques-
 uns de ses principes cependant pourroient lui
 être contestés ; celui-ci , par exemple : « Epoux ,
 » dit-il à la tête d'un ces Contes , si vous

» n'êtes pas l'un pour l'autre des êtres parfaits, vous vous ferez insupportables. » Et c'est une de ses propositions favorites, une de celles qu'il s'attache le plus à développer. Il est fâcheux que le conseil qu'elle présente soit le plus difficile de tous à réduire en pratique : car lorsque deux personnes passent ensemble toute leur vie, il est impossible qu'elles ne se reconnoissent pas mutuellement des défauts. Si un héros cesse de l'être aux yeux de son valet-de-chambre, il n'y a pas non plus d'homme parfait aux yeux de sa femme. Quant aux femmes parfaites, elles sont presque toutes dans l'imagination des romanciers, des poètes & des amans ; jamais dans celle des maris, du moins après la première année du mariage. Aussi les *Nouvelles* intitulées, *le Mari-Dieu*, *la Femme-Déesse*, paroissent-elles les plus romanesques du recueil. Une idée plus philosophique, & peut-être plus fondée sur la connoissance du cœur humain, seroit celle d'un conte ou d'une histoire où l'on apprendroit aux époux à n'être pas étonnés de se trouver mutuellement des défauts, & où on leur apprendroit aussi l'art de les supporter.

L'auteur a mis en action une autre maxime un peu chimérique, & qui pourroit bien n'être pas du goût de nos élégantes ; c'est qu'il est de la plus grande conséquence que les femmes soient soumises à leurs maris. Dulis, son ami, sur le compte duquel il met la plupart de ces historiettes, prétendoit même, à ce qu'il nous dit, qu'il falloit que les femmes fussent ignorantes, cette ignorance n'étant qu'un ac-

cessoire de la soumission. L'auteur tâche de prouver tout cela dans le Conte du *Mari-Pere*. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans, qui épouse une Agnès très-ignorante & très-soumise. Celle-ci rend son mari heureux, en se bornant à l'aimer, à le respecter & à prendre soin du ménage : elle n'a que quelques attrait, du bon sens & la connoissance de ses devoirs ; enfin c'est une de ces femmes que l'on pourra bien traiter de *petites Bourgeoises*, & qui ne savent qu'être épouses respectueuses & bonnes meres. La plupart de nos femmes en savent davantage. Aussi sont-elles fort maltraitées dans cette historiette peu galante, & on leur répète cet axiome du livre de la Sagesse : *La folie d'un homme vaut mieux que la sagesse d'une femme*. L'auteur auroit pu citer encore le trait de l'Histoire Sacrée qui fait voir que c'est la curiosité de la premiere femme qui a tout perdu.

Mais il semble avoir eu quelques remords d'avoir débité des vérités aussi dures : car il a fait suivre cette nouvelle, d'une autre où une femme joue le premier rôle. Il est vrai que le mari est un imbécille. Sa femme cache soigneusement qu'elle le gouverne ; elle va même jusqu'à le faire respecter. Cette anecdote a pour titre : *l'Epouse-mere*.

Il y a encore dans cette suite, deux nouvelles qui font contraste. La premiere est, *la femme vertueuse malgré elle*, la seconde, *la Vertu inutile*. Dans l'une, une femme cherche toutes les occasions de succomber, & un hasard très-peu vraisemblable contredit toujours ses

belles intentions. L'autre au contraire évite tous les pièges avec soin, & ne manque jamais de s'y trouver prise. Ce dernier Conte peut faire entendre qu'il ne faut pas que celles qui restent honnêtes-femmes en soient pour cela trop fieres : mais tous les lecteurs n'approuveront pas les tableaux que l'auteur a présentés dans ces deux nouvelles, & les mères sages les éloigneront des yeux des jeunes personnes : elles aimeront encore mieux risquer que leurs filles aient de l'amour-propre.

En général cependant, ces petits ouvrages respirent une morale pure & même un peu sévère, comme celle de la soumission des épouses à leurs maris. Malgré ce désagréable principe, ce livre peut continuer de trouver grace devant plusieurs femmes. L'auteur y parle sans cesse d'amour, d'adoration, d'ajustemens : il y a là de quoi se faire pardonner bien des petits travers.

A propos d'ajustemens, tout le monde sait que le cœur de beaucoup de belles, est plus accessible à la tendre impression d'un bonnet à la d'*Estaing*, d'une jolie lévite *Merde d'oie* ou *Boue de Paris*, (*) qu'aux déclarations les plus passionnées. Un jeune officier gascon obtint, ces jours derniers, un charmant tête à tête à souper & la plus belle nuit du monde, sous la promesse d'envoyer le lendemain matin une jolie *Polonoise*. La belle dormoit encore lorsque le galant dont la générosité s'étoit

(*) Nom de couleurs à la mode cet hyver.

éteinte avec son amour, s'habilla en regret-
tant fort son engagement indiscret & rêvant
aux moyens de retirer sa parole sans écorner
les minces revenus de sa légitime. Il part en-
veloppé dans son vaste manteau. Une heure
après, la Dlle. reçoit un gros paquet avec
un billet de lui, renfermant les plus tendres
remercîmens & un brillant étalage de son em-
pressement à remplir sa promesse. Un ample
pourboire récompense le porteur, on brise
avec une impatience indomptable, mille nœuds
qui receloient le charmant cadeau dont on
brûloit de jouir. Jugez du dépit, de la fureur
dont on est transporté : c'étoit en effet une
jolie Polonoise, mais celle même que la belle
abusée avoit portée la veille & que l'ingrat
gascon avoit emportée sous son manteau en
s'éloignant du temple des plaisirs.

D'après ce principe sacré aux yeux de l'hu-
manité & de la justice; que la liberté, le bien
le plus précieux de l'homme ne doit lui être
ravie que pour les motifs les plus graves, on
voit des gens attaqués de folie, rester au mi-
lieu de leur famille, de la société qui les res-
pecte, quand ils ne sont ni furieux, ni mal-
faisans. Il est certain cependant que quand les
actions de l'homme ne sont plus soumises à
ce modérateur qui doit diriger l'usage de ses
facultés, à la raison qui remplace en lui l'ins-
tinct, guide des animaux bien moins sujets
que nous à s'égarer, alors il est capable des
extravagances de toutes les especes : on a vu
quelquefois le fou le moins dangereux en ap-
parence, se porter aux plus grands excès,

M. de Chamb.... en est un exemple. La douceur naturelle de son caractère & une longue expérience depuis qu'il étoit attaqué de folie, entretenoient dans une imprudente sécurité, tous ceux qui l'entouroient. Sa maladie, de l'espece de celle qu'on nomme *vapeurs noires*, lui laissoit le libre usage de ses facultés intellectuelles, lorsque des accès assez rares ne lui troubloient pas l'esprit. Il étoit à sa maison de campagne & invita la semaine dernière, son curé à dîner. Sur la fin du repas il se trouve mal ; le curé s'approche pour lui donner du secours & lui soutient la tête en appelant des domestiques. M. de Chamb.... prend à l'improviste un couteau & le lui plonge deux fois dans le corps. Le curé fuit, le malade court à un fusil chargé qui se trouvoit-là, lache les deux coups à la fois & fait tomber le pauvre pasteur, roide mort. Les domestiques & les paysans qui accoururent, réussirent avec peine à s'emparer de l'insensé & à l'enchaîner. Il est renfermé, mais n'eût-on pas pu prévenir un tel malheur ? M. de Chamb.... a une jeune femme qui est enceinte.

Si l'industrie des hommes, les découvertes & les inventions s'étoient accrues depuis le berceau des sociétés, dans la même proportion que depuis un siècle, il ne nous resteroit plus rien à imaginer, & nous n'aurions à nous occuper que du choix des jouissances. Il faut avouer cependant que l'homme actif à former sans cesse de nouveaux desirs & malheureusement à se créer de nouveaux besoins, a assuré pour toute la durée du monde, une

vast
côte
des
en
nou
tain
toie
ce c
& t
men
gem
ce l
fieur
mac
tre
d'un
Cett
vous
& v
tre l
mém
U
tanc
anci
moy
char
fets
expo
nièr
dans
phix
dans
fa c
la p

vaste carrière à ses recherches. D'un autre
 côté on diroit que le destin voulant mettre
 des bornes à nos richesses, a prescrit que nous
 en perdions une partie en même temps que
 nous en acquerions de nouvelles. Il est cer-
 tain que les beaux siècles de l'antiquité n'é-
 toient pas moins pourvus que nous, de tout
 ce qui peut contribuer à l'agrément de la vie,
 & très-probablement nous faisons journalle-
 ment dans les arts, des pertes que le chan-
 gement des nos goûts rend insensibles. Tout
 ce bavardage philosophico-moral, tend, Mon-
 sieur, à vous annoncer la découverte d'une
 machine que vous devez placer auprès de vo-
 tre lit, pour vous éviter l'importune visite
 d'un valet qui vient troubler votre sommeil.
 Cette machine vous réveillera à l'heure que
 vous aurez fixée : elle allumera votre bougie
 & votre feu : elle ouvrira les rideaux de vo-
 tre lit, ceux de vos fenêtres, vos croisées
 même si vous le voulez.

Une découverte plus utile & dont l'import-
 tance mérite que je la rappelle quoiqu'elle soit
 ancienne, parce qu'elle est négligée, c'est le
 moyen d'enchaîner les funestes vapeurs du
 charbon. Les exemples de leurs pernicious ef-
 fets se renouvellent tous les jours & l'on s'y
 expose sans cesse avec la même témérité. Der-
 nièrement encore un peintre fut trouvé mort
 dans sa chambre & sa femme fortement as-
 phixiée. Un autre qui depuis vingt ans étoit
 dans l'usage de ne brûler que du charbon dans
 sa chambre, également asphixié, mais pour
 la première fois, déclara que c'étoit aussi la

premiere fois qu'il avoit omis de prendre une précaution qui jusqu'à présent l'avoit soustrait à ce fort. Il ne s'agit que de mettre sur le poêle où brûle le charbon , un vase rempli d'eau , dont les vapeurs en dissolvant celles de la matiere combustible , les empêchent d'être nuisibles. Mais pourquoi s'exposer à un danger qui n'est pas inévitable , dans la confiance qu'on en connoît le remede ? Il est bon de vous prévenir , Monsieur , qu'il est ici question du charbon de bois : Le charbon fossile n'est pas , à beaucoup près , d'un usage si fort à craindre ; & le danger est nul lorsque les vapeurs & la fumée ont une issue ; mais il est toujours salubre de mêler à celles qui peuvent se répandre au dehors , l'évaporation bénigne d'un vase d'eau placé sur le poêle.

De Versailles , le 20 Décembre 1780.

HIER M. le Prince de Montbarrey a obtenu du Roi , sa démission de la place de secrétaire d'Etat au département de la guerre. Il se retire avec l'estime de son Roi & celle du public , qui a toujours rendu justice à sa probité & aux qualités personnelles qui le font chérir de tous ceux qui le connoissent. On croit qu'il remplacera au moyen d'un arrangement particulier , M. le Marquis de Segur dans le gouvernement de la Franche-Comté , à qui passera le porte-feuille de la guerre.

La police de Paris devient d'une sévérité comparable à celle des anciens temps où une longue privation de la liberté punissoit l'indiscrétion d'une

d'une minute ; temps auquel avoient succédé plusieurs années d'une indulgence honorable pour le gouvernement. On vient de renfermer encore à la Bastille un jeune homme bien né, dont on assure que le crime n'est que d'avoir reçu & transmis l'un de ces bulletins, soi-disant secrets, qui souvent ne contiennent que ce qui est su de tout le monde.

De Versailles, le 25 Décembre 1780.

IL est ici beaucoup de gens qui supposent que la détention du célèbre Linguet, a un motif bien plus conséquent qu'on ne l'a cru. Il avoit, dit-on, envoyé aux Etats-Généraux un mémoire où il cherchoit à leur prouver qu'il étoit de leur intérêt de ne point accéder à la neutralité armée, & de se déclarer en faveur de l'Angleterre, s'ils étoient absolument forcés de se départir d'une sage temporisation. On ajoute que cet esprit remuant & téméraire, brûlant du desir de jouer un rôle plus élevé, a envoyé à l'Empereur, un mémoire où il l'exhortoit à rentrer dans la Lorraine, ancien patrimoine de ses aïeux, & lui indiquoit les moyens de remettre à l'improviste cette belle Province sous sa domination, avant que la France pût s'y opposer. Il est difficile de croire que Linguet, avec la plus mauvaise tête possible, se soit rendu coupable d'infidélités si peu réfléchies & si mal vues envers sa patrie ; mais il seroit d'un autre côté surprenant qu'après avoir pardonné à cet écrivain des fautes plus graves que celles dont

je vous ai rendu compte , notre ministère lui ait infligé une correction si sévère.

Le Marquis de L*** vient d'être renfermé au Mont S. Michel. Son crime est d'avoir poussé un peu au-delà des bornes , les vices qu'on trouve si jolis quand ils sont plus modérés. Le vin , le jeu & les femmes ; ce sont les goûts que doit avoir un homme à la mode , un homme de la bonne compagnie. Mais l'ivresse fréquente , la crapule & sur-tout l'indigence où réduit la passion du jeu , conduisent les uns dans une forteresse , les autres à Bicêtre. Le Marquis de L*** se vançoit d'être à l'abri d'une lettre de cachet. Trois dogues furieux étoient ses protecteurs & ses gardes : ses poches étoient garnies de pistolets. Les chiens se sont enfuis & les pistolets n'ont pas fait feu , lorsque l'Inspecteur de Police s'est présenté à Mortagne pour l'arrêter à la requête de sa mere. Il falloit s'y prendre plutôt si l'on vouloit sauver quelque débris de la riche succession de son pere , mort depuis peu de mois.

M. Dubuiffon , auteur de la tragédie de *Nadir* , eut dernièrement une dispute avec M. de Sauvigny , son censeur. On parla de se battre. M. Dubuiffon dit qu'il ne se battoit point en habit noir : il sortit pour en changer : mais il n'en trouva pas apparemment dans sa garde-robe de propre au combat , car M. de Sauvigny ne le revit plus. Quelques jours après notre auteur tragique alla demander à Fréron , raison d'une critique un peu vive de sa piece. Volontiers , répondit Fréron , je vais

m'habiller & je vous suis, mais quel habit mettrai-je ? M. Dubuiffon le pria de garder sa robe de chambre.

De Paris, le 27 Décembre 1780.

JE vous ai déjà parlé des vers de la première partie des *Hochets de ma jeunesse* ; ceux de la seconde ne sont pas moins agréables quoique d'un genre tout différent. Les uns sont tous galans ou tendres, ils sont presque tous adressés à de jolies femmes ou faits pour elles ; les autres sont moraux ou philosophiques : ils renferment quelquefois une critique fine & légère des mœurs du siècle ; mais l'auteur a cet avantage sur les satyriques de profession, qu'il ne nomme point les masques. Ses peintures sont générales, elles ne fâchent personne, & peuvent corriger tout le monde ; vous allez en voir la preuve dans la pièce suivante : c'est une des plus jolies & des mieux écrites du recueil.

PARALLELE DE DEUX SIECLES CÉLEBRES,

OU

ÉPITRE A NOS PERES.

Entendrai-je toujours vanter le dernier âge ?

Je conviens qu'il eut des guerriers

Qui, s'illustrant par leur courage,

Revinrent des champs du carnage

Couverts de poudre & de lauriers ;

Luxembourg, Catinat, Turenne,

Des Scipions dignes rivaux ,
 Eussent arboré leurs drapeaux
 Sous le bec de l'aigle romaine
 Et lié sans beaucoup de peine
 Un consul avec ses faisceaux ;
 Mais à leur bravoure inhumaine
 Nous préférons la paix & sur-tout le repos ;
 Plus sensés que tous ces héros ,
 La gloire est à nos yeux une vaine fumée ;
 C'est de plus doux combats que notre ame est charmée ;
 Nous laissons Catherine attaquer Moussapha ; (*)
 Des escadrons d'amours nous tiennent lieu d'armée ,
 Et le champ de bataille est un large sofa.
 Ce n'est pas l'unique avantage
 Qu'on ait en ce siècle nouveau :
 De la palette & du ciseau
 Nous avons agrandi l'usage ;
 Le Brun , Mignard , Girardon , Coisevoz ,
 Renaissez , admirez nos modernes travaux ,
 Et rendez justice au mérite.
 Vous avez animé le marbre de Paros ,
 Pour faire revivre l'élite
 Et des sages & des héros ;
 Nous les ressuscitons , mais c'est en terre cuite ;
 Vous avez enrichi les palais , les autels
 De chef-d'œuvres divers que vous fournit l'histoire ;
 Mais vivent nos jolis pastels
 Pour vite arriver à la gloire !
 Oui , pour la mériter , il faut peindre souvent
 Des graces , des amours au regard doux & tendre .
 Les exploits de César , les hauts faits d'Alexandre

(*) Cette piece a été faite dans le temps de la guerre des Turcs avec les Russes.

Ne peuvent tout au plus orner qu'un paravent,
 Dans tous les points nous sommes vos modèles,
 Mes bons aïeux, vos rustiques manoirs,
 Vos vieux châteaux valoient-ils nos boudoirs,
 Temples brillans que l'on consacre aux belles ?
 Vous eûtes, j'en conviens, des Perraults, des Mansards,
 Qui rendirent Paris la rivale de Rome ;
 Mais ces monumens qu'on renomme
 A peine attirent les regards,
 Et tout le monde admire aux boulevards
 Ces petites maisons de structure divine,
 Chef-d'œuvres élevés, construits en un moment,
 Où logent magnifiquement
 Les plus beaux magots de la Chine.
 Pour être en tout sublime, il faut, mes chers Gaulois,
 Posséder beaucoup de richesses ;
 Nous en avons plus que vous mille fois,
 Et les palais de nos maîtresses
 Sont plus beaux que ceux de vos Rois.
 Ennemis de toute imposture,
 Simples dans vos écrits, simples dans vos discours,
 Vous ne suiviez que la nature,
 Et votre esprit sans feinte, sans détours,
 De tout ornement faux rejettoit la parure ;
 Despréaux imitoit pour être original,
 La Fontaine écrivoit sans maître ni rival,
 Corneille lentement créoit la tragédie,
 Racine inventoit l'art des vers,
 Molière détrônoit la vieille comédie,
 Bourdaloue aux Pécheurs entr'ouvroit les enfers,
 Pascal en traits de feu lançoit le ridicule ;
 Quinault de Philomèle égalait les concerts,
 Fénelon instruisoit & charmoit l'univers,
 Et Chaulieu rappelloit Tibulle.

Tous ces mortels fameux ne nous font point rendre;
 Mais nous les surpassons, & la chose est certaine;
 Les mêmes honneurs nous sont dus.
 Nous n'avons point de La Fontaine,
 Sans cesse on le dit, on l'écrit;
 Cependant quelques fortes têtes
 On fait aussi parler les bêtes,
 Et leur ont donné plus d'esprit.
 Qu'on vante moins les beautés grecques
 Du philosophe Phrigien!
 Nos animaux sont des Sénèques
 Qui raisonnent tous & très-bien.
 Pour des Boileaux, j'en connois mille
 Qui savent allier l'agréable à l'utile:
 Est-il un seul de nos rimeurs
 Qui n'ait fait une poétique,
 Où très-savamment il explique
 Comment ses vers sont les meilleurs?
 Je ne parle point de la scène:
 De Thalie & de Melpomene,
 De votre temps l'Empire étoit borné,
 Nous l'avons agrandi, nous l'avons même orné
 De chef-d'œuvres éclos aux bords de la Tamise;
 L'ombre de Shakespear, vêtue en Artémise,
 Nous a développé les secrets de son art;
 Déjà nous commençons à les mettre en usage;
 Melpomene à Thalie a cédé son poignard,
 Thalie à Melpomene a prêté son langage.
 On vante Fénélon & ses écrits touchans;
 Mais ne voyons-nous pas tous les six mois paroître
 Des poèmes en douze chans,
 Qui seront quelque jour plus admirés peut-être?
 Quinault fut critiqué, je n'en suis plus surpris;
 Nul de ses opéra n'a des beautés exactes,

Nous seuls leur donnons quelque prix
 En les réduisant à trois actes.
 Pour des Chaulieux, en vérité
 Nous en avons des fourmillières;
 Etrennes, Madrigaux, Epîtres familières
 Pleuvent, tombent de tout côté
 Sur nos Laïs & sur nos Deshoulières.
 Dans ses vers au hasard jetés,
 Le bon Chaulieu peignoit, en quittant sa maîtresse,
 De très-réelles voluptés;
 Il faut plus de talent, plus d'art & plus d'adresse
 Pour peindre des plaisirs que l'on n'a point goûtés.
 Telle est la méthode nouvelle
 Qu'adoptent certains Beaux-Esprits;
 L'Iris qu'ils n'ont point vue, est toujours la plus belle;
 Elle a toujours un teint de roses & de lys;
 Au Pinde aussi, comme aux ruelles,
 Ils sont toujours bien accueillis
 Et n'y trouvent point de cruelles.
 Les bons mots de Pascal étoient un peu cuifans,
 On en rioit beaucoup, mais sans les aimer gueres;
 Nous avons aussi nos plaisans,
 Qui sont plus doux, plus débonnaires,
 Et respectent du moins les sots & les méchans.
 Vos Bourdaloue enfin ne valent pas les nôtres;
 Quelquefois ces pieux Apôtres
 Des Mondains adoptoient les mœurs;
 Les nôtres nous prêchent d'exemples,
 On ne les voit jamais ailleurs
 Que sous les saints parvis des Temples,
 Et chaque jour aussi nous devenons meilleurs.
 Que de travaux, que de soins, que d'années
 Vous ont coûté les palmes surannées
 Que les neuf Soeurs entassent sur vos fronts !

Pour nous aux sommets de leurs monts ;
 Les lauriers naissent sans culture ;
 Enfans gâtés de la nature
 Sans peine nous les moissonnons ;
 Nous dinons chez Mondor , nous soupions chez Sophie ;
 C'est-là que nos esprits , ardens à tout saisir ,
 Sondent les profondeurs de la philosophie
 En courant après le plaisir.
 Amoureux de la solitude ,
 Vous passiez vos nuits & vos jours
 Dans les ténèbres de l'étude ;
 Folâtrer avec les amours
 Est notre plus douce habitude.
 C'est dans les yeux de la beauté
 Que nous puisons notre génie ,
 Et c'est au milieu d'une orgie
 Que nous cherchons la vérité.
 Ah ! si de nos auteurs vous lisez les merveilles ,
 Combien vous seriez détrompés !
 L'esprit se forme à nos soupers ,
 Il s'appesantit dans les veilles.
 Hormis Voltaire , & Jean-Jacque & Buffon ,
 Gens affublés de vos travers antiques ,
 Seuls héritiers de vos lyres gothiques ,
 Notre moindre Pigmée est pour vous un Tiphon ,

Le Maréchal de Brissac vient de mourir.
 Il a été jusqu'au dernier moment , un preux
 Chevalier , vaillant , amoureux & courtois.
 L'approche de la mort dans le lit où il l'at-
 tendoit , ne l'a pas plus effrayé , que les dan-
 gers du champ de bataille. La tranquillité &
 la sérénité avec lesquelles il a donné ses der-
 niers ordres , prouvent que cette fermeté

d'ame qu'il montroit, n'étoit point chez lui une vertu de parade. Le vieux Maréchal haïssoit autant la dissimulation qu'il aimoit la gloire. Il ordonna que son corps fût transféré à Brisfac & peu d'heures avant de mourir, il entretenoit son valet de chambre de cette cérémonie : *C'est toi qui m'accompagneras*, lui dit-il, *mais, ivrogne que tu es, ne vas pas me faire attendre à la porte de tous les cabarets de la route.*

Un officier revêtu de son uniforme, passoit ces jours-ci, en carrosse sur le Pont-neuf. Il crie au cocher d'arrêter, saute sur le pavé, plonge son épée dans l'estomac d'un homme habillé de noir qui marchoit à pied, remonte en voiture, & secondé par des chevaux fougueux, disparoît dans un instant, sans que personne puisse dire quel est le coupable, ni ce qu'il est devenu. La malheureuse victime de cet accès de vengeance, a été tuée sur le coup même. Nouveau chapitre à joindre aux aventures funestes de cet hyver & à l'histoire des passions qui regnent dans cette capitale. L'aventure suivante est moins tragique.

Je traversois une rue écartée en revenant de la messe de minuit : j'entends le cliquetis de deux épées, j'accours & j'apperçois à la lueur d'un reverberé éloigné, un homme & une femme qui se battoient : je les sépare & voici ce que j'appris. Les deux champions s'étoient trouvés l'un devant l'autre dans l'un de nos temples : celui que ses vêtemens annonçoient comme appartenant au sexe le plus hardi, avoit hasardé avec l'autre le geste le plus immodeste. Des habits d'homme rencon-

très sous un attirail féminin, lui avoient arraché un cri d'étonnement; le jeune galant furieux d'être troublé dans les vues qui l'attiroient là, sous ce travestissement, & prenant ce procédé pour une insulte, avoit entraîné hors de l'église, l'insolent mal appris & si peu connoisseur. Un domestique qui attendoit à la porte, avec une épée, rendit à la prétendue femme, les armes de son véritable sexe, & l'un des deux adversaires alloit perdre la vie ou se préparer le regret éternel de l'avoir ôtée à un citoyen pour une légère étourderie, si mon chemin ne m'eût conduit de ce côté.

En finissant cette année, Monsieur, il se présente naturellement à tout être ami de l'humanité, & admirateur des grandes vertus, de nouveaux regrets sur la grande Reine dont la carrière n'a point atteint cette époque. Disons avec M. de Sancy :

Ne pleurons plus cette Reine si chere;

Elle est heureuse dans les cieux :

Et si Thérèse abandonne la terre,

Par ses enfans que de peuples heureux !

M. Lemiere, Monsieur, n'a pas manqué de répondre aux jolis vers de la Comtesse de Beauharnois : voici ses remerciemens :

M'honorer de vos complimens

Sur le fauteuil que l'on me donne

Parmi les quarante éloquens,

Belle Comtesse, à ma couronne,

C'est placer de nouveaux brillans,
 A Sapho , l'austere nature
 Fit payer, à ce qu'on nous dit,
 Par la laideur de sa figure
 Les intérêts de son esprit ;
 L'illustre auteur de Stéphanie
 A reçu tous les dons des cieux ,
 Et soumettroit par son génie
 Les cœurs échappés à ses yeux.

Le sort qui a donné trois syllabes au nom
 du réformateur de Quinault , le rend encore
 l'objet de l'épigramme suivante.

L'OPÉRA CHAMPÊTRE.

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts ;
 Où rossignols, pinçons, merles, fauvettes,
 Sur leur théâtre, entre des rameaux verts ,
 Viennent gratis m'offrir leurs chansonnettes !
 Quels opéra me seroient aussi chers ?
 Là n'est point d'art , d'ennui scientifique :
 Gluck, Piccini, n'ont point noté les airs.
 Nature seule en a fait la musique ;
 Et Marmontel n'en a point fait les vers !

De Versailles , le 30 Décembre 1780.

LE système d'ordre & d'économie que le
 chef des finances veut établir , paroît suppo-
 ser l'exécution de cet ancien projet de Ca-
 dastre qui a été tant de fois tenté & qui a
 déjà occasionné inutilement des frais énormes.

Il vient d'être présenté à notre directeur

général , un mémoire qui paroît contenir des vues neuves à ce sujet , & indiquer le moyen d'exécuter cette grande opération avec exactitude & économie. Il est de M. de Perney , capitaine d'infanterie , homme ardent , rempli d'esprit & de connoissances. Vous me ferez gré d'avoir tiré ce mémoire intéressant , de la poussière des bureaux où tant d'idées utiles sont ensevelies , pour vous le communiquer.

MÉMOIRE sur l'utilité d'un dénombrement général en France , & sur la manière de l'exécuter avec succès & sans frais.

» Tout Gouvernement doit avoir pour objet de conserver ou d'étendre sa puissance , sans altérer l'aisance & la félicité des peuples : tout Gouvernement doit faire régner l'abondance , & pourvoir à ce qu'il ne manque aucune des denrées nécessaires à la vie. Mais pour user sagement de ses forces , il convient d'en savoir la portée ; pour maintenir le bonheur des peuples , il ne faudroit pas attenter à leurs biens & à leur liberté par des impôts arbitraires ; & enfin pour pourvoir à leurs besoins , il faut préalablement en connoître la nature & l'étendue , & pouvoir comparer le nombre des consommateurs avec la quantité des denrées recoltées. Par quelles voies pourroit-on se flatter d'acquérir exactement ces connoissances , si ce n'est par celles d'un dénombrement général? »

» Il n'est point de chef de famille qui ne

fache parfaitement combien il a de gens à son service , la valeur & l'emploi de chacun , la nature & le produit de ses biens : il en doit être sans doute ainsi d'un état , si on peut le comparer à une famille. Ceux qui le gouvernent ont le même intérêt de connoître bien exactement le nombre , l'espece & la qualité des sujets qui le composent , ainsi que leurs besoins & leurs ressources. C'est sur ces connoissances que sont fondés les principes les plus raisonnables d'administration. En effet , comment établir des impôts avec sûreté , & avec équité , si on ne les proportionne pas aux facultés des citoyens ? Et comment pourvoir à propos certaines provinces des denrées qui leur manqueroient , ou disposer du superflu des autres , si l'on n'a , comme il vient d'être dit , un état exact des récoltes & des consommations ? »

» On ne peut contester que la force & la richesse d'un Etat ne dépendent principalement du nombre de ses habitans. C'est donc à en favoriser l'accroissement que tend la politique la plus éclairée. Et comme la mesure de la subsistance est celle de la population , il n'est point de guide plus assuré qu'un dénombrement général pour faire répandre avec ordre & égalité par tout le royaume les denrées qui la procurent. »

» Les avantages d'un dénombrement général ont toujours été appréciés par les vrais politiques ; ils sont mêmes si susceptibles de se multiplier aux yeux d'un Ministre instruit & bien intentionné , qu'il suffira sans doute d'en

rappeller les principaux qui consistent à faire connoître : »

1°. Le nombre bien constaté de la population dans ses différentes classes & especes.

2°. Ses progrès annuels par la comparaison du passé ; si elle diminue , quelles en peuvent être les causes constantes ou accidentelles.

3°. Le nombre des bras que l'on peut armer pour la défense de la patrie.

4°. La valeur des biens fonds de toute espece ; ou plutôt le produit au vrai des terres , qui , calculé pendant plusieurs années de suite , permettroit d'établir un produit commun , local & général.

5°. La valeur des biens détenus par les ecclésiastiques & gens de main-morte.

6°. Les productions des manufactures , fabriques , mines & usines.

7°. Le montant de ce que chaque citoyen doit payer directement & annuellement à l'Etat.

8°. Tous les renseignemens qui deviennent la base des calculs & spéculations des Ministres & particulièrement de celui qui auroit pour objet la libre circulation ou l'exportation des grains.

» Le dénombrement général procureroit encore à sa suite une infinité d'autres avantages , qui , joints à ceux-là , concourroient naturellement à l'amélioration de l'Etat , à l'agrandissement du commerce , aux progrès des manufactures & l'accroissement de la population. Ils opéreroient une heureuse circulation des richesses , établiroient une louable distri-

bution des impôts & enfin augmenteroient l'aifance & la félicité du peuple. »

» Louis XIV ordonna en 1698 , un dénombrement général du royaume pour l'instruction de Mgr. le Duc de Bourgogne. Les intendans des provinces en furent respectivement chargés, mais comme ils ne s'affujettirent point à un même ordre, le plan fut manqué. S'ils ne se fussent pas trop reposés sur leurs subdélégués, & ces derniers sur des agens inférieurs, ou plutôt si tous ces intendans avoient eu autant de capacité ou d'attention que M. de Lamoignon de Baviile , & qu'ils eussent rempli les vues du Roi sur chaque province, comme elles le furent par ce Magistrat dans le dénombrement du Languedoc, ce recueil de mémoires eût été, sans doute, un des plus beaux & des plus utiles monumens de ce siècle illustre. Mais comme les objets furent confondus dans la plupart de ces mémoires, que les matieres y sont peu approfondies & peu exactes, qu'il faut y chercher avec peine les connoissances dont on a besoin & qu'un Ministre doit trouver sous sa main & embrasser d'un coup-d'œil, l'opération n'eut point de succès. On conclut seulement d'après elle que le nombre des habitans du royaume pouvoit monter alors à-peu-près à vingt millions. »

» Douze ans après, un M. Mallet, de l'académie françoise, présenta au Roi une table générale des biens fonds du royaume. On ne fait si elle put être alors fort exacte, mais elle ne le seroit plus aujourd'hui, à cause des

diminutions réelles que le luxe a apportées dans le nombre & la qualité des terres en culture ou des augmentations acquises par les défrichemens. »

» Mrs. de Vauban & de Mirabeau, ont cherché à établir un dénombrement général par le calcul & l'étendue de la surface du royaume. Mais les résultats de leurs combinaisons diffèrent autant entr'eux qu'avec celui du dénombrement de 1698. »

» Quoique celui des recherches ordonnées pour la cour en 1765 & continuées depuis n'ait point été rendu public, on n'en doit pas moins présumer que cette opération ne peut être qu'imparfaite. 1°. Parce que portant uniquement sur les registres publics des naissances, morts & mariages, elle exigeroit un relevé de vingt années au moins, pour pouvoir établir une approximation dans une proportion commune. 2°. Parce que le relevé n'a pas eu lieu dans beaucoup d'endroits du royaume, entr'autres dans le Clermontois & dans la partie de l'archevêché de Trêves qui est en France, &c. &c. 3°. Parce qu'il y a un très-grand nombre de sujets du Roi qui étant de religion étrangère, Juifs, Anabatistes, &c. & ne suivant point les usages de Rome pour les baptêmes & sépultures, n'ont pu être compris dans le relevé général. 4°. Parce qu'enfin tout calcul de la population fondé sur les registres publics ne peut s'établir que par approximation. »

» Nombre d'auteurs estimables ont publié leurs observations, & leurs conjectures sur ce sujet, mais on les trouve peu d'accord

entr'eux ; & quand même ils partiroient tous d'un principe commun , qui est , que les naissances se portent actuellement en France , année commune , à un million ; ils variroient toujours dans ses conséquences , parce qu'on ne peut sans le secours d'un dénombrement général & par tête , répété pendant plusieurs années de suite , déterminer positivement ni la proportion commune des naissances par rapport à la capitale , aux villes & aux campagnes , ni la déduction à faire pour ce que la guerre , les maladies épidémiques , les émigrations , &c. retranchent chaque année de la population , ni par conséquent le produit net de la multiplication progressive qui en doit résulter. »

» Selon M. l'abbé Expilly , la France contenoit 22,914,337 habitans en 1767 , & le nombre des femelles excédoit celui des mâles d'un million. Par quelle opération à la portée d'un particulier , a-t-il pu établir ce calcul de façon à le faire recevoir avec confiance ? »

» Si l'on en croit M. de Beaufobre , politique des plus instruits , le nombre des naissances excède ordinairement celui des morts (supposons d'un dixieme , c'est beaucoup) & celui des habitans est de trente-cinq fois plus grand que le nombre des morts en une année. Or il résulteroit de son système que la France ayant actuellement un million de naissances par an , le nombre de ses habitans se porteroit à environ trente-un millions & demi , quoique M. de Vauban ait avancé

qu'elle n'en pouvoit nourrir que vingt-fix millions avant la réunion de la Lorraine. »

» Enfin M. de Messence vient de publier d'après ses observations qui sont très-sensées & des calculs qui paroissent plus que probables, contre les assertions de *l'ami des hommes*, que la France contient plus de vingt-quatre millions d'habitans. »

» Que d'opinions disparates sur cette matière ! laquelle faut-il croire ? ou plutôt en est-il une de celles-là qui mérite assez de confiance, & que le gouvernement puisse adopter tant qu'on ne partira pas du point fixe, d'un dénombrement général & par têtes d'individus. C'est celui dont la plus haute antiquité nous fournit des exemples ; celui qui fut établi à Rome peu après sa fondation par *Servius Tullius*, l'un de ses Rois, celui qui fut maintenu sous la République, & qu'Auguste étendit ensuite à toutes les provinces de l'Empire Romain. C'est encore celui que vouloit se procurer Louis XIV ; & qu'avant lui Sully avoit ébauché, celui qui a été pratiqué en Espagne pendant treize ans consécutifs, depuis 1710 jusqu'en 1723. C'est enfin celui que fait encore exécuter chaque année le Roi de Prusse, ce Souverain qui fait tirer un si grand parti de ses Etats & qu'on peut bien citer comme un grand maître en politique. »

» Un dénombrement général est donc une opération essentiellement utile pour l'administration, & avantageuse pour le peuple. Un dénombrement par têtes est donc le seul qui puisse parfaitement remplir son objet. Pour-

quoi diffère-t-on à l'exécuter ? où pourquoi
 a-t-on eu recours à tant de moyens & de
 méthodes pour y suppléer ? c'est qu'on a été
 rebuté du mauvais succès de 1698, & effrayé
 des obstacles, du travail & des frais immen-
 ses qu'on supposoit inséparables de cette opé-
 ration ; c'est qu'on a craint que les peuples
 ne s'y prêtaient qu'avec défiance, & par
 conséquent avec peu de fidélité. C'est que les
 demi-moyens ont malheureusement toujours
 trouvé trop de partisans sous les administra-
 tions qui manquoient d'énergie, & qu'un pro-
 jet de cette étendue ne pouvoit émaner ou
 être accueilli que d'un Ministre aussi grand
 dans ses vues que ferme & désintéressé dans
 leur exécution. C'est enfin qu'on n'a peut-être
 entrevu jusqu'à présent d'autres moyens pour
 cette opération, que de la confier encore à
 Mrs. les Intendans & par eux à leurs subdé-
 légués, qui, sédentaires par leur état, se
 borneroient à rédiger dans leurs cabinets les
 déclarations des Maires & Syndics des Com-
 munités, sans pouvoir s'assurer si elles se-
 roient fidelles, ni suppléer à ce qu'elles au-
 roient de défectueux, ce qui rejetteroit dans
 les inconvéniens ci-devant éprouvés & en-
 traîneroit autant de variétés dans la forme ou
 la méthode, qu'il y en auroit dans le génie
 & l'attention de ses subdélégués, & dans l'in-
 telligence & l'exactitude des Maires & Syn-
 dics. Tant de chefs & tant de sous-divisions
 indirectes dans une telle affaire ne pourroient
 qu'en affoiblir les ressorts & en faire manquer
 le plan. »

« Il ne faut qu'une autorité pour ordonner & diriger un dénombrement général, & il n'y a qu'un corps nombreux pourvu d'une puissance active & dispersé sur toute la surface du royaume qui puisse l'exécuter avec succès. Ce corps, c'est la Maréchaussée : elle seule peut aller, pour ainsi dire, au-devant de cette opération, la rédiger sur les lieux mêmes, & l'embrasser avec autant d'économie que de promptitude & d'uniformité. »

« Il ne s'agiroit plus de dresser des mémoires volumineux, de digérer des détails immenses dans un ordre arbitraire ; toute l'opération peut & doit se réduire à remplir un tableau en colonnes dans lequel on se propose de réunir au moins successivement, tous les objets qui doivent former le dénombrement le plus complet. Ce travail déjà très-simplifié, seroit rendu encore plus facile par toutes les instructions convenables & de détail que les bornes d'un mémoire ne peuvent admettre ici. »

« Pour peu que l'on connoisse le régime de la Maréchaussée, on ne pourra point douter qu'elle ne soit dans le cas de bien s'acquitter de cette commission qui n'a rien d'incompatible avec ses fonctions, sur-tout si elle pouvoit recevoir quelque changement dans sa constitution, qui doublât son nombre, sans augmenter ses dépenses. A quoi d'ailleurs pourroit-elle être employée plus utilement pour remplir le vrai but de ses tournées & les momens de relâche que lui laisse encore son service ordinaire ? Trente & une prévôtés

générales de Maréchaussée partagent le royaume, à l'exception de quelques petites parties pour lesquelles il seroit pris des mesures particulières. Ces prévôtés se subdivisent en lieutenances, sous-lieutenances & brigades, & chaque brigade a pour district fixe un certain nombre de paroisses avec leurs annexes. »

» Il n'est donc pas en France, je ne dis pas seulement de villes, de bourgs, de villages, mais encore de hameaux, de fermes, de moulins, & d'hermitages tellement isolés, que les Maréchaussées ne connoissent & ne doivent visiter plusieurs fois dans l'année. Elles connoissent aussi parfaitement le local de tous ces endroits, leurs relations; les seigneurs, les curés, les notables, les gens de justice qui y président; & toutes ces personnes doivent concourir au succès de l'opération. Cela posé : est-il possible qu'un brigadier de Maréchaussée trouve des obstacles à établir le dénombrement de son district? Recevoir les déclarations de tous les chefs de famille ou de maison de chaque paroisse par les Maires & Syndics; les inscrire sur son tableau, en faire une vérification publique & contradictoire, en présence des principaux membres de la Communauté, qu'il fera assembler à cet effet, & par le secours des autres moyens particuliers qui lui seront indiqués; voilà en quoi consistera sa tâche : il y auroit pour cinq à six heures de travail en chaque paroisse. Or il n'y a point de brigadier, ou même de cavalier de Maréchaussée qui ne soit censé avoir assez d'intelligence, & en imposer assez par son

état, pour remplir avec succès cette commission dans les campagnes, ces cavaliers surtout, étant surveillés & dirigés par leurs officiers qui feroient par eux-même ce détail dans les villes & bourgs un peu considérables. »

» Les Maires & Syndics recevraient d'ailleurs à l'avance, des instructions particulieres à l'aide desquelles le paysan le plus borné pourroit se rendre ce travail aussi aisé que familier. On y joindroit des imprimés bien détaillés pour servir aux déclarations qu'ils feroient d'abord remplir & signer par tous les chefs de maison de leur paroisse, en sorte qu'il n'y ait plus que le relevé général ou tableau à en dresser lorsque la Maréchaussée viendrait sur les lieux. Ce tableau contiendrait les noms de tous les chefs de maison d'une paroisse, en tête de la ligne qui présenteroit tous les détails relatifs à chacun d'eux. Le brigadier formeroit ensuite un seul tableau de tous ceux de son district, dans lequel il ne rappelleroit que les noms des paroisses & les totaux des détails qui les concerneroient. »

» Les sous-lieutenans feroient ces différens relevés des brigadiers à leurs ordres, pour n'en former qu'un seul. »

» Les lieutenans en useroient de même à l'égard du travail des sous-lieutenans, & les prévôts généraux à l'égard de celui de leurs lieutenans. En sorte que des résultats de ces derniers résumés on composeroit le précis du dénombrement général proposé sous la forme du tableau dont le modele est ci-joint, & le double de chacun de ces états particuliers

reftant entre les mains de celui qui l'auroit formé , lui ferviroit de guide pour l'année fuivante. »

» Il faudroit que cette opération fut précédée par une déclaration du Roi qui l'autorifât , & enjoignît expreffément à tous chefs de maifon dans le royaume , de fournir leurs déclarations particulieres dans un délai fixé , fous peine d'exécution militaire. »

» Ainfi dans un même jour pourroient partir les ordres pour les prévôts généraux , & toutes les brigades s'ébranleroient dans le même temps pour les mettre à exécution par tout le royaume. Les trois derniers mois de chaque année feroient fuffifans pour ce travail , furtout quand il auroit été pratiqué une première fois. »

» Mais quoique le diftrict de chaque brigade foit à préfent d'environ cinquante paroiffes , & qu'en ne commettant qu'un feul brigadier ou cavalier au dénombrement , chacun d'eux auroit douze ou quinze paroiffes à fuivre pour fa part , il ne faut néanmoins pas croire qu'il en puiffe réfulter le moindre inconvénient pour le fervice ordinaire de la Maréchauffée ; au contraire, le dénombrement feroit une occafion & même un moyen affuré de le lui faire observer plus régulièrement , particulièrement dans les trois derniers mois de chaque année , où elle eft tenue de faire des tournées plus générales & plus régulières pour former un contrôle des foldats fémeftriers & furveiller à leur conduite , &c. &c. »

» Par la dernière ordonnance qui prefcrit

en détail le service de Maréchaussée , tous brigadiers & cavaliers de Maréchaussée sont obligés d'être vingt jours de chaque mois en campagne , & ils sont payés en conséquence. Etant nécessités de s'arrêter dans tous les villages pour y prendre des informations sur tout ce qui peut intéresser le service , que leur en coûteroit-il de plus d'y constater en même temps l'objet du dénombrement ? Déjà la Maréchaussée est chargée d'un service assez analogue : celui d'envoyer exactement à la Cour les prix courans des grains & denrées par tout le royaume , & elle s'en acquitte bien. »

» Pour ne pas trop compliquer l'opération du dénombrement dans la première année , on n'a pas cru devoir comprendre dans le tableau général tous les objets qu'il est susceptible de renfermer ; mais dans la suite on pourroit les y ajouter , ou les substituer à ceux qui se trouveroient suffisamment constatés. Et il y a lieu de croire que dans le cours de cinq à six années , le dénombrement général seroit aussi complet & aussi exact qu'on puisse le désirer. S'il avoit lieu , quel monument pour la France ! Quel bienfait pour la patrie ! Quelle satisfaction pour celui qui en propose le projet ! Mais combien plus encore & d'honneur & de gloire pour le Ministre qui l'auroit accueilli & fait exécuter ! Cette entreprise sublime étoit sans doute réservée à l'Emule de Sully , sous le nouveau regne de Henri IV. »

NOTE jointe au précédent Mémoire.

» En proposant la Maréchaussée pour exécuter le dénombrement général du royaume ; l'auteur a eu sur-tout en vue la célérité , l'économie & l'uniformité de cette opération ; mais si ce moyen ne paroît pas totalement exempt d'inconvéniens , il en est d'autres par lesquels on peut y suppléer. »

» Des différentes objections qu'on pourroit faire , celle qui semble mériter plus d'attention seroit , que la Maréchaussée , donnant toujours une apparence de force & de contrainte à toutes les commissions dont elle est chargée , pourroit , en remplissant celle du dénombrement , inspirer des inquiétudes , des craintes aux peuples & une méfiance qui en empêcheroit le succès. »

» L'auteur convient que le peuple est sujet à tirer de fausses conséquences des moindres mouvemens de la Maréchaussée , & qu'il est toujours disposé à croire que le gouvernement ne cherche qu'à ouvrir de nouvelles voies aux impôts , mais il seroit très-possible de le désabuser à l'égard du dénombrement. D'abord on peut se dispenser d'y employer la Maréchaussée ; ensuite il ne seroit pas difficile de prévenir favorablement le peuple sur cette opération. Les temps d'alarmes sont passés ; ces temps calamiteux , où l'on ne s'occupoit qu'à imaginer de nouveaux prétextes pour épuiser les peuples , tout concourt aujourd'hui à les convaincre que le gouvernement ne cher-

che qu'à les soulager. Ce regne a fait renaitre la confiance, & les opérations du ministère l'affermissent tous les jours de plus en plus. »

» Que le préambule de l'édit qui ordonneroit un dénombrement général en expose le motif avec cette éloquence simple & persuasive, qui nous a jusqu'à présent démontré si évidemment la bonté & la vérité des intentions du Roi & de ses Ministres; que les curés annoncent cet édit & en fassent une fois la lecture au lieu de prône; qu'ils y ajoutent des explications & réflexions à la portée de leurs paroissiens pour leur faire comprendre que cette opération générale ne peut avoir pour but que leur propre avantage & le bon ordre du royaume: ne fera-t-il pas permis après ces précautions d'en espérer le succès? »

» D'ailleurs les François ne sont pas assez déraisonnables pour trouver mauvais que le Roi fasse dans son royaume, ce que chacun d'eux fait chez soi. »

» Si tous les sujets d'un Etat ne forment qu'une nation dont le Souverain est le chef; si tous ont droit à sa protection & à sa justice, il faut donc qu'il les connoisse, qu'il soit informé de leur nombre, de leurs besoins, de leurs ressources, car il n'est point de bon chef de famille qui ne connoisse dans le plus grand détail toutes les parties de son domaine, le nombre & la qualité des personnes qui composent sa maison, ses récoltes & sa consommation. »

» Mais en admettant ce projet, quels agens

pourroit-on substituer à la Maréchaussée pour l'exécuter ? Il en est plusieurs à choisir. Les syndics , les maires , les cures , les collecteurs , ou un notable intelligent qui pour ce jouiroit de quelques exemptions. Chacune de ces personnes peut bien remplir cette tâche ; mais il convient de préférer la première. Sa mission ne seroit point suspecte à ses compatriotes. Chargé déjà de la police du lieu , le syndic en connoît parfaitement toutes les parties & tous les habitans. Il est censé avoir l'intelligence suffisante pour remplir exactement la feuille du dénombrement de sa paroisse , conjointement avec le curé , les décimateurs ou leurs fermiers , les notables , &c. & pour l'adresser à l'époque prescrite à un commissaire qui seroit préposé dans chaque chef-lieu d'un district. Ces commissaires seroient choisis parmi les gens de robe ou de finance , & chargés de rassembler ces feuilles , de les vérifier , de les comparer avec celles des années précédentes , & en outre de se rendre pour la première fois sur les lieux & ensuite tous les cinq ans , pour y voir par eux-mêmes , de quelle manière s'y exécute l'opération du dénombrement. Ils formeroient une feuille générale pour leur district qu'ils adresseroient au Ministre , ou au bureau général qui seroit sous ses ordres immédiats ; enfin ils correspondroient avec ce bureau & en recevroient des instructions qu'ils rendroient aux syndics. »

» Il est vrai qu'on ne pourroit exiger que ces commissaires préposés fissent cette besogne & ce service gratuitement ; mais comme cela

ne les empêcheroit pas de suivre tout autre état, & ne les assujettiroit à un travail particulier que pendant environ un mois de chaque année, il y a lieu de croire qu'ils se contenteroient d'un traitement de cent cinquante à deux cens livres par année, avec l'exemption du logement de gens de guerre. Ce seroit, il est vrai, une dépense d'environ cent mille livres à raison de six cens commissaires; mais cet objet n'est point assez considérable pour balancer les avantages du dénombrement, & d'ailleurs il n'excéderoit point ce qu'il auroit toujours fallu payer à la Maréchaussée, soit à titre de gratification, soit à titre d'indemnité à cause des déplacements dispendieux auxquels cette opération l'auroit assujettie. »

» La conclusion de cette note est, qu'il seroit possible, & peut-être également convenable, d'employer les syndics de chaque lieu pour l'exécution d'un dénombrement général, sous la direction des commissaires particuliers, au-lieu de la Maréchaussée, des subdélégués & de tous autres sur qui le bureau général ou le Ministre des finances ne pourroient exercer une autorité directe & immédiate ou qui ne seroient pas agréables aux peuples. Circonstances qui nuiroient également au succès de l'opération. » (*)

(*) On voit qu'à l'époque où ce Mémoire fut composé & adressé au Ministre, les administrations provinciales n'étoient pas encore assez généralement établies pour que l'auteur ait pu indiquer leurs membres comme les agens les plus propres à l'exécution du dénombrement

Les Stances que voici sont du même auteur
que ce mémoire.

A M. NECKER.

Généreux étranger, dont le vaste génie
Suivant dans ton effort ta noble ambition,
Se consacre à l'honneur de servir ma patrie,
Je te dois mon respect, mon admiration.

Dans des temps malheureux, plus d'un Ministre en
France,

Abusant des moyens, osa dans ton emploi
Bouleverser l'état, épuiser la finance;
Mais ces maux, grace au ciel, sont réparés par toi.

Louis qui t'appella pour seconder ses vœux,
Charmé de tes succès, de son choix s'applaudit;
Le François, l'étranger t'exalèrent jusqu'aux nues,
L'un t'offre sa fortune & l'autre son crédit.

On doit à ta conduite un suffrage unanime:
Qu'importe le dépit du traitant qui s'en plaint!
Déjà des nations tu captives l'estime;
L'Anglois même te loue; il fait plus, il te craint. (*)

général; mais aujourd'hui que ces administrations ont lieu
presque dans toutes les provinces, c'est à elles à appré-
cier si cette opération est praticable, & à s'en charger.

(*) Voyez le discours de Lord Richemont à la cham-
bre des pairs. Il y dit à-peu-près : *ce ne sont pas les
armes des François qu'il faut craindre; c'est la sagesse de
leur administration actuelle & les ressources inépuisables de
leur Ministre, M. Necker.*

Si de nouveaux impôts tu t'interdis l'usage,
 Pour braver sur les mers un rival furieux,
 La glorieuse paix qui fera ton ouvrage (*) —
 Nous rendra tes travaux encor plus précieux.

En ressources fécond, mais toujours équitable,
 Tu fais revivre l'ordre & la prospérité;
 Des Sully, des Colbert émule infatigable,
 Tu réleves comme eux à l'immortalité.

Malgré tous tes succès on aspire à ta place,
 L'intrigue & la cabale espèrent sans pudeur
 Entrer dans la carrière, en effacer ta trace,
 Et cherchent la fortune où tu trouves l'honneur.

Qu'ai-je dit ! Pourroit-on, malgré l'expérience,
 Admettre encor quelqu'un de ces ambitieux,
 Dissipateurs légers, Ministres vicieux,
 Que ne manqueroient pas de ruiner la France !

Réduite à la merci de son déprédateur,
 Que deviendrait alors ma patrie épuisée ?
 Je verrois compromis son crédit, son honneur !
 Ce funeste avenir contriste ma pensée.

Mais quand la vertu seule au Prince a droit de plaire,
 Tous tes rivaux en vain poursuivront leur objet :
 Confonds-les par le bien qu'il te reste à nous faire ;
 Sûr de l'aveu du maître, accomplis ton projet.

M. Necker n'ayant point encore fait de réponse au sujet du Mémoire sur le dénombre-

(*) L'événement a justifié cette prédiction.

ment général, l'auteur crut devoir ajouter aux stances le rondeau suivant :

A propos de projets, ne seroit-il moyen,
De pouvoir en passant te dire un mot du mien ?
Sur un vaste sujet, que l'état intéresse,
Par un zèle inoui, dès long-temps je m'empresse ;
Mais le plus beau projet, sans ton aveu, n'est rien.
T'adressant mon travail, j'invoquai ton soutien ;
Or, depuis je l'attends : en dois-je augurer bien ?
Pour mon repos, je dis, chez lui grande est la presse

A propos de projets.

Un travail de dix ans, fait par un citoyen,
Pour le bien de l'état, & non pas pour le sien ;
Vaudra, s'il te parvient, réponse à qui l'adresse ;
On ne peut moins : mais faut y joindre la promesse
Que tu m'accorderas un instant d'entretien

A propos de projets.

LE CHARMANT VOLEUR.

C O N T E.

Dans le Berry, certains voleurs n'a gueres
Avoient jetté l'épouvante & l'effroi.
Ce n'étoient pas de ces voleurs vulgaires ;
Honnêtes gens & de fort bon aloi,
Qui sans scandale exercent leur emploi
En pressurant la bourse de leurs freres ;
Ceux dont je parle, étoient fix francs Corsaires ;
Six guet-à-pens, & pour tout dire enfin,
Six vétérans des drapeaux de Mandrin.
Pour ces coquins d'extrême gourmandise,

Friands sur-tout de l'honneur féminin,
 Jeune fillette étoit morceau divin
 Qui réveillait leur mâle convoitise ;
 Ils ne croyoient avoir fait bonne prise
 Que lorsqu'un coup de leur heureux destin
 Faisoit tomber des filles sous leur main.
 Belles ou non, toutes étoient de mise ;
 Ils en usoient, comme de biens d'église
 Fait aujourd'hui maint Chanoine ou Doyen,
 Trouvant tout bon, dès qu'il ne coûte rien.

Or vous jugez quelle frayeur extrême
 Troubloît l'esprit des filles du canton :
 « Donner sa fleur à quelqu'un que l'on aime ;
 « Passe : il n'est rien de si pur que le don ;
 « Mais prodiguer ses plus tendres prémices
 « A des brigands sans ame, sans honneur,
 « C'est de l'amour perdre tous les délices :
 « Car quel plaisir peut donner un voleur ?
 Dans les soucis leur ame ainsi se plonge,
 Tant qu'on en voit qui se pâment en songe,
 Croyant toucher au moment plein d'horreur.

La jeune Agnès dans l'âge heureux encore,
 Où notre cœur, éveillé par les sens,
 Et mal instruit sur ses desirs naissans,
 Soupire après un plaisir qu'il ignore ;
 La jeune Agnès, qui ne comprenoit pas
 Que des garçons fussent des scélérats,
 Pussent ravir aux filles autre chose
 Que leur argent & leur mince trousseau,
 Seule ignoroit la véritable cause
 De la frayeur des filles du hameau.
 Tous les matins, elle alloit à la ville

Vendre son lait, & d'un pas diligent;
 S'en revenoit satisfaite & tranquille,
 Après avoir bien caché son argent.
 Naïve Agnès, qu'avec plus de justice,
 Eussiez caché ce teint sans artifice
 Qu'amour peignit d'un si frais coloris,
 Et cette bouche au doux baiser novice,
 Et ces grands yeux bordés de noirs sourcils,
 Et ce beau front où folâtroient les ris!
 Sur vous, hélas! le destin trop propice,
 N'a-t-il versé ses dons les plus chéris,
 Que pour les voir par l'usage avilis,
 Servir d'appât & d'instrument au vice!

Mais, vite au fait. Agnès alloit chantant
 Le long d'un bois, où faisoient sentinelle
 Les ennemis : l'un d'eux lorgna la belle :
 C'est une fille, elle est jeune; à l'instant
 Tous d'accourir : Agnès qui les entend,
 Tourne la tête; ils sont déjà près d'elle;
 Le bras levé, l'œil fixe, étincelant :
 Agnès recule, & s'enfuit en tremblant;
 Mais au milieu de sa course légère,
 Elle chancelle & tombe : événement
 Bien malheureux, mais pourtant ordinaire;
 Lorsque l'on court, le pied glisse aisément,
 Par un revers, hélas! non moins funeste,
 Sous ses genoux, alors qu'elle tomba,
 Sa courte jupe aussi se déroba,
 Et découvrit les.... mais soyons modeste;
 Je gagerois que l'on m'entend de reste.
 Lors fallut voir errer de toutes parts,
 De nos brigands les avides regards;
 Fallut les voir, d'une œillade lascive,

Par le menu détailler leur captive :
 C'est un pied fin qu'ils admirent d'abord,
 Puis c'est la jambe, & puis c'est mieux encor,
 » Par la corbleu, leur dit le Capitaine,
 » Rien n'est de voir, si l'on ne fait jouir.
 » Que cet enfant doit donner de plaisir !
 » Pour moi d'abord je prends mon droit d'aubaine;
 » Vous me suivrez. » Il parle, & tout d'un saut,
 Guerrier superbe, il s'élance à l'affaut.
 La pauvre Agnès, sur la terre étendue
 Sans mouvement, presque morte de peur
 Revient à soi trop vivement émue
 Par les efforts de son fier agresseur :
 Un cri perçant échappe à sa douleur ;
 Des pleurs légers obscurcissent sa vue ;
 Ses cris, ses pleurs, sa douleur ingénue,
 Du Capitaine aiguillonnent l'ardeur :
 Il taille, il fend ; déjà de la pudeur
 Il a forcé la barrière rompue
 Et dans la place il entre enfin vainqueur.
 Agnès alors sent tressaillir son cœur,
 Un feu brûlant, une flamme inconnue
 Glisse à longs traits dans son ame éperdue ;
 Agnès soupire, & se pâme, & se meurt ;
 Mais, de l'amour éclatante faveur,
 Au jour, bientôt par le plaisir rendue,
 Elle s'écrie : Ah ! le charmant voleur !
 Ce doux propos, pour notre fier athlète
 Fut le signal d'une promptre retraite :
 On sait pourquoi : bien lui prit d'avoir fait ;
 Car dans l'instant des cavaliers parurent,
 Cavaliers bleus, pourvoyeurs de gibet ;
 Tous nos brigands au fond des bois coururent.
 Agnès alors, vers ses libérateurs

(419)

Tourne ses yeux encor rouges de pleurs,
Tremble, gémit, & d'une voix troublée,
Leur dit : Messieurs, je viens d'être..... volée;
Je l'aurois même été cinq fois de plus,
Si vous étiez un peu plus tard venus.

Par M. Dr...

Fin du Tome dixieme.